# LE COMTE OMNIBUS

---

## II

## LES FILLES DU MILLIONNAIRE

EN VENTE A LA LIBRAIRIE DENTU

## OUVRAGES D'EUGÈNE CHAVETTE

**Défunt Brichet**, 2 vol. in-18 jésus. . . . . . . . . . . 6 fr.
**Le Remouleur**, 2 vol. in-18 jésus. . . . . . . . . . . 6 fr.
**L'héritage d'un Pique-Assiette**, 3 vol. in-18 jésus. 9 fr.
**La Chiffarde**, 2 vol. in-18 jésus . . . . . . . . . . . 6 fr.
**La Chasse à l'Oncle**, 2 vol. in-18 jésus . . . . . . . 6 fr
**La chambre du Crime**, 1 vol. in-18 jésus . . . . . . 3 fr.
**Aimé de son concierge**, 1 vol. in-18 jésus. . . . . . 3 fr.
**La recherche d'un pourquoi**, 1 vol. in-18 jésus . . 3 fr.
**Nous marions Virginie**, 1 vol. in-18 jésus. . . . . . 3 fr.
**Le roi des Limiers**, 1 vol. in-18 jésus. . . . . . . . 3 fr.
**L'Oncle du Monsieur de Madame**, 1 vol. in-18 jésus. 3 fr.
**Le comte Omnibus**, 2 vol. in-18 jésus . . . . . . . . 6 fr.

### SOUS PRESSE :

**Notre Oscar**, 1 vol. in-18 jésus . . . . . . . . . . . . 3 fr.
**L'Oreille du Cocher**, 1 vol. in-18 jésus. . . . . . . 3 fr.

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.

# LE COMTE
# OMNIBUS

PAR

EUGÈNE CHAVETTE pseud.

E. Vachette.

## II

## LES FILLES DU MILLIONNAIRE

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

—

1881

# LE COMTE OMNIBUS

## DEUXIÈME PARTIE

## LES FILLES DU MILLIONNAIRE

### I

Dans une histoire aussi compliquée que la nôtre, où des faits, qui se sont produits en même temps, semblent, par les détails qu'ils comportent et qu'il faut minutieusement expliquer, s'être passés à une longue date les uns des autres, il est nécessaire, à chaque instant, de ramener le récit à l'unité de temps que ces digressions ont pu faire oublier.

Tel est notre cas.

Pour bien faire comprendre le drame, dont les filles Storère allaient être les victimes, nous avons été entraînés fort loin par la nécessité de mettre en son jour le caractère ignoble de la Pirouette, qui devait les livrer.

A présent que nous avons à revenir à un autre événement de notre histoire, force nous est donc de rap-

peler que tous les faits de notre récit se soudent les uns aux autres dans un laps de quarante-huit heures.

N'est-ce pas le soir même de la mort de Storère que Roudiac, qui avait dîné chez Peyrade et avec les filles de celui-ci, avait vu, à minuit, arriver le millionnaire auquel, pendant que Goberju faisait main basse sur le coffret, il avait indiqué la piste qui le mènerait aux filles de l'épicier?

Sur ce renseignement, l'ex-manufacturier était immédiatement parti pour Saint-Mandé où, par l'entremise de la Pirouette, on sait ce qu'il était advenu.

Au lendemain de cette nuit, pendant laquelle Peyrade avait commis son infamie, Roudiac, on s'en souvient, avait été réveillé par la visite de Goberju qui, grâce aux papiers du coffret, avait exigé du chevalier d'industrie que, quand viendrait l'heure du payement de Roudiac à la Dumouchet, les trois cent mille francs passassent d'abord par ses mains, à lui, l'honnête Goberju qui se faisait fort d'obtenir une quittance de la marchande de soupe sans qu'elle eût le plaisir d'encaisser les écus.

Si on s'en souvient aussi, c'est quand Goberju, qui voulait assister à l'enterrement de Storère, allait quitter Roudiac, qu'il avait entendu Grondier montant les étages du chevalier d'industrie. C'était alors que, pour ne pas se rencontrer dans l'escalier avec l'arrivant, le groom avait grimpé jusqu'aux mansardes, en se promettant d'en redescendre aussitôt que le passage serait laissé libre par l'entrée de Grondier chez Roudiac.

— Quel bon vent vous amène chez moi, cher ami? demanda Roudiac au jeune homme, après avoir ouvert à son coup de sonnette.

A cette question, Grondier répondit par une autre.

Après avoir promené son regard autour de la première pièce dans laquelle il venait d'entrer, il demanda :

— Sommes-nous seuls? Ne peut-on nous entendre?

Grondier n'aurait pas débuté ainsi que Roudiac se serait, quand même, bien gardé de tenir le jeune homme dans cette chambre, car il savait Goberju capable de venir à pas de loup écouter, sur le carré, derrière la porte.

Il emmena donc Grondier au fond du logement, en prenant le soin de fermer chaque porte à mesure quelle était franchie.

— Lui aussi vient pour me prier de lui faire trouver les filles de l'épicier, pensait-il en offrant un fauteuil à son visiteur.

Énorme et, en même temps, désagréable fut donc sa surprise en entendant le fils du notaire, aussitôt assis, commencer par cette question à brûle-pourpoint :

— Dites-moi, Roudiac, vous avez donc un passé exécrable?

— Plaît-il? fit l'interpellé en se redressant furieux à cet exorde inattendu.

— Et, paraît-il, vous avez maille à partir avec ce drôle de Goberju, le laquais de Peyrade, poursuivit tranquillement Grondier.

Cette fois Roudiac rentra sa colère, tout abasourdi qu'il était de voir le fils du notaire instruit de ce chantage du groom, qui datait tout au plus d'une heure.

— Pouah! pouah! fit Grondier avec dégoût, c'est être bien bas tombé que d'avoir à subir un pareil contact... Moi, à votre place, il me semble que je ferais tout au monde pour m'affranchir d'une sujestion aussi honteuse.

Après ces mots, Grondier, se renversant sur le dos

sier de son fauteuil, étendit ses jambes et regarda le plafond en répétant :

— Tout, oui, je ferais tout, tout au monde.

Si profonde que fût sa stupéfaction, Roudiac comprit que Grondier lui tendait la perche. Le fils du notaire paraissait être trop certain de son fait pour que l'élégant escroc commît la bêtise de nier. En se gardant bien pourtant de lâcher un aveu, il répliqua d'un ton étonné :

— Tout ! Qu'entendez-vous par ce : Tout?

— Mais, par exemple, de se mettre à la dévotion, quoi qu'il me demande, de celui qui s'engagerait à me rendre les papiers à l'aide desquels Goberju parle en maître... Oh ! obéir à un Goberju ! Pouah !

Que le fils du notaire eût connaissance de l'empire que Goberju avait pris sur lui, cela avait déjà profondément surpris Roudiac, mais qu'il sût encore quel était le talisman qui faisait la puissance du laquais, voilà ce qui plongea le chevalier d'industrie dans un ébahissement si complet qu'il en demeura la bouche béante et les yeux grands ouverts.

Cette stupeur ne tarda pas à se corser d'une forte dose d'inquiétude en entendant Grondier ajouter :

— Ils sont très intéressants, ces papiers... car j'ai eu l'heureuse chance de les lire.

Puis, comme Roudiac, de plus en plus interloqué, continuait à le regarder avec ahurissement :

— Oh ! oh ! fit-il en riant, il ne faut pas me croire plus sorcier que je le suis... La chose est des plus simples. Ce matin, à la première heure, Goberju s'est présenté à l'étude de mon père pour y consigner en dépôt un paquet de papiers, en faisant cette recommandation que si, sous cinq jours, il ne s'était pas présenté pour retirer ledit dépôt, on adressât ces papiers au procureur du roi.

Un léger frisson courut dans le dos de Roudiac en entendant les dernières paroles.

Grondier continua :

— Après le départ du laquais, mon père, qui avait plus pressante besogne à exécuter, appela donc son premier clerc installé dans un cabinet voisin du sien.

— Mais alors, ce premier clerc, c'était vous ?

— Précisément... Oui, moi, premier clerc de l'étude Grondier, en attendant que j'en devienne le patron, ce qui tardera longtemps si mon père s'obstine dans sa prétention baroque de me voir changer de conduite avant qu'il me cède sa charge.

En signalant cette exigence paternelle, Grondier haussa les épaules de pitié, puis il poursuivit :

— Bref, mon père me chargea de réunir sous un même cachet de cire ces papiers qui consistaient en plusieurs liasses, nouées avec des cordons... Que voulez-vous ? je suis curieux, moi !... Et, de plus, j'étais fort intrigué par la personne du dépositaire, ce Goberju que j'avais reconnu, sans qu'il me vît, par la porte entr'ouverte de mon cabinet. Sa recommandation d'expédier son dépôt au procureur du roi avait été surtout le grain de poivre qui avait éveillé ma curiosité... Donc, l'occasion me tentant, je jetai un regard sur ces papiers et, dame ! une fois le nez dedans, j'en trouvai la teneur si instructive que je les lus jusqu'à la fin... Votre manière lucrative d'exploiter vos maîtresses est vraiment remarquable... Rien de plus drôle que cette longue file d'escroqueries que l'Allemagne vous a fait payer de trois années de prison.

Cela dit, Grondier salua Roudiac et ajouta en guise de péroraison :

— Voilà comment j'ai appris que c'était vous que

Goberju avait l'intention de mettre en rapport avec le procureur du roi.

— Et? fit Roudiac en voulant voir le fils du notaire lui découvrir son but.

— Et, alors, je me suis dit que je ne devais pas vous laisser en aussi fâcheuse situation, et qu'il fallait vous faire rentrer au plus vite en possession de ces papiers.

— Quoi! vous consentiriez à me rendre un pareil service? s'écria le chevalier d'industrie.

— Pourquoi pas? Il me répugne de voir un galant homme sous le joug d'un misérable laquais.

Sans avoir remarqué l'intonation railleuse avec laquelle avait été prononcé le « galant homme », Roudiac, dans sa joie, avança la main pour serrer celle de Grondier.

Mais ce dernier, soit qu'il n'eût pas compris le geste, soit qu'il voulût éviter l'étreinte, recula vivement la main pour lever un doigt en l'air tout en prononçant ce seul mot :

— Seulement...

— Ah! fit Roudiac que l'adverbe mit sur la défensive, voyons ce seulement.

— Oh! il n'a rien de terrible, car il n'a d'autre but que de vous rappeler un proverbe.

— Lequel?

— Celui qui prétend qu'un service en vaut un autre.

Sans attendre que Roudiac eût témoigné de sa bonne volonté, Grondier continua :

— Donc, mon cher monsieur, puisque vous êtes si bien disposé à m'être agréable, je vous prierai de satisfaire ma curiosité sur un point.

— Parlez.

— Dites-moi, je vous prie, où vous avez dîné hier soir?

— Chez notre ami commun, M. Peyrade.

— Rien qu'en tête-à-tête avec ce brave millionnaire? appuya Grondier.

— Oh! que non pas... Nous avions avec nous de charmantes convives... deux gracieuses jeunes filles que Peyrade avait fait sortir le matin même de leur pensionnat...

L'œil de Grondier avait brillé en entendant parler des pensionnaires.

— Décidément, il en tient pour une des filles Peyrade, pensa Roudiac qui l'examinait.

— Et vous dites qu'elles étaient charmantes, vos deux convives? insista le fils du notaire.

— Mais, fit Roudiac en souriant à la question, vous devez le savoir par vous-même.

— Moi!... Pourquoi? s'il vous plaît.

— Parce que, s'il m'en souvient, vous avez, campé que vous étiez sur le trottoir de la rue, assez longtemps admiré ces demoiselles quand, après le dîner, elles se tenaient à la fenêtre de la salle à manger.

— Ai-je donc été reconnu?

— Reconnu, oui, par moi qui étais accouru à la fenêtre... Non, par nos belles convives, qui ne pouvaient vous reconnaître puisqu'elles vous voyaient pour la première fois; mais elles vous ont remarqué, car, paraît-il, vous étiez dans une extase qui devait forcément attirer leur attention.

Sans doute que Grondier, dans son interrogatoire, s'était posé un but qu'il voulait adroitement atteindre; mais il n'eut pas la patience d'y arriver peu à peu, et il s'écria avec une sorte de colère :

— Ah, çà! Comment mon animal de Peyrade est-il parvenu à attirer ces jolies filles chez lui?

Du premier coup, Roudiac sentit poindre un qui-

proquo sous les paroles de Grondier; mais comme il pouvait supposer à faux, il se contenta de répondre :

— Par un moyen bien simple, en les envoyant chercher à leur pensionnat.

— Et la maîtresse de pension les a laissées partir sans difficulté? appuya le jeune homme d'un ton moqueur.

— Dame! elle ne pouvait les refuser à leur père qui les réclamait.

A cette réponse, Grondier s'écria en battant des mains :

— Parfait! vous l'avouez!... J'avais donc deviné juste!

— J'avoue quoi?

— Que Peyrade s'est servi du nom de Storère, qu'il avait gardé chez lui, après notre dîner, pour attirer les donzelles sous sa main.

— Tiens! l'erreur est drôle! pensa Roudiac en découvrant que le jeune homme prenait les filles du millionnaire pour celles de l'épicier.

Nonobstant, pour désabuser Grondier, il répliqua aussitôt :

— Les jeunes filles que vous avez vues hier à la fenêtre sont, je vous l'affirme, les demoiselles Peyrade.

— Oh! oh! lâcha railleusement le jeune homme, comme vous dites cela d'un ton convaincu!... Ce serait presque à vous croire.

— Mais c'est la vérité.

— Ta, ta, ta, on vous a fait la leçon et vous la répétez, mon cher. A quel propos Peyrade, qui a toujours oublié ses filles au fond de leur pensionnat, les en aurait-il fait sortir tout à coup?... Non, la ruse est trop grossière pour que je m'y laisse prendre. Dites-moi qu'après avoir attiré les sœurs Storère sous son

toit, il cherche à les faire passer pour ses filles que personne n'a jamais vues... dites-moi cela et je vous croirai... mais n'allez pas entreprendre de me persuader qu'elles sont la vraie progéniture de Peyrade, car vous perdriez votre temps.

— Vous avez tort de nier ce que j'avance, car je vous dis la pure vérité, répliqua Roudiac.

Mais, ce disant, son ton et son allure étaient plutôt celles d'un homme qui, pincé en flagrant délit de mensonge, persiste dans son affirmation au lieu de s'avouer coupable. Cette comédie, supérieurement jouée, ne fit que mieux ancrer Grondier dans son erreur.

— Oui, oui, dit-il en souriant, je vous répète qu'on vous a fait la leçon et j'attesterai au besoin que vous me l'avez récitée sérieusement.

Roudiac prit un petit air résigné et, en courbant un peu la tête, il débita d'un ton qui déclinait toute responsabilité de ce qui pouvait arriver :

— Puisque je ne peux vous convaincre, je n'insiste plus.

— Et c'est ce que vous avez de mieux à faire, riposta le jeune homme avec son même rire d'incrédulité.

Ensuite, sans transition :

— L'aînée des sœurs est bien jolie, n'est-ce pas ? continua-t-il.

A présent que Roudiac s'était mis à couvert, son jeu était de pousser Grondier dans le panneau. Mais, pour y réussir, il fallait faire que le fils du notaire exposât plus clairement ses intentions. En conséquence, au lieu de l'approbation qu'on lui demandait, il garda un silence que le jeune homme, sous l'empire de son idée fixe, commenta aussitôt à sa manière :

— Ah ! fit-il aigrement, il paraît que c'est l'aînée que convoite aussi Peyrade.

Alors quittant son siège d'un mouvement brusque, il se mit en face de Roudiac, qui était resté debout, et il lui dit d'une voix brève :

— Mon cher, je veux que vous m'aidiez à enlever cette proie à ce gros butor.

Comme le chevalier d'industrie ne répondait pas encore, il frappa du pied répétant :

— Je le veux, entendez-vous ? Je le veux !

Bien que son visage eût repris l'expression de calme morne qui lui était habituelle, Roudiac jubilait de satisfaction en écoutant Grondier manifester aussi impérieusement sa volonté.

— Ce fou amoureux, si j'en sais tirer un bon parti, va si bien compromettre une des filles Peyrade qu'on sera tout heureux de me la donner pour femme, se disait-il.

Mais, suivant sa tactique de pousser les autres en avant, tout en se tenant à l'écart, il jugea utile de ramener le fils du notaire à un thème que ce dernier croyait épuisé à fond.

— Monsieur Grondier, reprit-il d'une voix grave, vous avez tort, je vous le répète, de ne pas me croire quand je vous affirme que la jeune personne dont vous parlez est la fille de notre ami Peyrade.

— Encore ! fit le jeune homme avec un redoublement de colère impatiente. Savez-vous, mon cher, qu'en insistant sur cette plaisanterie, vous avez tout l'air de me prendre pour un niais auquel on peut faire avaler les plus grosses bourdes !

Et d'un ton sec :

— Brisons là, dit-il.

Mais Roudiac, qui tenait à jeter de l'huile sur le feu et qui savait que plus il affirmerait la vérité, plus il persuaderait à son homme qu'il soutenait un men-

songe, Roudiac, disons-nous, malgré l'injonction de quitter ce sujet de conversation, continua du ton le plus sincèrement naïf :

— Si cette demoiselle vous plaît tant, que n'allez-vous demander sa main à Peyrade qui, j'en suis certain, vous acceptera pour gendre?

En parlant ainsi, Roudiac s'était fait une mine si paterne que le jeune homme, ébranlé dans sa croyance que son adversaire le faisait poser, finit par dire :

— Après tout, il se peut que vous soyez de bonne foi et que Peyrade vous ait véritablement persuadé que les deux belles sont ses filles.

Le fils du notaire avait prononcé ces mots sur le ton d'une suffisance si triomphante que l'aigrefin, qui l'observait en dessous, crut le moment opportun pour tirer une des ficelles de celui dont il voulait se faire un pantin.

— A présent, pensa-t-il, je vais te lancer après un lièvre qui te mènera loin.

Aussi tout haut et en secouant la tête :

— Non, dit-il, ni vous ni l'autre n'arriverez à me convaincre que Peyrade m'ait trompé.

— Ni l'autre?... Quel autre? fit vivement Grondier surpris.

— Celui qui, ce matin même, ici, me soutenait, comme vous, que Peyrade m'abusait.

— Peut-on connaître cet autre?

— Sans doute... C'est Goberju.

Grondier éclata de rire à ce nom.

— Parbleu! s'écria-t-il, si quelqu'un doit savoir à quoi s'en tenir, c'est, à coup sûr, ce drôle auquel son maître ne cache rien... Vous voyez donc bien, mon cher, que j'ai pleinement raison.

Puis, après un court silence :

— Mais, reprit-il d'un ton curieux, à quel propos Goberju vous disait-il cela? A en juger par ce dépôt qu'il a fait en l'étude de mon père, il m'a paru des moins bien disposés à votre égard... Quel motif avait-il de vous rendre visite?

— Fort de ces papiers qu'il m'a volés, il venait me faire une sommation.

— Sommation, sans doute, d'avoir à racheter ces paperasses?

— Nullement. Il exigeait que je prêtasse la main à une vengeance qu'il médite contre son maître au profit d'un tiers.

— D'un tiers? répéta Grondier.

— Oui, et je vous étonnerais fort si je vous disais le nom de ce tiers.

— Alors étonnez-moi.

— Eh bien, c'est vous-même.

— Moi? s'exclama le jeune homme qui, en effet, demeura tout ébahi, les yeux au plafond, et se demandant en quoi il intéressait Goberju.

Il s'ensuivit un second silence pendant lequel on entendit tinter la sonnette d'entrée.

— Je vais congédier cet importun, annonça Roudiac en s'éloignant pour aller ouvrir.

## II

Celui qui venait de sonner et que Roudiac avait traité d'importun à évincer au plus vite, n'était probablement pas de ceux dont on se débarrasse haut la

main, car Grondier, au lieu de voir le chevalier d'industrie reparaître aussitôt après avoir expédié son fâcheux, entendit murmurer, dans l'antichambre, deux voix qui échangeaient des phrases courtes et rapides, ce qui, d'habitude, est la façon de dialoguer de ceux qui, n'ayant pas de temps à perdre, tiennent à se comprendre à mi-mot.

Ennuyé de sa solitude, Grondier quitta son siège, et, par mode de distraction, vint à la fenêtre.

— Eh ! parbleu ! oui, j'avais oublié qu'à ce dîner, chez Peyrade, où Storère a parlé de ses filles, Roudiac nous a annoncé que son logement prenait vue sur le pensionnat, pensa le jeune homme quand son regard eut plongé sur le jardin de la maison Dumouchet dans lequel, à ce moment même, les pensionnaires, sur deux rangs, arrivaient prendre leur récréation, sous la conduite d'Aglaé Durondeau, marchant en serre-file.

Ce fut sur la sous-maîtresse que se fixa l'œil du fils du notaire, qui s'était accoudé sur l'appui de la fenêtre.

— Je suis bien sûr, pensa-t-il, que celle-là, si je la consultais, dirait comme moi que les filles de Peyrade n'ont pas quitté leur pensionnat. Oui, c'est certain, elles sont dans ce charmant troupeau qui prend ses ébats sous mes yeux.

Et, comme si sa vue avait été distraite par l'ensemble du tableau, son regard se mit encore à la recherche de la sous-maîtresse.

Le départ des filles Peyrade et Storère ayant fait le berceau désert, Aglaé avait été s'y installer à l'ombre et, sur ce banc où, la veille encore, étaient assises les quatre intimes, elle rêvait à Goberju qui avait promis de venir, le soir, la trouver sous le bosquet.

— Pourvu qu'il ait volé à ce Roudiac les lettres de la Dumouchet, pensait-elle.

Instinctivement, au nom du ruffian, les yeux d'Aglaé se levèrent dans la direction de son logement.

— Est-ce celui-là, le Roudiac? se demanda-t-elle en apercevant Grondier, ignorante qu'elle était du visage de celui dont l'obscurité de la nuit ne lui avait laissé connaître que la voix.

Au même moment, le fils du notaire se retournait au bruit de la rentrée de Roudiac qui, le surprenant à la fenêtre, débuta en disant :

— N'est-ce pas que, de mon logis, on a une vue agréable?... Avez-vous remarqué que, parmi ces pensionnaires, il y en a une vingtaine qui sont charmantes?

— Ma foi, non.

— Oh! oh! vous, un connaisseur!

— Je n'avais encore fait attention qu'à la sous-maîtresse... Tenez, là-bas.

— Où donc? fit Roudiac en regardant par-dessus l'épaule du jeune homme.

— Sous ce berceau de lilas.

— Aïe! aïe! fit l'escroc d'un ton mécontent.

— Qu'est-ce qui vous fâche?

— Je ne voudrais pas voir cette sous-maîtresse prendre l'habitude d'aller s'installer là.

— Pourquoi?

— Parce que, souvent, au plaisir de contempler ces jeunes filles, je joins celui d'écouter leur amusant babil. Ce berceau, que vous voyez, est un lieu de confidences pour celles qui s'y réunissent. Aussi, maintes fois, m'est-il arrivé, à l'heure de la récréation, de grimper à une échelle et, du haut du mur mitoyen, la tête cachée dans le feuillage, de prêter l'oreille aux caquets de ces demoiselles.

— Ne leur avez-vous jamais parlé?

— A quoi bon?... Je ne suis pas amateur de pommes aussi vertes.

Et négligemment, Roudiac ajouta :

— Je pense qu'il faudra que j'aille retirer cette échelle que j'ai laissée dressée contre le mur après ma dernière séance.

— Pour un rien, j'irais en profiter, moi, si, au lieu de cette sous-maîtresse, le berceau renfermait un essaim de ces gentilles bavardes, dit Grondier en s'éloignant de la fenêtre.

Comme s'il eût guetté ce mouvement, Roudiac s'empressa de refermer la croisée derrière le jeune homme. Mais tout en faisant jouer l'espagnolette, son regard s'était dirigé, à travers la vitre, vers le berceau, et ce qu'il vit lui fit se dire :

— Bon! il va la styler en quelques mots... après quoi nous lui lâcherons Grondier, car le temps presse.

Sans affectation, il se tint entre la fenêtre et le fils du notaire, de façon à barrer le passage à ce dernier si l'envie lui revenait de se remettre à la croisée.

En effet, si Grondier n'avait pas quitté son poste d'observation, il aurait aperçu, à son grand étonnement, une figure de ses connaissances apparaître à l'héberge du mur mitoyen. Cette figure était celle de maître Goberju qui, grimpé sur l'échelle et la tête allongée par-dessus la muraille, était en train, à travers le feuillage qui le cachait aux pensionnaires, de lâcher à Aglaé des psitt, psitt! qui, si légèrement modulés qu'ils étaient, n'en firent pas moins lever aussitôt les yeux à la sous-maîtresse.

Quand nous disons que la Durondeau leva les yeux,

c'est par conscience d'historien, car elle les rabaissa si vite que ce n'était vraiment pas la peine de noter ce mouvement de paupières. Seulement, à l'éloge de la vue d'Aglaé, nous avouerons que ce coup d'œil, aussi rapide que l'éclair, lui avait suffi pour reconnaître le groom.

— Avez-vous les lettres de la Dumouchet? demanda-t-elle, le nez braqué sur un livre ouvert et semblant si bien absorbée dans sa lecture qu'à cinq pas on aurait juré qu'elle lisait un de ces ouvrages sévèrement interdits par la marchande de soupe.

— Oui, répondit laconiquement Goberju, jugeant inutile de faire des phrases avec une fille qui allait si droit au but.

— Me les apportez-vous?

— Non, je vous les remettrai à notre rendez-vous de ce soir.

— Alors que voulez-vous?

— Nous sommes toujours alliés, pas vrai?

— Oui, c'est convenu.

— Eh bien, écoutez la consigne... voici ce que vous allez avoir à faire.

Or, pendant que Goberju initiait Aglaé à ce qu'il appelait la consigne, Grondier, tout en se choisissant un cigare dans une coupe placée sur le guéridon, demandait à Roudiac, toujours campé en obstacle devant la fenêtre :

— Vous en avez donc fini avec ce fâcheux qui vous a tenu dix bonnes minutes dans l'antichambre?

— Ce n'est pas sans peine, je vous le jure, s'écria gaiement l'escroc. C'était un de ces placiers qui, effrontés et tenaces, viennent à brûle-pourpoint vous proposer leurs marchandises. Celui-là voulait, à tou-

tes forces, me fourrer du vin de Bordeaux... J'ai dû presque le repousser dehors.

Ce visiteur que Roudiac affublait ainsi en placier, n'avait été autre que Goberju.

En lui ouvrant, après avoir eu soin de chambrer Grondier au fond de l'appartement, l'aigrefin avait été surpris de cette prompte réapparition du laquais.

— Etes-vous donc resté là-haut, à l'étage des mansardes? demanda-t-il sur un ton brusque qui prêchait la prudence au groom.

— Non, j'ai filé aussitôt que Grondier a été entré chez vous.

— Ne m'aviez-vous pas dit que vous alliez assister à l'enterrement de Storère?

— Oui, mais avant de m'y rendre, l'idée m'est venue de passer d'abord à la maison pour y prendre des nouvelles.

Après ce dernier mot, Goberju poussa un soupir et murmura d'un ton rageur :

— Ah! elles étaient jolies, les nouvelles!

— Qu'est-il donc arrivé?

— Il y a que votre mariage avec une des filles de mon bourgeois ne va plus pouvoir se manigancer, et que, par conséquent, je rate les trois cent mille francs que vous m'auriez comptés sur la dot pour la dette Dumouchet.

Et le groom serra les poings en grognant :

— Dire que c'est de votre faute!

— Allons donc! fit Roudiac.

— N'est-ce pas vous qui, hier soir, avez conseillé au patron la promenade de nuit à Saint-Mandé?

— Oui... Après?

— Eh bien, comme je vous l'ai dit, nous y sommes allés tout droit en sortant de chez vous, à minuit et

demi... Faut croire qu'il a trouvé les deux pies au nid, mais que ça n'a pas été tout seul et qu'il en est résulté un grabuge dont les suites épouvantent mon bourgeois... Bref, il veut décamper au plus vite de Paris et il parle d'aller faire un voyage à l'étranger avec ses filles... Donc votre mariage est à l'eau.

— Oh ! ton maître n'est pas encore parti, prononça Roudiac d'un ton de doute.

— Heu ! heu ! c'est un peu aussi ce que je me suis dit pour me donner de l'espoir... mais il est pourtant bien décidé à filer... il serait même déjà en route, si, heureusement pour nous, il n'avait pas mal à une patte de devant.

— Ah ! il est blessé au bras ?

— Oui, un mauvais atout attrapé cette nuit... il n'en voulait rien dire et se soignait lui-même, mais la blessure le fait tant souffrir qu'il s'est résigné à la montrer à un médecin... il m'avait chargé d'aller prévenir le sien... Pour venir ici vous avertir, j'avais à passer devant l'hôtel de M. de Maucieux qui a, chez lui, un docteur à l'année... Alors, au lieu de courir aux cinq cents diables chercher le médecin du patron, j'ai trouvé plus court d'entrer chez M. de Maucieux pour le prier d'expédier son docteur Baudraie à mon bourgeois.

Après avoir écouté avec une attention inquiète la nouvelle de ce départ du millionnaire qui faisait avorter ses projets, Roudiac se reprit d'espérance aux derniers mots.

— La blessure de Peyrade est, peut-être, si grave qu'il lui faudra renoncer à se mettre immédiatement en route ? avança-t-il.

— Heu ! heu ! fit le groom en branlant la tête, je le souhaite, mais j'en doute... Mon bourgeois est fière-

ment dur à la douleur, et il se peut fort bien qu'après un premier pansement il gagne le large... Et, de plus, à propos de ce qui s'est passé cette nuit à Saint-Mandé, il a une peur bleue qui le talonne et l'excite à décamper... Alors, vous comprenez? une fois parti... n-i ni, c'est fini de nos gentilles combinaisons.

— A moins de brusquer les choses, prononça Roudiac qui se mit à réfléchir, exemple aussitôt imité par le groom.

Après une minute de silence, Goberju leva son nez, qu'il avait gratté de l'ongle durant sa méditation.

— Eh! eh! lâcha-t-il sur un ton qui témoignait d'une satisfaction intime.

— Tu as trouvé quelque chose? demanda vivement Roudiac auquel l'intonation de ce: Eh! eh! avait agréablement chatouillé l'oreille.

— Mais oui, mais oui, on est assez content de soi, débita le groom en se dandinant.

Après quoi, il demanda :

— Est-il midi?

— L'heure cesse à peine de sonner.

— Bon! c'est l'instant de la récréation; Aglaé va venir au jardin avec ses élèves.

Ensuite, en montrant la porte de la pièce voisine.

— Grondier est toujours là?

— Oui... et il doit même s'impatienter de ne pas me voir reparaître.

— Et que vous a-t-il dit d'un peu drôle?

— « Drôle » est le mot, appuya Roudiac en souriant. Figure-toi que, malgré toutes mes affirmations, il prétend que les filles de ton maître, qu'il a vues chez leur père, sont les demoiselles Storère, que Peyrade a attirées adroitement sous son toit.

— Sapristi ! quel quatorze d'as pour nous ! dit Goberju en se trémoussant de joie.

Et il reprit en comprimant l'envie de rire que lui donnait une pleine certitude de réussite :

— Alors, parlez-lui du mur mitoyen, de l'échelle, du berceau et arrangez-vous... je ne sais pas comment, par exemple, mais c'est votre affaire... arrangez-vous pour lui inspirer l'idée de venir causer avec Aglaé par-dessus la muraille.

— Nous allons nous mettre à la fenêtre et je tâcherai d'attirer son attention sur la sous-maîtresse.

— Très bien !... mais ne lui laissez pas trop le nez à l'air... faites-le rentrer pendant que je vais apprendre sa leçon à Aglaé, car il ne faut pas qu'il m'aperçoive... Donnez-lui sa volée dans une demi-heure... Pas avant, je vous le recommande.

Le groom, après ces instructions, ouvrait la porte pour partir quand il fut retenu par Roudiac qui, voulant tout prévoir, lui demanda :

— J'ai trop confiance en ton intelligence pour t'attarder à vouloir connaître ton idée, mais es-tu certain de parvenir à converser avec la sous-maîtresse sans être vu par les élèves ?... Elle-même ne peut-elle pas se trouver à l'autre bout du jardin et ne pas apercevoir tes gestes d'appel ?

Tout jeune qu'il était, Goberju se targuait d'être un observateur. Aussi répliqua-t-il avec une superbe assurance :

— Il y a cent à parier contre un que, si ses souvenirs de la nuit dernière ne conduisent pas ma belle tout droit au berceau, elle lèvera cent fois les yeux vers ce point du mur où ma tête lui est apparue hier... Cela, voyez-vous, est immanquable.

Avec un aplomb à se faire gifler, ce gamin de vingt ans ajouta :

— Ou, alors, c'est que je ne connais plus les femmes!

Là-dessus il détala après avoir répété :

— Lâchez le Grondier dans une demi-heure... Pas avant! c'est bien convenu.

Après son départ, Roudiac rentra dans la chambre où, comme nous l'avons vu, l'attendait Grondier qui, pour se désennuyer, s'était mis à la fenêtre.

— Le diable est pour moi! pensa l'aigrefin en entendant le jeune homme lui parler, le premier, de cette sous-maîtresse, qui avait attiré son attention, et du berceau où elle était venue s'asseoir.

Roudiac avait raison. Le diable était si bien pour lui que, sans qu'il eût besoin d'écarter le fils du notaire de la fenêtre, ce dernier, de lui-même, avait quitté l'appui de la croisée au moment précis où Goberju, du haut de son échelle, envoyait ses psitt! psitt! à la sous-maîtresse.

Tous ces détails explicatifs donnés, nous reviendrons à ce point de la conversation, entre Roudiac et Grondier, où le chevalier d'industrie, pour excuser son absence un peu longue, prétendait avoir été retenu dans l'antichambre par les insistantes propositions d'un placier en vins de Bordeaux.

— Ce gaillard-là, je le parierais, vous plaisait moins à entendre que tous ces innocents caquets de pensionnaires que, m'avez-vous dit, vous allez écouter du haut de votre échelle, avança Grondier en riant.

— Oh! oui, vous pouvez en être certain, s'écria Roudiac, enchanté de voir le jeune homme venir de lui-même tendre le cou au lacet qu'il voulait lui passer.

— Ce doit être bien amusant, n'est-ce pas, le babil de ces ingénues?

— Je voudrais vous en faire juge.

Ce disant, Roudiac était allé à la fenêtre et, après un prompt coup d'œil qui lui avait montré l'échelle libre de tout Goberju, il revint en continuant :

— Mais, malheureusement, le berceau n'a pas été quitté par cette maudite sous-maîtresse qui en écarte toutes les fauvettes dont j'aurais désiré vous faire entendre le ramage.

L'absence de Goberju lui faisant juger qu'il pouvait maintenant laisser Grondier s'approcher de la fenêtre, l'escroc reprit :

— L'avez-vous bien examinée, cette sous-maîtresse ?

— Non ! dit tranquillement le jeune homme sans quitter son fauteuil.

— Alors venez donc un peu ici la regarder avec moi.

— Bah ! à quoi bon ?

— C'est que je ne suis pas grand physionomiste, moi, et je voudrais savoir si, sur le compte de cette femme, vous vous rencontrerez d'avis avec Peyrade.

Le nom du millionnaire eut pour effet immédiat de faire quitter son siège au fils du notaire qui vint précipitamment à la fenêtre en demandant d'un ton bref :

— Comment Peyrade connaît-il cette femme ?

— Mais il n'y a rien d'étonnant, j'imagine, à ce qu'il connaisse une employée du pensionnat où sont ses filles ?

— C'est vrai ! avoua Grondier se repentant d'avoir cédé à son mouvement de vivacité.

— Seulement, poursuivit Roudiac, ce qui m'a surpris, c'est la manière dont Peyrade parle d'elle, car je me demande où et pourquoi il a conçu de cette f mme une pareille opinion.

— Mais qu'en dit-il donc ?

— Examinez-la d'abord, vous saurez ensuite ce qu'en pense notre ami. Hein ! voyons, formulez aussi votre jugement.

Grondier regarda attentivement la Durondeau qui, dans une attitude modeste et pudique à l'extrême, suivait des yeux les ébats de ses élèves, et finit par dire :

— Elle a l'air d'une douce et honnête créature.

Roudiac fut pris d'un rire fou à cette déclaration.

— Sacrebleu ! bégaya-t-il, vous ne vous rencontrez guère avec Peyrade. Ah ! non... il s'en faut du tout au tout... Car lui prétend que cette fille ne vaut pas la corde pour la pendre et qu'elle est capable de tout pour de l'argent.

— Ah ! voilà ce qu'il en dit ?

— Oui, mon cher, mais, je vous le répète encore, je me demande où et pourquoi il a conçu une telle opinion de cette femme.

Une idée monta aussitôt à l'esprit de Grondier.

— C'est elle qui doit lui avoir livré les filles Storère, pensa-t-il.

Alors, son regard passant de la sous-maîtresse à l'échelle dont les deux montants, appuyés contre la muraille, montraient leurs extrémités au-dessus du berceau, il se dit :

— Si je pouvais lui parler.

Roudiac était revenu dans la chambre et en s'installant devant son bureau, il répétait :

— Oui, capable de tout pour de l'argent, tel est l'avis de Peyrade.

Ensuite, comme Grondier se retournait, il lui demanda :

— Permettez-vous, cher monsieur, que je réclame

de vous quelques minutes de patience ?... je viens de me souvenir d'une lettre fort pressée qu'il me faut écrire.

— Je ne veux pas être indiscret... Je vous laisse à votre correspondance, se hâta de répondre le fils du notaire, saisissant au vol ce moyen d'opérer une prompte retraite.

— Toi, tu vas grimper à l'échelle, pensa Roudiac en refermant la porte derrière Grondier qu'il venait de reconduire.

## III

Après avoir descendu les deux étages à la hâte, Grondier, au lieu de tourner à droite dans le vestibule, ce qui l'aurait fait passer devant la loge du concierge, s'arrêta au pied de l'escalier.

Il commença d'abord par lever la tête pour s'assurer que Roudiac ne l'observait pas par-dessus la rampe de son palier, puis il constata du regard que le portier n'était pas à son poste. Ainsi certain de n'être point surveillé, il tourna brusquement à gauche et entra dans le jardin. Se glissant derrière les arbustes qui, de ce côté, masquaient le mur mitoyen, il gagna le coin où se dressait l'échelle.

— Pourvu qu'elle soit encore sous le berceau ! se dit-il en mettant le pied sur le premier échelon.

Arrivé au chaperon de la muraille, dont il ignorait l'état de dégradation, Grondier, en s'y accrochant au

hasard, en fit aussitôt rouler une pluie de petits plâtras qui s'éparpilla autour de la sous-maîtresse, alors le nez dans son livre et si bien captivée par sa lecture qu'elle ne s'aperçut même pas de ces grêlons d'un nouveau genre.

Pris de la peur que, sous cette averse qui lui rendait son poste dangereux, la lectrice ne quittât le bosquet au plus vite, Grondier s'était d'abord tenu coi au ras du faîtage de la muraille ; mais rassuré par le silence d'Aglaé, il se hasarda enfin à passer la tête sous les touffes de lilas et, à sa grande joie, il découvrit la Durondeau assise juste au-dessous de lui.

L'entretien était difficile à entamer et Grondier, tout comme Goberju, allait débuter par des psitt ! psitt ! quand un souvenir lui inspira une manière d'attaquer beaucoup moins vulgaire. En se rappelant le dire de Roudiac, ou, plutôt, celui qui avait été prêté à Peyrade par l'escroc, que cette fille était capable de tout pour de l'argent, le jeune homme voulut tâter de la corde sensible qu'on lui avait signalée.

En conséquence, il tira du fond de sa poche une bourse qui contenait une quinzaine de louis, étendit la main qui la tenait au-dessus de la liseuse, visa de son mieux et desserra les doigts.

La bourse rasa la joue d'Aglaé, effleura l'angle du livre et tomba dans le creux de la robe, entre les genoux de la belle.

Pas plus qu'à la pluie de menus plâtras, Aglaé ne donna signe de frayeur, ni même de la plus simple surprise, et Grondier, bien qu'il eût entendu le bruit assourdi de la bourse sur l'étoffe de la robe, aurait pu croire que ses quinze louis s'étaient posés avec la légèreté d'un flocon de neige.

Mais une manœuvre de la Durondeau lui prouva

bientôt que, venu légèrement ou non, son envoi avait appelé l'attention de la sous-maîtresse. Sans lever la tête, les yeux toujours fixés sur son livre, elle avança doucement une main qui alla se poser sur la bourse, puis, par petits mouvements, elle remonta son butin jusqu'à la poche de son tablier de soie noire où il disparut.

Le fait d'une bourse pleine de louis qui vous tombe des nues n'est pas chose si commune qu'elle ne vaille même point la peine qu'on adresse au ciel un regard reconnaissant. Grondier s'attendait donc à voir le visage de la sous-maîtresse se tourner vers lui, mais il fut déçu de cette espérance, car Aglaé, après la bourse empochée, ne quitta nullement son attitude de liseuse profondément absorbée par sa lecture.

Seulement ces mots, prononcés d'une voix prudente, arrivèrent jusqu'à lui :

— Êtes-vous bien caché dans le feuillage, monsieur Peyrade ?

En se voyant pris pour son rival, Grondier éprouva tout à la fois un double sentiment de colère et de joie. Tout satisfait qu'il était d'une erreur dont il allait profiter, il était furieux en reconnaissant que le millionnaire, avant lui, avait pensé à utiliser les services de cette femme.

— Oui, je suis bien caché, répondit-il d'une voix dont l'intonation étouffée ne pouvait révéler qu'il n'était pas celui auquel la sous-maîtresse croyait parler.

— C'est que, voyez-vous, il ne faudrait qu'une seule élève qui vous aperçût pour que je fusse compromise. Peu s'en est fallu la dernière fois, pour m'avoir vue regarder le haut du mur, que madame Dumouchet ait eu des soupçons... et je crois qu'elle

me surveille. C'est pour cela que je vous demande de me permettre de vous répondre sans lever les yeux de dessus mon livre.

— Faites! faites! dit vivement Grondier auquel agréait fort cette façon de converser qui lui laissait pleine facilité pour jouer le rôle de Peyrade.

Après un petit silence, la sous-maîtresse reprit :

— Vous avez donc encore besoin de moi? Vous savez que je suis toute à votre disposition... Je crois vous l'avoir assez prouvé.

Cette dernière phrase, sur laquelle Aglaé avait appuyé, parut concluante au fils du notaire.

— J'avais raison, se dit-il, c'est elle qui a livré les filles Storère à Peyrade... Oui, mais par quel moyen?... Voilà ce qu'il faut savoir en m'y prenant avec adresse.

Malheureusement, si astucieuse diplomatie que le jeune homme se préparât à déployer, il n'eut même pas le temps de débuter, car, au moment même qu'il ouvrait la bouche, Aglaé se leva brusquement, cacha son livre avec la précipitation d'une personne qui ne veut pas être surprise en faute et s'élança hors du berceau en criant comme si elle répondait à un appel :

— Me voici! madame, me voici!

Elle disparut au tournant d'une allée couverte qui la rendit invisible pour le beau Grondier, resté sur son échelle, tout penaud de ce dénouement inattendu.

A dix pas de distance, derrière le rideau de verdure qui la voilait, Aglaé s'était arrêtée pour rire.

— Eh! eh! se disait-elle, je crois que j'ai assez bien répété la leçon que m'a faite Goberju, sans vouloir m'en expliquer le pourquoi.

Puis, immédiatement, pour être entendue de Grondier, elle prononça à haute voix :

— J'étais là, madame, sous ce berceau à l'ombre, mais je n'en surveillais pas moins les élèves.

— La fine mouche aura été appelée par la Dumouchet et elle va revenir aussitôt que la vieille aura tourné le dos... Attendons, pensa le jeune homme.

Juché sur son perchoir, la tête abritée sous les feuilles, il patienta pendant dix minutes en examinant la partie du jardin que son observatoire lui permettait d'embrasser du regard.

— Ah ! la voici ! se dit-il enfin à la vue d'Aglaé qui apparaissait à l'extrémité du jardin.

Mais, au grand désespoir de Grondier, la sous-maîtresse, au lieu de manœuvrer pour se rapprocher insensiblement du berceau, resta sur place, à distance, tant et si bien qu'elle n'avait pas encore bougé de la longueur d'une semelle quand retentit le son de la cloche qui annonçait la fin de la récréation.

Aglaé mit ses élèves en rang et Grondier, sans qu'elle eût tourné la tête de son côté, la vit suivre les pensionnaires et disparaître, avec elles, dans la maison.

— Probablement qu'elle se sent encore épiée par la Dumouchet, pensa le jeune homme pour se consoler.

Au fond, la consolation lui était facile, car, de son court dialogue avec la sous-maîtresse, il croyait avoir tiré, aux détails près, la certitude qu'il cherchait.

Du peu de paroles prononcées par la Durondeau, il ressortait bien clairement pour le fils du notaire que cette femme était toute à la dévotion de Peyrade qui avait acheté ses services. Or, pour que le millionnaire soudoyât une employée du pensionnat et qu'il vînt causer avec elle du haut d'une échelle, ce n'était évidemment pas dans l'intention, hautement avouable, de s'entretenir de ses propres filles. Ce ne pouvait

donc être assurément que dans un but coupable, qui avait besoin de mystère et pour lequel il prodiguait l'or à la sous-maîtresse, qu'il avait agi... Et ce but, dans l'opinion de Grondier, ne devait être que la séduction des demoiselles Storère.

Ce fut donc à peu près content du résultat de son expédition, si incomplet qu'il eût été, que Grondier descendit de l'échelle. Tout en longeant le mur pour revenir au vestibule de la maison du chevalier d'industrie et de là gagner la rue, le jeune homme se disait en guise de consolation :

— Après tout, je ne regrette pas mes quinze louis empochés par la sous-maîtresse, car à présent, quoi que Roudiac ose me soutenir, je suis bel et bien certain que les deux belles créatures que j'ai vues à la fenêtre de la salle à manger de Peyrade sont les filles de l'épicier que le millionnaire a fait pousser dans son filet par cette Aglaé.

Quand il atteignit le pied de la maison de Roudiac, il leva les yeux vers le logement de l'escroc. A cause de l'ardent soleil de midi, toutes les persiennes des fenêtres étaient fermées.

— En ce moment, il me croit bien loin d'ici, pensa-t-il en entrant dans le vestibule, qu'il traversa pour gagner la porte de la rue.

Grave erreur de sa part! Roudiac le croyait si peu loin que, en compagnie de Goberju, qui était remonté après sa leçon faite à la Durondeau, il avait épié toute la scène à travers les feuilles des persiennes.

— Là, fit Goberju en voyant le fils du notaire disparaître, voici notre homme bien englué... Le reste me regarde... et je vais m'en occuper tout de suite.

Et il s'échappa des mains de Roudiac, qui tentait de le retenir, en disant :

— Non, non, laissez-moi partir, il faut que je le rattrape dans la rue.

Grondier n'était pas encore arrivé au bas de la rue Blanche qu'il entendit résonner derrière lui le pas alerte de quelqu'un qui, après l'avoir bientôt dépassé, continua sa marche précipitée.

Mais, cent mètres plus loin, l'individu s'arrêta devant une affiche qu'il se mit à lire, en se montrant ainsi de profil au jeune homme qui arrivait.

— Eh! c'est Goberju! Par lui je saurai encore quelque chose, se dit Grondier qui, lorsqu'il eût rejoint le drôle, toujours lisant son affiche, lui posa la main sur l'épaule.

Au contact, le groom se retourna et, d'un ton qu'il fit respectueux en reconnaissant celui qui l'avait touché, il demanda :

— Est-ce que monsieur vient à la maison pour faire sa visite d'adieux à mon maître ?

— M. Peyrade part donc? s'informa Grondier surpris.

— Aujourd'hui même ; du moins, il l'annonçait ce matin.

— Il part.... seul? appuya le fils du notaire.

— Non, il emmène ses deux filles.

— Ah! oui, ses filles, répéta ironiquement Grondier qui, persuadé que le domestique obéissait à un mot d'ordre, jugea inutile d'insister. Et tu dis qu'il part ce soir pour la campagne?... Quelle campagne? reprit-il.

— Je n'ai pas parlé de campagne ; j'ai simplement annoncé qu'il partait... et même, si monsieur me permet de lui donner mon avis, j'ajouterai que je crois qu'il s'agit d'un voyage de longue durée et en pays étranger.

Que Peyrade partît pour l'étranger ou pour la campagne, son absence renversait tous les plans de Grondier. Le millionnaire allait entraîner au loin la double proie que le jeune homme s'était fait une question d'amour-propre de lui ravir.

Il était donc là, tout déconcerté par la nouvelle, rongeant sa colère et se demandant ce qu'il devait faire, quand Goberju, qui feignait de ne rien voir de son trouble, continua d'un ton naïf :

— Autant qu'il m'est possible d'affirmer, je pense, d'après quelques mots échappés à mon maître, qu'il s'est décidé pour l'Italie. Il est alors fort probable qu'il prendra la route de Lyon par le Bourbonnais.

— Quelle raison te fait supposer qu'il choisira cette route? demanda Grondier, étonné que le groom indiquât d'avance cet itinéraire.

— Une raison bien simple. C'est que, sur cette route, monsieur compte des amis dont l'hospitalité lui assure des étapes agréables dans le cas où il se résoudrait, pour ne point trop fatiguer ses filles, à ne pas gagner la frontière sans s'arrêter. A commencer de Moulins, ces amis de mon patron se succèdent presque aussi nombreux que les relais de poste. Le plus pénible du voyage est donc d'avoir à gagner Moulins d'une seule traite.

Cela dit, le groom secoua la tête et ajouta :

— Et encore !...

— Encore... quoi? fit Grondier en le voyant s'interrompre.

— Non, j'allais dire une chose que mon maître ne fera pas assurément, car il voudra avaler tout de suite un bon bout de route.

— Voyons, dis toujours.

— Je pensais que si mon patron ne voulait même

pas pousser d'une seule haleine jusqu'à Moulins, il a encore un endroit de repos sur la route.

— Quel endroit?

— Fontainebleau. Monsieur y possède une petite maison, grande comme un mouchoir de poche, qu'il a achetée, par caprice, un jour qu'il était allé à Fontainebleau pour visiter le palais... Oui, un vrai caprice de fou, comme il en a souvent, car, au bout d'une semaine de résidence, il a prétendu que l'habitation était trop humide et il n'a plus voulu y rester.

— Alors cette maison est inhabitée? s'informa Grondier, qui, sans savoir pourquoi, venait de s'attacher à ce détail.

— Abandonnée, non pas; car monsieur y a laissé s'établir un vieux garde forestier estropié... Et même, soit dit en passant, ce brave homme, si mon maître voulait passer une nuit dans la maison, serait forcé d'aller coucher à la belle étoile, car le local est si exigu qu'il serait tout au plus suffisant pour peu que monsieur, en outre de ses filles, voulût encore y loger un domestique et une femme de chambre.

Ces renseignements donnés, le groom salua Grondier en disant :

— Mais je m'aperçois que je retiens monsieur en pleine rue avec mes bavardages, pendant qu'on peut avoir besoin de moi à la maison, pour les derniers préparatifs.

— Alors, va, mon garçon, dit le fils du notaire en laissant partir le laquais.

Mais, à son troisième pas, Goberju se retourna pour demander :

— Dois-je annoncer à mon maître que vous viendrez lui faire vos adieux?

— Oui, préviens-le de ma visite, promit Grondier, à

tout hasard, au groom qui prit aussitôt son pas de course.

Six heures après, c'est-à-dire à la nuit tombante, le fils du notaire, qui avait erré à l'aventure, en cherchant vainement un moyen de couper l'herbe sous le pied de Peyrade, arrivait chez le millionnaire après s'être dit, en désespoir de cause, que le hasard lui fournirait peut-être, au dernier moment, une occasion favorable.

Il venait d'entrer sous le péristyle quand il entendit, derrière lui, quelqu'un marcher précipitamment.

C'était encore Goberju.

— Tu vois que je tiens ma promesse d'une visite d'adieu à ton maître avant qu'il monte en voiture, dit-il au groom dont l'haleine sifflante annonçait qu'il venait de courir à toute vitesse.

— Oh! c'est un peu tard, prononça le laquais avec effort.

— Quoi? Est-il donc déjà parti?

— Non, pas encore, mais vous auriez manqué son départ, s'il n'y avait pas eu un changement dans les dispositions prises.

— Bah! quel changement?

— Monsieur ne part plus avec ses demoiselles.

— Comment? Elles feront seules ce voyage? s'écria Grondier.

— Oh! non. Leur père les envoie, en avant, l'attendre à Fontainebleau où il les rejoindra demain matin.

— O dieu Hasard! pensa le jeune homme en frémissant de joie aux paroles du valet.

Puis, en s'efforçant de paraître calme :

— Et pourquoi ton maître n'accompagne-t-il plus ses enfants? demanda-t-il.

— A cause de sa blessure.

— Hein ! quelle blessure ? fit Grondier surpris.

— Il paraît que, par suite de je ne sais quel accident, car monsieur ne veut pas en souffler mot, il a été grièvement blessé au poignet et à l'avant-bras gauches... Ce matin il comptait partir quand même, mais la douleur l'a forcé à m'envoyer chercher le médecin. Moi, en le voyant souffrir, j'ai cru bien faire, au lieu d'aller quérir son docteur habituel, qui demeure au bout de Paris, de courir au plus proche, c'est-à-dire à l'hôtel Maucieux dont j'ai prié le concierge de prévenir le docteur Baudraie, alors absent, qu'on l'attendait le plus tôt possible.

— Et c'est lui qui a défendu à ton maître de se mettre en route ?

— Non; car, soit que le concierge ne lui ai rien dit au retour, soit que le docteur n'ait pas encore fait sa rentrée, M. Baudraie n'est pas venu. Mon maître a attendu en pestant, criant, jurant, une vraie humeur de dogue, quoi ! Enfin ses souffrances ont été si fortes qu'il a fini par reconnaître qu'il lui était impossible de se mettre en route... Et comme je lui demandais s'il fallait aller décommander les chevaux de poste, il m'a répondu que ses filles prendraient l'avance et qu'il les rejoindrait en route.

— Alors elles partent seules ?

— Oh ! non, monsieur, elles voyageront sous la garde de personnes de confiance, dit le groom en se rengorgeant.

— Ces personnes sont ?

— Une femme de chambre, sœur de lait de la plus jeune, une nommée Nanette.

— Et puis ?

— Et puis votre serviteur, ici présent, prononça gravement Goberju, tout en exécutant un salut.

A mesure que le groom avait parlé, l'espérance d'une prochaine victoire était née au cœur de Grondier. Les dernières paroles de Goberju transformèrent cette espérance en une presque certitude.

— Avec ce gardien-là on peut s'entendre, se dit le jeune homme.

Ensuite à haute voix :

— Et tu as reçu l'ordre de conduire tes jeunes maîtresses à Fontainebleau ?

— Oui, monsieur.

— Dans cette petite maison dont tu m'as parlé cette après-midi ?

— Précisément... et nous y attendrons que M. Peyrade soulagé par les premiers soins de son médecin, que, cette fois, je viens d'aller chercher pour de bon, puisse venir nous rejoindre.

Après avoir consulté sa montre, Goberju ajouta d'une voix lente :

— Oui, ce soir, sur les minuit, mes jeunes maîtresses, Nanette et moi nous arriverons à Fontainebleau.

— Et moi aussi, pensa Grondier.

Tout en parlant, Goberju avait passé son mouchoir sur son visage mouillé de sueur et, peu à peu, sa respiration était devenue moins haletante.

— Ouf ! fit-il, voici les poumons qui fonctionnent régulièrement. Je puis à présent entrer chez mon maître.

— C'est vrai, dit Grondier, tout à l'heure, quand tu m'as abordé, tu étais bien essoufflé.

— Dame ! Mon maître faisait un si beau vacarme que à défaut du docteur Baudraie qui n'arrivait pas, force m'a bien été, comme je vous l'ai dit, de faire la course que j'avais voulu éviter, c'est-à-dire d'aller à l'autre bout de Paris quérir le médecin habituel du patron.

Aussi j'ai mis mes jambes à mon cou, je vous en réponds.

Ce que Goberju trouvait inutile d'apprendre au jeune homme, c'était que sa promptitude s'était dépensée en deux courses. A son retour de chez le médecin, il avait aussi couru chez Roudiac pour lui porter la bonne nouvelle que Peyrade faisait partir ses filles seules.

— Tout marche à ravir pour nous, avait-il dit au ruffian. Le principal est que Grondier ne nous fasse pas faux bond.

— Es-tu certain de le retrouver au moment voulu?

— Tantôt, dans la rue, je lui ai annoncé le départ de mon bourgeois, et il m'a dit qu'il viendrait lui faire ses adieux.

Sur ce, il avait quitté Roudiac et, comme on l'a vu, la chance l'avait servi à souhait puisque, à sa rentrée chez Peyrade, il avait pour ainsi dire marché sur les talons de Grondier venant visiter le millionnaire.

Cela bien expliqué, nous reviendrons à Goberju au moment où, après avoir repris haleine et essuyé sa figure en sueur, il allait pénétrer chez son maître pour lui apprendre l'arrivée prochaine du médecin tant réclamé.

— Faut-il vous annoncer? demanda-t-il à Grondier.

Sur un signe affirmatif du jeune homme, le groom disparut pour reparaître presque aussitôt avec l'ordre d'introduire le visiteur.

— Oh! comme il est changé! pensa le fils du notaire à la vue de Peyrade.

En effet, cet homme que le travail et l'envie rapace d'amasser une fortune énorme avaient tenu loin de tous les excès jusqu'à l'âge de quarante ans, et dont par conséquent toutes les passions assoupies s'étaient éveillées impérieuses et violentes, faute d'avoir été un

peu amorties par la fougue de la jeunesse, cet homme, disons-nous, ne s'était montré jusqu'alors que brutal, débauché, sans nul sens moral, mais rien dans sa conduite, avant la scène de Saint-Mandé, n'avait été si grave qu'il pût en éprouver du remords.

Sa première faute avait donc été une infamie monstrueuse, un crime lâche qui, aussitôt commis, avait, dans cette nature bestialement grossière, fait naître, outre la peur du châtiment légal encouru par lui, une seconde et bien étrange crainte.

On prétend que tout voleur, une fois qu'il est parvenu à s'enrichir, ne vit plus que dans l'angoisse incessante d'être volé à son tour. Un phénomène moral à peu près pareil s'était passé dans l'esprit de l'ex-manufacturier.

Lui qui, jusqu'à ce jour, était resté cyniquement insensible à la tendresse de ses filles ; lui dont jamais le cœur ne s'était attendri à la moindre de ces douces émotions réservées à un père, s'était tout à coup senti, à son retour de Saint-Mandé, envahi par une immense adoration pour ses enfants, et ce sentiment nouveau, par sa violence même, lui avait infligé une torture inouïe. Depuis la veille, dans cette âme qui venait enfin de s'ouvrir à l'amour paternel, s'était incrustée la crainte horrible qu'un autre ne rendît ses filles victimes de l'attentat odieux qu'il avait à se reprocher à l'égard des sœurs Storère.

A son tour, le voleur heureux redoutait d'être volé.

S'il voulait fuir, fuir bien vite, c'était donc moins pour se soustraire au châtiment de sa faute que pour emmener ses filles, torturé qu'il était par la superstition qu'à ne pas les entraîner au loin, il ne saurait les soustraire à cette peine du talion que devait lui réserver la vengeance céleste.

A ce supplice de la pensée, s'était ajoutée la souffrance physique. Les crocs aigus de Fox avaient si profondément déchiré les chairs qu'ils avaient presque dénudé l'os de l'avant-bras. La blessure, faute de soins immédiats, s'était envenimée, et, aux lancinantes douleurs qui lui tenaillaient le bras, s'était jointe une fièvre brûlante qui faisait vaciller le colosse sur ses jambes.

Au nom de Grondier, prononcé par Goberju en annonçant le visiteur, Peyrade, malgré lui, avait éprouvé un frémissement de peur. Celui-là était de ceux qu'il devait redouter pour ses filles. Mais pendant que le groom allait chercher Grondier, il se rassura en se disant :

— Bah ! il ne les a jamais vues... et puis elles seront déjà bien loin ce soir.

Après ce que nous avons détaillé de l'état moral et des souffrances du millionnaire, il n'était donc pas étonnant que le fils du notaire, en mettant le pied dans le salon où l'attendait le blessé, fût stupéfait du changement subi par ce dernier en moins de vingt-quatre heures.

Depuis les révélations qu'il croyait avoir arrachées à Goberju, Grondier triomphait. Sa certitude de tenir bientôt en son pouvoir cette proie que son rival laissait échapper, le rendait bon prince. Aussi, toute rancune éteinte, il vint, main tendue, à Peyrade, en s'écriant :

— Que me disent vos gens? Vous partez en voyage?

La vie de désordre, qu'ils avaient menée de compagnie, avait trop bien appris au manufacturier à connaître le jeune homme pour que, sous l'empire de cette angoisse qui le faisait trembler pour ses filles, il se laissât aller à la franchise.

— Dites plutôt que je devais partir, répondit-il.

Puis, en montrant son poignet entouré de linges :

— C'est une maudite foulure qui m'empêche de me mettre en route, ajouta-t-il.

— Oh ! une simple foulure ne peut causer qu'un retard de quelques jours... et un voyage d'agrément peut toujours se reculer, avança le beau Grondier pour tâter le terrain.

— Un voyage d'agrément ! répéta vivement Peyrade, mais pas du tout, mon cher, je ne me mettais en route que pour aller en province régler quelques intérêts en souffrance.

— Ah ! je croyais que vous vouliez vous donner le plaisir d'une petite excursion en famille.

La veille, ce mot de famille eût fait éclater Peyrade d'un bon gros rire bien sceptique. Cette fois, le rire se fit encore entendre, mais il sonna faux en accompagnant ces paroles du millionnaire :

— En famille ! Où, diable ! aurait été alors l'agrément ? Suis-je homme, je vous le demande, à tirer après moi des jupons de petites pensionnaires ingénues, telles que sont mes filles ?... Non, je vous le répète, je partais seul et pour affaires.

Après ce que lui avait confié Goberju, et dans sa persuasion qu'il s'agissait des filles Storère, Grondier, à tout ce que lui disait Peyrade, s'affermissait de plus en plus dans la croyance que ce dernier voulait lui faire prendre une fausse piste.

— Toi, tu te méfies ! se disait-il, attends un peu, je vais aussi te donner le change.

Et, aussitôt, il reprit :

— Ah ! à propos de pensionnaires, savez-vous ce que sont devenues les filles de Storère?

A cette question, qu'il prit dans un sens que Gron-

dier était à cent lieues d'avoir voulu lui donner, Peyrade fut secoué par un tremblement convulsif et d'une voix qu'il cherchait à affermir, il répondit :

— Je l'ignore... Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Mais, simplement, par suite de cet intérêt qu'on doit porter à toutes jolies créatures... Et, s'il m'en souvient, pas plus tard qu'hier, vous me paraissiez éprouver aussi cet intérêt pour les filles du défunt épicier.

— Je vous affirme que je ne sais ce qu'elles sont devenues, ajouta Peyrade du ton bref d'un homme qui désire ne pas traiter plus longtemps un sujet qui l'agace.

Son trouble était trop grand pour avoir échappé à Grondier qui l'avait commenté à sa façon.

— Il sait si bien ce qu'elles sont devenues qu'il tremble de peur que je lui confisque ses tourterelles... Il a beau vouloir les changer de cage, elles ne m'échapperont pas longtemps, pensa le jeune homme.

Au même moment un bruit de grelots se fit entendre dans la cour et presque aussitôt Goberju entra en disant :

— Voici les chevaux de poste.

— Eh bien, renvoie-les... Tu sais bien que je ne pars pas... Tu aurais cent fois mieux fait de m'annoncer la venue du docteur, cria Peyrade d'un ton bourru, tout en adressant au groom un signe de doigt, non aperçu de Grondier, pour lui recommander la prudence devant le visiteur.

D'un coup d'œil Goberju indiqua qu'il avait compris et il se retira en disant:

— Je vais payer une poste au postillon et le remercier.

Mais, la porte fermée, il haussa les épaules en souriant et murmura :

— Tu as eu beau faire le télégraphe, mon bonhomme, le Grondier sait de reste que les chevaux sont là pour tes filles.

Il avait bien raison, car, s'étant retourné au bruit des pas du fils du notaire qui, après avoir pris congé de Peyrade, descendait l'escalier, il entendit le jeune homme, en passant près de lui, lui dire d'un voix moqueuse :

— Bien que tu ailles renvoyer les chevaux, je ne t'en souhaite pas moins un bon voyage, Goberju.

Au lieu de contredire à ce vœu, le groom fit un petit salut et répondit naïvement :

— Grand merci, monsieur.

## IV

En 1830, époque de cette partie de notre histoire, la première locomotive, due à Stéphenson, datait à peine de quelques mois. Elle venait d'être essayée en Angleterre, et cet essai avait bien réussi et même trop bien réussi, car la lourde machine avait écrasé le ministre du commerce, convoqué à cette inauguration.

En attendant les chemins de fer, le plus expéditif de tous les moyens de locomotion était donc encore la poste, qui courait ses quatre ou cinq lieues à l'heure, suivant que le voyageur avait la main plus ou moins prodigue de pourboires.

Nous nous occuperons donc d'une chaise de poste qui, sur les neuf heures du soir, après avoir dépassé

Juvisy, suivait le pavé de la Cour de France sur la route de Fontainebleau.

Le temps était lourd et de gros nuages, chassés par le vent d'ouest, tout en épaississant les ténèbres de la nuit, venue depuis une heure, annonçaient un de ces violents orages qui, à la fin d'une journée chaude, se déchaînent en trombes d'eau.

Sans doute que le postillon qui conduisait cette voiture avait appris par le collègue qu'il avait remplacé au dernier relai que le pourboire à espérer n'était pas des plus généreux, car, loin d'enlever ses chevaux, il les maintenait au petit galop réglementaire.

La chaise de poste, nous croyons inutile de le dire, renfermait Hélène et Blanche Peyrade et leur femme de chambre, la jeune Nanette, cette sœur de lait de la plus jeune des deux filles du millionnaire.

Quant à Goberju, il se prélassait en plein air sur le siège de la voiture. Malgré la certitude d'être très prochainement trempé par l'orage qui allait éclater, le digne groom était de la plus joyeuse humeur du monde. Tout autre, à sa place, se serait irrité de la lenteur du postillon. Lui, au contraire, se réjouissait de ce petit train qui, probablement, favorisait ses projets, car, chargé de payer les guides, il aurait pu, s'il avait voulu forcer le pourboire, voir se changer la modeste allure des chevaux en un galop frénétique, qui aurait abrégé de beaucoup la durée du voyage.

Mais nous le répétons, moins le postillon déployait d'entrain, plus était grande la satisfaction de Goberju, qui murmurait gaiement :

— Si tu crois me faire rager, aimable postillon, tu te trompes fort. Je voudrais te voir marcher moins vite encore qu'une tortue... il faut bien que l'un ait le temps de nous devancer là-bas et que l'autre puisse nous rattraper.

Dans la pensée du groom, ce « l'un » concernait Grondier, et son « l'autre » désignait Roudiac.

Et en voici l'explication :

Quand le bruit des grelots des chevaux de poste, arrivant dans la cour du millionnaire, avait mis fin à la visite que Grondier rendait à Peyrade, le fils du notaire, nous l'avons vu, avait adressé son ironique souhait de bon voyage au groom qu'il avait, en se retirant, rencontré sur son passage.

Or, Goberju, au point où en étaient les préparatifs des filles de son maître, savait que le départ n'aurait pas lieu avant deux heures et que ce départ ne pouvait s'opérer sans lui. Il s'était donc dit qu'il avait encore le temps de s'attacher aux pas de Grondier et, immédiatement, il s'était élancé sur les traces du jeune homme qui s'éloignait précipitamment.

La poursuite n'avait pas été longue.

De la rue de la Chaussée d'Antin qu'habitait l'ex-manufacturier, Grondier avait gagné la rue Blanche, puis tourné dans la première rue à droite où se trouvait alors la poste aux chevaux.

— Bon ! il part aussi pour Fontainebleau ! s'était dit le groom en le voyant entrer dans l'établissement.

Cinq minutes après, Grondier était sorti et s'était éloigné sans avoir aperçu son espion.

En trois sauts, Goberju était entré, tout essoufflé et l'air affairé, dans le bureau, que venait de quitter le fils du notaire, et en s'adressant à l'employé chargé d'inscrire le nom des voyageurs qui voulaient des chevaux, il avait demandé :

— Est-ce qu'il n'est pas venu un monsieur Grondier pour retenir des chevaux ?

— Des ? non..... mais un cheval, un seul qu'on va, suivant son ordre, lui conduire à son domicile, où il

montera en selle... Si vous tenez à le rejoindre, il faut vous hâter.

— C'est une lettre que j'ai à lui remettre de la part de mon maître qui m'avait dit que je le rattraperais ici... Je vais le rejoindre chez lui... Grand merci !

Là-dessus, le groom était parti au pas de course, en homme pressé d'exécuter sa commission.

Mais au tournant de la rue, il avait ralenti sa vitesse en se disant :

— Allons prévenir Roudiac.

Celui-ci, qui l'attendait, avait haussé moqueusement les épaules à cette nouvelle.

— Grondier est un médiocre cavalier, avait-il dit, votre chaise de poste l'aura bien vite rattrapé sur la route.

— Alors je lui laisserai prendre l'avance en retardant le train de notre voiture, avait déclaré Goberju.

— Bonne idée ! Cela me permettra de vous rejoindre, car, avant de m'éloigner, je tiens, par prudence, à me faire voir en deux ou trois endroits... Alors je partirai.

— A cheval ? Vous aussi ?

— Oh ! moi ! fit Roudiac dont le souvenir témoigna que s'il tenait en maigre estime le talent d'équitation de Grondier, il avait une pleine confiance dans le sien.

Voilà donc pourquoi Goberju qui, en observateur profond, savait qu'il n'est si grand zèle qui ne s'éteigne quand il s'exerce gratis, avait jugé bon de modérer l'ardeur des postillons en leur adjugeant des pourboires ridicules.

— Pour se venger, ces gaillards-là prendront le train d'un enterrement, s'était-il dit.

Comme il trouvait que la voiture roulait encore

trop vite, il criait d'une voix rageuse des « Brûlez donc le pavé ! » qui faisaient que, tout naturellement, le postillon retenait ses chevaux en se disant :

— Quand tu voudras, mauvais pingre, qu'on brûle le pavé, tu seras plus généreux.

Voilà pourquoi le groom, enchanté de ce résultat, se trémoussait d'aise sur son siège en plein vent et se répétait de lieue en lieue :

— A marcher ainsi, l'un aura le temps de nous devancer là-bas, l'autre de nous rejoindre.

Dans la voiture, le silence avait remplacé le babil des voyageuses. Habituées, au pensionnat, à se coucher de bonne heure et abattues, surtout, par la température que l'approche de l'orage rendait accablante, les deux sœurs avaient fini par s'endormir. Leur femme de chambre, la jeune Nanette, avait lutté plus longtemps, mais force lui avait été de succomber aussi au sommeil.

Au relai suivant, Goberju, qui était descendu de son siège pour régler les guides, entra dans la maison de poste.

— Savez-vous si nous avons des chances de rattraper un jeune homme blond qui nous précède à cheval ? demanda-t-il au maître de poste.

— A moins qu'il ne s'arrête à Fontainebleau, vous le rejoindrez difficilement... Il monte à cheval en vrai casse-cou, mais il va un train d'enfer. Il a plus d'une heure d'avance sur vous, répondit l'interrogé.

Ce renseignement fit la joie du groom.

— Tant mieux ! pensa-t-il. Aux approches de Fontainebleau, mon homme va s'arrêter et se mettre aux aguets pour nous voir passer et il nous suivra pour savoir en quel endroit est située la maison où nous allons passer la nuit... Ça va bien ! ça va bien !

Les chevaux étant attelés, Goberju, avant de remonter sur son siège, avança prudemment la tête dans la voiture par la portière dont le carreau, à cause de la chaleur étouffante, était resté ouvert.

— Trois vrais marmottes! décidément, ça va plus que bien, se dit-il, tout joyeux à la vue des jeunes filles endormies.

Le groom venait de grimper à son poste et la chaise de poste allait s'ébranler quand il tendit vivement l'oreille à un bruit qui se produisait en amont de la route.

— Voici M. de Roudiac qui arrive à franc étrier, se dit-il aussitôt.

En effet, au loin, bien au loin, mais que le silence de la nuit permettait d'entendre, le galop d'un cheval, lancé à toute vitesse, cliquetait sur le pavé de la chaussée.

— En route! cria Goberju pour que le fracas de la voiture ne permît pas à d'autres oreilles de distinguer ce bruit qui se faisait plus fort en se rapprochant.

La chaise repartit.

Le groom jubilait au possible et se frottait les mains en marmottant :

— Plus que bien, ça marche plus que bien!... Je crois que je tiens presque le copeau de trois cent mille francs que M. de Roudiac détachera pour moi de la dot que le Grondier va lui faire gagner.

Nous n'oserons pas dire qu'en réfléchissant de la sorte Goberju avait levé vers le ciel un regard reconnaissant, mais comme, en épanchant sa joie, il avait le nez en air, il put constater l'état du temps.

— Tout bien réfléchi, se dit-il, j'aimerais assez que cet orage, au lieu d'éclater en route, attendît au bon moment pour faire rage... Rien n'effarouche mieux la beauté qu'un bon coup de tonnerre!

On roula encore une demi-heure sans que le groom qui se retournait à tous moments sur son siège, vît le cavalier rejoindre la voiture. Sans doute que Roudiac, si c'était lui, pour garder une distance prudente, avait réglé le pas de sa monture sur celui des chevaux de la chaise de poste.

Cela n'était pas l'affaire de Goberju qui, d'un revers de main, fit sauter son chapeau de dessus sa tête.

— Eh! eh! mon brave, cria-t-il au postillon, arrêtez donc un peu pour que je descende. Le vent vient de m'emporter mon chapeau.

Malgré le fracas des roues, l'ordre fut entendu par le postillon qui obéit.

— Attendez-moi, c'est tout au plus à vingt mètres, je reviens, ajouta le groom, qui, après avoir sauté à terre, prit son pas de course et disparut dans l'obscurité.

Il venait de ramasser sa coiffure quand arriva le cavalier.

— Eh! monsieur de Roudiac, appela le laquais à mi-voix.

A cet appel, le cavalier arrêta son cheval, sans mot dire.

— C'est moi, Goberju, ajouta le groom en approchant.

Le nom délia aussitôt la langue du cavalier.

— Eh bien! tu vois, j'ai tenu ma parole de te rejoindre. Quelles nouvelles de Grondier? Pourquoi as-tu fait arrêter ta voiture?

— Grondier nous précède et, si j'ai arrêté la chaise, c'est pour venir vous donner un conseil.

— Je t'écoute.

— Il est indubitable que Grondier, à l'entrée de Fontainebleau, va se mettre à l'affût sur un des bas-

côtés de la route pour nous attendre au passage et nous filer ensuite jusqu'à l'endroit où nous descendrons... Il est donc inutile qu'il vous aperçoive escortant la voiture.

— Compris ! alors précise-moi bien l'emplacement de la maison, je m'y rendrai par un détour.

— Une maison isolée.... la première à droite sur le chemin d'Avon à Fontainebleau... Pas de mur au fond du jardin ; c'est une haie qui forme clôture.

— Bien ! je trouverai.

Après ce dialogue, d'une durée de deux minutes tout au plus, Goberju revint à la voiture qui reprit sa marche.

Minuit sonnait à l'église de Fontainebleau quand la chaise traversa la ville endormie. Un peu avant les premières maisons, le groom, dont le regard fouillait les ténèbres, avait aperçu, sous les arbres, une sorte de masse dont la teinte moins sombre se détachait dans l'ombre épaisse de la nuit.

— Voilà le Grondier en faction, s'était-il dit.

Ainsi que l'avait annoncé Goberju à Roudiac, la maison, abandonnée après une semaine de séjour par le millionnaire, n'avait d'autre habitant qu'un vieux garde forestier, mis à la retraite, que la pitié de Peyrade avait laissé s'installer dans la salle du rez-de-chaussée.

Bien moins spacieuse que le vide-bouteille de Saint-Mandé, la propriété de Peyrade n'était, à vrai dire, qu'une cabane de paysan où trois personnes auraient vécu mal à l'aise. En bas, une salle servant de cuisine; en haut, deux chambres surmontées d'un grenier.

Aussi le vieux garde, à la vue des quatre personnes que lui amenait la voiture, comprit-il la nécessité, pour lui, de déloger.

— Bah ! une mauvaise nuit est bien vite passée !

J'irai m'installer sous le hangar du jardin, dit-il à Goberju qui le plaignait.

Mais cette façon d'arranger les choses n'entrait pas dans les vues du groom, fort désireux de se débarrasser d'un co locataire aussi gênant.

— Ta, ta, ta, fit-il d'un ton amical, voilà, mon cher homme, ce que je ne souffrirai pas. L'orage, qui va éclater, irait vous noyer sous cet abri insuffisant. Ce n'est pas à votre âge qu'on doit se permettre de telles bravades. Allons, preste et leste, mon brave ; il vous faut, avant l'averse, gagner Avon où vous trouverez à passer la nuit.

Ce disant, Goberju avait pris la main du garde dans laquelle il glissa une pièce de cinq francs destinée à payer l'hospitalité qu'il l'envoyait chercher ailleurs.

Encore engourdies par le sommeil, car elles ne s'étaient éveillées qu'à la voix du groom leur annonçant l'arrivée à destination, les deux sœurs avaient assisté, sans en concevoir nulle crainte, à ce congé donné au garde. Sorties du pensionnat depuis deux jours, elles ne connaissaient Goberju que par l'éloge que leur en avait fait leur père avant de les mettre sous la garde de son domestique de confiance.

Quant à la femme de chambre, la jeune Nanette, qui, peut-être, n'avait pas le groom en si haute estime, elle était, en ce moment, occupée à débarrasser l'intérieur de la voiture de tous les menus paquets qui s'y trouvaient entassés et, quand Goberju revint à la chaise pour aider le postillon à descendre les malles de dessous la bâche, le garde, sorti par une petite porte du jardin, était déjà si loin que Nanette, eût-elle voulu s'opposer à son départ, n'aurait pu le rappeler.

La voiture étant remisée sous ce hangar dont avait parlé le garde et le postillon ayant été renvoyé, Go-

berju se mit en devoir d'étaler sur une table les provisions apportées de Paris pour le souper.

Mais l'appétit faisait défaut aux trois jeunes filles énervées par l'étouffante température, saturée d'électricité.

— Grand merci ! Goberju, dit Hélène, vous prenez une peine inutile ; ma sœur et moi, nous ne souperons pas.

Le laquais s'arrêta net en ses préparatifs.

— Alors, dit-il, quand mesdemoiselles voudront se coucher, elles trouveront leurs deux chambres à l'étage au-dessus.

— Et celle de Nanette ? demanda Blanche, la sœur de lait de la soubrette.

— Nanette restera ici, dans cette salle.

— Mais, vous, Goberju ? fit la sœur aînée.

— Il dépend d'une permission de mademoiselle que je passe une nuit moins mauvaise que celle qui m'attend, dit respectueusement le groom.

— Oh ! c'est accordé d'avance.

— Je demande l'autorisation d'aller m'installer dans la voiture, où je serai cent fois mieux que sur la paille du grenier.

D'un signe de tête, Hélène donna son consentement, puis, comme Blanche étouffait à grand'peine ses bâillements sous sa petite main, elle se tourna vers la femme de chambre.

— Allons, ma bonne Nanette, viens nous aider à nous mettre au lit.

Nanette, en franche campagnarde qu'elle était, avait gardé son libre parler avec les sœurs.

— Ma fine ! s'écria-t-elle, avec grand plaisir, car plus vite ce sera fait, plus tôt moi, à mon tour, je serai couchée... Et j'ai une envie de dormir de premier

numéro... Je suis certaine que, cette nuit, on pourra tirer le canon dans le jardin sans me réveiller.

— Bon à savoir ! pensa le groom.

Précédées par Nanette, les deux sœurs se dirigèrent vers l'escalier. Sur la première marche, Hélène se retourna et, d'un nouveau signe de tête, elle congédia le domestique en disant :

— Bonne nuit, Goberju.

Le laquais ne se le fit pas répéter. En une seconde, il fut dans le jardin.

— Quoi qu'il arrive, je serai censé n'avoir rien entendu, se dit-il en marchant vers le hangar qui abritait la voiture.

Avant de monter dans la chaise de poste, il se retourna pour examiner la façade de la maison. A travers les simples rideaux qui garnissaient les fenêtres, privées de contrevents, on voyait courir la lumière d'une chambre à l'autre.

Enfin toutes deux s'éclairèrent à la fois.

— Elles ont fait leur choix. Quelle est la chambre de l'aînée ? Quelle est celle de la cadette ? se demanda le groom.

Puis, en haussant les épaules :

— Après tout, dit-il en ricanant, que m'importe ! C'est au Grondier à choisir aussi... Il a le champ libre, à lui d'agir... Je suis curieux de voir comment il s'en tirera.

En cet instant une sorte de grincement arriva à son oreille. C'était le bruit de la serrure de la porte de la maison, sur le jardin, que Nanette, redescendue au rez-de-chaussée, fermait avant de se coucher. Cette précaution fit sourire Goberju, qui murmura :

— Il y a deux ans, portes et fenêtres avaient leur fermeture dans un piteux état. Comme je doute que

le vieux garde les ait fait réparer avec ses économies, notre séducteur aura facilement raison de ces obstacles.

Cela dit, il ouvrit la portière et monta dans la voiture qui allait lui servir d'observatoire.

Le premier objet sur lequel il posa la main était un genou d'homme !

— Chut ! fit aussitôt une voix pour arrêter tout cri de surprise.

— Tiens, c'est vous, monsieur de Roudiac ? dit le valet en reconnaissant la voix.

— Chut donc ! souffla l'autre, chut ! on peut vous entendre.

— Oh ! nous sommes trop loin de la maison.

— Oui, mais nous sommes bien près de la tonnelle.

— Bah ! quelqu'un est sous la tonnelle ?

— Oui, depuis cinq minutes.

— Qui donc ?

Avant que Roudiac put répondre, le premier grondement du tonnerre retentit et un éclair sillonna les ténèbres.

L'orage se déclarait enfin avec une violence inouïe.

Mais, à la lueur de l'éclair, le groom avait eu le temps de reconnaître le beau Grondier qui, debout à l'angle de la tonnelle, regardait les fenêtres, encore éclairées des jeunes filles.

Bien qu'il l'eût lui-même poussé sur la pente fatale en lui aplanissant les obstacles qui, peut-être, l'auraient découragé, Goberju éprouva pourtant une légère pointe d'admiration pour la volonté opiniâtre avec laquelle le fils du notaire poursuivait le but coupable qu'il s'était proposé.

— Ce que ce gars-là veut, il le veut bien, murmura-t-il.

Ensuite, s'adressant à Roudiac :

— Et vous dites qu'il est là depuis cinq minutes?

— Tout au plus. Je l'ai entendu franchir la haie qui forme le fond du jardin.

— Ce qui prouve que vous l'aviez précédé?

— D'une grande demi-heure. Il lui a d'abord fallu suivre votre voiture jusqu'ici pour connaître la maison, puis aller à la poste de Fontainebleau rendre son cheval et, après, revenir sur ses pas. Moi, auquel tu avais bien indiqué la maison, j'ai été tout droit descendre de selle à la poste et je suis accouru directement ici, ayant sur Grondier une avance de vingt-cinq à trente minutes... J'étais déjà dans le jardin quand, toi et le postillon, vous avez poussé la voiture sous le hangar, ce qui m'a donné l'idée de m'y loger.

Pendant ces explications, l'orage s'était déchaîné dans toute sa furie. Les coups de tonnerre se succédaient et la pluie, chassée par les bourrasques de vent, venait fouetter les vitres des fenêtres de la maison que n'éclairait plus nulle lumière intérieure.

— La partie est belle pour Grondier, si ces filles ont peur de l'orage, avança Roudiac.

—L'aînée, je n'en sais trop rien. Mais la jeune, à ce que m'a dit Nanette, perd la tête au premier coup de tonnerre... En ce moment, si elle ne s'est pas refugiée près de sa sœur elle doit être à moitié morte de peur sous ses couvertures.

— Et Nanette?

— Oh! celle-là dormirait en plein milieu d'un feu d'artifice, dit le groom en riant.

Puis tout à coup, après un éclair qui avait illuminé le jardin :

— Eh! eh! fit-il.

— Quoi donc?

— Notre Faublas n'est plus à l'angle de la tonnelle...

— Qu'est-il devenu?

Un autre éclair brilla.

— Oh! oh! fit Roudiac à son tour. Si tu veux savoir ce que notre homme est devenu, regarde la façade de la maison à la lueur du premier éclair qui va la rendre visible.

L'éclair attendu sillonna la nuit et, à sa rapide clarté, le groom aperçut Grondier qui, à l'aide de la treille plaquée sur la muraille, se hissait vers une fenêtre du premier étage.

— Laquelle des deux sœurs va-t-il trouver dans la chambre dont il est en train d'escalader la fenêtre? demanda Roudiac.

— Vrai! sur l'honneur! je n'en sais rien, avoua Goberju d'un ton sincère.

En ce moment, comme si l'orage, arrivé à son maximum de violence, s'attaquait à la pauvre maison, le ciel sembla avoir pris feu, tant les éclairs se succédaient rapidement au milieu du fracas des déchirements secs et précipités produits par les détonations de la foudre. Le vent, qui faisait rage, ébranlait la masure et, sous une rafale furieuse, qui arriva en sifflant, une des fenêtres, donc les bois pourris ne purent soutenir le choc, s'effondra à l'intérieur en faisant voler ses vitres en éclats.

— Voici une entrée toute faite à Grondier, prononça Roudiac.

— Et il en profite, ajouta Goberju.

Ce dernier, en effet, à l'éblouissante lueur de la foudre qui, au même moment, tombait à l'angle de cette tonnelle qu'avait quittée Grondier, venait de surprendre le jeune homme franchissant l'appui de la fenêtre.

A la foudre tombée avait succédé un déluge d'eau et, par conséquent, une obscurité qui ne permettait plus aux deux misérables que de voir bien indistinctement la façade de la maison.

— Plus de lampions pour éclairer la fenêtre, lâcha comiquement Goberju, sans le moindre sentiment de pitié pour les filles de celui qui, en somme, avait été son bienfaiteur.

Néanmoins, si profonde que fût la nuit, ils purent apercevoir comme un fantôme blanc se détacher, sur les ténèbres, dans la baie de la fenêtre et, à leurs oreilles, arriva une voix désespérée qui lançait cet appel :

— Au secou...

Mais la voix s'éteignit subitement, étouffée sans doute par une main qui s'était appliquée sur la bouche ; puis le fantôme blanc, dont les mouvements brusques accusaient une résistance énergique, disparut, entraîné dans la chambre.

— Hé ! hé ! ricana encore Goberju à ce lamentable spectacle.

Ce rire ignoble avait une éloquence que comprit Roudiac qui répliqua :

— Oui, mais laquelle ?

— Reste à savoir ! fit laconiquement le laquais toujours en gaieté.

Mais, tout à coup, le rire s'arrêta sur ses lèvres qui proférèrent un horrible juron.

— Quoi donc ? demanda Roudiac alarmé.

— Votre dot et mes cent mille écus sont au diable ! gronda rageusement le laquais.

— Mais, enfin, qu'y a-t-il ?

— Il y a que cet idiot de Grondier, j'ignore pour-

quoi, vient de renoncer à une victoire assurée... En ce moment, il redescend dans le jardin.

C'était la vérité !

Après avoir passé au-dessus de la maison, l'orage s'était éloigné en grondant toujours. A la faible lueur d'un éclair lointain, le groom venait d'entrevoir Grondier opérant sa descente à l'aide de la treille.

Sa présence dans la chambre avait tout au plus duré deux minutes.

— L'autre sœur, ou Nanette, en accourant à l'appel au secours, l'aura obligé à la retraite, supposa Roudiac, pris, comme le groom, d'une colère furieuse.

— Chut ! fit Goberju à l'approche de Grondier qui longeait le hangar en s'enfuyant à toute haleine par le fond du jardin.

Cinq minutes s'écoulèrent dans un profond silence des deux gredins.

— C'est drôle ! prononça enfin Goberju qui n'avait cessé de regarder la maison.

— Quoi donc ?

— Pas une lumière ne s'allume... Donc ce n'est pas l'arrivée d'un tiers qui a fait décamper cet imbécile.

Tout à coup, pris d'une inspiration, le laquais ouvrit la portière de la voiture et sauta à terre en disant à son complice :

— Attendez-moi.

Il courut à la maison et, bien doucement, il tenta d'ouvrir la porte qui résista.

— Bon ! pensa-t-il, Nanette a tenu sa promesse de dormir comme un pot. Elle n'a rien entendu, sans quoi elle fût venue m'appeler à l'aide. Donc elle n'est pour rien dans la fuite de Grondier.

Ensuite, il se glissa au pied de la treille qui avait servi

à l'ascension du jeune homme, et, à son tour, il se mit à la gravir en se disant :

— A présent que c'est de la moutarde après dîner, c'est le moment de montrer du zèle en accourant au secours.

Parvenu à la hauteur de la fenêtre ouverte, il avança la tête dans la chambre.

Ce qu'il vit le fit redescendre précipitamment et courir à la voiture.

— Pied à terre ! commanda-t-il à Roudiac qui obéit et se laissa entraîner par le groom qui lui avait saisi le bras.

Goberju le conduisit devant la treille, au-dessous de la fenêtre et, en se penchant à son oreille, il lui souffla :

— Monsieur de Roudiac, quand Grondier a grimpé là, les éclairs se succédaient, et il était facile d'être reconnu... Il est donc à peu près certain que celle qu'il voulait surprendre a dû voir son visage. A présent, il fait noir comme dans un four et, vous le savez, on prétend que la nuit tous les chats sont gris.

— A quoi veux-tu en venir ? demanda Roudiac étonné par ce préambule.

— A ceci que, soit remords, soit manque de courage, Grondier n'a pas profité de sa victoire. Après une aussi forte émotion, celle dont il voulait faire sa victime s'est évanouie, et elle est encore là-haut étendue sur le parquet sans connaissance.

— Eh bien ? fit Roudiac, hésitant à comprendre.

— Puisque la nuit tout les chats sont gris et qu'on a vu le visage de Grondier, pourquoi, maintenant que l'obscurité empêchera de vous reconnaître et que l'évanouie n'a pas repris ses sens, pourquoi, dis-je, n'iriez-vous pas lui prodiguer vos secours ?

— Mais enfin, laquelle est-ce des deux sœurs ? demanda Roudiac,

— Vrai de vrai, je n'en sais encore rien; j'ai seulement aperçu une masse blanche couchée à terre, répondit le groom.

Et il ajouta en montrant le treillage :

— Allons ! monsieur de Roudiac, le pied à l'étrier.

## V

En une année, dit un proverbe, bien de l'eau passe sous le pont. De même, depuis la scène de Fontainebleau, bien des événements s'étaient produits, car, au moment où nous reprenons notre récit, une longue année s'est écoulée.

Pour connaître les faits accomplis, nous n'avons simplement qu'à écouter la conversation de Roudiac avec Goberju, que nous retrouvons, après ce laps de temps, en conférence dans ce même logement de l'escroc, qui avait vue sur le jardin du pensionnat.

La figure des deux compères rayonnait de joie, car Goberju, qui était encore tout essoufflé, tant avait été grande sa précipitation à accourir chez son complice, venait d'apporter une bonne nouvelle.

—Ils reviennent ! ils reviennent ! répétait le groom. L'ordre est arrivé ce matin, daté de Lyon, de tout préparer pour leur retour... Ainsi donc, demain, au plus tard, nous reverrons mon bourgeois et ses filles.

Après le premier élan de satisfaction, Roudiac était

devenu pensif ; puis, en levant les yeux sur le laquais, il lui adressa cette question qui, bien que laconique à l'extrême, valait une longue phrase pour Goberju :

— Laquelle?

— Ah ! oui, laquelle ? Voilà ce que nous n'avons eu ni le temps, ni la possibilité de savoir, répondit l'autre en secouant la tête.

Si dépitée que fût la mine du groom, quand il prononça ces mots, elle n'arriva pas à convaincre Roudiac, qui reprit sur un ton de méfiance :

— Tu m'as dit l'entière vérité, n'est-ce pas ? Tout s'est véritablement passé comme tu me l'as conté?

Sans doute que cette demande avait été adressée bien des fois déjà au laquais, car ce fut d'une voix impatiente qu'il répondit en frappant du pied :

— Peste ! vous avez la tête dure! Cent fois qu'elles vous aient été répétées, les choses y entrent difficilement... Oui, oui, je vous ai confessé la vérité sans vous mentir d'un seul mot.

Et au souvenir de l'échec auquel faisait allusion l'insistance de Roudiac, le groom serra ses poings en grommelant d'une voix furieuse :

— Quel joli chou-blanc nous avons fait là !

Pour expliquer cette phrase de Goberju, nous apprendrons au lecteur que les deux gredins avaient commis leur crime en pure perte.

Voici ce qui avait suivi.

Quand Roudiac était descendu de cette fenêtre que, sur le conseil du groom, il avait escaladée dans l'obscurité, un bruit de voiture, de grelots et de claquements de fouet avait retenti au loin.

— Diantre ! fit Goberju en entendant le vacarme s'arrêter, sur la route, devant la maison.

Alors, il avait montré à son complice la haie qui fermait le fond du jardin, et lui avait soufflé :

— Monsieur de Roudiac, je vous conseille de filer au plus vite, si vous ne tenez pas positivement à avoir les reins cassés : car voici M. Peyrade qui, n'ayant pas eu la patience d'attendre à demain matin pour se mettre en route, vient troubler la fête... Regagnez donc Paris à la hâte, et faites-vous y voir à tous venants.

Sur ce conseil, et bien certain que Roudiac n'hésiterait pas à le suivre, Goberju, sans plus s'inquiéter de lui, était venu frapper à coups redoublés sur la porte qui, du rez-de-chaussée, donnait accès dans le jardin, en hurlant d'une voix à être entendue par Peyrade qui, lui aussi, heurtait de l'autre côté de la maison :

— Mademoiselle Nanette, ouvrez, ouvrez donc ; voici notre bon maître qui arrive.

Tout en exécutant son roulement de coups de poing, le sacripant faisait cette réflexion que, si bruyant que fût son appel, il n'avait pas grande chance de faire cesser ce lourd sommeil de Nanette que, tout à l'heure, le fracas de la foudre n'avait pu interrompre.

Comme, après tout, son intention n'était que de témoigner d'un zèle que Peyrade devait entendre, il continua de crier :

— Nanette ! Nanette ! ouvrez donc à monsieur qui frappe à la porte de la route.

Seulement, tout en s'égosillant de la sorte, il s'était reculé de quelques pas dans le jardin et, le nez en l'air, les yeux braqués sur les fenêtres des jeunes filles, il guettait si l'apparition d'une lumière ne lui indiquerait pas laquelle des deux sœurs se trouvait dans la chambre où Roudiac avait pénétré.

A son grand étonnement, aucune croisée, ne s'éclaira.

De plus, au bout de cinq minutes qu'il avait repris son tintamarre et ses cris devant la porte de la salle du rez-de-chaussée, cette porte s'ouvrit tout à coup, et la voix de Peyrade prononça joyeusement cette phrase :

— C'est bon ! En voilà assez ; ne t'époumonne pas ainsi, mon brave garçon... Tu vois qu'on ne m'a pas laissé dehors.

Après quoi, le millionnaire rentra dans la salle du rez-de-chaussée en ajoutant :

— Eh bien, Nanette, as-tu enfin trouvé le moyen de nous donner de la lumière ?

— Je ne peux pas arriver à mettre la main sur le briquet, répondit la voix de la femme de chambre que Goberju entendait fureter dans l'obscurité.

— Alors ne cherche pas plus longtemps, mon enfant, dit Peyrade, le plus court est que Goberju aille décrocher une des lanternes de la voiture qui vient de m'amener.

A cet ordre, le groom traversa la salle à tâtons et gagna l'autre porte.

— Le papa va monter là-haut, et je saurai quelle est la princesse de Roudiac, se disait-il.

Mais quand, lanterne en main, il rentra dans la salle, sa curiosité éprouva un mécompte bien fâcheux.

Les deux sœurs lui apparurent dans un coin de la pièce, se tenant par la main, et toutes deux, pâles et en proie à une vive émotion.

— Laquelle ? se demanda le groom, incapable de deviner.

Puis aussitôt :

— Bah ! se dit-il, je le saurai quand, tout à l'heure, chacune va rentrer dans sa chambre.

Mais il était écrit là-haut que le digne garçon resterait sur sa curiosité inassouvie, car, immédiatement, Peyrade, qui lui aussi était d'une pâleur extrême, reprit de sa voix rieuse :

— Allons, Goberju, en route! mon ami.

— Ah! nous nous remettons en route sans attendre le jour? demanda le domestique, interprétant la phrase dans ce sens.

— C'est-à-dire que, toi, tu n'as pas besoin de perdre ton temps ici.

— Ah! je comprends. Vous désirez que je vous fasse préparer les relais et, pour ce, vous m'envoyez en avant.

— Du tout, mon garçon. A présent que j'ai rejoint mes filles, que je t'avais confiées, ta mission est terminée... Tu n'as donc plus qu'à retourner à Paris dans la voiture qui m'a conduit ici.

— Mais je ne suis donc pas du voyage? demanda le groom ébahi par ce congé inattendu.

— A quoi bon? fit Peyrade.

Et, toujours gai, le millionnaire, avec cette force extraordinaire qu'il possédait, souleva, de sa main non blessée, le groom par le collet et, à bout de bras, il le porta jusqu'à la chaise de poste qui stationnait sur la route.

Peyrade, s'il faut en juger par la manière dont il fit entrer son domestique dans la voiture, était de la nature de ces bêtes brutes qui vous cassent un membre en voulant vous caresser; car, en riant aux éclats, il lança le cher Goberju avec une telle violence dans le véhicule que celui-ci, s'il n'avait tendu les mains en avant, aurait pu quelque peu endommager sa tête sur la poignée en cuivre de l'autre portière.

— Route de Paris! cria Peyrade au postillon, après

avoir d'un signe amical de la tête adresssé un dernier adieu à son fidèle serviteur.

Goberju n'avait pas encore retrouvé sa parfaite assiette que, déjà, les chevaux avaient pris le galop.

Son premier soin fut d'abord de rajuster ses habits, qui avaient eu à souffrir de la poigne du maître, puis, il se mit à réfléchir sur la manière expéditive dont il avait été emballé, et comme, ainsi que nous l'avons dix fois répété, il était un profond observateur, il en arriva à se dire, après s'être remémoré chaque détail :

— C'est drôle! Je trouve que, pour un homme en bonne humeur, mon bourgeois avait tout l'air de rire jaune et qu'il m'a rudement manié!

Après quoi, en se rencoignant dans un angle de la voiture qui courait un train d'enfer, il hocha la tête en murmurant :

— Laquelle des deux?

Puis, comme la journée et une partie de la nuit avaient été pénibles pour lui, il s'endormit de ce profond sommeil qui, dit-on, est le plus sûr indice d'une bonne conscience.

Voilà donc ce que Goberju avait raconté à Roudiac qui, alors qu'il croyait le groom déjà bien loin, à la suite de Peyrade et de ses filles, avait été fort surpris de le voir apparaître le lendemain de la scène de Fontainebleau.

Les deux coquins avaient relevé ensemble tous les moindres détails de la conduite de Peyrade; sa bonne humeur, son rire éclatant, sa pâleur et surtout sa brutalité quand il avait jeté son domestique dans la voiture. De cet examen, il était résulté que Goberju, qui se vantait de connaître son maître bien à fond, avait branlé la tête, en répétant à Roudiac qui soutenait que Peyrade ignorait tout :

— Il riait jaune, très jaune, j'en suis certain, et il avait beau m'appeler mon bon ou mon brave, je suis persuadé qu'il était taquiné par une furieuse envie de m'étrangler... S'il ne savait pas encore tout ce qui s'était passé, il devait pourtant en avoir une doutance.

— Bah ! tu es fou.

— Eh ! eh ! pas si fou que vous le dites. Car tout n'est pas clair, voyez-vous... Depuis le moment de son arrivée devant la maison jusqu'à celui où il est venu m'ouvrir la porte du jardin, il s'est écoulé cinq minutes pendant lesquelles une des sœurs lui a peut-être conté la chose en trois mots... Le fait est qu'on a voulu me dérouter puisque, descendues sans lumière, les deux filles se sont trouvées là, ensemble, dans la salle... si bien que je n'ai pu découvrir, de prime abord, celle de l'aventure... Après quoi, pour ne pas me laisser le temps de flairer la chose, le patron m'a jeté en voiture, et fouette cocher ! Pourquoi me renvoyer à Paris quand il avait été toujours convenu que je serais du voyage ?

Après ces mots, Goberju avait secoué la tête de plus belle en ajoutant :

— Oui, j'en ai la conviction, le bourgeois savait quelque chose... et, de ce quelque chose, il me faisait complice. Il a mieux aimé feindre que de me tuer sur place... Il a voulu éviter, avant tout, un éclat qui, en fin de compte, aurait rejailli sur une de ses filles... Le mal étant irréparable, il a d'abord songé à ce qu'il demeurât inconnu et, pour ce, il s'est débarrassé de moi.

— Comme d'un témoin dont il redoutait la curiosité, interrompit Roudiac pour le rassurer.

— Heu ! heu ! je le veux bien, mais n'empêche que je suis convaincu qu'il voyait en moi autre chose qu'un

curieux... Seulement il a ravalé sa colère en se promettant de me repincer plus tard... Il riait jaune, je vous le répète, du plus beau jaune... Un de ces matins, il va me tomber une tuile énorme sur la tête.

Mais, malgré ses craintes premières, Goberju avait fini par se rassurer, car les mois s'étaient écoulés sans qu'on entendît parler de Peyrade et de ses filles, ou plutôt sans qu'on sût en quel endroit s'étaient retirés le père et ses enfants.

Tous les mois le vieux notaire Grondier apportait à l'intendant de Peyrade les fonds nécessaires pour les dépenses de la maison et le payement du gage des domestiques nombreux dont pas un n'avait été congédié. Le digne tabellion annonçait que le maître absent se portait bien, mais de l'époque de son retour ou du pays qu'il habitait il ne soufflait mot.

A la fin du huitième mois, le notaire ne parut pas et le personnel de la maison s'étonnait déjà de son inexactitude, quand, le lendemain, au lieu du vieillard, il vit arriver Grondier fils. Le vieux notaire était mort d'apoplexie et son fils lui avait succédé.

— Il est grandement changé, dit Goberju à Roudiac quand il vint lui annoncer cette nouvelle.

— Il avait probablement pris le masque grave de la profession, avança l'escroc.

— Non, non, je vous affirme que ce n'était pas un visage d'emprunt qu'il se donnait; il était bien réellement triste et abattu. C'est un garçon que les remords travaillent, affirma le groom.

Puis, avec un sourire :

— Après tout, remords, de quoi? ajouta-t-il. Puisque ce fainéant a laissé l'ouvrage sur le chantier, de quoi, diable! peut-il se repentir?

Dans ce fait nouveau, Roudiac releva un détail qui lui fit dire au groom :

— Voilà qui me prouve que Peyrade ignore tout.

— Bah! fit Goberju en ouvrant des yeux étonnés à cette sorte de déduction.

— Te souviens-tu de ce dicton que tu m'as rappelé en me montrant le treillage à escalader?

— Oui : La nuit tous les chats sont gris.

— Et, après me l'avoir cité, as-tu oublié que tu as ajouté : « Quand Grondier a grimpé là, les éclairs se succédaient et il était facile d'être reconnu... il est donc à peu près certain que celle qu'il voulait surprendre a dû voir son visage. » Voilà tes propres paroles.

— Oui... après?

— Or, si la jeune fille a tout avoué à son père, elle doit avoir nommé Grondier.

— Eh bien?

— Alors si Peyrade sait tout, comment se fait-il qu'il ait laissé, après la mort du vieux notaire, la gérance de sa fortune à Grondier fils?

— Sans doute qu'à la fin du mois il l'aura remplacé par un autre notaire, avança Goberju.

Mais à l'échéance suivante, Grondier se présenta encore et, de plus, il annonça à l'intendant du millionnaire avoir reçu de Peyrade une lettre qui, après de nombreux détails d'affaires, faisait mention de son retour dans deux ou trois mois; seulement, comme son père, le nouveau tabellion refusa d'apprendre de quel endroit son client avait daté sa lettre.

— Pour qu'il garde ainsi Grondier comme notaire, Peyrade doit tout ignorer, répéta Roudiac, persistant dans son idée, à Goberju qui était venu pour le tenir au courant des choses.

Puis en se rappelant ce qui lui avait été dit par le groom le mois précédent :

— Cette fois-ci, reprit-il, Grondier avait-il encore sa figure d'enterrement ?

— Plus que jamais ! affirma le laquais qui, cela dit, se mit à sourire.

— Pourquoi ris-tu ? demanda Roudiac.

— Parce que, ce matin, j'ai rencontré quelqu'un qui devrait avoir aussi une mine longue et triste comme celle de Grondier et qui pourtant, est, lui, frais, rose et plus insouciant que jamais.

— Qui donc ?

— Un ancien ami de mon maître... Le comte de Blèves.

Depuis qu'il était à l'affût d'une dot à conquérir, Roudiac s'était tenu à l'écart du monde dans lequel les largesses de madame Dumouchet lui avaient permis de se glisser. Au nom du joueur, il demanda donc curieusement :

— Est-ce que M. de Blèves a des raisons d'être triste ?

— On le serait à moins.

— Que lui est-il arrivé ?

— Il traîne la savate.

— Allons donc ! lui si riche !

— Son magot a fondu au jeu... Bois, prés, château, rentes, la dame de Pique lui a tout rongé gentiment... Il en est à courir les emprunts... Quand je l'ai rencontré ce matin, c'était à la porte de M. de Maucieux, auquel il est indubitable qu'il était venu pour demander quelques louis.

— Comment ! il n'est donc pas mort, ce pauvre Maucieux ? s'écria Roudiac surpris. Je le croyais en terre depuis longtemps.

— Pas encore, grâce à son ami, le docteur Baudraie

qui, dit-on, a fait des prodiges de science... mais, il a eu beau conduire son malade dans le Midi et le soigner nuit et jour pendant de longs mois, c'est fini... il n'y a plus d'huile dans la lampe... M. de Maucieux s'est fait ramener à Paris pour y mourir... Et je crois qu'il est si bas, si bas que M. de Blèves n'a pu être reçu ce matin... Le comte a dû s'en aller sans avoir réussi dans sa tentative d'emprunt.

— Qu'est-ce qui te fait supposer que M. de Maucieux n'a pu recevoir le comte de Blèves?

— Parce que, quand j'ai passé devant l'hôtel, M. de Blèves en sortait, reconduit par le docteur, qui semblait lui adresser ses excuses de ne pas le laisser parvenir jusqu'au malade.

En disant ces mots, Goberju venait de se souvenir d'un incident. Il se mit à rire en ajoutant :

— Il est possible que ce docteur soit un habile homme, mais le fait est qu'il a des moments où il peut passer pour un chien fou... à en juger du moins par ce que j'ai vu ce matin.

— Qu'as-tu donc vu?

— Il était en train de causer sous la porte avec M. de Blèves, quand tout à coup le voilà qui pousse un cri, qui se met à ouvrir ses longues jambes et à s'élancer après un gamin de douze à treize ans qui vaguait dans la rue, le nez en l'air... Ah! le môme, je vous le jure, n'a pas été longtemps à être cueilli par les bras du docteur, au moins aussi longs que ses jambes. Puis mon homme est rentré au pas de course dans l'hôtel avec sa proie... On aurait dit une araignée faucheux emportant sa mouche.

Tels avaient été les divers renseignements donnés par Goberju à son complice, lors de leur dernière entrevue.

Et c'était quinze jours plus tard qu'il était accouru, tout joyeux, pour annoncer à Roudiac que M. Peyrade venait d'écrire, directement cette fois, à son intendant que tout fût prêt pour le recevoir dans cette maison où il allait rentrer avec ses deux filles, après une année d'absence.

## V

Goberju avait dit la vérité quand il avait raconté à Roudiac qu'au moment où il passait devant la demeure de Maucieux, il avait vu le docteur Baudraie, qui reconduisait M. de Blèves, s'élancer, tout à coup, en pleine rue, sur un gamin et l'emporter dans l'hôtel.

— Ah! je te tiens donc enfin, polisson! cria le médecin en permettant à son prisonnier de poser le pied sur le pavé de la cour.

L'enlèvement, exécuté par derrière, avait été si brusque que l'enfant n'avait pas eu le temps de résister ni la possibilité de voir son agresseur. Aussitôt qu'il fut remis sur ses jambes, il se retourna furieux, mais à la vue de Baudraie, la joie remplaça instantanément la colère sur son visage.

— Ah! quelle chance! s'écria-t-il, c'était précisément vous que je cherchais, docteur... Voilà trois jours que, dans tout le quartier, je vais vous demandant de porte en porte... pas par votre nom, à la vérité, car je l'ignore... mais en parlant à tous les portiers d'un grand échalas, tout en bras et en jambes,

avec une bouche qui n'en finit plus et un nez comme une guérite... Votre portrait, quoi !

— Et quel besoin avais-tu de me trouver? demanda Baudraie, après avoir souri à ce signalement fait de son individu.

— Oh! pour moi, nul besoin... Ce sont mesdemoiselles Storère qui m'ont chargé de vous découvrir, dit le gamin qui n'était autre qu'Auguste, le petit-fils de la Pirouette.

— Hein ! tu sais où sont les demoiselles Storère, toi ! s'écria le docteur en tressaillant d'une énorme surprise joyeuse.

Avant que l'enfant pût répondre, les bras de Baudraie, comme de gigantesques pinces, se refermèrent sur lui et il se sentit encore emporté, mais cette fois dans la maison.

Malgré son fardeau, le médecin grimpa quatre à quatre un étage et, après avoir poussé du pied une porte entr'ouverte, il pénétra dans une chambre à coucher. Sur une chaise longue était étendu un jeune homme devant lequel il lâcha son captif en criant d'une voix vibrante de satisfaction :

— Elles sont retrouvées ! mon cher Maucieux. Elles sont retrouvées !

Puis, après une petite tape amicale sur la joue d'Auguste :

— Allons, parle, vaurien ! ajouta-t-il.

Bien qu'il fût à bout de ses forces, usées par la maladie, Maucieux, à ce nom de Storère, se souleva vivement sur sa couche et, en tendant vers Auguste ses mains amaigries et tremblantes, il balbutia d'un ton suppliant :

— Oui, parle, parle.

A cette prière, le gamin secoua la tête :

— Non, non, dit-il d'une voix émue, il n'est pas le mien ce secret des chères demoiselles qui ont été bonnes pour moi. Aussi je ne parlerai pas. Ce qu'elles voudront que vous sachiez, elles vous le diront elles-mêmes. Moi je ne suis chargé que de retrouver et de leur amener le docteur.

Et en se tournant vers le médecin :

— Reste à savoir si vous voulez venir? demanda-t-il.

— Marchons ! dit aussitôt Baudraie.

Mais réfléchissant que c'était œuvre de pitié de ne pas laisser Maucieux sans plus complets renseignements sur celles dont le nom seul venait, pour ainsi dire, de le ressusciter, il prit le gamin par l'oreille en disant :

— Avoue que tu ne t'es guère pressé de me retrouver, car voilà un an que je ne t'ai vu.

— Possible ! mais c'est ce matin seulement qu'on m'a commandé de vous chercher. Mesdemoiselles se sont rappelé que quand vous les aviez conduites de la pension à Saint-Mandé, le fiacre s'était arrêté, en route, chez M. de Maucieux. Sans pouvoir me préciser la rue, elles m'ont à peu près indiqué dans quel coin de Paris j'avais des chances de vous découvrir... Alors j'ai été de portiers en portiers.

Une question brûlait les lèvres de Maucieux. Le médecin la devina et prit l'avance.

— Mesdemoiselles Storère, demanda-t-il, sont-elles donc revenues d'une erreur qui les faisait nous mépriser injustement?

— Oh ! oui... grâce à moi, déclara Auguste.

— A toi? fit Maucieux d'une voix reconnaissante.

— Oui, moi... qui avais vu le vrai coupable et qui le reconnaîtrai le jour où le hasard me le mettra sous les yeux.

— Ah! tu en es encore à attendre ce hasard? prononça anxieusement le poitrinaire.

— Oui, fit le gamin, et pourtant, depuis une année, j'ai fièrement battu le pavé, je vous en réponds.

— Peux-tu, au moins, nous le désigner sommairement?

Le gamin ouvrit la bouche pour répondre, mais une réflexion l'arrêta à temps sur la pente d'une indiscrétion et, en remuant encore la tête, il se contenta de dire :

— Ça, c'est encore le secret des demoiselles... Si elles le permettent, je vous dépeindrai mon individu.

— Soit! fit le docteur, mais ce qui est ton secret à toi, c'est la mort de ta grand'mère... Peux-tu causer sur ce sujet?

Bien qu'une année se fût déjà écoulée depuis la mort de la mégère, la vengeance accomplie n'avait pas encore éteint la haine au fond du cœur d'Auguste, dont l'œil brilla de colère quand il répondit :

— Ah! oui, la vieille qui m'a tant fait souffrir et qui m'a si mal élevé... Maintenant le pli est pris, et, malgré tous les conseils de mes deux bonnes fées, je ne ferai jamais qu'un affreux garnement... J'ai beau me dire : « Ecoute-les, » c'est comme si je flûtais... Tout est gâté, voyez-vous... Au son de leur douce voix, sous leurs yeux, ça va encore bien... mais, dix pas plus loin, crac! je redeviens Pirouette et, je le sens, je crèverai Pirouette, c'est-à-dire le digne petit-fils de la sorcière.

Puis, après ces paroles dites d'un ton bref, le gamin, comme s'il avait honte de s'être attendri, éclata de rire et continua de cette voix traînante et triviale qui lui était habituelle :

— Ah! vous voulez savoir la fin de la grand'mère?

Eh! eh! elle n'a guère eu le temps de se retourner... Pour une surprise, je peux me vanter de lui en avoir procuré une bien jolie... Avec les cent sous, donnés par vous, j'avais acheté une lime qui m'a servi à délivrer Fox de sa chaîne... Ah! le brave animal! quel coup de mâchoire!... cloc! cloc!... ça s'est passé en un clin d'œil.

— N'est-ce donc pas toi qui as tenté de la sauver en tuant le chien? demanda Maucieux, que ces paroles avaient fait frissonner.

— Moi!... Plus souvent que j'aurais tué cette brave bête qui nous vengeait tous deux... Oh! non... c'est l'homme qui avait aboulé des billets de mille francs à la vieille pour qu'elle lui ouvrît la grille.

Malgré sa ferme intention de ne rien dire qui pût trahir le secret des jeunes filles, Auguste venait de commettre une imprudence dont profita le docteur. Tout en casant dans sa mémoire cette première révélation échappée au gamin, il se hâta, pour surprendre une indiscrétion plus complète, d'appuyer sur la corde en s'écriant d'un ton de doute :

— Oh! oh! des billets de mille francs, tu exagères... sais-tu seulement comment c'est fait, un billet de mille francs?

— Je le sais d'autant mieux que j'ai pris le paquet de billets de banque dans la poche de la vieille quand elle a été morte.

Ces mots réveillèrent un souvenir chez Baudraie.

— C'est donc cela qu'elle avait la poche de son tablier retournée, pensait-il en se rappelant ce détail qu'il l'avait frappé quand lui et Maucieux, quelques heures après le drame, avaient visité la maison.

Cependant le gamin avait continué :

— Oui, des billets de mille francs! Avec ça que c'était

une belle fichaise pour un homme aussi cossu... Un richard qui avait un équipage à grand fla-fla comme était celui que j'ai vu stationnant sur la route, au moment où je fuyais sous bois. En voilà un qui peut me passer devant le nez ; je vous jure bien que je le reconnaîtrai.

Le docteur happa au passage cette nouvelle et tout aussi involontaire indiscrétion d'Auguste.

— Mais alors, dit-il, comment se fait-il qu'à défaut de l'homme, que tu n'as pu parvenir à rencontrer, il ne te soit jamais arrivé à l'idée de te mettre à chercher cette voiture?

Auguste haussa les épaules à cette question.

— Dites tout de suite que je ne suis qu'un imbécile, reprit-il moqueusement. Est-ce que vous vous figurez que cette pensée-là ne m'est pas venue?

— Eh bien?

— Partout où j'avais l'espérance de voir arriver l'équipage, je me suis mis en faction. Bals, concerts, théâtres m'ont vu à leur porte... Je voudrais bien avoir autant de lentilles que j'ai ouvert de portières, j'en nourrirais un régiment... Mais, voyez la guigne, voilà une année entière que je fais ce métier-là sans avoir encore pu trouver la maudite voiture.

— Mais... commença Baudraie.

— Mais, mais, répéta gouailleusement Auguste en l'interrompant, mais, au lieu de me faire perdre mon temps à bavarder, il serait cent fois mieux de vous décider à me suivre.

Le docteur consulta Maucieux du regard et, sur un signe de ce dernier, il répondit :

— En route, mon garçon.

Au bout d'une demi-heure de marche, le gamin s'arrêta devant une maison de très simple apparence.

— C'est là, au troisième étage, la porte à gauche, dit-il au docteur.

— Ne montes-tu pas avec moi? demanda Baudraie en voyant son guide rester sur le trottoir.

— Non, non, répéta Auguste avec cet accent qui, chaque fois qu'il était question des filles Storère, perdait son intonation triviale, non, je suis certain que les bonnes demoiselles veulent avoir, avec vous, une longue causette qui n'a pas besoin d'un autre auditeur.

— Alors tu va me quitter?

Le gamin avança de quelques pas dans le couloir et, en montrant la première marche de l'escalier :

— Tenez, dit-il, si vous avez besoin de moi, vous me trouverez assis là quand vous redescendrez.

Talonné par l'impatience curieuse de se retrouver, après un an écoulé, en présence des jeunes filles, Baudraie n'insista plus et se mit à gravir lestement ses trois étages.

Devant les deux portes qui s'ouvraient sur le palier du troisième, l'erreur n'était pas possible pour le médecin. Sur celle de droite s'étalait une plaque de cuivre portant ces mots :

M^me AGLAÉ DURONDEAU,

*Sage-femme*

L'éclat du métal et le noir, non terni, des lettres, indiquaient assez que cette plaque, si elle n'était pas tout dernièrement posée, ne devait pas orner le panneau depuis plus de quatre ou cinq mois.

— Donc, c'est là, se dit Baudraie que la vue de la plaque fit aller tout naturellement sonner à l'autre porte.

Il était bien ému, le brave docteur, en tirant le cordon de la sonnette; et le tic tac, qui lui faisait battre le cœur, redoubla quand, après le tintement, il entendit, de l'autre côté de la porte, le bruit d'un pas, pourtant bien léger, qui s'approchait.

La porte tourna lentement sur ses gonds, et Léontine, l'aînée des sœurs, apparut aux yeux de Baudraie.

En reconnaissant son visiteur, la jeune fille, soit qu'elle ne voulût rien dire, sur le carré, qui pût être entendu, soit que l'émotion de se retrouver en présence de Baudraie l'empêchât de parler, saisit le docteur par la main et, après l'avoir attiré à elle d'un mouvement brusque, elle referma vivement la porte.

Puis, sans parler encore, elle précéda le médecin dans un couloir, qui conduisait à une porte vitrée, poussa cette porte et, en pénétrant dans la pièce qui suivait, elle prononça enfin :

— Angèle, voici le docteur.

Au moment de l'entrée du médecin, Angèle, occupée d'un soin dont l'arrivant ne put d'abord se rendre compte, se tenait, le corps un peu penché en avant, et le dos tourné dans un angle de la chambre.

A l'annonce faite par son aînée, elle se retourna et en venant à la rencontre du visiteur, elle démasqua au regard de Baudraie ébahi un berceau dans lequel deux bébés, frais et roses, dormaient côte à côte, doucement bercés qu'ils étaient, une seconde avant, par la plus jeune des sœurs.

Bouche béante et les yeux fixés sur les petits dormeurs qui, tout au plus, pouvaient être âgés de trois mois, le docteur n'avait pas encore pu trouver un seul mot quand, tout à coup, la sonnette d'entrée tinta bruyamment.

Les deux sœurs se regardèrent, étonnées, en sem-

blant se demander s'il fallait aller ouvrir à celui qui réclamait l'entrée d'une façon si impérativement bruyante.

Puis Léontine, croyant avoir trouvé l'explication de ce vacarme, se hâta de dire pour rassurer sa sœur :

— C'est sans doute quelqu'un qui se trompe de porte.

— En ce cas, le quelqu'un ne sait pas lire, pensa Baudraie en se rappelant la plaque clouée sur la porte voisine.

Mais celui qui sonnait ne voyant personne venir à son appel, jugea bien d'appuyer son coup de sonnette de petits coups frappés sur le panneau extérieur de la porte.

A ce nouveau bruit, qui se scanda de certaines pauses plus ou moins régulières, l'espèce d'émoi des deux sœurs se calma subitement et, ensemble, elles s'écrièrent :

— C'est Auguste.

Angèle, à son tour, alla ouvrir pendant que Léontine, s'éloignant du docteur, faisait un ou deux pas en avant pour attendre celui qui n'allait pas tarder à paraître.

— Pourquoi le gamin qui, tout à l'heure, m'a refusé de monter, accourt-il presque sur mes talons? se demanda Baudraie surpris.

C'était, en effet, Auguste qui, tout tremblant d'une joie fiévreuse, entra en criant au docteur :

— Je l'ai trouvée !

— Quoi?

— C'est-à-dire, non, je ne l'ai pas trouvée... puisque d'elle-même, elle m'est arrivée devant le nez... Mais enfin, je l'ai reconnue, c'est elle !

— Mais quoi donc? fit le médecin impatient.

— La voiture, parbleu!... cette voiture que j'ai tant cherchée depuis la...

Mais, à la vue des jeunes filles qui le regardaient en cherchant à comprendre, le gamin s'arrêta net à la pensée qu'il allait éveiller un douloureux souvenir dans l'âme des deux sœurs, et il brusqua son explication en disant :

— Enfin cette voiture dont je vous ai parlé tantôt.

Au premier mot de voiture, le docteur avait compris et tellement bien compris que, pris d'une colère subite, il s'écria :

— Oh! l'imbécile!

— Qui ça, imbécile?... moi? fit Auguste.

— Sans doute, toi... et même triple imbécile! Comment! au lieu de suivre cette voiture à la course, tu l'as laissée bêtement filer pour monter ici me brailler ta nouvelle?

Le gamin secoua la tête, et d'un ton moqueur :

— Tu, tu, turlututu, fit-il, Auguste n'est pas dans la peau du triple imbécile que vous voulez bien dire... Elle a si peu filé, la voiture, que, si vous désirez la connaître, je puis vous la faire voir.

— Vraiment? fit Baudraie radouci.

— Oui, pour cela, vous n'avez qu'à ouvrir la fenêtre et à regarder dans la rue.

— Ah! elle est arrêtée devant une maison voisine alors?

— Nullement. Ces deux grands diables de chevaux piaffent en bas, devant la porte de cette maison même. Figurez-vous que j'étais tranquillement assis sur ma marche et attendant votre sortie, quand, tout à coup, piaf! piaf! voilà les deux bêtes qui arrivent me boucher la vue, car je regardais la rue. J'ai cru qu'ils allaient passer. Pas du tout, ils s'arrêtent juste devant

la porte. Je ne pouvais pas encore apercevoir la voiture. Au même moment, deux femmes entrent dans la maison. Elles venaient de descendre de la voiture, car je les ai vues recevoir le coup de chapeau d'un grand escogriffe de laquais qui les suivait comme pour demander des ordres après leur avoir ouvert la portière. Après quoi, il a été se poser plus raide qu'un pieu à côté des chevaux pendant que les deux femmes parlaient à la portière. Je ne pourrais pas vous dire si elles étaient jolies, car, après les indications données par la concierge, quand elles ont passé à côté de moi, toujours sur ma marche, leur voile ne m'a même pas permis de leur reluquer le bout du nez... mais elles étaient vêtues comme des princesses et elles sentaient bon ! je ne vous dis que ça !

— Arrive donc au fait, bavard ! cria Baudraie perdant patience.

— Voilà donc que les deux dames étaient montées dans la maison depuis une minute, quand le grand laquais, pour se distraire, s'amuse à passer la main sur la croupe d'un des chevaux... Faut croire que l'animal n'aimait pas cela. Il a un peu regimbé en avançant de quelques pas... Naturellement la voiture a suivi la bête et, au lieu du cheval, c'est elle qui est venue me barrer la vue... J'ai été bien vite sur mes deux jambes, je vous l'affirme, car, du premier coup d'œil, j'avais reconnu le véhicule.

— Alors tu as interrogé le valet?

— Comme vous le dites.

— Et il t'a répondu?

— Parfaitement.

— Tu sais donc à qui appartient cette voiture?

— Pas le moins du monde, attendu que le larbin m'a répondu dans un baragouin dont je n'ai pas com-

pris un mot. C'est alors que je me suis dit qu'avant que les deux femmes aient quitté la maison, j'avais le temps de vous prévenir et que vous, qui êtes un savant à tous crins, vous pourriez descendre pour vous assurer si vous connaissez, par hasard, le jargon du grand domestique.

— Tu as eu raison! dit vivement Baudraie en se préparant à sortir.

Bien qu'elles eussent écouté tout ce qui venait d'être dit entre Baudraie et Auguste sur cet équipage stationnant devant la porte de leur maison, les deux sœurs Storère n'avaient rien compris à la satisfaction du gamin ni à la curiosité anxieuse avec laquelle le docteur avait écouté ou interrompu ce récit.

Aussi, se doutant peu combien elles étaient intéressées dans ce motif qui faisait que Baudraie, à peine entré et sans savoir encore pourquoi on avait demandé à le voir, se préparait à sortir, les deux jeunes filles eurent, ensemble, le même geste pour le retenir.

— Je vais remonter tout de suite, mesdemoiselles, se hâta de dire Baudraie qui lut une prière muette dans le double regard dont ce geste était accompagné.

Il s'engagea dans le couloir qui conduisait à la sortie du logement, précédé par Auguste qui disait :

— Dépêchons-nous, car si la voiture filait, je serais peut-être encore une année sans la retrouver.

Mais au moment où l'enfant étendait la main vers la serrure de la porte du carré, la sonnette, qui se mit à tinter, annonça une nouvelle visite.

— C'est une femme... Je viens d'entendre un frou-frou de robe... Faut-il ouvrir? souffla Auguste au docteur.

Etait-ce qu'il sentait l'urgence impérieuse d'arriver en bas avant le départ de la voiture? N'était-ce pas

aussi un peu la curiosité de voir quelle était la personne qui se présentait? Nous ne saurions rien affirmer. Toujours est-il que Baudraie, sans même consulter les sœurs, s'empressa de répondre :

— Oui, ouvre.

L'oreille d'Auguste ne l'avait pas trompé. C'était bien une femme qui avait sonné.

D'abord un peu troublée en se trouvant inopinément en présence de deux hommes quand elle s'attendait à ce que la porte lui serait ouverte par des femmes, elle demanda d'une voix jeune et fraîche :

— N'est-ce pas ici que demeurent mesdemoiselles Storère?

A défaut de pouvoir vérifier l'âge de la demandeuse, car l'obscurité du couloir ne permettait de voir que fort imparfaitement son visage, le docteur répondit à tout hasard :

— Oui, madame.

Au premier son de la voix, les deux sœurs avaient poussé un cri de joie et s'étaient élancées à la rencontre de la visiteuse qui, de son côté, en passant devant le médecin et Auguste, s'était avancée de deux pas dans le couloir.

— C'est Blanche ! s'était écriée l'aînée des sœurs.

— Enfin, te voici ! disait la cadette.

Et, sous les baisers qu'on lui prodiguait, l'arrivante put parvenir à répondre :

— Oui, mes chéries, c'est moi qui, arrivée à Paris depuis deux heures à peine, ai trouvé votre petite lettre, qui m'attendait depuis si longtemps, et me suis hâtée d'accourir.

— Et Hélène ? demanda la jeune Storère.

— Ma sœur va venir, répondit Hélène avec une

légère hésitation qui n'échappa pas à l'oreille du docteur écoutant ce dialogue.

— C'est une de leurs amies de pension, se disait-il.

Cependant la visiteuse était entraînée par les deux Storère qui, ouvrant une porte, à droite, dans le couloir, la firent entrer dans une chambre autre que celle dans laquelle le docteur avait été reçu et qui contenait le berceau des deux bébés endormis.

Telle avait été la joie des filles Storère à l'apparition d'Hélène qu'elles avaient oublié la présence de Baudraie, resté dans le couloir, sur le seuil de la porte du carré, demeurée ouverte après l'entrée de l'arrivante.

Alors lui revint en mémoire ce qu'il allait faire quand l'amie des jeunes filles était survenue. Aussitôt, poussant devant lui le gamin qui, pendant la scène, s'était tenu muet et immobile à ses côtés, il lui dit vivement :

— Profitons de ces embrassades pour descendre. Hâtons-nous, la voiture est peut-être partie.

Le gamin obéit à la poussée ; mais quand il fut sur le palier, il se retourna vers le médecin, qui, sorti derrière lui, allait refermer la porte.

— Vous savez, dit-il, que nous n'avons pas besoin de nous presser. La voiture est et doit être toujours là.

— Pourquoi ? fit Baudraie étonné par l'intonation d'Auguste, et dont la main resta sur le bouton de la porte sans le tirer après lui.

— Parce que la personne qui vient d'entrer chez nos demoiselles est une des deux femmes que cette voiture a amenées.

— Qu'en sais-tu ?

— Je l'ai reconnue.

— Ne m'as-tu pas dit qu'elles étaient voilées quand

elles ont passé à côté de toi, assis sur ta marche d'escalier ?

— Oui; mais ce n'est pas avec les yeux que j'ai reconnu la particulière.

— Avec quoi donc ?

Le gamin se posa un doigt sur le nez.

— Avec ça, répondit-il. Est-ce que je ne vous ai pas dit aussi qu'elles sentaient bon... oh ! mais bon à en embaumer une boutique de marchand de fromages ? Eh bien, mon nez a reconnu le parfum... Donc, la personne qui est chez les demoiselles est, j'en parierais vos oreilles à couper, une des deux femmes.

Une réflexion, qui lui vint à l'esprit, fit hausser les épaules au docteur.

— Tu es un idiot, mon garçon, dit-il. Tu serais moins positif dans tes affirmations, si tu avais seulement une once de bon sens.

— Prouvez que je suis un idiot.

— Suis bien mon raisonnement alors.

— Allez, je lui tiens la queue à votre raisonnement.

— Quand un mouvement des chevaux en faisant avancer la voiture, t'a permis de l'apercevoir et, par conséquent, de la reconnaître, combien y avait-il déjà de temps que les deux femmes étaient montées dans la maison ?

— Au moins cinq minutes.

— Bon ! A présent veux-tu m'expliquer comment il se fait que, montée avant toi, cette jeune personne ne soit arrivée chez nos demoiselles que derrière toi et après ton récit qui a bien duré cinq bonnes minutes aussi ?

— Elle aura peut-être perdu son temps à aller, d'étage en étage et de porte en porte, demander ses amies.

— Bien ! je te l'accorde encore... Mais, alors, pourquoi est-elle arrivée seule puisqu'elles étaient deux... Qu'est devenue la seconde?

— Tiens ! c'est vrai !

— Non, vois-tu, ces deux femmes sont dans la maison, chez un autre locataire. Quant à celle que tu crois reconnaître, elle est tout simplement une troisième personne, arrivée seule et dix minutes après les autres... Elle n'a rien de commun avec celles qui sont descendues de la voiture.

— C'est pourtant bien le même parfum, murmura le gamin, tout en se rendant aux raisons du docteur.

— Maintenant, descendons... il s'agit de ne pas oublier la voiture, commanda Baudraie.

Il avança la main pour tirer la porte qui était toutoujours restée ouverte.

Mais ses doigts n'avaient pas encore touché le bouton qu'un bruit de pas se fit entendre derrière cette autre porte du carré sur laquelle s'étalait la plaque de MADAME AGLAÉ DURONDEAU, *sage-femme.*

Quelqu'un allait sortir de cet appartement, et ce quelqu'un était reconduit par la sage-femme jusqu'à la porte, car deux voix, qui devenaient plus distinctes à mesure qu'elles se rapprochaient, échangeaient de courtes phrases.

Arrivés à la porte, les deux causeurs, ou plutôt les deux causeuses, car c'était aussi une voix de femme qui se mêlait à celle de la sage-femme, firent une dernière pause avant d'ouvrir.

De même que, bien souvent, c'est le post-scriptum qui résume une lettre, il arrive aussi que, dans une conversation de gens qui vont se séparer, les dernières phrases échangées sont une récapitulation brève de tout ce qui a été dit, ou une conclusion qui peut,

d'un seul coup, laisser deviner à un tiers l'ensemble du dialogue dont il ne surprend que la fin.

— La discrétion est la première loi de ma profession. Aussi n'aurez-vous jamais rien à craindre de moi, disait la voix mielleuse de la sage-femme.

— Et vous croyez que cela peut se faire? demandait l'autre voix.

— Je vous le répète, c'est écrit tout au long dans le Code... Vous pouvez être parfaitement tranquille pour l'avenir... Dites oui et ce sera fait demain... J'ai une personne sous la main... Seulement, je vous en ai prévenu, ce sera cher, très cher! Voyons, est-ce oui ou non?

Il y eut un peu d'hésitation de la part de l'interrogée qui finit par prononcer :

— Eh bien, oui... Combien?

— Vingt mille francs.

— Des titres authentiques, n'est-ce pas?

— Une noblesse qui remonte aux croisades.

— Et je pourrai toujours veiller sur l'enfant?

— Toujours, mademoiselle.

A ce mot de « mademoiselle » Baudraie se sentit pris de pitié pour celle qui allait apparaître et voulut lui éviter la honte d'être surprise sortant de chez la sage-femme.

Il attira brusquement Auguste à lui, fit trois pas à reculons et, rentrant chez les demoiselles Storère, il ferma la porte, mais, cette fois, en dedans.

Il était temps, car, aussitôt, la porte de la Durondeau s'ouvrit et se referma après avoir livré passage à la cliente mystérieuse.

— Laissons lui le temps de descendre, se dit Baudraie qui, tout à coup, tressauta de surprise en entendant tinter la sonnette du logis des deux sœurs.

La personne qui sortait de chez la sage-femme, venait de sonner chez les demoiselles Storère.

Au tintement de la sonnette, la porte de la chambre, dans laquelle s'étaient renfermées les filles Storère avec leur visiteuse, se rouvrit et une des deux sœurs, qui était Angèle, la cadette, s'élança dans le couloir en disant à celle qu'elle quittait :

— Ce doit être Hélène... Je vais lui ouvrir.

Mais, pour ouvrir, il fallait passer devant le docteur qui, avec Auguste, obstruait en quelque sorte l'étroit couloir; le docteur qu'on avait envoyé chercher et qu'on avait oublié pour fêter la nouvelle venue; en un mot, le docteur qu'on avait, ou plutôt, qu'on croyait avoir laissé faire le pied de grue dans le couloir obscur, sans un mot d'excuse, sans une prière d'attendre.

Donc, à la vue de Baudraie, Angèle Storère arrêta son élan vers la porte qu'elle voulait ouvrir et, toute confuse de l'accueil singulier que sa sœur et elle avaient fait à celui qui était accouru à leur premier appel, elle balbutia :

— Ah ! pardon, docteur.

Mais celui-ci, venant au secours de cet embarras, se hâta de dire en souriant :

— Si rien ne presse dans le motif qui vous avait fait désirer de me voir, permettez-moi, mademoiselle, de vous laisser à la joie de recevoir vos amies. Je reviendrai demain.

— Oui, oui, demain, répéta Angèle, heureuse de cette indulgence qui allait au devant de ses excuses.

Puis se ravisant :

— Ou plus tôt, commença-t-elle.

Mais, à ce moment, la sonnette s'agita bruyamment sous la main impatiente de celle qui, sur le carré,

s'étonnait de ce retard qu'on mettait à lui ouvrir. A ce carillon, Angèle oublia de compléter sa phrase et passa devant Baudraie en disant :

— Vous permettez, docteur.

Elle ouvrit la porte à la sonneuse qui, comme l'avait fait la première venue, s'arrêta, en hésitant, à la vue du médecin qui s'offrait à ses regards.

— Entre, dit gaiement Angèle, entre donc, ma bonne Hélène, nous t'attendons avec impatience, car ta sœur, qui t'a précédée, nous avait annoncé ta visite.

Puis, comme le docteur venait de s'effacer pour laisser passer l'arrivante, Angèle arrêta Hélène qui s'avançait, et en s'adressant à Baudraie :

— Docteur, dit-elle, je vous présente mademoiselle Hélène Peyrade qui, avec sa sœur Blanche, que j'ai oublié de vous présenter aussi, ont été, à ma sœur et à moi, nos deux plus intimes amies de pension.

La demi-obscurité du couloir et, surtout, le salut, un peu bas, qu'il fit en réponse à cette présentation, permirent à Baudraie de cacher la stupeur dont s'était empreint son visage en entendant ce nom de Peyrade qui, pour lui, était toute une révélation.

Incapable de parler, il adressa en guise d'adieu un nouveau salut aux deux amies et, en rejoignant Auguste sur le carré, il referma la porte derrière lui, mais non sans avoir entendu ces mots que lui envoyait Angèle Storère :

— A bientôt, docteur.

Pour tirer Baudraie de la surprise douloureuse qui le maîtrisait, il fallut la voix du gamin qui, après s'être laissé glisser à cheval sur la rampe de l'escalier, l'attendait sur le palier du premier étage.

— Eh ! eh ! fit-il en goguenardant, il paraît que,

malgré tous vos fameux raisonnements, je ne suis pas autant idiot que vous le disiez, car la voilà retrouvée l'autre dame... les deux font la paire... Mon nez l'a reconnue ; elle embaume ni plus ni moins que sa sœur.

— Tu avais raison, confessa le docteur.

Cet aveu encouragea Auguste, qui se mit à rire en ajoutant :

— Dites donc... vous avez vu ? Hein !... Une demoiselle qui sort de chez la sage-femme, pas vrai que c'est une vertu qui sonne faux ?

Sans qu'il sût pourquoi, cette plaisanterie froissa Baudraie, qui fit peser sa main sur l'épaule du gamin en prononçant d'un ton grave :

— Ne m'as-tu pas dit que les demoiselles Storère étaient de douces et vertueuses créatures qui ne te donnaient que de bons conseils ?

— C'est la vérité.

— Et pourtant, il y a chez elles un berceau dans lequel dorment deux petits enfants.

Après ces paroles, qui laissèrent le gamin interdit, Baudraie ajouta d'une voix qui se fit émue :

— Qui sait si cette demoiselle, dont tu te railles, n'est pas innocente aussi de son malheur ? Oublie ce que tu as vu et entendu, mon gas. Ce serait une mauvaise action que d'en ouvrir la bouche.

Sur ce, Baudraie prenant l'avance, descendit l'escalier, et, arrivé dans la rue, s'éloigna sans avoir prêté la moindre attention à la voiture qui stationnait toujours devant la maison.

— Eh bien! eh bien! fit le jeune Pirouette qui, après l'avoir rattrapé, le tirait par un pan de son habit.

— Eh bien ! quoi ?

— Vous oubliez d'interroger le larbin pour savoir à qui appartient l'équipage.

— C'est inutile. Je connais à présent le coupable et, quoique tu aies refusé de me donner son signalement en me disant que ce n'était point ton secret, je puis te le dépeindre.

— Allez-y un peu pour voir.

— Le maître de cette voiture est un homme grand, taillé en hercule, à la marche lourde, à la voix rauque et brève... Est-ce bien cela?

— En tous points... Et vous savez où le retrouver?

— Sans courir.

— Alors je puis vous quitter? Vous n'avez plus besoin de moi? demanda Auguste en arrêtant sa marche.

— Si, si, j'ai encore bien des détails à apprendre de toi, mon garçon... Suis-moi.

— Y a-t-il une cuisine où vous me menez? car il faut vous avouer que j'ai l'estomac qui me colle au dos. Depuis ce matin, je n'ai encore avalé que vos raisonnements.

— A notre arrivée, je te ferai conduire à l'office.

— Je me risque.

Vingt minutes après, le docteur était de retour à l'hôtel de Maucieux.

— Mon pauvre ami doit souffrir de l'impatience d'avoir des nouvelles, pensa-t-il.

Après avoir appelé un domestique pour lui recommander d'avoir soin de l'affamé Pirouette, il questionna cet homme.

— Votre maître a dû s'informer bien des fois si j'étais revenu?

— Oh! oui, docteur. Il a sonné au moins dix fois pendant la première heure.

— Ah! et après, paraît-il, il s'est résigné à attendre mon retour.

— Oui, parce qu'il a été distrait.

— Distrait... par quoi?

— Par une visite.

— Une visite! dans son état? Votre devoir était de ne laisser personne arriver jusqu'à lui.

— C'est vrai, docteur, mais M. Peyrade a tant insisté.

— Ah! ce visiteur était M. Peyrade? fit Baudraie en tressaillant à ce nom.

— Lui-même qui a dit que, de retour à Paris depuis une heure à peine, il avait tenu, après une année d'absence, à venir lui-même prendre des nouvelles de la santé de monsieur.

— Depuis combien de temps est-il parti?

— Mais il est toujours ici.

— Très bien, fit Baudraie en congédiant le valet.

— En route pour la cuisine, dit au domestique, devenu libre, le jeune Pirouette qui, tant il est vrai que ventre affamé n'a pas d'oreilles, avait assisté à cet interrogatoire sans en rien écouter.

## VII

Le docteur monta lentement l'escalier qui conduisait à la chambre de Maucieux. A la pensée de celui qu'il allait trouver près de son malade, Baudraie, en se rappelant les paroles, écoutées par lui et prononcées

derrière la porte de la sage-femme, se posa cette question :

— Ce misérable, qui a perdu les filles Storère, sait-il qu'une des siennes a été mère?

Puis, après avoir réfléchi :

— Oui, continua-t-il, et cela doit être le motif qui l'a tenu toute une année absent de Paris.

Quand, avec le soin qui lui était habituel lorsqu'il entrait chez son malade, Baudraie eut doucement ouvert la porte de Maucieux, il s'arrêta sur le seuil de la chambre.

Les deux causeurs, qui lui tournaient le dos, continuèrent leur conversation sans se douter qu'ils avaient un auditeur.

— Oui, mon cher ami, disait Peyrade, outre mon désir de revoir Paris, j'ai été ramené ici par le soin de marier une de mes filles.

— Ah! vous avez trouvé un gendre?

— Trouvé, non, car il s'est présenté de lui-même ou, pour mieux dire, il s'est offert par correspondance... J'avouerai même que si je m'attendais à une pareille demande, ce n'était pas de sa part.

— Est-ce que je le connais?

— Oui. Devinez.

— Dites, car je suis mauvais devin.

— Eh! bien, c'est Grondier qui, ayant succédé à son père, se trouve, depuis six mois, être devenu mon notaire.

— Et vous l'avez accepté?

— Dame! son père lui a laissé une immense fortune dont... je le sais, puisque nous nous sommes amusés ensemble... il a écorné un angle. C'est donc un gendre à ne pas dédaigner... Riche, beau garçon, intelligent... et puis, comme on dit, ce sont toujours

les anciens mauvais sujets qui font les meilleurs maris.

— Et laquelle de vos filles a-t-il choisie? demanda Maucieux.

— Sur ce point, ma réponse va bien vous étonner, répondit le millionnaire après une courte hésitation.

A cette réponse étrange, le malade ouvrit de grands yeux. L'idée lui vint que Peyrade le plaisantait, mais celui-ci, devinant qu'on doutait du sérieux de ses paroles, insista en disant d'une voix qui appuyait sur chaque mot :

— C'est comme je vous le dis.

— Comment! fit Maucieux non convaincu, vous ignorez de laquelle de vos filles Grondier vous demande la main?

— Oui, sur ma parole... Et je vais encore mieux vous surprendre en ajoutant que Grondier lui-même ne sait pas encore à laquelle il donnera la préférence. Il y a six mois, quand il m'a écrit pour m'annoncer qu'il succédait à son père décédé, il m'a adressé en même temps sa demande en mariage.

— Donc il avait déjà fait son choix, vous le voyez bien, insista le malade.

Mais Peyrade se reprit vivement :

— Non, non, je m'explique mal. Je voulais dire qu'il m'a écrit pour me demander à devenir mon gendre... Rien de plus, rien de moins.

— Sans indiquer la jeune fille?

— Sans désigner personne... Naturellement, j'ai cru à un oubli involontaire de sa part et, dans ma réponse, j'ai réclamé ce nom omis... Savez-vous ce que sa seconde lettre a sollicité de moi?

— Non. Je vous écoute.

— La faveur, avant de me déclarer le nom de sa

préférée, d'adresser, à voix basse et en ma présence, quelques mots à chacune de mes filles. Après quoi, il me fera part de son choix.

— Et vous y avez consenti? demanda Maucieux dont la surprise allait en croissant.

— Pourquoi pas? fit le millionnaire avec un gros rire. Quelle est ma corvée, à moi qui ai sur les bras deux filles à marier? C'est de trouver deux gendres... Or, quand il s'en présente un dans les plus brillantes conditions, avouez que je serais bien stupide de le refuser parce qu'il ne procède pas dans les formes usitées. Qu'il prenne l'une ou l'autre, ma charge n'en sera pas moins diminuée de moitié.

Et en redoublant de rire :

— Voilà ce que j'ai vu de plus clair dans la chose, ajouta-t-il.

Pour Maucieux, chez lequel la souffrance émoussait l'esprit d'observation, Peyrade, avec son cynisme et sa lourde gaieté, apparaissait tel qu'il l'avait toujours connu, c'est-à-dire fort peu soucieux de ses devoirs de père.

Mais il n'en était pas de même pour Baudraie qui, non aperçu encore par les causeurs, avait écouté avec une attention d'autant plus soutenue qu'il était curieux d'étudier ce misérable dont le crime venait de lui être révélé. Aussi le rire dont l'ex-manufacturier avait ponctué ses phrases lui parut-il sonner étrangement faux, et l'insouciance avec laquelle Peyrade disait avoir consenti à la proposition de Grondier lui sembla être de mauvais aloi.

— Ou il est obligé de subir la volonté de Grondier, ou il a un intérêt caché à accepter cette singulière condition, pensa le docteur.

En même temps lui revint le souvenir de Blan-

che, la fille cadette du millionnaire, qu'il avait vue sortir de chez la sage-femme. De ce fait, Baudraie crut pouvoir tirer cette déduction :

— Par sa complaisance à souscrire au caprice de Grondier, le père veut se donner une chance d'être débarrassé d'une fille coupable.

Tout aussitôt après une telle supposition, le docteur se posa la question suivante :

— Oui, mais connaît-il la faute de sa fille?

Mieux décidé encore, par ce qu'il avait entendu, à ne pas se montrer, Baudraie recula de trois pas dans la pièce précédente. Tout en ne risquant plus d'être aperçu par les causeurs, il pouvait écouter par la porte entr'ouverte.

— Grondier est-il prévenu de votre arrivée? avait continué Maucieux.

— Je l'ai averti par lettre de mon retour, mais il ne m'attend que ce soir. J'avais une telle hâte de revoir Paris que j'ai brûlé la route.

— Rien, pourtant, que je sache, ne vous forçait à vous éloigner, surtout pendant une année, de ce Paris que vous aimez tant? avança naïvement le malade.

Peyrade hésita deux secondes, comme s'il cherchait une réponse, puis il répliqua :

— J'ai voulu faire voir un peu de pays à mes filles avant de les marier... C'est une mode anglaise, vous savez? Aussi pourront-elles parler à l'aise de l'Italie avec leurs futurs époux, car, en long et en large, nous l'avons visitée pendant douze mois.

— Douze mois pleins, sans être revenus ici ne fût-ce qu'une semaine, pour vos affaires? reprit Maucieux.

Et avant que Peyrade eût répondu, il se hâta d'ajouter :

— Si je vous dis cela, mon cher, c'est parce que

je me souviens d'avoir entendu le comte de Blèves, il y a trois mois, soutenir qu'il vous avait aperçu au fond d'un fiacre dans je ne sais plus quel quartier de Paris.

— Eh! bien, le comte de Blèves peut se vanter d'avoir eu, ce jour-là, une forte berlue, s'écria Peyrade en éclatant de rire.

Ce rire eut encore une intonation qui fut suspecte à l'oreille de Baudraie, car il secoua la tête en murmurant :

— Tiens! tiens! il faudra que j'interroge M. de Blèves.

Cependant Peyrade avait détourné la conversation à propos du comte.

— Est-il toujours grand joueur?

— C'est fini; M. de Blèves est ruiné à plate couture... il vit d'emprunts à ses amis.

Le nom de M. de Blèves, à ce qu'il paraît, n'avait servi à Peyrade que de planche pour glisser d'un sujet à un autre. Loin de s'apitoyer sur le sort de son ex-compagnon du tapis vert, il demanda brusquement :

— Et Roudiac?

A cet autre nom, Maucieux eut un sourire de mépris dédaigneux, puis d'un ton sec :

— J'ignore, dit-il, ce qu'il est devenu depuis un an. La souffrance m'a toujours fait garder la chambre, et M. de Roudiac n'est pas un homme qu'on reçoive chez soi.

Il fut facile au millionnaire de paraître n'avoir pas entendu la fin de la phrase, car, ses yeux, aux derniers mots, s'étant tournés vers la pendule, il s'écria :

— Oh! déjà quatre heures! mes deux folles doivent être rentrées au logis.

Ensuite il se leva et, en riant :

— Je parle de mes filles, continua-t-il, oui, deux

vraies folles qui, à peine arrivées, ont voulu courir les magasins pour procéder au rajeunissement immédiat de leurs toilettes un peu démodées.

Cela dit, Peyrade avait été prendre son chapeau déposé sur un meuble. Comme il revenait, la main tendue, pour prendre congé de Maucieux, il rencontra, sur son passage, le docteur qui, ayant jugé bon de faire son entrée, venait, rien qu'en trois de ses longues enjambées, de s'avancer jusqu'au milieu de la chambre.

— Ah! vous voici de retour, mon cher ami, s'écria Maucieux en l'apercevant.

Ensuite, le montrant au millionnaire :

— Monsieur Peyrade, je vous présente le docteur Baudraie dont l'amitié et le talent ont accompli, depuis que vous nous aviez quitté, le vrai miracle de me faire vivre jusqu'à aujourd'hui... Je vous le recommande pour un cas grave et pressant.

— Oh! oh! fit gaiement Baudraie, vous tombez bien mal en me recommandant à monsieur.

— Pourquoi donc? demanda Peyrade.

— Mais parce que vous devez avoir une bien modeste idée de mon empressement à me rendre à l'appel de ceux qui me réclament... Pour une pauvre fois que vous vous êtes adressé à moi, j'ai la honte d'avouer que je vous ai fait faux bond.

Tout en parlant, Baudraie avait regardé les mains de Peyrade.

— Oui, reprit-il, je vous ai fait faux bond... Il y a juste un an... Un de vos domestiques était venu me chercher en votre nom... il s'agissait, je crois, d'une sérieuse blessure au bras ou au poignet.

Ce disant, le docteur avait vivement saisi le bras gauche de Peyrade et, en examinant le poignet, il avait poursuivi :

— Et, tenez, voici encore la cicatrice de cette blessure. Tiens! c'était donc une morsure? Oh! oh! l'animal qui vous a mordu devait être d'une forte taille. Si c'était un chien, c'était un maître chien.

— Un chien? répéta Maucieux qui, involontairement, s'attacha à ce détail.

Baudraie, toujours tenant le bras du millionnaire, avait continué sur le ton d'un désespoir comique.

— Dire que j'ai cédé à un autre la gloire d'avoir soigné une aussi belle morsure!

— Mais au fait, cher ami, demanda Maucieux, puisque M. Peyrade invoquait vos soins, pourquoi ne vous êtes-vous pas rendu à son appel?

Sans desserrer les doigts, Baudraie répondit de son ton le plus bonhomme :

— Cela m'a été impossible, j'étais absent, en votre compagnie du reste, et nous ne sommes rentrés que très tard... trop tard même, car lorsque je me suis présenté chez monsieur, il était parti depuis une heure pour le voyage dont il revient aujourd'hui.

Et, tout lentement, le docteur débita de sa voix claire :

— C'était le jour, souvenez-vous-en, où, après avoir enterré le pauvre M. Storère, nous sommes allés à Saint-Mandé.

En même temps qu'il prononçait cette phrase, le docteur, sous sa main qui n'avait pas lâché prise, avait senti un brusque tressaillement secouer Peyrade dans tout son être.

La scène avait été si inattendue pour Peyrade et, surtout, si rapidement jouée par Baudraie que le millionnaire, atterré, était d'abord resté muet. Pourtant, comme il lui fallait expliquer son frisson de peur, il

retira vivement son poignet d'entre les doigts du médecin en disant :

— Pardon, docteur, vous me faites mal.

— Ah ! vraiment? dit Baudraie, c'est encore sensible à ce point-là ? Mauvaise cicatrisation alors. Il est à craindre que cette morsure vous joue un jour quelque vilain tour... Il faut vous y attendre, mon cher monsieur.

Quoique ces paroles eussent été dites sur un ton d'intérêt, il y avait dans les yeux de Baudraie une ironie menaçante qui troubla Peyrade, bien qu'il s'efforçât de paraître ne rien comprendre.

Pour se soustraire à ce regard qui semblait vouloir lire au fond de son âme, l'ex-manufacturier, achevant sa retraite, qu'avait retardée l'apparition de Baudraie, gagna la porte en disant à la hâte :

— Encore une fois, adieu, mon cher monsieur de Maucieux... et au plus prochain revoir.

Ensuite, comme le courage, ou, pour mieux dire, l'audace lui était revenue, il salua Baudraie de la main, en ajoutant d'un ton dégagé :

— Vous savez, docteur, que vous ne m'avez nullement effrayé, attendu qu'à la première souffrance que me fera ressentir ma blessure, je réclamerai vos bons soins... ce qui sera le plus infaillible moyen d'éviter ces suites funestes dont vous me menacez.

La porte s'était à peine refermée, que le docteur, le doigt tendu vers la sortie, disait à Maucieux :

— Voilà ce coupable que nous avons tant cherché.

Bien que la scène eût été pour lui une demi-révélation, le poitrinaire, qui doutait encore, allait demander des détails sur cette certitude acquise si promptement par son ami, quand la porte se rouvrit brusquement pour donner passage à Auguste.

Tout ému qu'il était, le gamin ne vit dans la chambre que le médecin qui, resté près de la porte, dressait son grand corps devant lui.

— Ouais ! fit-il, c'est bien la peine que vous ayez des bras longs à n'en plus finir pour ne pas mieux les utiliser.

— A quoi devais-je donc les employer, garnement? demanda le docteur, bien qu'il eût deviné la cause de la colère d'Auguste.

— Parbleu ! à agrafer le gredin qui sort d'ici... Ah ! çà, vous connaissez donc mon homme?

— Quel homme?

— L'homme de Saint-Mandé ? Figurez-vous que j'étais dans la cuisine, en train de taquiner ma cinquième côtelette, quand que je l'ai aperçu qui traversait la cour... Oh ! c'est lui, je vous en réponds, j'ai reconnu sa taille, sa marche !

— Tu es bien sûr de ton fait? appuya Baudraie. C'est bien l'homme qui, m'as-tu dit, a donné des billets de mille francs à ta grand'mère pour qu'elle lui ouvrît la grille?

— Positivement sûr.

D'un pas de côté, Baudraie démasqua le malade que son individu cachait aux regards d'Auguste.

— Alors, dit-il, conte-nous donc, à monsieur et à moi, tout ce que tu sais sur les demoiselles Storère.

Le jeune Pirouette sembla hésiter.

— Que crains-tu ? Nous sommes de leurs plus dévoués amis... en attendant que nous soyons leurs vengeurs, prononça lentement Maucieux.

Le gamin regarda en dessous celui qui, exténué et à demi mort déjà, se posait en futur vengeur. Puis son œil se reporta sur le médecin dont la maigreur accusait la vigoureuse charpente.

— Le petit est mort dans le dos, pensa-t-il, et n'a même plus assez de force pour tuer une puce... Les bonnes demoiselles n'auront pas là un bien redoutable vengeur... Mais l'autre, le grand échalas, eh! eh! ce doit être un rude pince-sans-rire.

Puis tout haut :

— Ma foi! je me risque, dit-il. Je vais vous conter tout ce qui est arrivé aux demoiselles depuis la fameuse nuit de Saint-Mandé.

* * *

Peyrade avait dit la vérité sur ses filles et sur lui. L'impatience de revoir Paris leur avait fait brûler la route et devancer de quelques heures le moment annoncé pour leur retour.

En revenant de chez Roudiac, auquel il avait fait part de la très prochaine arrivée de son maître, Goberju s'était trouvé bien juste à point pour recevoir le millionnaire et ses enfants à leur descente de la chaise de poste.

Pendant que les filles Peyrade, suivies par la jeune Nanette, leur femme de chambre, se retiraient dans l'aile de l'hôtel qui, pendant cette année d'absence, avait été appropriée pour leur habitation, Goberju, jouant le plus joyeux empressement, s'était attaché aux pas de son maître.

De fait, il était dans toute la joie de son âme, le brave garçon. Rien n'était resté, dans son esprit, de ces craintes qui, une année auparavant, le lendemain de la scène de Fontainebleau, s'étaient emparées de lui, quand, à Roudiac qui s'efforçait de le rassurer, il

prétendait que son maître avait ri jaune et qu'il devait lui ménager un vilain coup de Jarnac.

Non, il n'avait plus l'ombre d'une inquiétude, le digne groom ; car la plus franche bonne humeur avait rayonné sur la face de Peyrade à sa descente de voiture, lorsqu'il avait aperçu son serviteur de confiance. A cette physionomie souriante le maître avait même joint une des brutales plaisanteries dont il était coutumier en ses heures de gaieté. Sa lourde main s'était posée sur la tête du groom qu'elle avait fait se courber presque jusqu'à ses genoux et, en même temps, il s'était écrié sur un ton de contentement sincère :

— Te voici donc? clampin! J'ai grand plaisir à revoir ton museau de fouine.

Geste, accent, plaisanterie, tout avait donc contribué à rasséréner l'âme inquiète de Goberju qui, par cela même que la main de l'ex-manufacturier lui avait courbé l'échine, n'avait pu voir, dans l'œil de son maître, briller certain éclair dont la lueur sinistre contrastait étrangement avec sa voix joyeuse.

Donc Goberju, en aidant Peyrade à quitter sa toilette de voyage, était prodigue de détails à toutes les questions que lui adressait son maître sur ce qui s'était passé durant son absence.

— Comment? M. de Maucieux vit encore! Mais à l'époque de mon départ, c'était tout au plus s'il pouvait compter sur une semaine d'existence! s'écria Peyrade, surpris, au nom du poitrinaire, amené par un hasard de la conversation.

— Oui, mais grâce au docteur Baudraie qui, dit-on, a opéré un miracle de science, il traîne encore, répondit Goberju.

— Ma première visite sera pour lui... Dis qu'on attèle immédiatement, ordonna Peyrade.

Cinq minutes après, le groom était de retour.

— L'ordre avait été donné déjà au cocher, annonça-t-il.

— Par qui ?

— Par mesdemoiselles qui vont sortir, dit Goberju, en s'attendant à voir Peyrade s'emporter.

Mais ce dernier, jadis tant autocrate, si altier, lui qui traitait autrefois ses enfants de bambines, au lieu de s'irriter qu'un ordre eût été donné par tout autre que lui, répondit sur un ton d'insouciance :

— Après tout, Maucieux ne demeure qu'à deux pas. Elles font bien de se servir de la voiture dont je n'ai vraiment pas besoin. J'irai à pied.

A ce moment, il se trouvait près d'une fenêtre. Il aperçut ses filles qui, dans la cour, attendaient que le cocher eût ajusté les derniers traits. Aussitôt, à la profonde stupéfaction de Goberju, il s'empressa de courir pour aider ses enfants à monter en voiture.

— Les voyages lui ont adouci le caractère, murmura le groom qui, de la fenêtre, suivait la scène des yeux, à défaut de pouvoir lui prêter l'oreille.

C'est ainsi qu'il aperçut, après quelques phrases brèves échangées, l'aînée des filles montrer à son père un papier dont la vue le fit pâlir... du moins à ce que crut remarquer Goberju.

— Quelle est cette lettre ? se demanda-t-il.

Mais, à ce qu'il paraît, le groom n'était pas en veine d'observation et il s'était trompé sur la pâleur et sur la lettre, car tout aussitôt Peyrade s'écria d'une voix amicale et railleuse dont, involontairement sans doute, il avait si bien élevé le ton que chaque parole arriva distincte à l'oreille de Goberju :

— Comment ? vilaines coquettes, à peine arrivées, vous avez déjà dressé la liste de vos acquisitions de

toilettes nouvelles?... Soit! Allez donc fouiller tous les magasins, et surtout ne me ruinez pas en fanfreluches.

Ensuite, à l'instant où la voiture s'ébranlait, il avait ajouté, toujours gaiement :

— Achetez de quoi vous faire belles, ce soir, car, vous le savez, j'attends Grondier et d'autres amis qui doivent venir fêter notre retour.

Après quoi, il s'était reculé pour laisser passer la voiture qu'il avait suivie des yeux. Puis, à pied, comme il l'avait annoncé, il était parti pour faire sa visite à Maucieux.

— Pourquoi, diable! revient-il avec une face autant à l'envers de chez M. de Maucieux? se demanda Goberju quand, après deux heures écoulées, il vit reparaître son maître.

En rentrant, le premier soin de Peyrade avait été de s'informer si ses filles étaient de retour.

— Pas encore, répondit le valet.

Le millionnaire remonta dans son appartement, suivi par le curieux Goberju qui voulait avoir le mot de cette face blême que son maître rapportait au logis de sa visite à M. de Maucieux. Mais l'heure des bavardages était passée pour le groom qui attendit vainement, de la part du voyageur revenu, une nouvelle série de questions sur les événements arrivés pendant son absence.

Sombre et pensif, Peyrade alla soulever le rideau d'une fenêtre, et, le front sur la vitre, les yeux tournés vers l'entrée de la cour, il attendit le retour de ses filles sans se douter de la présence de son domestique qui, muet et immobile, se tenait coi près de la porte.

Pendant cette attente, la pensée se remuait active

dans l'esprit de Peyrade. La longue personne du docteur Baudraie, son sourire ironique, ses paroles moqueuses lui revinrent en mémoire, et il éprouva encore un petit frisson de peur.

— Est-ce que ce grand décharné doit m'être funeste? se demanda-t-il.

Puis, honteux d'avoir tremblé, il se secoua brusquement comme pour chasser le pressentiment qui se logeait dans sa cervelle. Ce mouvement le fit se retourner et il aperçut alors Goberju toujours raide à son poste.

La vue de son laquais dut changer le cours des idées de Peyrade, car, tout aussitôt, sa figure se contracta, son œil s'alluma de fureur et ses poings se crispèrent.

La transformation avait été si subite et elle paraissait si menaçante pour le groom que ce dernier sentit immédiatement ses jambes flageoler sous lui, ce qui le mit dans l'impossibilité de fuir.

— Il va m'étrangler, pensa-t-il en fermant les yeux d'épouvante, tant était significative l'attitude de Peyrade qui venait de se ramasser sur lui-même à la façon du tigre qui s'élance sur sa proie.

Aussi, grande et fort agréable fut la surprise du drôle quand, au lieu de se sentir le cou serré, il entendit la voix de son maître lui dire sur un ton des plus placides :

— Ah ! te voici, Goberju. Tu arrives à propos pour me faire une commission. Cours donc au plus vite prévenir M. de Roudiac de mon retour et, en même temps, l'inviter à être du nombre des quelques amis qui viendront ce soir fêter ma rentrée à Paris.

Ce disant, Peyrade se tenait à trois pas du groom n'ayant plus rien de cette physionomie terrible qui avait fait fermer les yeux au laquais effrayé.

— Je vole chez M. de Roudiac, annonça Goberju, auquel la satisfaction rendit l'usage de ses jambes et qui fila avec une louable célérité.

Mais, quand il eut mis une distance rassurante entre sa personne et la poigne de son maître, l'intelligent garçon hocha la tête en disant :

— Ouf! j'aurais passé un fichu quart d'heure s'il n'avait pas ravalé sa colère... Euh! euh! j'avais raison quand je soutenais à Roudiac que le patron me gardait une dent... Je l'ai échappé belle aujourd'hui, parce que, probablement, il s'est dit qu'il avait encore besoin de moi ou que l'heure n'était pas propice... mais, à l'avenir, je m'abstiendrai de cultiver le tête-à-tête avec mon cher maître et, surtout, de le rencontrer au coin d'un bois.

Quand Goberju revint de sa course, Peyrade était chez ses filles qui venaient de rentrer; il attendit sa sortie au passage pour lui rendre compte de la commission.

— M. de Roudiac a accepté votre invitation, annonça-t-il au millionnaire dont la figure lui souriait d'une si charmante façon que la méfiance du groom n'en demeura que plus éveillée.

— Très bien, mon garçon, fit Peyrade.

— Seulement, j'ai peur d'avoir commis une boulette.

— Laquelle?

— Sur mon chemin, j'ai rencontré quelqu'un qui m'a demandé de vos nouvelles et que j'ai eu la bêtise d'informer de votre retour.

— Qui donc?

— M. le comte de Blèves... qui, aussitôt, m'a chargé de vous prévenir qu'il viendrait ce soir vous serrer la main.

— En quoi la bêtise? Ne sais-tu pas que le comte a toujours été le bienvenu chez moi?

— Oui, mais monsieur ignore sans doute què M. de Blèves a croqué toute sa fortune et qu'il court après une pièce de vingt francs.

— Alors raison de plus à lui pour se souvenir de ses amis, répliqua Peyrade.

En effet, de tous ceux qui allaient festoyer à la table de l'ex-manufacturier reparu, le premier qui se présenta fut M. de Blèves dont l'habit démodé et le linge d'une blancheur douteuse témoignaient visiblement du piteux état de ses finances.

Malgré cette misère apparente, Peyrade courut avec empressement à la rencontre du joueur ruiné.

— Mon cher comte, lui dit-il en souriant, vous pouvez vous vanter d'avoir été la cause du seul remords qui, durant mon voyage, m'a fait regretter d'avoir quitté Paris.

— Pourquoi donc? demanda M. de Blèves étonné.

— Parce que je n'étais pas à vingt lieues de Paris quand je me suis souvenu que, dans ma précipitation à partir, j'avais complètement oublié de régler avec vous cette partie de ma dernière nuit au cercle qui me faisait votre débiteur, sur parole, d'une somme de dix mille francs.

Et, après avoir fouillé à son gousset, Peyrade en tira une liasse de billets de banque qu'il glissa dans la main du comte en ajoutant :

— Permettez-moi donc de m'acquitter.

Si la misère avait émoussé la dignité chez M. de Blèves, elle n'avait nullement nui à son intelligence. Il comprit donc que cette somme était une aumône déguisée et, loin de la repousser, il l'empocha en disant :

— Vous avez meilleure mémoire que moi, car du

diable si je me souvenais d'être votre créancier... Vous avez donc eu grand tort de ne pas éteindre ce remords qui, dites-vous, a tourmenté votre voyage.

— Oh! mais, tourmenté au point que je voulais revenir à Paris, appuya Peyrade.

A ces mots, dont l'intonation lui avait fait dresser l'oreille, M. de Blèves regarda le millionnaire en face.

— Oui, reprit l'ex-manufacturier, et c'est uniquement parce que j'ai compté sur votre indulgence que je n'ai point rebroussé chemin, bien qu'on ait affirmé m'avoir rencontré à Paris.

Après cette dernière phrase, sur laquelle il avait traîné en l'articulant, Peyrade, à son tour, regarda fixement le comte et continua:

— Car si j'étais revenu à Paris, mon premier soin aurait été de venir vous payer, et vous êtes là pour démentir ceux qui affirment que j'ai fait une courte et secrète apparition à Paris.

Tout en écoutant, M. de Blèves n'avait pas encore sorti la main qui massait les billets de banque au fond de sa poche. Il ramena le paquet au jour et, en le montrant à Peyrade, il demanda d'une voix tranquille et avec un petit sourire :

— Alors cette somme de dix mille francs que vous m'offrez est pour m'empêcher de dire que, vous et une de vos filles, je vous ai vus, il y a trois mois, descendant de fiacre, dans un quartier perdu, à la porte d'une sage-fe...

La question était trop clairement posée pour que Peyrade la laissât finir sans l'avoir comprise. Il interrompit donc le comte en disant d'un ton suppliant :

— Eh bien, soit! Monsieur de Blèves... Service pour service... Permettez-moi de me fier à votre discrétion.

— Alors reprenez cette somme, dit le comte en lui tendant les billets.

— Me refusez-vous?

— Hélas! oui, car votre marché a le tort d'être proposé trop tard... attendu que j'ai déjà parlé.

— Oui, à Maucieux, je le sais... il me l'a dit aujourd'hui même... mais votre propos remonte à quelques semaines et il vous sera facile de revenir dessus.

— La chose était encore possible il y a une heure, répondit le comte d'un ton de regret en tendant toujours les billets au manufacturier.

— Pourquoi ne l'est-elle plus à présent?

— Parce que, tout à l'heure, avant de venir chez vous, j'ai passé d'abord chez M. de Maucieux pour m'informer de sa santé. Tout en causant de choses et d'autres, son médecin, M. Baudraie, s'y est pris je ne sais comment pour m'amener à répéter que je vous avais rencontré à Paris pendant qu'on vous croyait bien loin.

En voyant la pâleur envahir le visage de Peyrade, le comte s'empressa d'ajouter:

— Oh! rassurez-vous, j'ai dit vous avoir aperçu au fond d'un fiacre. Rien de plus, je vous le jure! Quant au reste, s'il vous plaît que je l'aie oublié, il m'en souvient déjà si peu que je défie quiconque voudrait m'interroger de me faire me rappeler du moindre détail.

Forcé de se contenter de ce qu'on lui offrait, Peyrade n'en pressa pas moins avec reconnaissance la main que lui présentait M. de Blèves.

— Merci, comte, dit-il, mais en laissant les billets de banque dans la main du joueur ruiné.

Sa somme à nouveau empochée, le comte, en voyant entrer d'autres invités, souffla vite au millionnaire:

— A propos, il va venir.

— Qui donc ?

— Le médecin de Maucieux. Il m'a dit que bien qu'il n'ait pas reçu d'invitation, il savait vous faire un plaisir extrême en assistant à votre fête de bon retour.

M. de Blèves alla rejoindre les autres invités sans s'apercevoir de la stupeur de son hôte.

En effet, presque derrière Roudiac qui venait d'arriver, la voix de Goberju annonça :

— M. le docteur Baudraie.

## VIII

De ce pas nonchalant, particulier aux hommes trop grands lorsqu'ils sont obligés de ralentir leur marche, Baudraie, avec un dandinement qui faisait flotter son habit autour de son torse démesuré, et avec un sourire aimable qui fendait sa large bouche jusqu'aux oreilles, Baudraie, disons-nous, arriva droit à Peyrade qui, les yeux écarquillés par une surprise craintive, le regardait s'avancer sans faire un pas à sa rencontre.

— Eh! bonjour, cher monsieur, dit-il de sa voix ironique ; vous voyez que je ne suis pas toujours comme le chien de Jean de Nivelles qui s'en va quand on l'appelle. Il y a un an, vous m'avez demandé et je ne suis pas venu. Aujourd'hui, je me présente quand on ne m'attend pas.

Peyrade, troublé, cherchait encore sa réponse, que le docteur, en lui posant son doigt sur le poignet gauche, avait déjà ajouté :

— Vous savez ce que je vous ai dit? Soyez bien sur vos gardes, car cette morsure-là vous jouera un mauvais tour, un très mauvais tour.

Ce disant, Baudrale secouait la tête de la plus lugubre façon.

— Vous voilà bien et dûment averti, finit-il par dire sur un ton sec qui, pour Peyrade, sentait sa déclaration de guerre.

Comme tous les colosses de force, l'ex-manufacturier était une de ces natures sanguines et irascibles qui, à la moindre contrariété, se soulagent par un emportement brutal. Mais le docteur, avec ses grands bras, ses grandes jambes, son grand sourire, sa face moqueuse et son sang-froid imperturbable, avait sans doute une puissance de fascination, car Peyrade, malgré tous ses efforts pour secouer la stupeur qui le paralysait, resta bouche béante, dans un état d'immobilité dont ses invités se seraient aperçus si, à ce moment, la voix de Goberju, du seuil du salon, n'avait jeté ce nom d'un arrivant :

— M. Grondier.

Le nouveau notaire ne ressemblait plus en rien au garçon viveur qui, quelques mois auparavant, gaspillait sa vie dans une oisiveté ruineuse. Si le vieux tabellion, son père, était revenu en ce bas monde, il aurait été fort étonné de reconnaître le mauvais sujet tapageur et dépensier, dont l'avenir l'avait tant fait trembler, dans cet homme au maintien posé, à l'allure grave, au visage sérieux et triste qui, après l'annonce de son nom, apparut dans le salon.

D'où venait, chez le jeune notaire, ce changement qui, du jour au lendemain, l'avait arraché à son existence de débauché? C'est que chez Grondier, dont la nature honnête avait été d'abord étourdie par la fou-

gue de la jeunesse, il y avait eu un cri de la conscience qui l'avait arrêté au bord de l'abîme, à ce moment suprême qui le séparait d'une infamie. La faute lui était apparue criminelle et lâche avant qu'il s'en fût rendu coupable. Alors, épouvanté de s'être laissé entraîner sur une pareille pente, il avait ressenti un dégoût subit et profond pour cette inconduite qui, peu à peu, avait énervé son sens moral. Une conversion soudaine s'était opérée en lui, conversion que les derniers conseils de son père mourant avaient contribué à rendre plus sincère encore.

Pour raviver son repentir du passé, un fait s'était produit quelques jours après que Grondier était devenu notaire.

Un matin étaient entrées dans son cabinet deux jeunes filles qui venaient demander compte des bribes de la fortune que la mort subite de leur père avait laissée entre les mains intègres de M. Grondier père.

Profonde avait été la stupéfaction du notaire débutant lorsque ses jeunes clientes lui ayant déclaré être les filles Storère, il s'était vu en présence de visages qui lui étaient complètement inconnus.

Quelles étaient donc celles que, sous ce nom, sa passion avait poursuivies ?

Alors lui revinrent en mémoire toutes les affirmations de Roudiac. L'aigrefin, tout en le poussant, à son insu, dans une voie funeste, n'avait-il pas eu l'adresse, mais en s'y prenant de façon à n'être point cru, de lui déclarer que celles qu'il convoitait et qu'il s'obstinait à prétendre être les enfants du défunt Storère, étaient les filles de Peyrade.

Lors de la scène de Fontainebleau, il avait eu horreur de lui-même au moment de commettre un crime ; mais par cela même qu'il était demeuré innocent

du crime, celle qui avait été sur le point d'en être la victime n'avait laissé dans son âme aucun remords qui la lui rendît intéressante. Bien persuadé qu'il avait eu affaire à une des filles de l'épicier, il s'était donné cette excuse à sa conscience que celle qu'il avait volontairement épargnée, avait suivi en voyage son séducteur Peyrade.

Or, en présence des demoiselles Storère qui s'offraient à ses yeux pour la première fois, force avait été à Grondier de reconnaître son erreur.

Alors une réaction se fit dans le cœur du jeune homme. A son indifférence un peu méprisante pour celle qu'il avait tenue évanouie entre ses bras, succéda un violent désir de la retrouver. Cent fois il crut entendre ce cri de grâce, jeté par la jeune fille avant de perdre connaissance, ce cri tant désespéré qu'il avait éveillé la pitié dans son âme et qu'il l'avait fait fuir, après lui avoir enlevé l'audace d'accomplir sa mauvaise action.

— Je l'épouserai, se dit-il.

Mais, lui aussi, quand il fallut écrire à Peyrade avec lequel, comme notaire gérant les affaires de l'absent, il était en correspondance réglée, il eut aussi à se poser cette question :

— Laquelle ?

Car, aveuglé par les éclairs, il n'avait pu reconnaître celle des deux sœurs dont il avait escaladé la fenêtre.

— Quand je serai devant elle, mon cœur me la désignera, s'était-il dit.

De là s'en était suivie cette singulière demande de devenir son gendre, adressée au manufacturier, sans que mention fût faite de celle des deux sœurs que concernait cette demande. Si étrange que fût sa prétention

de se faire d'abord admettre comme gendre en renvoyant à plus tard de faire connaître son choix, Grondier avait été incité à la maintenir par la connaissance profonde qu'il avait du caractère de son ancien compagnon de plaisirs.

— Tout ce qui est excentrique doit le séduire, s'était-il dit.

De fait, il avait eu raison, puisque Peyrade avait accepté sa proposition, soit qu'il y fût poussé par un motif secret, soit que son cynisme trouvât drôle cette manière de marier une de ses filles.

Donc Grondier, en se présentant chez le millionnaire y venait faire son choix.

Au milieu du murmure de contentement des invités, car, dernier attendu qu'il était, son arrivée présageait aux affamés l'ouverture prochaine des portes de la salle à manger, le jeune notaire se dirigea vers Peyrade que le docteur Baudraie venait de quitter pour aller serrer la main au comte de Blèves.

Pendant son court trajet à la rencontre du maître de la maison, Grondier avait embrassé d'un coup d'œil tout le groupe de ceux qui se trouvaient dans le salon et, en ne voyant que des hommes, son regard, quand il le tourna vers Peyrade, contenait une question que celui-ci comprit, car il se hâta de dire à mi-voix à l'arrivant :

— Patience, mon cher. Dans la soirée nous serons en petit comité.

Et il tendit la main à Grondier qui, de son côté, avança la sienne pour la presser.

A ce moment, soit que l'appétit impatient rendît les invités taciturnes, soit que l'entrée du tard venu eût distrait l'attention générale, il se fit un petit temps de silence.

Seuls, Baudraie et M. de Blèves, qui se tenaient dans un coin du salon, avaient continué de causer. Il arriva donc que, bien distinctement, Peyrade et Grondier entendirent ensemble ces mots dits par le docteur au comte qui, sans doute, lui parlait de son malade :

— Oui, le dernier de tous ces nombreux excès, qui ont ruiné la santé de mon cher client, a eu lieu ici même, chez notre aimable amphitryon d'aujourd'hui. C'était à un dîner où, m'a raconté M. de Maucieux, on s'était fort amusé d'un certain Storère.

Comme nous l'avons dit, au moment même où le docteur prononçait ces mots, la poignée de main s'échangeait entre Grondier et Peyrade.

Au nom de Storère, qui à chacun d'eux rappelait une action coupable, il y eut chez les deux hommes un même mouvement convulsif involontaire, qui leur fit se serrer les doigts plus vigoureusement qu'il n'est d'usage.

A cette double pression, l'étonnement se peignit sur leur figure.

Puis chacun plongea dans les yeux de l'autre un regard interrogateur, comme si l'un et l'autre venaient d'être surpris par une pensée secrète.

Ensuite leurs mains, qui se desserrèrent, parurent se retirer une avec sorte de précipitation qui aurait pu se prendre pour un mouvement de répulsion.

A ce moment, les portes de la salle à manger s'ouvrirent et le groupe des affamés, en se précipitant à l'assaut de la table, sépara les deux hommes.

Après avoir annoncé que le dîner était servi, Goberju s'était respectueusement tenu à droite de la porte, attendant, pour la refermer, que le flot des convives eût fait irruption dans la salle à manger.

De son côté, Roudiac, cédant le pas à tout le monde,

avait lentement manœuvré pour être le dernier à quitter le salon.

— Quel est ce grand escogriffe que je n'ai jamais vu ici? souffla-t-il au domestique en s'arrêtant sur le seuil de la porte, comme s'il attendait que chacun eût choisi sa place pour s'asseoir à celle qui resterait libre.

— C'est le médecin de M. de Maucieux, prononça Goberju entre ses dents.

— Et puis? continua Roudiac avide de détails un peu plus complets.

— J'ai bien peur qu'il ne soit un chien dans nos quilles.

— Bon à savoir! pensa le chevalier d'industrie.

Après ces mots, échangés pendant le brouhaha de l'installation, il vint prendre place à table sur un siège, resté vacant, qui le mettait précisément en face de Baudraie.

Sans doute que docteur était de l'avis des gens qui avancent que, dans ce bas monde, il n'y a que lès honteux qui perdent, car, en cette maison où il se présentait pour la première fois, il usa du plus complet sans gêne. Sans y avoir été invité, il vint se placer à la droite de Peyrade en disant, avec son meilleur sourire, au maître interloqué par son assurance :

— Oh! oh! la place d'honneur! à moi! En vérité, mon cher monsieur, je crois que vous avez une trop bonne opinion du charme de ma conversation.

Puis, à peine assis, il n'ouvrit plus son immense bouche que pour engloutir les morceaux, occupation à laquelle il paraissait se complaire grandement, car sa figure épanouie et ses yeux tout brillants de gourmandise témoignaient d'une pleine justice rendue à la cuisine succulente de son hôte.

Mais, tout en jouant des mâchoires, le docteur

n'avait pas été sans voir Roudiac, son vis-à-vis de table. De même que son individu avait éveillé la curiosité de l'aigrefin, Baudraie se sentit intrigué par la présence de ce personnage.

— Quel est celui-ci? Figure de coquin, du reste, pensa-t-il.

Ensuite, comme il se trouvait devant son assiette vidée, ce qui arrêtait forcément l'exercice de ses mâchoires, il adressa un léger salut de tête à Roudiac en lui demandant, sur un ton de bonhomie charmante :

— Vous vous êtes bien porté depuis que j'ai eu le plaisir de vous voir?

Etonné par cette question d'un homme qu'il n'avait jamais rencontré, Roudiac n'avait pas encore trouvé sa réponse que Baudraie avait continué :

— Car, si ma mémoire ne me trahit pas, je crois que nous étions l'un et l'autre d'une des dernières fêtes que mon ami et client, M. de Maucieux, nous a données dans son vide-bouteille de Saint-Mandé.

Dès les premiers mots, un pressentiment avait averti Peyrade que le docteur, en lequel tout lui révélait, depuis quelques heures à peine qu'il le connaissait, un ennemi acharné, ne s'adressait à Roudiac que pour le toucher par ricochet. Aussi, malgré le petit frémissement que lui avait causé le nom du village, il attendait, en faisant bonne contenance, l'attaque détournée qui le menaçait.

En effet, sitôt sa dernière parole lâchée, le docteur se frappa le front en s'écriant :

— Ah! à propos de ce vide-bouteille...

Puis il se tourna brusquement vers Peyrade :

— Vous savez, mon cher hôte, continua-t-il, que l'on connaît enfin le coupable?

— Quel coupable? demandèrent en chœur tous les invités curieux.

A cette interrogation générale, Baudraie promena autour de la table un regard étonné.

— Comment? fit-il; personne ne sait ce qui s'est passé à Saint-Mandé? Est-ce possible!... Mais, vous au moins, monsieur Peyrade, vous ne devez pas l'ignorer.

Le millionnaire se raidit contre le coup droit qui lui était porté, et d'un ton sec :

— Pourquoi, demanda-t-il, moi qui suis arrivé ce matin de voyage, en saurais-je plus que ces messieurs qui n'ont pas quitté Paris?

— Mais parce que Maucieux a dû vous conter la chose quand, aujourd'hui, vous lui avez fait visite.

— Vous vous trompez. M. de Maucieux ne m'en a pas ouvert la bouche.

— Alors, vous docteur, apprenez-nous ce qui a eu lieu à Saint-Mandé, réclama un convive.

— Oui, oui, contez, docteur! s'écria-t-on à la ronde.

Mais Baudraie prit un air réservé en remuant la tête :

— Non, fit-il, du moment que M. de Maucieux n'a pas cru devoir en parler à notre aimable amphitryon, il ne m'appartient pas d'être indiscret.

Malgré le murmure de désappointement qui accueillit sa réponse, Baudraie put entendre le soupir d'allégement qui venait de dilater la poitrine du millionnaire.

— Mais, reprit-il vivement, il est une chose, par exemple, que je puis vous dire.

— Alors dites, dites, cria l'assistance.

— C'est le châtiment réservé au coupable.

— Ne va-t-on pas le livrer à la justice? demanda un auditeur.

— La justice? allons donc! Elle le relâcherait peut-

être, faute de preuves assez convaincantes... et il s'en tirerait avec la réputation d'être seulement un aimable fareeur. Non, non, pas de justice. Il ne faut pas laisser une chance d'impunité à cet homme qui est le dernier des lâches et des misérables.

Ce disant, le médecin, d'un regard en dessous, voyait l'énorme poing de Peyrade se crisper autour du manche de son couteau.

— Bref, quel est ce fameux châtiment qui, à l'insu de la justice, doit frapper le coupable? prononça Roudiac, lequel, tout de suite, avait deviné que c'était Peyrade qui était mis sur la sellette.

— Oh ! c'est une idée bien originale, allez ! une idée qui ne pouvait venir qu'à un médecin.

— Alors, l'idée est de vous... avouez-le ; vous ferez ensuite votre éloge.

— Non, non, malheureusement, elle n'est pas de moi, et je le regrette. Ce qui me console un peu, c'est que je me suis trompé en disant qu'elle était originale, attendu qu'elle est un peu renouvelée de l'histoire de cet Anglais qui, ayant parié que, dans un délai donné, il verrait un dompteur de bêtes dévoré par ses animaux, s'était mis, sans jamais en manquer une, à suivre les représentations de ce malheureux homme. Ayant eu connaissance du pari et sentant chaque jour les regards de l'Anglais peser sur lui quand il entrait dans la cage, le pauvre diable finit par se laisser envahir peu à peu par une crainte qui, un beau soir d'exercices, le paralysa si bien qu'il se fit dévorer... L'idée de mon collègue, je le répète, a beaucoup d'analogie avec cette histoire de l'Anglais.

— L'idée ! l'idée ! l'idée ! cria l'auditoire impatient.

— La voici. Ce médecin a d'abord commencé par étudier le tempérament de son homme qui...

Après s'être arrêté sur le « qui », Baudraie promena, autour de la table, sur tous les convives, un regard qui finit par se fixer sur Peyrade.

— Tenez, fit-il, qui est précisément de la corpulence de notre hôte ; grand et taillé en forces comme lui ; sanguin comme lui, pas plus de cou que lui.

— Abrégez les détails ! allez au fait ! grogna l'assistance agacée par ces préambules.

— Eh ! bien, le docteur s'est mis en tête de faire mourir son misérable d'apoplexie... Sans lui rien administrer de funeste, sans le pousser à des excès pernicieux, mon confrère est intimement persuadé que, par sa seule présence, et aussi par la crainte perpétuelle qui se logera, à l'état d'idée fixe, dans la cervelle du coquin, il obtiendra la congestion qui doit emporter le drôle... En un mot, la répétition de l'histoire de l'Anglais... Chaque fois, et ce sera le plus souvent possible, que le docteur se montrera à son condamné, celui-ci songera au genre de mort dont il est menacé. Petit à petit, son cerveau s'embarrassera; puis les oreilles lui siffleront; la tête deviendra lourde... et, un beau matin, crac! son affaire sera réglée.

Cela dit, le docteur adressa une petite risette à Peyrade et il ajouta :

— Ah ! on obtient de bien curieux résultats en faisait travailler l'imagination des gens, mon cher amphitryon.

— Ta ! ta ! vous nous faites poser, monsieur Baudraie, ricana un convive sceptique.

— Pas le moins du monde.

— D'abord pour que votre condamné à l'apoplexie tournât de l'œil, il faudrait qu'il sût ce qui l'attend.

— Il le sait, prononça sérieusement Baudraie.

— Bah ! il est prévenu ?

— Archiprévenu, je vous le jure.

A mesure que le médecin avait parlé, Peyrade s'était senti pris d'une épouvante indicible contre laquelle il voulut réagir.

Partant d'un éclat de rire bruyant, il haussa les épaules en s'écriant :

— Quelle plaisanterie ! ce n'est pas possible ! Vous nous les contez trop fortes !

Baudraie tendit son énorme main ouverte à l'ex-manufacturier et en souriant :

— Voulez-vous parier que, dans un mois, notre homme sera en terre ?... La chose est même tellement possible que, comme je parie à coup sûr, l'enjeu ne sera que de dix sous... La vie de ce misérable ne vaut pas plus.

A ce ridicule enjeu de dix sous, ce fut, autour de la table, un éclat de rire général que Baudraie, en souriant, laissa s'apaiser avant de reprendre d'un ton gouailleur :

— Oui, dix sous, c'est peu, je le sais... Et pourtant, je suis certain que M. Peyrade n'acceptera pas la gageure proposée.

Si plaisante qu'elle fût pour tous les convives, à l'exception de Roudiac, la scène avait profondément troublé le millionnaire, bien qu'il se fût efforcé de paraître indifférent à ce récit du docteur, qui, comme un glas funèbre, semblait annoncer sa mort.

Au défi du médecin, qui mettait son courage en doute, il fit appel à son énergie et en se redressant d'un air étonné :

— Pourquoi donc n'accepterais-je pas le pari ? de-

manda-t-il. Serait-ce par crainte de perdre cet énorme enjeu de dix sous ?

— Non, ce n'est point à cause de cette crainte-là, répliqua Baudraie d'une voix goguenarde qui devait, forcément, engager l'amour-propre du manufacturier.

— Alors quelle autre crainte? insista Peyrade par bravade.

— De ce que j'ai dit que le condamné avait votre corpulence et votre tempérament, vous êtes capable de croire que le pari vous est personnel et de vous mettre à trembler pour vous-même, avoua Baudraie avec l'accent d'une naïveté complète.

Cette supposition fit mieux encore pouffer de rire la galerie dont quelques membres s'écrièrent :

— Au fait, c'est possible !

— Pourquoi pas?

— Peyrade est homme à s'effrayer.

A ces apostrophes qui excitaient sa vanité, le millionnaire haussa dédaigneusement les épaules.

— Oh ! fit-il, si ce n'est que cela, je tiens votre pari, docteur.

Le malheureux avait à peine passé le cou dans le lacet tendu par Baudraie que ce dernier se hâta de le serrer en ajoutant :

— Ainsi vous êtes sûr de ne pas trembler pour votre compte, quand je vous apporterai des nouvelles de mon condamné à l'apoplexie?

En guise de réponse, Peyrade haussa une seconde fois les épaules d'une façon plus méprisante encore pour cette sorte de danger, dont on prétendait qu'il aurait peur.

— Heu ! heu ! fit Baudraie en secouant la tête d'un

air de doute dont la forfanterie du manufacturier s'irrita.

— Ah! çà, dit-il, me prenez-vous pour une vieille femme?

— Non, mais j'ai bien envie de vous proposer un second pari, avança tranquillement Baudraie.

— Voyons ce second pari.,. Parlez, docteur. Gare à vous, Peyrade! s'écrièrent tous les convives qui s'amusaient fort.

Seul des assistants, Roudiac avait conscience que l'adroit médecin attirait le millionnaire vers une issue fatale.

— Il roule cet imbécile, se disait-il.

Cependant le docteur avait repris :

— Non seulement je vous parie dix sous que notre homme sera mort dans un mois de l'apoplexie annoncée; mais, encore, je vous parie vingt mille francs que...

— Oh! oh! dix sous et vingt mille francs... il y a un fameux écart entre les deux gageures... Que quoi? docteur... Vous pariez vingt mille francs que... quoi? interrompit bruyamment la galerie.

— Que M. Peyrade, si brave qu'il soit, n'aura pas le courage, tous les matins, en présence de deux témoins, que nous allons choisir parmi les personnes ici présentes, de me recevoir pour m'entendre lui donner des renseignements sur l'état de santé du condamné et sur les certitudes de l'arrivée de l'apoplexie.

Peyrade comprenait que le médecin avait déplacé la question. Il ne s'agissait plus maintenant d'un homme que l'idée fixe de l'apoplexie devait terrasser au bout d'un mois. Ce que le médecin était, insensiblement, parvenu à demander, c'était à venir, chaque jour, par sa présence, non seulement empêcher cette idée fixe

de s'éteindre, mais encore la rendre plus tenace et, partant, plus funeste.

Mais, nous l'avons déjà dit vingt fois, le caractère brutal du manufacturier était tout de fanfaronnade et de vanité stupide. Bien qu'une peur terrible le mordît au cœur, il voulut tenir bon devant ses invités et, après avoir appelé sur ses lèvres un sourire de dédain, il répondit :

— Allons! puisque vous voulez décidément perdre vingt mille francs, mon cher docteur, je tiens votre pari.

Au lieu de témoigner la satisfaction d'un homme arrivé à ses fins, Baudraie hocha la tête en disant d'un ton tout à la fois bon enfant et protecteur :

— Non, tenez, tout bien réfléchi, je retire mon pari... par intérêt pour vous.

Peyrade eut la conviction que ce pas de retraite du médecin était une ruse, mais sa forfanterie idiote le poussa en avant et il répliqua :

— Messieurs, vous êtes témoins que le docteur renonce à ses théories sur l'influence de l'imagination.

Les plaisanteries et les huées des convives se mirent à pleuvoir sur Baudraie, qui reçut l'averse en riant de bon cœur et en faisant de la main un geste pour réclamer le silence.

— Ecoutez donc, dit-il enfin. C'est justement parce que je maintiens plus que jamais ma théorie que, par intérêt pour notre excellent M. Peyrade, je le répète, je ne veux pas le soumettre à l'épreuve.

Cette espèce de clémence du médecin fut un coup d'éperon pour le manufacturier qui repartit aussitôt :

— Alors, c'est dire que je suis une poule mouillée.

— Non, non, cher monsieur, je vous crois, au contraire, un moral bien trempé... mais comme d'autres,

tout aussi forts que vous, qu'on avait soumis à diverses expériences, n'ont pu résister, je regarde comme tout à fait inutile, pour une sotte plaisanterie après boire, de sacrifier un hôte aussi aimable que vous l'êtes.

Tout cela avait été débité par Baudraie sur un ton de pitié un peu ironique, qui s'accentua plus fort quand il ajouta ces mots :

— Encore une fois, je le dis, par intérêt pour vous, je refuse de gagner vos vingt mille francs.

Puis après être resté, un instant, la bouche ouverte comme si, sur le point d'ajouter quelque chose, il eût renoncé à prononcer sa phrase, Baudraie se mit à rire en disant :

— Non, mieux vaut me taire... il ne faut jamais pousser les fous à faire une folie.

L'affaire en restait là et Peyrade était sauvé si un des convives ne se fût écrié :

— Dites, dites, docteur.

— Oui, oui, faites-nous part de votre pensée, ajouta un autre curieux.

Baudraie ne tenait sans doute pas à être beaucoup sollicité de parler car, immédiatement, il reprit :

— Je pensais à ce qui serait inévitablement arrivé si j'avais laissé M. Peyrade tenir le pari.

— Quoi donc? fit le chœur.

— A force de me voir venir, chaque matin, avec mes deux témoins, lui dire : Mon homme a le sang qui s'alourdit ; sa vue se trouble ; les éblouissements l'inquiètent ; les oreilles lui tintent, etc., etc., M. Peyrade, pris de peur en songeant qu'il est de même tempérament que le condamné, se serait si bien imaginé qu'il ressentait les mêmes symptômes d'apoplexie que, un beau matin, il m'aurait supplié de le saigner aux deux bras.

Et en s'adressant au millionnaire :

— Avouez, cher monsieur, ajouta Baudraie, que, ce jour-là, les témoins et moi nous aurions bien ri de votre prétendue force morale.

L'orgueil féroce de Peyrade ne put accepter l'éclat de rire dont ses convives venaient de saluer les derniers mots du médecin. Cette gaieté de la galerie lui sembla être un défi qu'on lui adressait. Alors, bêtement, il tendit la main au docteur en disant d'un ton sec :

— Je tiens toujours le pari. Et couard qui s'en dédit.

— Ah ! ma foi ! puisque vous le voulez absolument, va pour les vingt mille francs ! prononça gaiement le médecin en touchant la main de Peyrade, aux applaudissements de toute la table.

Ensuite, quand les bravos eurent cessé :

— Ainsi, c'est convenu, reprit-il, tous les jours vous me recevrez. Et mes témoins seront là pour constater le cas où vous me refuseriez votre porte... puis nous deviserons ensemble sur l'état de santé du condamné à l'apoplexie.

— Oui, c'est convenu, répéta Peyrade.

— Convenu aussi, continua Baudraie en riant, que j'aurai gagné dix sous si notre gredin est mort au bout d'un mois... et que j'aurai perdu vingt mille francs si, passé ce même délai, vous avez résisté à ce que j'appelle l'influence de l'imagination.

— Encore convenu, dit le millionnaire.

— Reste maintenant à me choisir mes témoins, ajouta Baudraie en promenant son regard autour de la table. Vous, monsieur, acceptez-vous ?

— J'accepte, dit Roudiac auquel s'adressait la question.

— Et vous, monsieur ?

— J'accepte aussi, répondit Grondier, le second interrogé.

Cela fait, le docteur tira sa montre.

— A présent, mon cher hôte, continua-t-il, je vous réclame ma liberté, car la santé de M. de Maucieux ne me permet pas une absence plus longue.

— Le temps d'un médecin appartient de droit à ceux qui souffrent, dit Peyrade, en se levant pour reconduire le partant.

Loin de s'opposer à cette politesse, Baudraie se laissa accompagner. Quand ils traversèrent le salon, le docteur s'arrêta :

— Ah ! fit-il à voix basse, permettez-moi de vous donner un conseil.

— Lequel ?

— Mettez donc vos affaires en ordre.

— Pourquoi ?

— Parce que, dans un mois, la terre sera débarrassée d'un misérable que vous connaissez intimement.

Sur ces mots dits du ton le plus aimable, Baudraie ouvrit la porte de l'antichambre et disparut.

## IX

Terrifié par cet adieu du docteur qui l'avait laissé interdit, Peyrade revint sur ses pas et, sous le coup de l'émotion poignante qui l'abattait, il ne songea pas, avant de rentrer dans la salle à manger, à composer sa figure. A son apparition, un silence glacial et en

quelque sorte effrayé, se fit immédiatement parmi les convives dont tous les regards convergèrent sur la face blêmie et sombre du rentrant.

Cet accueil était, en partie, dû à Roudiac. Sitôt après le départ du docteur et de Peyrade, et alors que les invités s'était mis à s'égayer sur le singulier pari engagé, Roudiac qui, grand pêcheur en eau trouble qu'il était, avait, naturellement, tout intérêt à agiter l'eau, s'était dit avec inquiétude :

— Diantre ! ce Baudraie veut me tuer mon futur beau-père en un mois... Bonne idée... !... En un mois, j'ai grandement le temps de brasser mon affaire... Donc il me faut aider le docteur.

Comme les assistants plaisantaient toujours, il se mit à secouer tristement la tête en débitant d'une voix lugubre :

— Je crois, messieurs, que nous avons grand tort de rire ; car, si comique que nous paraisse la lubie du docteur, je ne sais quoi me dit qu'elle peut devenir funeste à M. Peyrade... Il ne faut pas jouer avec l'imagination des gens, surtout quand rien ne nous assure que ces gens soient doués d'une force morale qui leur permet de telles épreuves.

Le ton grave et l'air sérieux de Roudiac firent aussitôt baisser de plusieurs crans la gaieté des convives.

— Mais, objecta l'un d'eux, Peyrade est un gaillard dont le moral est solidement trempé.

— Heu ! heu ! qui sait? fit Roudiac.

Ce fut sur ces derniers mots qu'eut lieu la rentrée de Peyrade dont le visage altéré apparut aux invités pour donner raison à Roudiac.

Au silence d'étonnement qui l'accueillit, Peyrade, en pensant qu'il avait oublié de commander à son trouble, comprit le sentiment de curiosité alarmée

qui le faisait ainsi dévisager par ses convives et, au plus vite, pour effacer l'effet produit, il éclata de son bruyant rire en s'écriant :

— Hein! Convenez avec moi que le docteur est un facétieux original!

Mais ce rire retentit tellement faux que l'embarras de l'assistance, loin de se dissiper, allait devenir plus profond encore si, à ce moment, l'apparition de Goberju qui ouvrit, à grand fracas, les deux battants de la porte, n'avait annoncé que le café attendait les dîneurs au salon.

Pour secouer le malaise moral qui l'étreignait, chacun s'empressa de se lever.

— Maître Peyrade a beau se raidir, il est touché à l'aile, se dit Roudiac qui, comme au commencement du repas, fut le dernier à suivre les autres.

De même aussi qu'au début du dîner, Goberju l'attendait au passage, raide comme un piquet à côté de la porte qu'il allait refermer dès que tout le monde serait entré au salon.

— Il y a du neuf, souffla-t-il à son associé.

— Quoi?

— Nanette, la femme de chambre de ces demoiselles, est venue, de leur part, me charger d'avertir le patron qu'elles étaient prêtes à recevoir la visite annoncée.

— Une visite? A dix heures du soir?... Qui donc attendent-elles? pensa Roudiac étonné.

Ensuite, tout bas, au groom :

— Fais ta commission quand tu me verras causant avec ton maître, dit-il.

Alors s'avançant vers le guéridon sur lequel le café était servi, il y prit une tasse et, tout en remuant le sucre avec sa cuiller, il se dirigea à petits pas vers le

millionnaire. Celui-ci, profitant de la distraction de ses convives, tous empressés autour du plateau à café, s'était vivement rapproché de la glace de la cheminée et, accoudé sur le marbre, le regard anxieux, il examinait son visage comme si déjà il s'attendait à découvrir sur sa face quelque pronostic du prochain accomplissement de la prédiction sinistre de Baudraie.

— Décidément, il a peur! pensa Roudiac arrivé derrière le colosse.

Puis, à haute voix :

— Mes compliments sur votre cave, mon cher hôte, dit-il en l'abordant.

A ces paroles, Peyrade fit brusquement volte-face.

— Oui, continua Roudiac en envoyant, sur le bout de ses doigts, un baiser en l'air, vos vins sont exquis et je leur ai largement fait fête... Aussi suis-je certain que, comme vous, je dois avoir le teint quelque peu enflammé.

— Ah! j'ai le teint enflammé! fit Peyrade en sursautant de peur subite.

Il se retourna vivement vers la glace, dans laquelle il s'examina encore. Mais ce mouvement de frayeur n'eut que la durée de l'éclair, car, tout aussitôt, il se remit en face de Roudiac en disant :

— Ma cave, mon ami, sera toujours à votre disposition quand il vous plaira d'en apprécier les crus.

— C'est presque m'inviter à revenir souvent, débita le matois entre deux gorgées de moka.

— Mais, appuya Peyrade, n'allez-vous pas venir tous les jours chez moi?

Roudiac ouvrit les yeux d'un homme qui ne comprend pas.

— Sans doute, n'êtes-vous pas un des deux témoins

qui doivent accompagner le docteur dans sa visite quotidienne? Vous savez bien?... Notre pari.

Roudiac eut l'air de revenir des Indes.

— Ah! oui, c'est vrai! fit-il... Tiens! vous pensez donc encore à cette baliverne, vous? Pour ma part, j'avoue que je n'y songeais plus.

— Baliverne est le vrai mot... et c'est dans ce sens que j'en parlais, croyez-le, répliqua Peyrade d'un ton de moquerie dédaigneuse dont l'autre ne fut pas dupe, car, tout en humant le fond de sa tasse, il faisait cette réflexion :

— Voici l'idée fixe qui commence à se loger dans le cerveau de mon imbécile... C'est le médecin qui gagnera le pari.

Suivant les instructions reçues de son associé, Goberju choisit cet instant pour venir souffler sa commission à l'oreille de son maître.

— Ah! bien, fit celui-ci, réponds que je réclame encore quelques minutes de patience.

Tout en prononçant ces mots, Peyrade avait, involontairement, tourné ses regards vers Grondier, assis à l'autre extrémité du salon. A un petit geste que lui adressa le jeune homme, il répondit par un clignement d'yeux que surprit Roudiac qui l'observait.

— Grondier est le visiteur attendu, se dit-il.

Pendant que Goberju s'éloignait, il tendit la main au millionnaire en demandant :

— Me permettez-vous de me retirer?

— Liberté complète, mon cher, s'empressa de répondre Peyrade à haute voix, dans l'espoir que le départ de l'un de ses invités hâterait celui de tous les autres.

Comme s'il eût deviné et voulu favoriser ce désir, Roudiac fit remarquer sa retraite par de nombreuses

poignées de main qu'il se mit à distribuer à la ronde.

Puis il gagna l'antichambre où Goberju l'attendait.

— C'est Grondier que les filles de ton maître vont recevoir, annonça-t-il au groom. Connais-tu un petit coin dans lequel on puisse assister, en cachette, à l'entretien?

— Non. Impossible de pénétrer dans la place, qui est gardée par l'incorruptible Nanette.

— Alors, au petit bonheur!.... Espérons qu'un hasard nous apprendra ce qui va se passer... Si tu découvres quelque chose, viens m'en faire part demain matin, dit Roudiac en marchant vers l'escalier.

Mais à son troisième pas, il se retourna :

— Ah! fit-il, dis donc?

— Quoi ? demanda Goberju en le rejoignant.

— J'ai un conseil à te donner.

— Lequel?

— Tâche donc d'avoir une autre bonne place en vue pour le cas où celle-ci viendrait à te manquer dans un mois.

— Est-ce que le bourgeois pense à me flanquer à la porte? s'informa anxieusement le groom qui, n'ayant pas paru au service du dîner, ignorait tout ce qui s'était passé.

— Non, mais dans un mois, Peyrade sera mort, prononça Roudiac sur le ton de la plus sincère conviction.

— Bast! tout le monde est mortel! débita philosophiquement Goberju en suivant des yeux son associé qui s'éloignait.

Ainsi que l'avait espéré le millionnaire, l'exemple de Roudiac décida la prompte retraite des autres convives qui, mal à l'aise depuis la scène de Baudraie, ne demandaient, en somme, qu'à décamper au plus vite.

Dix minutes après, Peyrade et Grondier restaient seuls dans le salon.

— Mon cher ami, annonça Peyrade, mes filles m'ont fait prévenir, tout à l'heure, qu'elles attendaient notre visite.

— Veuillez alors me présenter à elles, dit Grondier en se préparant à suivre son hôte.

Au lieu de se mettre en route, le manufacturier regarda le jeune notaire dans les yeux.

— Bien vrai? fit-il d'un ton sec, vous ne savez pas encore laquelle de mes deux filles vous devez me demander en mariage?

— Sur mon honneur, je l'ignore.

Les lèvres de Peyrade se remuèrent comme si elles laissaient expirer une phrase qu'elles se refusaient à prononcer; puis une lueur rouge brilla dans ses yeux; les veines de son front et de son cou de taureau se gonflèrent et tout son visage se colora d'une teinte d'un rouge de brique. Une fureur soudaine et comprimée secouait le colosse des pieds à la tête.

Peut-être allait-il éclater quand le hasard lui fit tourner la vue sur la glace qui lui renvoya son image.

— Oh! l'apoplexie! se dit-il avec épouvante.

Aussitôt domptant sa colère, il dit d'une voix qui n'avait aucune intonation hostile :

— Allons, cher ami, suivez-moi.

En public, pour sauvegarder sa réputation de viveur excentrique, par vanité bête de ne pas vouloir faire comme tout le monde, Peyrade pouvait fort bien, ainsi que cela lui était arrivé devant Maucieux, rire de la demande singulière que lui avait adressée Grondier de devenir son gendre, sans lui avoir, au préalable, désigné de laquelle des deux sœurs il voulait être l'époux.

Mais, en lui-même, au plus profond de sa conscience, il se révoltait contre cette concession honteuse que sa forfanterie du vice le forçait à accepter. Tout dissimulé qu'il était, ce sentiment, vrai et bon, tourmentait d'autant plus cruellement Peyrade, que l'étrangeté du caprice de Grondier avait éveillé un soupçon violent dans son esprit... Car, il est temps de le dire, il avait reçu la confidence de celle de ses filles qui avait été la victime de l'attentat de Fontainebleau.

— Dieu m'a puni ! s'était-il dit, après l'aveu de son enfant, au souvenir du double crime dônt il s'était lâchement rendu coupable.

Bien loin de Paris d'où il s'était enfui, quand il avait, indirectement, appris que, par le fait du silence et de la disparition des filles Storère, la scène de Saint-Mandé n'avait eu aucunes suites dangereuses à redouter pour lui, Peyrade aurait pu abréger son absence. S'il avait fait durer son voyage pendant toute une année, c'est qu'il avait voulu sauver la réputation de sa fille. Pour cela faire, il était revenu en secret à Paris, seul endroit, en somme, où peut le mieux se cacher un accouchement clandestin ; puis, après deux mois d'un mystérieux séjour, il en était reparti, sans se douter qu'il avait été reconnu par le comte de Blèves, et, à grand bruit, il avait annoncé son retour prochain, après avoir tout arrangé pour qu'on crût que ses filles et lui arrivaient tout droit du fin fond de l'Italie.

Dans son égoïsme immense, cet homme, qui avait impitoyablement sacrifié deux pauvres jeunes filles au monstrueux caprice de sa luxure, frémissait d'indignation à la pensée incessante du malheur de son enfant.

— Je ne connaîtrai donc jamais le misérable ! s'était-il répété mille fois dans ses crises de rage impuissante.

Voilà pourquoi, tout à l'heure, la colère lui avait

envahi le cerveau, quand Grondier, persistant plus que jamais dans sa détermination de ne pas encore désigner celle des deux sœurs qu'il voulait épouser, avait réclamé la présentation dans les conditions promises.

— C'est lui ! avait pensé Peyrade.

Mais, au moment d'éclater, trois raisons lui avaient subitement fait maîtriser sa colère. La première était que si Grondier était le coupable, sa demande en mariage, par cela même qu'elle sortait des usages reçus, témoignait, sans toutefois avouer la faute, d'une ferme volonté de la réparer. La deuxième raison qui avait calmé Peyrade était que, s'il se trompait sur la culpabilité de Grondier, il risquait, à accuser le jeune notaire du crime, de lui dévoiler le secret de son enfant. A l'appui de cette deuxième raison était encore venue la connaissance qu'il avait du caractère de son ancien compagnon de plaisirs. Il l'avait toujours vu fort épris du fantasque, de l'imprévu, de l'originalité, en un mot, de tout ce qui était en dehors de ce qu'il appelait la routine.

Puis, enfin, la dernière cause de l'apaisement du millionnaire, cause, nous devons l'avouer, qui avait été la plus efficace, c'était cette crainte de l'apoplexie, annoncée par Baudraie, qui était arrivé à temps, comme une douche d'eau glacée, refroidir son cerveau en feu.

Donc, après avoir invité le jeune notaire à le suivre, Peyrade avait marché dans la direction de l'appartement de ses filles. Sur sa route, il rencontra le bon Goberju, que le hasard semblait avoir amené là bien innocemment, et il lui donna une de ces grosses bourrades d'amitié qu'il octroyait en ses accès de joyeuse humeur.

Le groom accueillit la lourde caresse avec une joie

qui était loin d'être bien sincère, car, tout en frottant sa côte endolorie après le passage de son maître, il murmura avec une méfiance prudente :

— Ta, ta, gros géant, on ne s'y laissera pas prendre à tes gentillesses d'ours de la foire... On se doute trop que tu ménages un bon coup de dent à ce doux et excellent Goberju.

Le digne vaurien avait grandement raison de se méfier fort, car Peyrade avait continué son chemin en se disant :

— Voilà un chenapan auquel je casserai les reins le jour où j'aurai découvert l'homme dont il a dû infailliblement être le complice à Fontainebleau.

On voit que maître et valet devinaient juste, celui-ci en ayant le soupçon des mauvaises dispositions du maître à son égard; celui-là en accusant le laquais d'avoir prêté la main au crime qui avait perdu une de ses filles. Si le four chauffait pour Goberju, ce dernier en avait au moins conscience.

Etait-ce par hasard, ou par une mise en scène préparée pour recevoir la visite attendue? mais il arriva que, quand le père, suivi de Grondier, entra chez ses filles, les deux hommes se trouvèrent recevoir en pleine figure la lumière d'une lampe, posée sur une table placée près de la porte. Assises à l'autre extrémité de la pièce, ce qui les laissait dans une demi-obscurité, les demoiselles Peyrade se levèrent à l'arrivée des visiteurs, et elles attendirent, debout, sans marcher à leur rencontre.

— Mes enfants, annonça le père, j'ai tenu à vous faire connaître le fils et successeur du bon et regretté Grondier, mon vieux notaire que j'aimais tant. Comme ce fils est un de mes meilleurs amis, je souhaite qu'il soit aussi des vôtres.

Ensuite, pendant que les jeunes filles rendaient à Grondier le salut qu'il venait de leur adresser, Peyrade, en les désignant au notaire, ajouta :

— Hélène, ma fille aînée... et Blanche, sa sœur.

Cette présentation faite, le millionnaire poussa doucement le jeune homme vers Hélène et, lui-même, marcha du côté de sa fille cadette, en disant encore :

— Maintenant, cher ami, entamez la connaissance et, prouvez que, dans le notariat, on sait être galant.

Puis, sur cette phrase de mauvais goût, il passa son bras autour de la taille de Blanche et, tout en riant, l'éloigna de quelques pas de sa sœur, en demandant d'une voix gaie :

— Est-ce qu'on ne m'embrasse pas ce soir, ma jolie Blanchette?

Mais Blanche, tout en se laissant entraîner, avait tourné la tête en arrière et, de ses grands yeux pleins de surprise, elle regardait le jeune homme qui, en cet instant, traversait le cercle de lumière en s'avançant vers la sœur aînée.

Tout calme qu'il parût, le notaire était en proie à une émotion extrême en faisant ces huit ou dix pas qui le rapprochaient d'Hélène.

— Laquelle? se demandait-il en pensant à l'inconnue qu'il avait tenue, dans l'obscurité, entre ses bras, évanouie et dévêtue.

A ce moment, son regard rencontra celui de Blanche et la lueur qui étincelait dans les yeux de la jeune fille fut pour lui comme une révélation.

— C'est Blanche, se dit-il.

Mais il n'en continua pas moins de marcher vers Hélène.

Celle-ci l'attendait, immobile, muette, le regardant s'approcher.

— A l'aide de quelques galanteries banales, j'en aurai vite fini avec la sœur aînée, pensa Grondier qui, à présent qu'il croyait savoir à quoi s'en tenir, jugeait inutile de faire subir à Hélène l'épreuve qui devait lui désigner celle qu'il voulait connaître.

Quand son dernier pas l'eût mis en face d'Hélène, Grondier changea subitement d'avis.

— Comme elle est pâle ! se dit-il avec étonnement.

En effet, à distance, et mal éclairée par la lampe qu'était la jeune fille, son émotion avait échappé au notaire, mais face à face, les yeux dans les yeux, Grondier remarqua, non seulement la pâleur d'Hélène, mais le petit frisson qui la faisait trembler de tout son corps.

De plus, dans le regard un peu effaré que la sœur aînée attachait sur lui, brillait aussi une expression étrange dont, tout de suite, le jeune homme ne put deviner la nature.

— C'est Hélène, pensa aussitôt le notaire, subissant une impression nouvelle.

Mais, comme instinctivement ses yeux s'étaient reportés sur celle que, d'abord, il avait cru deviner, il retrouva encore dans le regard de Blanche tant de trouble et d'inquiétude que, tout perplexe après cette double découverte, il se demanda de nouveau :

— Laquelle ?

Quant à Peyrade, malgré lui, il était devenu muet. Sans penser que ce silence pouvait trahir son angoisse, il continuait à tenir sa plus jeune fille par la taille et, son regard arrêté aussi sur Grondier, il ne s'apercevait même pas que Blanche tournait toujours la tête vers le jeune homme.

— Alors, mon épreuve ! se dit Grondier, se décidant

à tenter sur Hélène l'expérience dont, un moment, il avait voulu l'exempter.

Tout respectueusement il lui prit la main.

Elle était glacée.

Au lieu de se reculer d'un pas pour s'incliner sur cette main, Grondier resta debout, bien en face de la jeune fille dont il sentait, sur son visage, souffler la respiration un peu haletante. Après avoir élevé la main à la hauteur de ses lèvres, il y déposa un baiser.

En même temps, bien bas, il prononça ce seul mot, dont Hélène, si c'était elle, devait comprendre le sens :

— Fontainebleau !

L'effet du mot fut immédiat.

Un soubresaut nerveux secoua Hélène qui, chancelant tout à coup, chercha, de son autre main libre, un point d'appui sur un petit meuble placé près d'elle. Son visage se convulsa douloureusement, ses lèvres frémirent et ses yeux, agrandis par la stupeur, demeurèrent fixes.

— C'est bien elle ! pensa Grondier retenant toujours la main de la jeune fille qui tremblait dans la sienne.

Dans la demi-obscurité où se trouvait Hélène, son émotion, seulement visible pour le notaire, avait échappé à Peyrade et à Blanche qui, si peu éloignés qu'ils fussent, n'avaient pas, non plus, entendu le mot.

Ajoutons aussi que cette scène, qu'il nous faut vingt lignes pour détailler, avait à peine duré trois secondes. Pour le père et la fille cadette, ce fut donc, pour ainsi dire, immédiatement après que Grondier eut baisé la main d'Hélène qu'ils l'entendirent prononcer à haute voix :

— Croyez, mademoiselle, que je saurai mériter cette amitié que votre père réclame pour moi.

Après un salut, le jeune homme, en ayant soin de masquer de son corps celle qu'il quittait en pareil état de trouble, s'avança vers Blanche pour ne pas lui laisser le temps d'approcher de sa sœur.

— Et vous, mademoiselle, reprit-il, puis-je espérer que, dès ce jour, je ne serai plus pour vous un inconnu ?

En même temps qu'il adressait sa question, Grondier se demandait pourquoi, tout à l'heure, la sœur cadette l'avait aussi regardé de si étrange façon.

L'explication ne se fit pas attendre, car Blanche, en souriant, secoua la tête :

— Un inconnu ? répéta-t-elle. Mais vous n'êtes pas inconnu pour moi, monsieur.

— C'est pourtant la première fois que j'ai l'honneur de me présenter à vous, avança le notaire étonné.

— Tu te trompes, Blanchette. Tu ne peux jamais avoir vu ni rencontré Grondier, affirma Peyrade.

— Si, si, si, insista la jeune fille.

Puis subitement :

— Ah ! fit-elle, je me souviens à présent !... Voilà dix minutes que je cherchais où j'avais déjà vu M. Grondier... J'ai enfin trouvé.

— Alors fais-nous en part, dit le père.

Blanche ouvrit la bouche pour parler, mais une hésitation subite la rendit muette.

— Eh bien ? fit Peyrade.

— Je n'ose pas le dire, répondit Blanche en rougissant, monsieur m'en voudrait.

— Oh ! oh ! reprit gaiement Peyrade, quel gros péché commettait donc notre ami Grondier le jour où tu l'as vu pour que tu n'oses pas le trahir ?

— J'ai fait mieux que de le voir, je l'ai même remarqué, confessa Blanche d'un ton moqueur.

— Remarqué ? répéta le jeune homme, si j'étais fat, le mot flatterait ma vanité.

— Oh ! non, non, le mot n'a rien de flatteur, dit la jeune fille en secouant encore la tête... Tenez, je vais vous en faire juge... La première fois que je vous ai vu... Ne vous en fâchez pas.... je vous ai pris pour un fou et vous m'avez fait peur.

Et, tournant les yeux du côté de sa sœur, Blanche continua :

— Du reste, je ne suis pas la seule à avoir eu peur ; il y a là une autre personne que vous avez aussi bien effrayée... Sais-tu ce que je veux dire, Hélène?

Pendant ce bavardage, la sœur aînée avait pu retrouver un peu de calme.

— Non, petite sœur, répondit-elle d'une voix presque raffermie.

— Alors, viens ici examiner monsieur.

Grondier comprit qu'Hélène n'était pas encore en état de s'exposer aux regards de son père et de sa sœur, et il se hâta de dire joyeusement :

— Non, non, c'est bien assez de vous seule, mademoiselle... Je ne tiens pas avoir la preuve que j'ai aussi fait peur à mademoiselle Hélène... car peut-être ne vous en tiendriez-vous pas à ce témoignage et iriez vous invoquer aussi celui de tout le quartier.

— Voyons, Blanche, parle ; ne fais pas tant languir notre curiosité, ajouta Peyrade, qui s'amusait de la scène.

— Te souviens-tu, petit père?

— Ah ! il paraît que je joue un rôle dans l'histoire.

— Sans doute. Te souviens-tu, dis-je, que, le soir du jour de notre première sortie de pension, nous avons dîné avec M. de Roudiac ? Après le café, te rappelles-tu que, comme tu voulais fumer et que tu crai-

gnais pour nous l'odeur du tabac, Hélène et moi nous nous sommes mises à la fenêtre ?

— Oui... et tout à coup vous avez poussé des cris de tourterelles effarouchées parce qu'un passant, qui vous trouvait bonnes à voir, s'était arrêté sur le trottoir à vous admirer.

— Eh bien! ce passant.... commença Blanche en regardant Grondier.

— Comment ? c'était vous ! cher ami... Ah ! çà, que me disiez-vous donc que vous ne connaissiez pas même de vue mes filles ? s'écria Peyrade.

Le jeune homme ne pouvait répondre que le jour où il les avait vues à la fenêtre, il avait pris les demoiselles Peyrade pour les filles Storère, et que cette méprise l'avait conduit à une faute qu'il se reprochait. Il se contenta donc de sourire en feignant un air embarrassé.

— Ah ! le cachottier ! ricana Peyrade.

Puis, comme Blanche venait d'aller rejoindre sa sœur, il baissa la voix pour ajouter :

— Et il vient me soutenir qu'il n'a pas encore fait son choix! Je suis certain que, de ce jour-là, vous l'aviez fait, votre choix.

En pensant combien Grondier avait été bref et cérémonieux avec Hélène, lui qui venait de rire et de causer joyeusement avec Blanche, le millionnaire continua en hochant malicieusement la tête :

— Votre choix était si bien fait que, si vous le voulez, je vais vous nommer votre préférée... C'est Bl...

Grondier posa vivement un doigt sur sa bouche pour réclamer le silence de Peyrade qui, au lieu d'achever le nom, souffla bien bas :

— Compris !... Sortons pour en causer dehors à notre aise.

La retraite que proposait le père lui fut grandement facilitée par Blanche, qui, à ce moment, embrassait sa sœur, en disant :

— Comment, ma bonne Hélène, tu as la migraine et tu restes là dans ton coin sans m'en prévenir.

— Ah ! tu souffres, mon enfant... Alors nous nous retirons bien vite, dit Peyrade, empressé à profiter du prétexte.

Et en poussant Grondier vers la porte :

— Vous avez entendu, mon cher? reprit-il, il faut partir tout de suite si vous ne tenez pas à vous faire une ennemie de notre belle malade... Donc, un dernier salut et décampons.

Sans mot dire, Grondier s'inclina devant les jeunes filles et suivit Peyrade qui avait déjà gagné la porte en disant :

— Je vais vous envoyer Nanette, mes enfants.

Il était dans toute la joie de son cœur, ce brave Peyrade. Le choix de Blanche, qu'il croyait avoir été fait par Grondier, semblait lui avoir enlevé un poids énorme de dessus la poitrine. Il soufflait bruyamment, dandinait son torse gigantesque, et il est à supposer que s'il eût rencontré Goberju et qu'il eût voulu octroyer au groom une de ces bourrades qui témoignaient habituellement de sa bonne humeur, il l'eût assommé d'un seul coup, tant sa satisfaction était immense.

Il conduisit tout droit Grondier à sa chambre à coucher, vaste pièce qu'éclairait à peine une veilleuse placée sur le somno, à côté du lit dont les couvertures étaient faites, car il était près de minuit.

Dès le seuil franchi, il se retourna vers le jeune homme, et en lui mettant ses deux grosses mains sur les épaules :

— Voyons, fit-il en riant, il dépend de vous, cher

ami, que je m'endorme heureux... Allons, presto, adressez-moi tout de suite votre demande en mariage... Nous nous connaissons assez pour ne pas faire de cérémonies entre nous.

Mais Grondier qui, autrefois, eût imité sa façon de traiter les choses sérieuses, demeurant grave devant son invitation à parler, le millionnaire s'écria moqueusement :

— Ah ! monsieur tient à ce qu'on fasse de la dignité, alors on va le contenter.

Il se campa sur une jambe rejetée en arrière, redressa sa haute stature, posa sa tête de trois quarts, puis :

— Hein ! fit-il, ai-je assez l'air solennel d'un beau-père ?... Là, maintenant, parlez.

— Mon cher Peyrade, commença le jeune homme, après toutes mes dettes et anciennes folies payées, il me reste encore de la fortune de mon père plus de cent mille livres de rente.

— Passons ces détails oiseux, fit comiquement le manufacturier.

— A cette fortune, il faut aussi joindre le prix de mon étude, car, si je me marie, mon intention n'est pas de rester notaire.

— Passons, passons... allez au fait.

Après un petit temps de silence, Grondier articula d'une voix lente :

— Je vous demande donc la main de mademoiselle Hélène, votre fille aînée.

— Hein !!! fit Peyrade abasourdi par ce nom prononcé quand il en attendait un autre.

Mais, tout aussitôt, comme, au nom d'Hélène, un petit bruit s'était fait entendre dans un coin sombre de la chambre, le colosse s'élança dans cette direction.

Grondier le vit se baisser, puis revenir en rapportant à bout de bras une sorte de gros paquet.

Ce paquet était tout simplement Goberju qui, ainsi suspendu à cinq pieds de terre, bégaya d'une voix humble :

— Je demande bien pardon à monsieur de m'être endormi sur ce fauteuil où je m'étais assis en attendant le retour de monsieur pour le déshabiller.

Sans répondre à cette excuse, Peyrade, soutenant son groom toujours en l'air, marcha vers une fenêtre, l'ouvrit de sa main libre et lança le laquais dans la cour.

Si jamais Goberju avait pensé à se demander de combien le premier étage était élevé au-dessus du pavé de la cour, il est à présumer que cette façon de vérifier la hauteur ne lui était pas encore venue à l'idée... Après un coup sourd et un cri de douleur, qui prouvèrent que l'expérience n'était pas de son goût, on entendit sa voix qui articulait sur un ton hargneux :

— Je me vengerai, grande brute !

Puis il s'éloigna d'un pas lourd et traînant qui témoignait que le pauvre garçon n'était pas de la nature des chats qui, de si haut qu'ils dégringolent, tombent mpunément sur leurs pattes.

## X

Peyrade, sans s'émouvoir de la menace, avait refermé la fenêtre en poussant ce soupir de satisfaction profonde de l'homme qui vient de se soulager, sur le dos d'un autre, d'une colère qui l'étouffait.

En effet, la vive contrariété du millionnaire de voir Grondier lui demander la main d'Hélène au lieu de celle de Blanche, s'était changée en colère quand il avait découvert Goberju qu'il croyait s'être caché pour l'espionner. Puis, à la pensée que le chenapan, qu'il tenait à bout de bras, était assurément le complice de l'inconnu qui avait perdu sa fille, cette colère s'était tourné en fureur insensée... et il avait fait sauter le pas au groom.

Donc, soulagé par son acte de violence, Peyrade revint à Grondier qui n'avait pas eu le temps de s'opposer, tant il avait été prompt et inattendu, à ce mode de faire sortir un domestique curieux.

— Ainsi, reprit-il, vous me demandez la main de ma fille aînée?

— De mademoiselle Hélène, oui, répondit le jeune homme d'une voix grave.

Ce ton, qui ne trahissait ni amour ni simple élan de cœur, surprit le père.

— Ah! çà, fit-il après un petit temps de silence, et votre fameuse épreuve?

— Quelle épreuve?

— Ne m'aviez-vous pas posé cette condition qu'avant de choisir l'une d'elles, vous adresseriez d'abord quelques phrases à chacune de mes filles?

A cette question qui montrait que l'unique mot soufflé par lui à Hélène n'avait pas été entendu par Peyrade, le notaire s'empressa de répondre en souriant :

— Oh! mon cher, vous avez pris la chose trop au pied de la lettre ou, plutôt, vous avez donné à ma demande un sens qu'elle n'avait pas... Il n'était question que de ces phrases de politesse qu'on adresse à une eune fille, ne fût-ce que pour provoquer une réponse

qui vous fasse au moins connaître le son de sa voix.

Peyrade regarda Grondier dans les yeux.

— Alors, dit-il lentement, permettez-moi de m'étonner.

— Pourquoi?

— De ce que vous ayez choisi Hélène qui, précisément, n'a pas ouvert la bouche pour répondre aux dix ou douze mots que vous lui avez dits après lui avoir baisé la main... et qui, sauf une courte phrase à sa sœur, est restée muette tant qu'a duré notre visite.

Grondier s'en tira par une banalité.

— Votre fille m'a plu à première vue, dit-il en tentant de mettre un peu d'enthousiasme dans son intonation.

Et en se donnant un air de timidité :

— Reste à savoir, maintenant, si vous acceptez mon choix, ajouta-t-il.

Grande était la perplexité d'esprit de Peyrade. En entendant le jeune homme, après l'accueil que lui avait fait Hélène, lui désigner sa fille aînée, le soupçon lui était encore revenu que Grondier était ce coupable qu'il avait vainement cherché. Mais comme cette demande en mariage était une réparation, le père, sans rien prononcer qui fît allusion au passé et en vertu de ce dicton : « Tout est bien qui finit bien, » était tout disposé à donner son consentement.

Mais à cette première supposition venait aussi se joindre une seconde. Ne se pouvait-il pas qu'il se trompât sur le compte de Grondier et que le jeune homme fût innocent du crime dont il l'accusait? Alors, bien que des moins scrupuleux, le millionnaire hésitait à donner sa fille sans rien révéler du malheur dont elle avait été la victime.

— Son secret est à elle... je dois donc laisser Hélène

libre d'agir, se dit-il, quand la question de Grondier l'eut mis au pied du mur.

Donc, à haute voix :

— Oh! moi, répondit-il, je n'arrive qu'en second ordre pour décider de votre sort.

— Mais si mademoiselle Hélène agréait ma demande? avança le notaire.

S'en remettre à la décision de sa fille, c'était tout ce que voulait Peyrade, qui se hâta de répondre :

— Que ma fille consente, et il vous sera complètement inutile de me consulter, car vous ne pouvez douter, mon cher, de mon vif désir de voir se conclure ce mariage.

— Ainsi vous m'autorisez à adresser ma demande à mademoiselle Hélène?

— De grand cœur.

— Puis-je me présenter demain?

— Dès la première heure, je préviendrai ma fille de votre visite.

— A demain donc, dit Grondier en se préparant à partir.

— Ouf! me voilà sorti de peine. C'est à Hélène, maintenant, à se tirer d'affaire, pensa Peyrade tout en secouant le cordon de sonnette pour appeler un domestique qui éclairât le départ de Grondier.

— A demain, répéta le jeune homme en serrant la main du millionnaire lorsque le domestique eut fait son apparition.

Le valet, sa lampe au poing et précédant le notaire, allait disparaître quand Peyrade lui donna cet ordre :

— Envoie-moi Goberju pour me déshabiller.

Le domestique s'arrêta aussitôt et, d'un ton craintif, il répondit :

— Goberju? Est-ce que monsieur ignore ce qui est arrivé à Goberju?

— Quoi donc?

— Un malheur, continua le valet en cherchant ses mots avec une prudence remarquable, il est tombé... d'un peu haut... par sa faute... et, bien bêtement... il s'est démis le pied.

— Oh! le douillet! dit, en ricanant, Peyrade que la joie d'être sorti d'embarras avec Grondier mettait en si belle humeur qu'il avait complètement oublié la menace du groom.

Le notaire, aux premiers mots de son porte-flambeau, avait retardé sa retraite. Après avoir assisté à la manière expéditive dont Peyrade usait pour faire sortir les gens, il était curieux de savoir ce qu'il en était advenu.

— Alors maître Goberju a été se coucher dans sa chambre? demanda le millionnaire.

— Non, monsieur. Il est parti.

La grande faveur dont jouissait Goberju près de son maître lui avait créé autant d'ennemis que la maison comptait de domestiques. Celui que Peyrade interrogeait était un des plus acharnés. Aussi, tout en continuant de bien étudier ses mots, ne manqua-t-il pas l'occasion de dauber sur le compte du groom.

— Oui, monsieur, continua-t-il d'un ton indigné, il est parti, dans un fiacre qu'il s'était fait amener... il est parti après avoir menacé monsieur devant nous tous qui étions révoltés de son ingratitude.

— Oh! oh! fit gouailleusement le manufacturier, alors il me faudra trembler quand ce drôle va sortir de l'hôpital... car je suppose que c'est à l'hôpital qu'il s'est fait conduire.

Non, monsieur... si bas qu'il ait donné l'ordre au

cocher de fiacre, j'ai entendu l'adresse qu'il indiquait.

— Quelle était cette adresse?

— Celle de M. de Roudiac.

— Et que diable Goberju va-t-il faire chez Roudiac? dit Peyrade en consultant Grondier du regard.

Ce dernier haussa les épaules en homme qui ne sait aucune réponse à faire.

Le géant étouffa, de la main, un énorme bâillement, puis il ajouta d'une voix traînante :

— Ma foi! j'ai trop envie de dormir pour me donner la fatigue de chercher ce soir le motif qui a conduit Goberju chez Roudiac. Allons, à demain, mon cher Grondier, je tombe de sommeil.

Le notaire suivit le domestique qui s'en allait tout heureux d'avoir démoli l'influence du groom.

Dix minutes après, Peyrade s'endormait comme un bienheureux, d'un sommeil paisible, si exempt de mauvais rêves, qu'il ronflait encore le lendemain, à dix heures du matin et qu'il ne se serait peut-être pas encore réveillé s'il n'avait été tiré de son somme par la sensation de doigts qui lui serraient le poignet.

Au mouvement qu'il fit pour se dégager, une voix railleuse prononça ces mots :

— Eh bien! cher monsieur... c'est moi qui viens vous rendre la petite visite quotidienne stipulée dans notre pari... Ah! vous dormez encore! Vous avez tort, trop de sommeil épaissit le sang, et alors, crac! l'apoplexie.

En ouvrant les yeux, Peyrade reconnut, près de son lit, la maigre personne du docteur Baudraie qui était en train de lui tâter le pouls.

C'était là, nous croyons inutile de l'affirmer, un réveil désagréable pour Peyrade. Le sourire aimable, dont le docteur accompagnait ses paroles, lui apparut

comme une affreuse raillerie et il promena, autour de la chambre, ses yeux dont la peur avait brusquement chassé le sommeil.

— Hein! répéta Baudraie, vous ne m'attendiez pas de si bonne heure?... En revenant de visiter un blessé, pour lequel on est venu me réclamer ce matin, comme je passais devant votre porte, l'idée m'a pris de monter chez vous... Mais que cherchez-vous donc autour de la chambre?... Ah! j'y suis! mes témoins, n'est-ce pas?... A quoi bon les déranger? Je n'aurai à les appeler que dans le où il faudrait constater que la peur vous a poussé à me fermer votre porte, ce qui vous ferait perdre le pari..., à la grande joie de la galerie qui prétend que vous n'irez pas jusqu'au bout.

Le docteur touchait juste; car, sans cette galerie maudite dont l'orgueil de Peyrade redoutait les plaisanteries, le millionnaire, depuis cinq minutes, aurait eu déjà sauté à bas du lit pour courir prendre, dans son secrétaire, les vingt mille francs qui l'eussent débarrassé de ce grand fantoche de Baudraie dont la vue seule lui faisait froid dans la moelle des os.

Pendant la longue tirade du médecin, il était resté si abasourdi par son apparition, qu'il n'avait pas encore dégagé son poignet des doigts de son visiteur. Ce dernier, après une courte pause, reprit sur un ton alarmé :

— Diantre! je ne suis pas content de votre pouls... mauvais!... Celui de mon condamné à l'apoplexie est tout pareil aujourd'hui. Prenez garde! cher monsieur. Ne vous frappez pas l'imagination, parce que, vous savez? du jour au lendemain, prrout! plus de Peyrade... Evitez, surtout, les émotions violentes.

Nous ne saurions exprimer l'air et le ton de bonhomie qu'avait le docteur en débitant ses conseils.

— Oui, appuya-t-il, pas d'émotion violente comme celle, par exemple, de jeter les gens par la fenêtre.

A ces mots, le millionnaire, de plus en plus interloqué, tourna vers Baudraie un regard qui semblait lui demander comment il était déjà au fait de cet événement de la nuit. Sans doute que le médecin n'était pas en veine d'explications, car il poursuivit sans répondre à cette question muette :

— Oui, je sais bien, on est en fureur et on se dit : « Cela me soulagerait de jeter mon homme par la fenêtre, » et alors, paf!.. Eh bien, pas du tout! cela est dangereux... pour la santé d'abord, quand on est apoplectique... et ensuite autrement.

— Autrement? répéta le manufacturier en sentant un danger sous cet adverbe.

— Oui, autrement; car, dans ce mouvement de colère, on ne réfléchit pas que celui qu'on fait ainsi passer par la fenêtre peut connaître bien des secrets mignons qu'il ira ensuite par vengeance conter à tous venants... ainsi que le faisait tout à l'heure ce pauvre diable,blessé, pour lequel on était venu me chercher de la part de M. de Roudiac, un ami de Maucieux et de vous.

— Vous avez vu Goberju? s'écria vivement Peyrade, jugeant inutile de jouer au fin.

— Comme vous le dites, cher monsieur... Et, là, vraiment! vous avez eu bien tort de lancer par la fenêtre un garçon aussi bavard... oh! mais, bavard, que, sur mon honneur! c'est à ne pas croire ce qu'il raconte.

— Puis, sautant d'un sujet à un autre :

— Ah! çà, s'écria le docteur, vous mariez donc une de vos filles?

— C'est Goberju qui vous a donné cette nouvelle?

— Dame! ce garçon a payé assez cher le plaisir de

vous l'avoir entendu dire pour qu'il puisse se croire en droit de propager la nouvelle. Seulement...

Ce second adverbe sur lequel Baudraie s'était arrêté sans continuer fit dresser l'oreille à Peyrade.

— Seulement... quoi? dit-il.

— Seulement, à propos de ce mariage, méfiez-vous de la langue de Goberju... Je sais fort bien que c'est une pure calomnie, mais il récite je ne sais quelle histoire qui rappelle à s'y méprendre la malheureuse aventure des demoiselles Storère dont je vous parlais hier quand nous avons causé de l'infâme lâche qui les a perdues.

Là-dessus, Baudraie, certain qu'il avait allumé dans le cœur de Peyrade une de ces rages d'autant plus violentes qu'elles sont comprimées, fit de la main un petit salut amical à son client forcé en disant de sa voix joyeuse :

— A demain, cher monsieur. Je suis aux regrets de vous quitter, mais nécessité fait loi.

Et, sans attendre un mot de Peyrade, il enfila la porte et gagna l'escalier, qu'il descendit en se frottant les mains et en murmurant :

— Mon homme était bleu de fureur. En quinze ou vingt matinées comme celle-ci, je l'aurai expédié dans l'autre monde.

La porte venait de se refermer sur Baudraie que Peyrade s'était élancé de son lit. Ainsi que l'avait dit le docteur, il étouffait de colère. En cinq minutes il fut habillé. Il avait hâte de courir chez Roudiac pour y retrouver Goberju.

— J'avais raison, grondait-il, de le soupçonner d'avoir été le complice de celui qui a déshonoré ma fille... il faudra qu'il me livre le nom de cet homme.

Au moment de partir, il se souvint de l'entrevue

avec Hélène qu'il avait promise à Grondier, et se demanda s'il ne fallait pas d'abord prévenir son enfant de la visite du jeune homme.

— Non, se dit-il. De ce que je vais contraindre Goberju à m'avouer dépendra ma conduite avec Grondier car, peut-être, si le séducteur d'Hélène est homme à réparer sa faute par le mariage, il me faudra retirer la parole que j'ai donnée au notaire.

Il partit donc sans avertir sa fille ; mais aussi en oubliant de donner à ses gens la consigne de ne pas laisser Grondier parvenir jusqu'à Hélène, s'il se présentait avant son retour.

Quand il arriva chez Roudiac, un imperceptible sourire de triomphe passa sur les lèvres du chevalier d'industrie à la vue de son visiteur comme si, d'avance, il eût été certain de le voir apparaître chez lui.

— Vous avez donné, paraît-il, l'hospitalité à mon laquais ? débuta Peyrade d'un ton rogue.

—C'est la vérité, avoua Roudiac sans paraître avoir remarqué l'intonation de la voix du questionneur. Hier soir, ce malheureux Goberju m'est arrivé clopin-clopant et à demi mort de peur du traitement un peu... cavalier qu'il avait subi... il était trop tard pour le renvoyer, d'autant plus que, blessé grièvement, il était incapable de marcher. Je lui ai donc permis de s'étendre sur ce divan où il a passé la nuit.

— Et puis ? articula sèchement Peyrade.

— Et puis... quoi? fit Roudiac d'un ton calme.

— Qu'a-t-il dit ?

— A qui ? demanda Roudiac d'un ton surpris.

— A vous, parbleu !

— Mais, me croyez-vous donc homme à passer ma nuit à causer avec un laquais ? J'ai laissé votre Goberju geindre dans cette pièce, et je me suis en-

fermé dans ma chambre à coucher où j'ai dormi d'une seule traite jusqu'à ce matin, huit heures, moment où j'avais affaire en ville... Je suis donc sorti en promettant à votre domestique, qui m'en suppliait, de lui envoyer un médecin.

— Et vous avez prévenu M.Baudraie ?

— En fait de médecins, la liste de ceux que je connais se réduit uniquement à l'aimable docteur que j'ai eu le plaisir de voir, pour la première fois, hier, à votre table... Tout naturellement, j'ai donc songé à lui et, comme l'hôtel de Maucieux était sur mon chemin j'ai fait prier M. Baudraie de venir voir le blessé.

— Et il est venu ?

— Oui, m'a-t-on dit.

— N'étiez-vous donc pas présent à cette visite ?

— N'ai-je pas eu le plaisir de vous dire, tout à l'heure, qu'à ce moment-là j'avais affaire en ville ? articula poliment Roudiac.

— De sorte que vous ne savez rien ?

— Rien ?... Qu'entendez-vous par là ?

— Rien de l'opinion du docteur sur l'état plus ou moins grave de Goberju, dit Peyrade n'osant pas aborder franchement la question.

Puis, en faisant quelques pas vers la porte de la pièce voisine, il ajouta en riant :

— Du reste, je vais m'assurer par moi-même si mon drôle ne se fait pas plus blessé qu'il l'est véritablement... Je crois qu'un billet de mille francs sera un cataplasme excellent qui lui rentra l'usage immédiat de son pied.

— Où allez-vous donc ? demanda Roudiac en étendant la main.

— Voir Goberju... qui est là, m'avez-vous dit ?

— Qui était là, oui ;... mais qui n'y est plus.

— Il est parti ?

— Parti non... C'est le docteur qui, jugeant son état grave, l'a fait emporter pour l'avoir sous la main.

— Emporter... où ?

— Chez M. de Maucieux.

Peyrade regarda Roudiac dans les yeux pour s'assurer qu'il disait vrai, et cet examen dut le satisfaire, car il reprit :

— Alors je pars de ce pas chez M. de Maucieux... Pardonnez-moi d'être venu vous importuner, mon cher.

Il tendit la main à Roudiac qui la lui serra chaleureusement en disant :

— Je passerai tantôt chez vous pour savoir si le docteur vous aura rendu son malade.

Peyrade revint lentement sur ses pas en se demandant s'il devait aller chez Maucieux.

Son audace le conseilla mal en lui soufflant que tout ce que Goberju pouvait avoir à dire il devait déjà l'avoir dit et redit au docteur, qui, en habile homme, avait profité de la rancune du groom pour lui tirer les vers du nez. Il était donc inutile de courir après son laquais qui, en se sentant, chez Maucieux, à l'abri de sa vengeance, le braverait impunément. Mieux valait donc attendre les événements.

— Le plus pressé pour le moment est de me trouver chez moi à l'arrivée de Grondier, pensa l'imprudent qui, ainsi bien résolu à l'expectative pour ce qui le menaçait du côté de Goberju, reprit la route de son domicile.

Fort et sanguin comme il l'était, le colosse ne pouvait, sans fâcheux résultat, avoir passé par les crises de cette rage concentrée qui le torturait depuis deux

heures. A se sentir la tête un peu lourde, son imagination s'effraya.

— Ce maudit docteur aurait-il raison ? se demanda-t-il en portant la main à son front brûlant.

En le voyant arriver, son concierge s'était empressé de se mettre sur le seuil de la loge pour le saluer au passage.

— M. Grondier ne s'est pas encore présenté ? s'informa le maître, bien qu'il comptât sur une réponse négative.

— Pardonnez-moi, monsieur.

— Ah ! il est ici ? fit-il, contrarié d'avoir été devancé par le notaire.

— Non, monsieur, il est reparti. Sa visite a duré tout au plus vingt minutes.

Ce renseignement inquiéta Peyrade. Dans le prompt départ du notaire, il vit la fuite d'un homme qui avait brusquement renoncé à ses projets, et il pensa aussitôt que sa fille, à la demande de sa main faite par Grondier, avait loyalement répondu par la confidence du secret de son passé.

— Elle aura été trop franche, se dit-il.

Grande fut donc sa surprise, à sa rentrée dans son appartement, d'y trouver Hélène qui l'attendait. La jeune fille était grave et triste, mais ne semblait être nullement en proie à cette émotion que son père croyait trouver en elle après la scène qu'il supposait avoir dû se passer.

Ce fut Hélène qui, avec son faible sourire, le premier que son père eût vu apparaître sur ses lèvres depuis une année, entama l'entretien en demandant :

— C'est bien avec ton autorisation, père, que M. Grondier est venu, ce matin, me demander ma main ?

— Oui, mon enfant.

— Et c'est à lui, à lui seul, n'est-ce pas, qu'il faut attribuer l'idée de ce mariage? articula lentement Hélène.

— Oui, mon enfant, redit le père, hésitant à interroger à son tour.

— Tu ne l'as pas contraint à cette démarche par des menaces, par une pression quelconque? appuya la jeune fille.

L'insistance des questions d'Hélène avait déjà donné l'éveil à Peyrade. Il tressaillit à cette dernière phrase qui transformait un doute vague en une presque certitude.

— Des menaces? une pression? répéta-t-il en la regardant. Avais-je donc le droit d'en user ainsi avec Grondier?

Au lieu de répondre directement, la jeune fille continua :

— Apprends donc que j'ai accepté l'offre de M. Grondier... et, maintenant que tu m'affirmes n'avoir pesé en rien sur sa demande, je suis heureuse d'avoir dit oui.

— Alors??? fit Peyrade dont une foule de questions, qu'il n'osait prononcer, brûlaient les lèvres.

Hélène comprit tout ce que demandait son père par cet unique mot et, en rougissant, elle prononça d'une voix qui tremblait:

— Entre M. Grondier et moi, il n'était besoin d'explications ni de confidences.

— C'était donc lui!!! gronda Peyrade dont la haute taille se redressa et les poings se crispèrent de fureur.

Mais cette colère s'éteignit subitement à la pensée que la conduite récente de Grondier imposait le pardon et l'oubli du passé. Néanmoins il ne put s'empêcher de murmurer :

— Pourquoi ne me l'as-tu pas avoué plus tôt?

— Plus tôt? répéta Hélène. Savais-je le nom et la

position de celui que, tant de fois, tu m'as demandé de te désigner? Je ne connaissais de lui que son visage, entrevu à la lueur d'un éclair alors que je m'évanouissais entre ses bras... Hier, quand tu nous a annoncé pour le soir, la visite de M. Grondier, j'ignorais en présence de qui j'allais me trouver. A son entrée, je le reconnus aussitôt. C'était bien là le visage dont chaque trait était resté dans ma mémoire. Je tremblais de tout mon corps lorsqu'il s'approcha de moi. Mais comme une fatale ressemblance pouvait m'abuser, je doutais encore quand M. Grondier, par un seul mot, prononcé tout bas en me baisant la main, eut la franchise de se trahir.

Un des dictons de Peyrade, nous l'avons déjà cité, était : « Tout est bien qui finit bien. » Aussi, tout joyeux de ce dénouement heureux qui s'annonçait, il voulut en savoir la date.

— Et à quand le mariage? demanda-t-il.

— C'est à toi de fixer le jour, cher père.

— Oh! si cela ne dépendait que de moi, ce serait demain, mais il y a un tas de formalités à observer... Fixons la chose à un mois... Veux-tu, mon enfant?

— Comment? les formalités exigent un temps si long?

— Oh! non. En dix jours, on en est débarrassé.

— Alors, nous nous marierons dans dix jours, dit Hélène d'un petit ton décidé.

— Oh! oh! fit gaiement Peyrade, vous êtes donc bien pressée, mademoiselle? Est-ce que vous avez déjà si complètement pardonné au coupable que vous trouviez cruel de le faire attendre?

Hélène secoua sa jolie tête.

— Ce n'est point lui que je veux ne pas faire attendre, dit-elle d'une voix émue.

— Qui donc alors ?

La jeune fille baissa les yeux et bien bas :

— Mon fils, dit-elle. Mon fils qui n'a pas encore reçu le premier baiser de son père.

Sans doute que Peyrade, en désespoir de jamais trouver celui qui avait déshonoré sa fille, avait songé à écarter de la vie d'Hélène le souvenir vivant du malheur qui l'avait frappée, car, en entendant parler de l'enfant, il demanda aussitôt :

— Alors, ce que j'avais décidé à son sujet ne te convient plus ?

Hélène fit de la tête un signe négatif.

— Nous n'avons pas le droit de priver un fils des caresses de son père... Puisque M. Grondier m'épouse, je...

— Tu lui as donc tout révélé ? interrompit Peyrade.

— Non, dit la jeune mère en souriant, ma seule vengeance, envers mon futur mari, sera de ne lui avoir appris son bonheur qu'au dernier moment... il ne saura qu'il est père que la veille du mariage.

Les mièvreries du sentiment étaient choses inconnues à Peyrade, qui répliqua fort prosaïquement :

— La veille, soit ! mais, pas plus tard, ma mignonne, car il faut que Grondier reconnaisse son fils dans le contrat.

Si les délicatesses du cœur étaient ignorées du millionnaire, sa fille n'était pas plus forte sur les formalités légales et leurs paperasses. Elle ne fit donc aucune attention aux derniers mots de son père, tant elle était pressée de lui dire :

— Tu me promets bien, petit père, de me laisser le plaisir d'annoncer la nouvelle à M. Grondier ?

— C'est convenu, ma chérie, je n'en ouvrirai pas la bouche jusqu'à l'heure du contrat.

Puis, en éclatant de rire, Peyrade ajouta :

— Il faut avouer que Grondier n'est guère curieux.

— Parce que? demanda Hélène n'ayant pas soupçon de la grossièreté triviale de cette réflexion paternelle.

Si brute qu'il était, Peyrade eut pourtant honte de s'expliquer trop carrément, et il voulut parler au figuré.

— Dame! ma bellotte, dit-il, ton Grondier m'a tout l'air d'un homme qui, après avoir enfoui un marron en terre, n'a pas l'air de se douter qu'il peut en être résulté un marronnier.

Pendant qu'il était en veine de bêtise, il ajouta :

— Vrai de vrai, fillette, Grondier ne t'a pas soufflé un petit mot à ce sujet?

— M. Grondier m'a demandé en termes couverts de lui pardonner une faute commise dans une heure d'égarement; puis, pour ne pas éveiller trop longtemps un souvenir qui m'était douloureux, il m'a aussitôt parlé mariage. En insistant sur la réparation, c'était aussi rappeler la faute, mais sans m'exposer à rougir.

Dans cette phrase, il y avait une leçon, bien involontaire de la part d'Hélène, pour ce père dont la curiosité froissait la pudeur de sa fille. Peyrade la comprit et se hâta de rompre l'entretien par cette conclusion :

— Donc à dix jours le mariage.

Le soir même, le manufacturier, en présence de Grondier, annonça l'union projetée à quelques visiteurs réunis dans son salon. Du nombre était Roudiac qui, après avoir adressé ses félicitations au beau-père et au gendre futurs, s'en alla en se disant tout joyeux :

— Hélène sera à moi... il est grand temps d'allumer le pétard.

Les quatre ou cinq amis auxquels Peyrade avait annoncé le mariage de sa fille colportèrent partout la nouvelle. C'était, disait-on, un mariage à la fois d'amour et d'argent. Le délai, si bref, de dix jours attestait la hâte des fiancés à se voir unis, et chacun savait que la dot de deux millions, apportée par Hélène, n'était, en somme, que l'équivalent des cent mille livres de rente du fiancé.

Un des premiers à féliciter Peyrade sur le mariage de son enfant fut le docteur Baudraie qui, le lendemain, autorisé par son pari, vint faire sa visite à son condamné. Celui-ci était trop joyeux de la tournure des événements pour prendre d'une manière aussi lugubre que la veille l'apparition du médecin. Par fanfaronnade il se fit caustique et, comme le docteur parlait de cette date de dix jours, il répliqua d'un ton goguenard :

— Oui, dix jours. Ne faut-il pas que je me presse puisque je dois être en terre dans un mois?

— Non, non, pas dans un mois, dans vingt-huit jours, mon cher monsieur : car nous avons déjà deux jours d'écoulés. Donc, vingt-huit. Peut-être même nous quitterez-vous avant si vous ne tenez pas compte de mon conseil d'hier.

— Quel conseil ?

— Celui d'éviter les émotions violentes.

Il était charmant de gaieté et de bonhomie, le brave Baudraie, en disant cela. Peyrade se piqua au jeu et voulut jouer aussi sa partie. Il prit donc une physionomie de terreur affectée et fit trembler sa voix pour s'écrier :

— Comment, docteur, est-ce que vous rangez dans la série des émotions violentes le plaisir qu'éprouve un père à marier sa fille?

— Qui sait! fit Baudraie en caressant son énorme nez, j'ai comme un pressentiment que Goberju vous mettra tant de poivre sur ce plaisir-là que vous en éternuerez trop fort.

Au nom de son groom, que la satisfaction lui avait fait oublier, la gaieté factice du maître s'éteignit subitement.

— Ah! oui, fit-il d'un ton dédaigneux, je ne pensais plus que vous gardez ce drôle sous votre coupe pour écouter toutes les infamies qu'il lui plaît de conter sur moi ou les miens.

— Mais non, mais non, débita gentiment Baudraie, double erreur de votre part, excellent monsieur. D'abord je ne garde pas ce garçon, vu qu'il a décampé de chez M. de Maucieux, deux heures après que je l'y avais installé, pour aller dans je ne sais quel coin d'où, probablement, il est plus à portée de jeter des pierres dans votre jardin. Voilà mon d'abord. Ensuite... tenez-vous beaucoup à savoir l'ensuite ?

— Comment donc! articula Peyrade d'une voix railleuse, bien qu'il sentît une angoisse secrète lui pincer le cœur.

Le docteur sembla hésiter à parler.

— Eh bien! fit le millionnaire.

— C'est que je ne voudrais pas être le premier à vous empêcher de suivre mon conseil d'éviter les émotions violentes.

— Voyons, j'attends votre ensuite, prononça Peyrade d'un ton sec et impatient.

— Ensuite, donc, vous accusez Goberju bien à tort d'inventer des calomnies sur vous et les vôtres. Il ne dit que des choses bêtes, triviales, sans queue ni tête. Il a dans la bouche des proverbes de boulanger.

— De boulanger? répéta Peyrade, étonné du mot.

— Oui... à propos de ce mariage qui cause votre joie... et la sienne, du reste, car il riait comme un fou en répétant le nom de M. Grondier, votre futur gendre, qu'il faisait suivre de cette réflexion... de boulanger: « Ce n'est pas celui qui a chauffé le four qui a cuit le pain... » Hein ! Comprenez-vous ?

— Non, prononça sincèrement le millionnaire.

Mais, ce disant, son visage accusait une telle appréhension d'un danger inconnu que le docteur, qui l'observait, jugea utile de cesser l'entretien.

— Encore un papillon noir que je lui ai mis en tête... Bon pour l'apoplexie, pensa-t-il.

Sur ce, il fit, de son grand corps, une belle révérence, en disant :

— Votre serviteur, cher monsieur.

Mais il ne put exécuter sa retraite, car il fut saisi au bras par Peyrade, qui s'écria :

— Par grâce ! docteur, encore un mot.

L'accent du misérable était si suppliant que Baudraie s'arrêta. Il n'avait plus devant lui ce personnage brutal, grossier, bravache, qui le narguait tout à l'heure. C'était un père, blême d'effroi, qui tremblait pour sa fille.

— Expliquez-vous, docteur, bégaya-t-il, quel danger plane sur mon enfant ? Vous ne pouvez en vouloir à Hélène ! Me punir dans la personne de ma fille ne serait pas d'un ennemi généreux...

— Je ne suis pas votre ennemi, monsieur, je suis votre justicier, interrompit Baudraie d'une voix grave et sévère. Vous avez commis un crime infâme pour le châtiment duquel je me suis substitué à la Justice qui, faute de preuves suffisantes, vous aurait laissé impuni... Du fond de ma conscience, je vous ai condamné à mort... et vous mourrez, j'en suis certain, car, à

juger par le malheur qui vous attend, le ciel est pour moi.

— Un malheur ! balbutia Peyrade, oubliant de se défendre pour ne songer qu'à sa fille, un malheur qui menace Hélène, n'est-ce pas ?

— Oui, une épouvantable souffrance lui est réservée, prononça tristement Baudraie.

— Mais Hélène est innocente de mon crime... ne la frappez pas !... Tenez, monsieur, vous m'avez dit que vous m'aviez condamné à mort... Eh bien ! je vous jure de me tuer le lendemain de ce mariage que vous aurez laissé se conclure... Ce mariage est nécessaire à la vie de mon Hélène... Ne le brisez pas, car elle en mourrait... Pitié pour elle ! pitié !

Et le colosse, les mains jointes, se courba et tomba à genoux aux pieds du docteur.

— Dieu m'est témoin que le malheur de votre fille n'avait pas été prévu par moi dans le châtiment que je vous ai réservé. Je ne l'ai pas appelé... et je ne puis l'empêcher, dit le médecin attendri.

Peyrade se prit les cheveux à poigne-mains et avec un accent dont nous ne saurions exprimer l'intonation déchirante :

— Que faut-il donc faire pour la sauver, mon Dieu ? cria-t-il.

Baudraie hésita un instant.

Enfin il se laissa vaincre par le désespoir paternel de cet homme qui plaidait pour une innocente.

— Retrouvez Goberju, dit-il. De ce laquais seul dépend le malheur de votre enfant... Avec votre fortune, vous le ferez facilement taire.

Baudraie s'éloigna en laissant Peyrade, accroupi sur le parquet et répétant, tout hébété par la douleur :

— Où est-il, Goberju ? Goberju, où est-il ?

Bonne était la cachette où se tenait le groom, car il resta introuvable pour Peyrade pendant les huit jours que celui-ci prodigua l'or à tous les gens qu'il mit en campagne à sa recherche.

— Si je le déniche, je vous l'amènerai pieds et poings liés, avait promis Roudiac auquel Peyrade avait fait part, sans lui donner d'explications, de son désir immense de retrouver le groom.

— Si vous le découvrez, annoncez-lui que je ferai sa fortune, avait ajouté le millionnaire.

Or, Roudiac qui ne songeait qu'à la sienne, se souciait peu de voir son complice gagner une fortune dont, à coup sûr, il ne lui proposerait pas le partage et, comme il avait la certitude qu'à indiquer la retraite de Goberju, il perdrait une partie qu'il avait en mains presque gagnée, il se garda bien et d'avertir le groom et d'apprendre à Peyrade que, pour la seconde fois, le fugitif s'était réfugié chez lui.

Ceux qui, en parlant du mariage d'Hélène et de Grondier, avaient annoncé que c'était un mariage d'amour, n'avaient eu que le tort d'avoir raison un peu trop tôt. Pendant ces huit jours, que Peyrade employa vainement à la recherche de Goberju, l'amour s'était glissé doucement dans le cœur des fiancés. Auprès d'Hélène, le délire brutal, qui avait jadis égaré Grondier, s'était transformé en un sentiment doux, pur, chaste, qui rendait le jeune homme timide. Si pénible qu'avait été le passé pour elle, Hélène avait, peu à peu, senti naître, au plus profond de son cœur, une indulgence qui avait plaidé la cause de Grondier en donnant à sa conduite coupable l'égarement d'une violente passion. Et puis, il faut le dire, le notaire était joli garçon. Ses yeux, que l'amour éclairait, plongeaient si tendrement dans le regard de sa future, qu'il

arriva que la jeune fille oublia tout à fait ce passé funeste pour ne penser qu'à l'avenir qui lui promettait le bonheur.

Pendant cette semaine, dont toutes les soirées virent Grondier venant faire sa cour à Hélène, il se fit donc, que les deux ou trois fois que le jeune homme, pour mieux témoigner de son repentir, voulut rappeler la scène de Fontainebleau, Hélène lui posa vivement sur les lèvres sa main mignonne en disant :

— N'avons-nous pas, devant nous, toute la vie pour en parler?

A tous ces entretiens, Peyrade avait assisté en s'efforçant de cacher l'angoisse d'épouvante qui le minait. Vingt fois par heure cette pensée lui bourdonnait au cerveau :

— Dans quelle tempête leur bonheur va-t-il donc sombrer?

Le soir du huitième jour, après le départ de Grondier, quand le père et la fille se retrouvèrent seuls, Hélène, en tendant le front à Peyrade pour qu'il y mît son baiser de bonne nuit, dit d'une voix émue à son père :

— Nous nous marions dans deux jours. C'est donc demain que je lui apprendrai qu'il a un fils.

Soit par pitié pour la fille, soit qu'il crût que l'horrible anxiété qui torturait le père suffisait amplement pour amener l'accomplissement de sa prédiction lugubre, Baudraie, pendant la semaine qui venait de s'écouler, s'était abstenu de sa visite matinale à Peyrade.

De fait, le docteur avait bien raison de ne pas tourmenter sa victime et de s'en rapporter à la terreur qui allait croissant dans le cerveau du millionnaire à mesure que la date du mariage se rapprochait. Jour

et nuit, la pensée incessante qu'une catastrophe menaçait son enfant lui avait donné une impatience fiévreuse qui lui faisait souhaiter d'entendre sonner l'heure de ce mariage, tout en redoutant qu'elle arrivât.

— Quelle est cette vengeance de Goberju ? se répétait-il cent fois durant ses longues nuits d'insomnie.

Le matin de ce jour qu'Hélène avait choisi pour sa révélation au jeune notaire, Peyrade, brisé par la fatigue, avait fini par s'endormir au point du jour. Ce sommeil n'avait pas encore une heure de durée quand il fut interrompu par un valet de chambre qui, tout en secouant le bras de son maître, répétait d'une voix qui montait de ton au fur et à mesure que Peyrade sortait de sa lourde torpeur :

— Monsieur, monsieur, c'est le docteur Baudraie.

Pris d'une fureur violente à ce réveil forcé, Peyrade, dont les idées n'avaient pas encore leur lucidité, commit une imprudence.

— Allez au diable, toi et ton Baudraie ! gronda-t-il en se renfonçant dans son oreiller pour retrouver le sommeil.

Mais, à défaut du sommeil qui avait fui, une réflexion lui vint, et cinq minutes n'étaient pas écoulées qu'il sonnait à tour de bras pour rappeler le domestique qui, après la façon hargneuse dont son annonce avait été accueillie, s'était empressé de se retirer sur la pointe du pied.

— Excuse-moi près du docteur de l'avoir fait attendre et prie-le d'entrer, commanda Peyrade au valet que le carillon avait ramené.

— M. Baudraie n'est plus là, annonça le domestique.

— Tu l'as donc renvoyé ? sextuple imbécile ! hurla

le maître s'en prenant à un autre de sa propre faute.

— J'ai exécuté l'ordre de monsieur.

La crainte que lui inspirait le médecin éteignit la colère de Peyrade qui demanda :

— Alors M. Baudraie s'est retiré mécontent ?

— Du tout, monsieur. Il a souri après m'avoir entendu lui annoncer que vous n'étiez pas visible, et il est parti en disant : « Bon ! alors je vais chercher mes témoins pour qu'ils constatent que la peur m'a fait refuser la porte. »

Sans s'en douter, le domestique écorchait en son endroit sensible l'amour-propre stupide et féroce de Peyrade.

— Aussitôt que ces messieurs arriveront, tu les introduiras. Je tâcherai de réparer ta maladresse, prononça-t-il sèchement en congédiant son domestique.

Une heure après, habillé de pied en cap, il attendait l'ennemi dans son fumoir dont la porte s'entr'ouvrit bientôt pour laisser passer la tête de Baudraie qui, avec son éternel sourire et sa voix gouailleuse, prononça ces mots :

— Je viens, en présence de mes témoins, vous réclamer les vingt mille francs du pari que vous avez perdu, cher monsieur, puisque ma visite ne vous est plus agréable.

Ensuite, se tournant vers le couloir par lequel il était arrivé :

— Entrez donc, messieurs, entrez donc, ajouta-t-il en s'adressant à ceux qui attendaient derrière lui.

Roudiac et Grondier apparurent en riant.

— Ah çà ! fit Roudiac, est-il bien vrai, ainsi que nous l'affirme le docteur, que vous ayez renoncé au pari... et que la peur vous soit venue ?

C'était faire sentir vivement l'éperon à l'orgueil du malheureux, qui se cabra immédiatement.

— Oh ! oh ! dit Peyrade en ricanant, monsieur Baudraie a-t-il donc un si pressant besoin de vingt mille francs qu'il profite aussi vite de la bévue d'un domestique qui a mal interprété un ordre ?

— Est-ce que « monsieur n'est pas visible » veut dire que les portes vous sont grandes ouvertes? demanda Baudraie d'un ton railleur. S'il en est ainsi, j'ai eu tort de prendre au pied de la lettre une réponse qui, aux termes de notre gageure, me faisait pari gagné... De là est venu ma hâte à aller requérir mes témoins, toujours aux termes de la gageure, pour qu'ils constatassent ma victoire.

Cela dit, Baudraie adressa un petit salut de tête aux témoins, puis il ajouta :

— Je dois reconnaître que ces messieurs se sont mis à ma disposition avec un empressement louable dont je dois surtout remercier M. de Roudiac.

Il déplut à celui qui venait d'être nommé d'être ainsi placé en vedette.

— Pourquoi surtout moi? demanda-t-il d'un ton rogue.

— Mais parce que votre empressement est tout désintéressé... Tandis que M. Grondier, tout en ayant l'air de se mettre à ma disposition, profitait de l'occasion qui lui était offerte de venir dans cette maison, qui renferme une personne adorée et assez jolie pour qu'on aime mieux la voir deux fois plutôt qu'une dans la même journée.

— Ma foi ! fit Grondier en riant, j'avoue que le docteur a deviné juste. Mon ardeur à le suivre n'avait rien qui lui fût personnel.

— Vous l'entendez? dit Baudraie en revenant à Rou-

diac, vous voyez bien que j'avais raison en vous adressant la plus grosse part de mes remerciements... Si vous êtes venu, c'est pour tenir la parole donnée... Et je vous rends cette justice de reconnaître que vous n'avez pas mis la moindre hésitation à m'accompagner. A ma première parole, vous aviez déjà le chapeau sur la tête.

Plus le médecin appuyait sur l'empressement de Roudiac, plus ce dernier semblait mal à l'aise. Sa promptitude à se rendre à l'appel du docteur avait été véritable; mais par cela qu'elle avait une cause inavouable, il ne tenait pas à ce qu'elle fût tant prônée devant Peyrade dont le regard s'attachait tout étonné sur lui.

— Ce bavard maudit va me compromettre si je laisse Peyrade réfléchir, pensa-t-il.

Aussi tout haut :

—Oui, se dépêcha-t-il de dire, j'avoue avoir témoigné un certain zèle à venir, mais c'était un zèle de curiosité, car il me semblait impossible que la peur eût fait renoncer M. Peyrade à son pari.

— N'est-ce pas? s'écria vivement le millionnaire dont l'amour-propre se sentit caressé.

Roudiac, se voyant sur un terrain solide, crut bon d'insister et continua :

— Et pendant que vous êtes en train de me rendre ustice, docteur, ne pouvez-vous ajouter que, durant toute la route, j'ai répété que je ne croyais pas à une reculade de mon ami ?

—Merci ! merci ! fit chaleureusement Peyrade.

— Cela est vrai, confessa Baudraie. Vous avez eu perpétuellement ce refrain d'étonnement sur les lèvres... excepté pourtant pendant les quelques minutes où votre surprise a changé de cause.

— Changé de cause? répéta Peyrade sur un ton curieux qui demandait une explication.

Sans doute que le fait auquel le docteur faisait allusion ne semblait pas à Roudiac être de nature à ce qu'on appuyât trop dessus, car la dernière phrase du médecin lui fit monter au front le rouge d'une colère concentrée.

— Cet homme remarque donc tout! se dit-il.

Pour rompre les chiens, il reprit en s'adressant à Peyrade auquel il tendit la main :

— Ainsi, demanda-t-il, tout ce malentendu provient de la bêtise d'un domestique qui a mal compris un ordre?

Mais Baudraie n'était pas homme à lâcher facilement un thème donné. Sans faire attention au crochet que Roudiac tentait d'introduire dans la conversation, il reprit en riant :

— Hein! avouez, M. de Roudiac, qu'après vous être étonné que M. Peyrade eût pu avoir peur, votre étonnement s'est exercé sur un autre sujet... Est-ce que que vous l'avez oublié? Voulez-vous que je vous rappelle un peu à quel propos?

Le docteur parut enfin s'apercevoir de la froide mine que Roudiac faisait à son insistance.

— Ah! reprit-il avec embarras, vous ne tenez pas à ce que je le dise... Je ne vois pourtant rien qui puisse vous être désagréable, car je...

Baudraie s'interrompit pour se frapper brusquement le front en homme qui a deviné.

— Ah! bon! j'y suis! s'écria-t-il en riant.

Puis son regard s'attacha sur le jeune notaire.

— Vous avez peur que je compromette M. Grondier.

— Moi! fit le jeune homme, étonné qu'on le mît en scène.

— Oui, vous, vous-même... que M. de Roudiac craint de me voir compromettre devant votre futur beau-père.

— Moi? redit à son tour Peyrade.

La conversation glissait sur une pente qui devait déplaire fort au chevalier d'industrie, car en parlant à Grondier, il se hâta de débiter d'une voix dont l'intonation sèche était toute à l'adresse de Baudraie :

— Je vous prie de croire, monsieur Grondier, que cette scène d'étonnement où vous mêle le docteur, est de son invention. Je vous affirme, de chez moi jusqu'ici, n'avoir pas prononcé un mot qui vous concernât.

— Entendons-nous, entendons-nous, cria vivement le docteur. Je n'ai nullement avancé que votre second étonnement s'était traduit par des paroles, car il s'est uniquement manifesté par l'expression de votre visage quand nous avons passé devant la loge du concierge de M. Peyrade. Voyons, soyez franc, est-ce vrai?

Il était si bien lancé, ce naïf Baudraie que, sans attendre la réponse de Roudiac, il poursuivit :

— Oui, je le répète, vous craignez de trahir M. Grondier. Mais, moi, je suis certain que M. Grondier est un homme trop bien élevé pour se permettre rien qui n'aurait pas été autorisé par M. Peyrade et mademoiselle Helène.

— Mais, enfin, de quoi s'agit-il? demanda Grondier impatienté.

— Vous reconnaissez avoir fait déposer chez le concierge un bouquet pour votre fiancée, n'est-ce pas?

— Oui, c'est mon habitude de tous les matins, depuis huit jours.

— Or, quand nous sommes passés devant la loge, d'où, entre parenthèses, le concierge était absent,

M. de Roudiac, en apercevant ce bouquet, est entré pour l'admirer. C'est au moment où il le tenait à la main et qu'il s'extasiait sur sa beauté, que j'ai aperçu sa figure se contracter d'étonnement à la vue de la lettre que vous aviez glissée au milieu des fleurs.

— Une lettre ! Mais je n'ai mis aucune lettre dans le bouquet d'Hélène, s'écria Grondier avec force.

Le jeune homme avait à peine prononcé le nom de sa future, que la jeune fille apparaissait sur le seuil de la porte.

Elle était chancelante, plus pâle qu'une morte et tenait une lettre à la main.

## XI

Pour les trois hommes qui se trouvaient avec Peyrade, il fut bien évident qu'Hélène, en pénétrant dans le boudoir, s'attendait à trouver son père seul, car, à la vue du trio, elle poussa un cri de surprise douloureuse et fit un pas en arrière pour se retirer.

Mais en reconnaissant Grondier, elle arrêta sa retraite. Plus pâle encore, elle s'avança en tremblant vers le jeune homme sur lequel elle fixait ses grands yeux hagards. Quand elle fut en face de lui, ses lèvres se remuèrent d'abord sans parler, tant était immense l'émotion qui, en lui serrant la gorge, paralysait la parole. Enfin, au prix d'un effort indicible, elle parvint, d'une voix brisée, à prononcer ces mots :

— Monsieur Grondier, je ne puis être votre femme.

Puis, ses forces dernières l'abandonnant, elle se renversa entre les bras de son père et s'évanouit.

L'entrée d'Hélène et la scène qui l'avait suivie avaient été si rapides qu'aucun des assistants, n'eût-il pas été tout d'abord interdit par le trouble et le visage convulsé de la jeune fille, n'aurait pas eu le temps de placer une parole.

A l'évanouissement d'Hélène, cette stupéfaction cessa brusquement. Avec une sorte de rugissement de désespoir, Peyrade enleva dans ses bras sa fille évanouie. Si robuste que fût le colosse et si léger que fût son fardeau, la douleur semblait avoir brisé les forces du père qui, titubant sur ses jambes et pliant sous le poids, gagna péniblement la porte qui ouvrait sur sa chambre à coucher, en bégayant d'un ton suppliant :

— Docteur, de grâce, docteur !

— Je vous suis, monsieur, dit Baudraie.

Et derrière Peyrade, il entra dans la chambre où le père venait de déposer sa fille sur le lit.

Atterré par les paroles d'Hélène, le jeune notaire était d'abord resté cloué sur la place, se demandant s'il avait bien entendu cette phrase qui brisait brusquement toutes ses espérances d'amour et d'avenir heureux.

Les yeux rivés sur la porte que le médecin avait refermée, il pensa d'abord à pénétrer dans la chambre, et fit deux pas en avant. Mais un sentiment de délicate bienséance arrêta sa marche.

Alors il se laissa tomber sur un des divans du fumoir et, la tête dans ses mains, sombre et désespéré, il chercha mentalement à quelle cause il fallait attribuer cette rupture annoncée par Hélène.

Tel était l'abattement de Grondier qu'il demeurait

sourd à la voix de Roudiac qui, venu se placer à ses côtés, lui répétait :

— Du courage, cher ami, du courage ! il ne peut être question que d'un malentendu qui s'éclaircira, soyez-en certain.

Mais, ce disant, Roudiac se livrait à un exercice que Grondier, abîmé dans ses réflexions, ne pouvait remarquer.

Quand Hélène était entrée dans le fumoir, nous avons dit qu'elle tenait une lettre à la main. En perdant connaissance, la jeune fille avait laissé échapper le papier qui, suivi par le regard de Roudiac, était allé tomber près du divan. Dans leur trouble, Peyrade, Grondier et le docteur n'avaient fait aucune attention à ce détail.

Or, en ce moment, assis près de Grondier qui, les mains sur ses yeux, ne pouvait le voir, Roudiac étendait peu à peu la main vers la lettre étalée à ses pieds, sur le tapis. Quand ses doigts eurent enfin saisi le papier, il l'attira doucement, le fit monter à la hauteur de la poche de son gilet, dans laquelle il l'enfouit sans que le moindre bruissement se fût fait entendre.

— Ouf ! le voici arrivé à bon port, pensa-t-il, en tâtant, avec joie, l'étoffe qui, maintenant, recouvrait la lettre d'Hélène.

Après quoi, sur le ton de la consolation, il recommença son refrain pour Grondier.

— Du courage ! cher ami, du courage !

Cependant une autre scène se passait dans la chambre voisine.

Aussitôt sa fille posée sur le lit, Peyrade s'était tourné vers Baudraie qui le suivait.

— Docteur, sauvez-la ! balbutia-t-il.

Baudraie avait sans doute reconnu du premier coup d'œil que l'état d'Hélène n'avait rien d'alarmant, car, à brûle-pourpoint, il adressa cette question au millionnaire :

— Vous n'avez donc pas retrouvé Goberju ?

D'abord surpris par cette demande inattendue, Peyrade, dont toutes les pensées se reportaient sur sa fille, répondit d'une voix qui suppliait :

— De grâce, docteur, ne vous occupez que de mon enfant.

— Mais je m'en occupe, cher monsieur. Je m'en occupe si sérieusement que c'est pour cela, en bon praticien qui veut d'abord remonter de l'effet à la cause, que je vous ai adressé cette demande : « Vous n'avez donc pas retrouvé Goberju ? »

Puis, comme Peyrade le regardait sans comprendre, Baudraie ajouta en appuyant sur les mots :

— Parce que Goberju est pour tout, j'en suis certain, dans ce qui vient d'arriver à cette pauvre jeune fille... Je vous en avais prévenu. Par quelques mots échappés, lorsque je lui ai donné mes soins, à la colère du drôle que vous aviez lancé par la fenêtre, j'avais deviné qu'il vous jouerait un vilain tour... Et il vous l'a joué... Malheureusement, au lieu de vous frapper, il a choisi votre fille pour victime.

A voir le docteur si peu s'occuper d'Hélène, Peyrade avait fini par comprendre qu'il s'alarmait à tort.

— Alors, ce n'est pas grave ? reprit-il en montrant sa fille dont les joues pâles commençaient à se teinter légèrement de rose.

— Physiquement, non, ce n'est rien. Dans cinq minutes, elle sera revenue de cet évanouissement dont le repos et une simple potion la remettront tout à fait.

Peyrade poussa un énorme soupir d'une satisfaction qui ne fut pas de longue durée, car Baudraie, après l'avoir examiné en secouant la tête, continua :

— Le plus malade dans cette chambre n'est pas votre enfant... Eh ! eh ! cher monsieur, je vous avais pourtant défendu les émotions violentes... Diable ! diable !... Je vous trouve le teint bien coloré ! l'oreille est trop rouge ! les yeux se sont injectés de sang ! mauvais signes ! Je suis sûr que vous me répondriez oui si je vous demandais si les oreilles ne vous tintent pas un peu... Et dire que vous n'êtes pas encore au bout de ces émotions qui vous poussent doucettement à l'apoplexie !

Du moment que Peyrade n'avait plus à craindre pour sa fille, son caractère orgueilleux et bravache reprenait le dessus. Il avait écouté avec un sourire de dédain sur les lèvres la tirade de Baudraie. A la dernière phrase il haussa les épaules en disant :

— Ouais ! suis-je donc tant malade ? Et, puisque vous êtes si bon devin que vous annoncez la date et le genre de la mort des gens, vous plairait-il de me faire connaître une de ces émotions qui, selon vous, m'attendent encore?

— Tenez-vous à vous procurer cette émotion-là tout de suite? demanda sérieusement le docteur qui n'avait pas sourcillé à la stupide bravade.

— Tout de suite ? Soit !

— Rien, alors, n'est plus facile, dit le médecin en se rapprochant du lit.

Ses yeux allèrent de l'une à l'autre main d'Hélène ; puis ils cherchèrent sur les couvertures aux côtés de la malade ; enfin, comme ils n'avaient pas trouvé ce qu'ils voulaient découvrir, ils se mirent à examiner le tapis, au pied du lit, et faute d'avoir en-

core rien aperçu, ils firent le trajet du lit à la porte.

Alors, un peu étonné, le regard de Baudraie se reporta sur Peyrade qui avait suivi cet examen dans tous ses détails.

— Que diable est-elle devenue ? finit par s'écrier le docteur.

— Quoi ?

— Est-ce vous qui l'avez prise ? Ce serait-là une précaution prudente dont je vous féliciterais.

— Mais de quoi parlez-vous donc ?

— De la lettre que votre fille tenait à la main quand elle a fait son apparition dans le fumoir.

— C'est vrai ! fit Peyrade, elle avait une lettre.

— Lettre, j'en suis certain, qui est la cause de la rupture du mariage annoncée par votre fille à M. Grondier, qui a motivé l'évanouissement de mademoiselle Hélène ; lettre, enfin, qui, si nous la retrouvions, doit être d'une lecture si intéressante... et si désagréable qu'elle vous procurerait cette nouvelle émotion que, par une forfanterie bête, vous réclamez de moi.

Et, des yeux, Baudraie recommença sa recherche en répétant :

— Qu'est devenue cette lettre ?

— Peut-être, en s'évanouissant, Hélène l'a-t-elle laissée tomber dans le fumoir, avança Peyrade.

— Il est facile de s'en assurer.

Quand le millionnaire entra dans le fumoir, Grondier était toujours sur le divan.

— Tiens ! M. Roudiac a décampé, pensa Baudraie qui avait suivi Peyrade.

Cette absence de Roudiac, constatée par le docteur, n'attira pas l'attention de Peyrade, tout occupé à chercher des yeux, sur le parquet du fumoir, la lettre disparue, en répétant :

— Oui, vous avez raison, Hélène tenait une lettre... Qu'est devenu ce papier?

— Et qu'est devenu aussi M. de Roudiac?... L'un est peut-être parti en emportant l'autre! avança Baudraie d'un ton qui fit lever la tête à Peyrade.

— C'est vrai! Roudiac a été bien prompt à se retirer, dit, d'une voix méfiante, le millionnaire dont le regard circulaire qui cherchait l'absent, aperçut enfin Grondier.

L'entrée et les paroles des arrivants avaient tiré le jeune homme de sa torpeur. Il se leva et vint droit à Peyrade.

— Daignerez-vous m'apprendre, lui demanda-t-il, le motif qui a fait renoncer mademoiselle Hélène à notre mariage?

Adresser cette question au père, c'était rendre plus ardent son désir de retrouver la lettre qui lui donnerait l'explication de la conduite de sa fille. Aussi, tout naïvement, répliqua-t-il :

— La lettre que nous cherchons, nous ferait connaître ce motif que j'ignore... Ne l'avez-vous pas trouvée? Roudiac, devant vous, n'a-t-il pas ramassé un papier?

Tout à son idée, Grondier, à cette réponse, comprit que Peyrade ignorait la cause de la rupture.

— Alors, reprit-il, je suis en droit de réclamer une explication de mademoiselle Hélène?

— Et vous ne serez pas longtemps à l'attendre, car voici notre malade qui reprend connaissance, annonça le docteur dont l'oreille venait de saisir, du côté de la chambre à coucher, le léger bruit causé par Hélène en s'agitant sur le lit.

— Père! père! prononça presque aussitôt la voix affaiblie de la jeune fille.

A cet appel, Peyrade se précipita dans la chambre. Trop malheureux pour réfléchir, Grondier allait le suivre, s'il n'eût été retenu par Baudraie qui lui souffla :

— Y pensez-vous ? Accordez au moins à cette jeune fille le temps de se remettre tout à fait.

Plus curieux qu'une vieille femme qui saisit au vol l'occasion de s'instruire, le docteur reprit immédiatement :

— Ainsi, vous n'avez pas vu M. de Roudiac ramasser la lettre?

— La lettre ? Quelle lettre? dit Grondier prêtant enfin attention à cette demande que le médecin lui répétait après Peyrade.

— La lettre que tenait votre future à son entrée ici, lettre qui a causé indubitablement tout le mal ; enfin, lettre qui doit être celle qu'on avait glissée dans le bouquet, envoyé ce matin par vous à mademoiselle Hélène ; magnifique bouquet, je le répète, car, tout aussi bien que la mienne, il avait attiré l'attention de M. de Roudiac qui, pour mieux l'admirer, je vous l'ai dit, est entré dans la loge du concierge.

Grondier, distrait par les premiers renseignements du docteur, laissa passer, sans l'entendre, la dernière phrase, absorbé qu'il était par cette réflexion qu'il émit à mi-voix :

— Qui a pu mettre cette lettre dans le bouquet?

En voyant qu'il n'avait pas été compris, Baudraie haussa imperceptiblement les épaules.

— Je lui ai posé le nez sur la piste, se dit-il, tant pis pour lui s'il ne veut pas la suivre.

Et, de Grondier, sa pensée allant à Roudiac, le docteur ajouta mentalement :

— Eh! eh! un adroit coquin, ce Roudiac... Je lui ai

vu fourrer la lettre... Puis, son effet produit, il a su la subtiliser... Adroit coquin, en vérité !

Tout en décernant, *in petto*, des éloges à Roudiac, le médecin guettait de l'œil et de l'oreille l'amoureux désespéré qui, en croyant penser, laissait ses lèvres murmurer :

— Que pouvait contenir cette lettre?

— Quelque dénonciation anonyme contre vous, répondit Baudraie comme s'il eût été interrogé.

— Oh ! oh ! fit tristement Grondier, je suis bien à l'abri d'une dénonciation.

— Nul n'est à l'abri d'une calomnie qu'il plaît à un ennemi d'inventer.

— C'est possible ; mais nul n'aurait pu inventer plus fort que l'infamie dont j'ai été coupable et qu'Hélène m'avait pardonnée.

— Ah ! bah ! fit le docteur stupéfait.

Pour bien comprendre la scène qui va suivre, il faut se rendre compte de l'état de trouble dans lequel se trouvait Grondier. Il est des moments de désespoir où l'homme qui souffre ne peut résister à l'invincible besoin d'épancher son cœur et son âme. Il lui semble que sa douleur s'allégera par la confidence à autrui de ses plus intimes pensées et de ses secrets les mieux voilés.

Ce fut donc cette cause qui poussa Grondier, après l'exclamation de Baudraie, à ajouter imprudemment :

— Ce mariage est la réparation d'une grande faute commise par moi.

Le docteur commença par ouvrir les grands yeux à cet aveu inattendu. Puis, en même temps qu'il regardait celui qui venait de se confesser, la mémoire lui rappela le souvenir de cette porte de sage-femme qui, dans la maison des sœurs Storère, s'était ouverte pour

laisser sortir une des filles Peyrade, dont il avait entendu les dernières phrases d'une conversation tenue par elle, avant de la quitter, avec la sage-femme.

Alors il arriva que Baudraie, sous le coup de la surprise, causée par la confidence du jeune homme qui avouait une faute, ne songea pas à user de discrétion avec celui qui lui témoignait une telle franchise et, sans réfléchir, il s'écria :

— C'est donc vous le père de l'enfant?

En une seconde, le docteur comprit quelle imprudence il venait de commettre.

Grondier s'était redressé blême, pantelant, le visage convulsé par un étonnement immense, l'œil égaré et les dents serrées.

— Qu'avez-vous dit? gronda-t-il d'une voix rauque.

Et, les mains crispées par la rage comme s'il voulait étrangler Baudraie, il s'avançait sur le médecin quand la porte de la chambre à coucher s'ouvrit pour laisser apparaître Peyrade.

Lui aussi était pâle. Mais si la fureur secouait Grondier en décuplant ses forces, l'émotion était tout autre chez le colosse qui, fléchissant sur ses jambes, emblait si faible qu'il aurait roulé à terre s'il ne se fût cramponné au chambranle de la porte.

— Monsieur Grondier, dit-il d'une voix qui n'avait plus que le souffle, vous avez désiré avoir une explication avec Hélène?

Trop ému pour parler, le jeune homme fit, de la tête, un signe affirmatif.

— Elle vous attend, ajouta Peyrade en s'effaçant pour livrer passage au notaire.

Quand Grondier eut franchi le seuil de la chambre, le père referma la porte derrière lui et, chancelant,

marcha vers un divan du fumoir sur lequel il tor
comme une masse en murmurant :

— Ma pauvre Hélène !

Et il éclata en larmes et en sanglots.

Baudraie examina un moment le géant abattu
parut se demander s'il ne fallait pas prendre en p
celui dont, comme il l'avait dit, il s'était fait le ju
cier. Son hésitation fut des plus courtes. Elle se t
mina par un brusque mouvement d'épaules, suivi
ces mots murmurés :

— Non... c'est un misérable !

Après quoi, il gagna la porte sur la pointe des pi
et disparut en se disant :

— Bon pour l'apoplexie !

En arrivant dans la rue, Baudraie quoiqu'il s'eff
çât d'appeler à lui toute sa fermeté, ou plutôt s
indifférence la plus égoïste, n'en poussa pas moins
petit soupir de regret :

— Pauvre garçon ! se fit-il, j'avais bien bes
d'aller lui parler de l'enfant ! Mais alors, que dia
voulait-il donc me dire en me parlant de cette fa
commise par lui et pardonnée par Hélène ?

Sur ce, Baudraie, auquel son cerveau avait, sa
doute, subitement fourni une réponse, s'arrêta stu
fait, bouche béante, yeux écarquillés et jambes si bi
écartées sur le trottoir que quelqu'un, qui march
derrière lui, en se voyant le passage intercepté, c
d'une voix grêle et gouailleuse :

— Cordon ! S. V. P.

Cette voix, vraie crécelle, brisa net l'ébahisseme
du médecin. Comme le propriétaire de cet orga
aigu, sans attendre que le trottoir fût dégagé, ven
de passer entre les longues jambes de Baudraie,

dernier n'eut qu'à baisser les yeux pour reconnaître à qui il avait affaire.

— Ah ! c'est toi, jeune Pirouette, fit-il. Est-ce que tu venais me chercher?

— Précisément. M. de Maucieux vous réclame à grands cris... il y a du neuf à la maison. Vous allez voir cela. Je pars en avant pour annoncer votre arrivée... Ne vous amusez plus à vous planter comme une échelle double sur le trottoir.

Le gamin, sans laisser au docteur le temps de l'interroger, prit sa course et gagna le large dans la direction de l'hôtel maucieux.

Tout en activant le jeu de ses échasses, Baudraie se remit à penser aux personnages qu'il venait de quitter.

— Eh ! eh ! je crois bien que j'ai trouvé le pot aux roses... Seulement j'ai besoin d'y réfléchir, car je n'y comprends encore goutte... Mais je suis certain que c'est là le nœud de l'affaire... Je brûle, je brûle, comme on dit à cache-tampon.

En effet, ce qui, tout à l'heure avait causé l'ébahissement du médecin, c'était que, quand il cherchait à s'expliquer la situation d'Hélène et de Grondier, il lui était revenu en mémoire cette phrase de colère prononcée par Goberju, alors qu'il le pansait après son saut par la fenêtre : « Ce n'est pas celui qui a chauffé le four qui a cuit le pain. »

— Voilà le pot aux roses... Je brûle, je brûle, se répéta encore Baudraie en arrivant à l'hôtel Maucieux.

## XII

De qui était cette lettre qui venait de faire écrouler le bonheur d'Hélène et de Grondier? Nous croyons inutile d'apprendre à notre lecteur qu'elle était l'œuvre de vengeance de Goberju. Introuvable pour son ancien maître, le groom, on le sait, avait été se réfugier chez son complice Roudiac et, tous deux, depuis que l'annonce du mariage était devenue publique, ils avaient patiemment attendu l'heure propice pour ce que Roudiac appelait allumer le pétard.

Du fond de sa retraite Goberju avait été tenu au courant de tout par son associé qui, durant cette semaine pendant laquelle Grondier faisait la cour à sa future, n'avait pas manqué, chaque soir, de rendre visite à Peyrade. Ami de la maison, il s'intéressait trop, disait-il, à cet événement heureux pour ne pas venir prendre sa part de la joie commune.

Et de fait, à tour de rôle, il n'avait cessé de féliciter les deux fiancés et le père sur cette union qui allait être si prochainement consacrée. Dans toutes les réponses de remerciement que lui valaient ses compliments, il avait cherché à deviner le dessous des cartes, et il s'était sincèrement réjoui de ne rien trouver. Cette satisfaction avait été partagée par Goberju auquel, en revenant de chacune de ses visites, il faisait son rapport sur tout ce qu'il avait pu tirer de la confiante amitié des jeunes gens et de Peyrade.

Dès le début, les deux associés avaient eu un accès

de joie folle en apprenant que la dot d'Hélène se montait à deux millions.

— Un joli magot que vous tiendrez là quand vous aurez épousé la fille ! s'était écrié Goberju.

Puis, en garçon qui aimait à préciser, car rien n'est meilleur que de s'être d'abord bien entendus, il avait aussitôt ajouté :

— Un fort joli magot... même après avoir été ébréché par la prime de quatre cent mille francs que vous aurez à me payer.

— Quatre ! avait répété Roudiac en sursautant, tu fais erreur, mon garçon, c'est trois cent mille francs.

— Bah ! laissons quatre pour faire le compte rond

— Mais à trois, il est parfaitement rond... Et c'est le chiffre dont nous étions convenus au commencement de notre association.

— Oui, mais, depuis ce commencement, j'ai augmenté le fonds social.

Roudiac ayant l'air de chercher à deviner quel était ce nouvel appoint social, le groom continua :

— Est-ce que je ne vous ai pas apporté certaine confidence, soutirée par moi à mon ex-commère, Aglaé Durondeau ? Aujourd'hui qu'elle est devenue sage-femme, elle est bondée, au sujet de ses clientes, d'un tas de secrets mignons, parmi lesquels il en était un, avouez-le, qui a joliment mis du beurre dans vos... non, dans nos épinards ?

Goberju disait vrai, car le couple de gredins avait eu là cette veine que, le hasard ayant mis Aglaé Durondeau en présence du groom qui l'avait perdue de vue, ce dernier avait appris d'elle que ce voyage, que Peyrade prétendait avoir fait en Italie pendant une année sans

interruption, avait été coupé par un séjour secret d'un mois à Paris qui avait valu une pensionnaire à la matrone.

De sorte que les associés, à leur grande joie, savaient que le malheur d'Hélène avait laissé une preuve... vivante.

— Tu aurais dû renouer avec Aglaé... c'est une fine mouche qui nous eût été fort utile, s'était écrié Roudiac à cette révélation.

— Nenni! nenni! avait répliqué le groom, il eût fallu partager le gâteau en trois... D'ailleurs, Aglaé vole maintenant de ses propres ailes. Après avoir achevé la ruine du comte de Blèves dont elle était la maîtresse, il paraît qu'elle a associé sa fortune à celle d'un bas employé, garçon de bureau dans une mairie. « Un garçon qui ira loin, car il a de fameuses idées », me disait-elle en me prônant son nouveau vainqueur, qui, je crois, se nomme Rémy... Donc, laissons la Durondeau en dehors de notre affaire qui va comme sur des roulettes.

Pourtant, si bien que, suivant Goberju, marchait leur affaire, il arriva que Roudiac, en revenant de la troisième soirée chez Peyrade, où il avait bien observé les deux futurs, secoua tristement la tête en disant à son complice :

— Je crois que l'amour est de la partie.

— Diantre! fit le groom d'un ton effrayé.

— Oui. J'ai bien étudié Hélène ce soir pendant que Grondier lui faisait sa cour, et il est patent que si elle n'en tient pas encore pour le notaire, l'amour n'est pas bien loin de lui venir. Quant à Grondier, lui, il a le cœur pincé au possible.

— Diantre! répéta Goberju d'une voix qui s'était accentuée plus fort sur la gamme de la peur.

Aussi, hochant la tête d'une façon lugubre, le groom fit suivre sa phrase de cette réflexion :

— Entre gens qui s'aiment, on se fait avaler bien des couleuvres. Cela va mal pour nous.

En effet, l'amour était le plus redoutable ennemi qui fût à craindre pour les deux compères dont la spéculation était basée sur une hypothèse.

Grondier, croyaient-ils, devait s'être présenté comme un postulant ordinaire à la main d'Hélène et, alors, il n'avait pas soufflé mot de la scène de Fontainebleau en remettant à plus tard de faire confidence à sa femme de cette tentative qui, en somme, prouvait que la passion avait de beaucoup précédé le mariage, et qui, après tout, était à sa louange puisque sa conscience avait reculé devant une infamie.

Quant à Hélène, le groom et Roudiac la jugeaient d'après leur propre moralité. Selon leur opinion, Hélène était une matoise qui, faute de connaître le père de son enfant, devait s'être dit que le mieux était d'abriter d'abord le passé sous un solide mariage, quitte à elle, si l'envie lui prenait d'avouer, d'attendre après le conjungo pour tout révéler au naïf que l'heureuse chance avait fait tomber dans ses filets.

Cette façon de juger la jeune fille était ignoble, mais nous avons vu qu'un hasard fatal avait donné aux deux coquins le droit de penser qu'ils avaient deviné juste. La pudeur d'Hélène, en empêchant une plus ample explication de la part de Grondier, n'avait pas permis à la vérité de luire. Pendant que Grondier s'imaginait n'avoir à se faire pardonner qu'une tentative avortée, Hélène croyait se trouver en présence d'un père repentant qui voulait, par le mariage, légitimer son enfant.

Donc, sans être capable de comprendre le sentiment

de pudeur d'Hélène qui avait arrêté les paroles sur les lèvres de son futur chaque fois qu'il avait voulu revenir sur la scène de Fontainebleau, Roudiac n'en avait pas moins constaté les effets.

— Ils ne se sont encore rien avoué, se disait-il en s'en allant, chaque soir, après avoir épié les deux jeunes gens.

Mais, à les observer, il avait fini par découvrir que l'amour s'était mis de la partie et, comme on vient de le voir, cette découverte avait été loin de réjouir les deux mauvais drôles.

Ne pouvait-il pas arriver qu'Hélène, confiante parce qu'elle aimait, ou hardie parce qu'elle se voyait aimée, sortît de cette réserve qui avait toujours fermé la bouche de Grondier? Alors l'étrange malentendu, en prenant fin, laissait à jour la vérité entière que chacun des deux jeunes gens ignorait. Le coup, pour l'un et l'autre, serait affreux, mais peu à peu il devait s'adoucir sous le souffle de l'amour, cet amour qui, ainsi que le disait Goberju, fait qu'entre gens qui sont épris l'un de l'autre, on se fait avaler bien des couleuvres. L'amour ne pouvait-il pas inspirer au jeune notaire le dévouement de vouloir réparer un passé dont il n'était pas coupable et de relever la femme bien involontairement tombée?

Voilà pourquoi, tout en le jugeant à leur point de vue, Roudiac et Goberju s'effrayaient de cet amour. Après avoir appelé la jeune fille une matoise qui voulait avant tout pincer un mari, le groom disait d'elle en grinçant des dents :

— De futée commère qu'elle était, l'amour la fera assez dinde pour tout avouer à son imbécile qui, lui, abruti pareillement par l'amour, aura la faiblesse stupide de jouer au paladin en endossant tout : alors

pas d'éclat ni de rupture possible, nous sommes flambés!

Car l'association comptait sur un éclat; mais elle voulait l'amener elle-même et, surtout, faire qu'il eût lieu dans des conditions telles que Roudiac pût en profiter.

Enfin arriva le huitième jour. Au moment même où Hélène annonçait à son père, en lui donnant le baiser du soir, que le lendemain, elle annoncerait à Grondier cette paternité qu'il ignorait, Roudiac rentrait, ivre de joie, en disant à Goberju :

— Il est temps d'allumer le pétard... Je les ai bien observés et adroitement fait causer durant toute cette soirée... Décidément Hélène n'est pas cette rusée gaillarde que nous croyions... J'ai la conviction intime que, s'il y a eu entre les futurs une confidence quelconque, elle doit avoir été si incomplète qu'elle a laissé Hélène dans la croyance que Grondier, à Fon-tainebleau, a été le vrai et seul coupable... Allumons [illegible]rd, je te le répète, il est temps.

— Quel genre de pétard? demanda Goberju.

— [illegible] qui apprenne à Hélène la parfaite... innoce[illegible]dier.

— Et qu[illegible] nom de celui qui a mangé le raisin de cett[illegible] Grondier avait d'abord escaladée sans le cu[illegible]

— Pas de nom! gard[illegible]ns bien de citer un nom. Que notre lettre conte simplement à la belle les faits, tels qu'ils se sont passés, mais sans nommer personne.

— Et qui écrira cette lettre?... Moi, vous le savez, l'écriture n'est pas mon fort... et puis, la mienne est connue de M. Peyrade.

— Je m'en charge.

En s'appliquant, avec un remarquable talent qui prouvait qu'il n'était pas à son premier essai, à déguiser son écriture, Roudiac écrivit la lettre.

— Bon! fit Goberju, mais comment la ferez-vous parvenir à la donzelle?... Par la poste, il n'y faut pas songer, car le concierge, je l'en sais capable, porterait la lettre à M. Peyrade.

— Sois tranquille à ce sujet. Elle ira droit à son adresse.

— Comment?

— Je parviendrai à la glisser dans le bouquet que, chaque matin, Grondier envoie à sa future.

— Parfait! Plus que parfait! cria joyeusement le groom.

Le lecteur sait ce qui était résulté de cette lettre.

Aussi quand Roudiac revint trouver Goberju, sa joie était immense.

— Réussite complète, mon cher, cria-t-il.

— Vous êtes parvenu à faire arriver la lettre à son but?

— Mieux que cela.

— Quoi donc?

— J'ai eu l'heureuse chance de pouvoir la reprendre après qu'elle avait été lue par Hélène... Tiens, la voici.

Au moment même où Roudiac montrait cette lettre à son complice, Peyrade sortant de la chambre où Hélène venant de reprendre connaissance, disait à Grondier en l'invitant du geste à entrer :

— Vous m'avez témoigné, monsieur Grondier, le désir d'avoir une explication avec ma fille... Elle vous attend.

Ainsi que nous l'avons vu, le jeune homme était entré, sans avoir été suivi par Peyrade, qui avait refermé la porte derrière lui.

Depuis l'exclamation imprudente de Baudraie, qui avait pour ainsi dire foudroyé son amour, le désespoir de Grondier avait changé de nature. A la prostration, qui l'abattait naguère, avait succédé une irritation nerveuse qui n'osait pas encore éclater. La conversion du jeune homme était de trop fraîche date pour que sa vanité d'ex-viveur, que son orgueil d'ancien homme à bonnes fortunes fussent complètement éteints en lui. Aussi son amour-propre s'indignait-il d'avoir été le jouet d'une femme coupable qui lui destinait le rôle d'un de ces pavillons qui couvrent une marchandise suspecte.

Quand il entra dans la chambre, la jeune fille, que son père avait aidée à descendre du lit, était étendue sur une chaise longue. Bien que toujours pâle et épuisée par la secousse qu'elle venait de subir, elle était encore ravissamment belle. Mais, dans la disposition d'esprit où se trouvait Grondier, cette beauté ne lui apparut que comme l'appât trompeur qui devait l'attirer dans un piège, et il se raidit contre son premier sentiment d'admiration pour la belle créature qui s'offrait à ses yeux.

Hélène accueillit Grondier d'un geste de main qui, après l'avoir invité à s'approcher, lui montrait un siège près de sa chaise longue; puis, comme si ce geste était un effort, pourtant bien minime, qui eût excédé ses forces exténuées, la malade laissa retomber lourdement sa main à son côté.

— Elle me joue la comédie de la femme qui veut attendrir sa dupe, pensa Grondier sans pitié.

Mais si les forces physiques faisaient défaut à Hélène, l'énergie brillait dans le regard qu'elle fixa sur le jeune homme qui s'avançait.

Bien décidé à ne pas se laisser émouvoir, Grondier,

comme s'il eût eu peur que la voix d'Hélène, en se faisant entendre la première, ébranlât sa résolution de demeurer impassible à toute séduction, se hâta d'entamer lui-même l'entretien.

— Mademoiselle, dit-il, monsieur votre père m'a fait espérer que vous consentiriez à m'expliquer le motif de cette rupture que vous m'avez annoncée.

Hélène ne se trompa point au ton sec et un peu brutal qui avait accentué la phrase. Il y eut dans son regard une expression de surprise triste, et une larme apparut au coin de sa paupière. Après un court silence, employé sans doute à se remettre de l'émotion pénible que lui avaient causée les paroles de celui dans lequel, à défaut de l'amoureux, elle comptait au moins trouver encore un ami, Hélène répondit d'une voix faible, mais calme :

— Ce motif, monsieur Grondier, n'a rien qui vous soit personnel, car je vous tiens pour un homme d'honneur. Aussi est-ce l'estime que j'ai pour vous qui me fait renoncer au bonheur que me promettait notre union... Dans tous ces cas de rupture subite d'un mariage projeté, un homme sait, devant les commentaires du public, se dégager facilement... Néanmoins, je vous demande pardon de cet ennui qui, par ma faute, vous attend, mais il sera si léger pour vous que je suis d'avance certaine que vous ne m'en garderez pas rancune.

Disposé qu'il était à tout mal interpréter, le notaire trouva que son ex-fiancée parlait bien légèrement des suites que ce mariage rompu réservait à sa vanité de futur évincé ; il fit un petit salut hargneux et d'un ton revêche qui laissait deviner complètement ce qu'il ne disait pas, il répliqua :

— Oh ! mademoiselle, je ne manquerai pas d'une

bonne raison pour sauver mon amour-propre de cet échec dont mes amis feront gorge chaude.

Hélène regarda un moment en silence cet homme qui, pour elle, se montrait si cruel, et sembla chercher la cause de la transformation de celui dont, depuis huit jours, elle avait reconnu la nature loyale et bonne. Mais Grondier ne lui laissa pas le temps de trop réfléchir, car il ajouta presque aussitôt :

— Seulement, mademoiselle, vous me permettrez de vous faire une observation.

— Je vous écoute.

— C'est qu'il était parfaitement inutile, il y a une semaine, d'arrêter un mariage qu'on était certain, d'un côté du moins, d'avoir bientôt à rompre.

— Qu'on était certain? répéta Hélène d'une voix qui tremblait d'inquiétude.

— Sans doute, mademoiselle... car, il y a une semaine, le motif qui vous a fait renoncer aujourd'hui, existait déjà.

A ces mots, Hélène se souleva lentement sur une main et quand, ainsi rapprochée du visage de Grondier, elle put plonger son regard dans ses yeux, elle demanda :

— Quel est ce motif? monsieur.

— Oh! mademoiselle, je crois qu'il est inutile de préciser, répliqua le jeune homme avec un petit sourire ironique.

Puis d'un ton de reproche légèrement moqueur :

— Je ne vous en remercie pas moins de ce bon mouvement qui vous a fait rompre... car je vous le jure, il y a cinq minutes, j'ignorais encore tout... Aussi, je vous le répète, le bénéfice de votre scrupule de conscience vous reste-t-il acquis.

Ces paroles étaient si claires pour la jeune fille que, tout aussitôt, elle demanda vivement :

— Est-ce donc vous, monsieur, qui avez trouvé cette lettre que mon père et moi nous venons de tant chercher?

Puis en secouant tristement la tête, elle ajouta, avant que Grondier pût répondre :

— Hélas! non, ce n'est pas vous ; car, si vous l'aviez lue, elle vous aurait expliqué ma conduite à votre égard.

Il y eut, de la part d'Hélène, un moment d'hésitation pénible à poursuivre. Enfin d'une voix brisée :

— Ecoutez, monsieur, dit-elle, et, par pitié pour moi, comprenez-moi à demi-mot, car il y aurait cruauté à me faire répéter ce que je vais vous dire pour me défendre de l'accusation d'avoir voulu tromper un honnête homme... Je ne vous connaissais pas, monsieur, et vous me rendrez cette justice d'avouer que je n'avais pas cherché à vous connaître avant ce soir où mon père vous a présenté à ma sœur et à moi. A cette entrevue, vous êtes venu à moi et, de vous-même, sans que rien de ma part vous y poussât, vous avez prononcé un mot, un seul mot... Vous le rappelez-vous ?

— Oui... Fontainebleau, avoua Grondier.

— Ce mot était pour moi une foudroyante révélation, car il me mettait en présence, ou plutôt je croyais être en présence de l'auteur d'une infamie qui a brisé ma vie et dont je n'ai jamais si bien compris l'horrible portée qu'à cette heure, puisqu'elle m'oblige à rougir devant vous pour me justifier.

L'ancien viveur sceptique était rentré complètement dans la peau du Grondier qui, loin de s'émouvoir aux accents de cette voix navrée, était en train de se dire :

— Tu, tu, tu, tout cela est bel et bon... Mais, en somme, il y a un poupard.

Cependant Hélène avait continué :

— Le lendemain, mon père m'annonça que vous aviez demandé ma main. Je vis là une réparation offerte, et je donnai mon consentement.

— Oh ! une réparation, oui, je vous l'offrais, c'est la vérité... mais mon idée n'était pas de réparer ce que je...

Hélène l'arrêta d'une voix suppliante :

— Je vous en conjure, monsieur, ne m'interrompez pas, car je souffre bien à vous dire tout cela... Pour moi, ce seul mot « Fontainebleau » avait eu une signification telle que, pour nous éviter d'avoir à rougir tous deux l'un devant l'autre, je ne vous laissai pas parler toutes les fois que vous voulûtes y faire allusion.

Malgré la prière de ne pas interrompre, Grondier ne put s'empêcher de dire :

— Je vous eusse alors appris ce que je suis tout disposé à avouer encore... c'est-à-dire qu'après vous avoir poursuivie jusqu'à Fontainebleau, j'ai escaladé votre fenêtre au milieu d'un épouvantable orage... la foudre qui venait de tomber dans le jardin vous avait fait perdre connaissance... Au moment d'être coupable, j'eus horreur de moi-même et je pris la fuite... Voilà ce que je vous aurais appris, mademoiselle, si vous m'aviez laissé parler.

— Oui je sais cela depuis une heure, prononça péniblement Hélène.

— Qui, vous l'a dit ? s'écria Grondier, surpris qu'un autre pût connaître les détails qu'une scène où il était seul acteur.

Décidée à se défendre devant l'homme qui l'accu-

sait d'avoir voulu tromper sa confiance, Hélène, la rougeur au front, s'arma de tout son courage pour répondre :

— Je l'ai su par cette lettre qui, en m'apprenant ce que vous aviez fait, m'a aussi révélé que, derrière vous, un autre avait pénétré dans la chambre où vous m'aviez laissée évanouie.

Le fait, que lui révélait la jeune fille, était si inattendu de Grondier que, dix secondes durant, il demeura stupéfait.

— La lettre ? Où est cette lettre ? s'écria-t-il enfin.

— C'est elle que nous ne pouvons retrouver, répondit Hélène qui, en faisant l'aveu du contenu de la lettre, s'était voilé la figure de ses mains.

Il lui fut donc impossible de voir le sourire d'incrédulité que sa réponse avait fait naître sur les lèvres de Grondier. Un moment celui-ci s'était laissé attendrir, mais le détail de cette lettre introuvable lui rendit toute sa méfiance.

— Mensonge ! pensa-t-il. L'histoire de ce beau vainqueur, arrivé après moi, a été arrangée par le père et la fille... La belle a eu tout simplement un amant, ingrat aujourd'hui, dont on veut me faire accepter la succession...

Le visage toujours caché, Hélène avait poursuivi :

— Cette lettre, dès que j'en ai eu pris connaissance, m'a dicté mon devoir, et je suis venu vous signifier une rupture... qui, sans la lettre, n'aurait été retardée que de quelques heures, car j'avais résolu, mon père vous l'attestera, de vous apprendre aujourd'hui que aviez le droit de me réclamer les baisers d'un fils.

Ce disant, Hélène avait relevé son visage dont les yeux, pleins de larmes, s'attachèrent sur Grondier.

C'était une bonne et généreuse nature que celle du

jeune homme, mais, malheureusement, toutes ses belles qualités étaient étouffées par sa sotte vanité. Un moment il eut la pensée miséricordieuse de tendre la main à cette créature infortunée, qui s'était humiliée devant lui en lui expliquant loyalement pourquoi elle avait brisé ce mariage, et de la relever de son malheur immérité en la faisant la compagne de sa vie.

Mais, soufflant la dernière, sa vanité lui rendit son incrédulité qui, dans tout ce que venait d'avouer Hélène, lui fit voir un conte arrangé pour la circonstance.

— Ma foi! non, pensa-t-il, je serais vraiment trop bête.

Alors il s'inclina devant Hélène en disant :

— Croyez, mademoiselle, que tout ce que vous avez bien voulu confier à ma discrétion est déjà oublié et qu'à ceux qui s'étonneront de nos projets d'avenir non réalisés, je saurai répondre de manière à ce que le plus petit doute n'entache pas votre réputation.

Sur ces mots, il s'éloigna suivi par le regard d'Hélène qui, lorsque la porte se fut refermée sur lui, se laissa retomber sur sa chaise longue en fondant en larmes.

Sans doute qu'une espérance venait de s'éteindre au fond du cœur de la jeune fille, car elle murmura :

— Je croyais qu'il m'aimait.

## XIII

A sa sortie de la chambre où avait eu lieu son tête-à-tête avec Hélène, Grondier dut repasser par le fumoir.

Peyrade l'y attendait... mais il n'était pas seul.

Avant de recevoir son ex-fiancé, Hélène avait confié au père la teneur de la lettre disparue. Aussi, durant l'entretien auquel sa tendresse paternelle n'avait pas osé assister, Peyrade était resté sur le divan, sombre, désolé, pensif, guettant Grondier au passage. Comme Hélène l'avait espéré bien secrètement, lui aussi avait l'espoir que l'amour du jeune homme inspirerait à son cœur un acte de dévouement qui serait le salut de la pauvre Hélène.

Les yeux fixés sur la porte qui tardait tant à s'ouvrir et tout absorbé par sa poignante anxiété, Peyrade ne s'était pas aperçu que l'autre porte du fumoir venait de s'ouvrir et son oreille n'avait pu entendre le pas, bien léger du reste et assourdi par le tapis, d'une personne qui s'était glissée dans la pièce. Pour le tirer de sa préoccupation douloureuse, il fallut qu'une petite main se posât sur son épaule en même temps qu'une voix effrayée disait :

— Est-il vrai, père, que ma sœur se soit trouvée subitement malade? Comment n'as-tu pas pensé à me faire appeler près d'Hélène ?

A la vue de sa seconde fille, qu'il avait oubliée pour ne songer qu'à celle qui souffrait, Peyrade, par un

immense effort de volonté, retrouva un visage souriant et sa voix doucement railleuse :

— Mais non, ma belle Blanchette, mais non, fit-il. Ta sœur n'est pas le moindrement malade... Qui a pu te causer une pareille alarme ?

— Le bruit m'en est venu par les domestiques qui se sont effrayés de quelques mots dits par M. de Roudiac quand il s'en est allé.

— J'ignore ce qu'a pu dire Roudiac, mais, à coup sûr, il aura été mal compris par nos gens.

— Mais alors où est Hélène ? J'ai parcouru la maison sans la trouver... et je ne la vois pas ici.

— Elle est là, dit Peyrade en montrant la porte.

Il n'eut que le temps de retenir Blanche, qui s'élançait déjà.

— Eh bien ! Eh bien ! vilaine indiscrète, fit-il. Est-ce qu'on va se jeter ainsi dans une entrevue d'amoureux?

— Ah ! ma sœur est donc avec M. Grondier? dit la cadette.

Mais si, en prononçant ces mots, la voix de Blanche n'accusait plus d'inquiétude, elle n'en avait pas moins vibré d'une intonation si étrange que Peyrade, surpris, regarda fixement sa fille.

— Serait-elle jalouse de sa sœur ? Aime-t-elle Grondier? se demanda-t-il.

Sous l'œil paternel qui l'examinait, Blanche s'était sentie rougir ; puis, comme si elle se fût persuadée que son père devait lire au fond de son âme, elle se jeta dans les bras de Peyrade et, tout à coup, elle fondit en larmes et balbutia d'une voix brisée :

— Oh ! petit père, je suis bien malheureuse !

Le millionnaire tressaillait encore sous le nouveau coup qui le frappait, quand la porte s'ouvrit pour laisser sortir Grondier qui quittait Hélène.

A l'apparition du jeune homme, Peyrade oublia Blanche et toutes ses pensées furent pour celle de ses filles dont le sort venait de se décider. D'un mouvement brusque, il s'élança au-devant de Grondier et ouvrit la bouche pour l'interroger.

Mais la présence de sa fille cadette arrêta les paroles sur ses lèvres. Devant elle il ne pouvait être question du secret de son autre enfant.

Il y eut dans le regard que Peyrade, faute de pouvoir parler, adressa à Grondier, une si suppliante prière de répondre par un seul mot qui, inintelligible pour Blanche, serait compris par lui, que le notaire se laissa toucher.

Seulement, ignorant de la scène qui venait de se passer, Grondier, à cause même de Blanche dans l'esprit de laquelle il ne voulait laisser germer aucun soupçon qui lui donnât à deviner la vérité sur sa sœur, prit, pour éclairer Peyrade sur le résultat du tête-à-tête, le moyen de se poser en victime. Sa figure se fit subitement triste et d'une voix peinée :

— Monsieur Peyrade, fit-il, je vous prie de me rendre ma parole. Je ne puis conserver l'espérance de devenir votre gendre après l'aveu que vient de me faire mademoiselle Hélène qu'elle n'avait agréé ce mariage que pour obéir à votre volonté... aveu qui, en même temps, signifie que je n'ai su lui inspirer aucun amour.

Grondier achevait à peine qu'un cri de joie imprudente échappait à Blanche qui, incapable de se maîtriser, se jeta encore dans les bras de son père en répétant d'une voix émue :

— Hélène ne l'aime pas ! Tu entends? père. Hélène ne l'aime pas.

Puis la réflexion venant tout à coup, comme une

douche d'eau glacée, calmer sa satisfaction, la jeune fille s'arrêta tremblante, confuse, plus rouge qu'une pivoine et, enfin, prise d'une honte indicible d'avoir ainsi laissé son cœur la trahir, elle s'élança vers la porte de la chambre où se trouvait sa sœur et disparut.

Cette naïve preuve d'un amour, qu'il n'avait pu soupçonner jusqu'à ce jour, avait laissé Grondier stupéfait. Les yeux tournés vers la porte qui s'était refermée sur Blanche, l'esprit encore enivré des charmes de celle que son embarras lui avait montrée si gracieusement séduisante, le jeune homme restait sourd à la voix de Peyrade qui lui disait :

— Les événements ont été contre nous, mon cher Grondier. Puis-je espérer que, si je perds un gendre, je conserverai toujours un ami sur la discrétion duquel je saurai pouvoir compter ?

Tant il est vrai que les hommes sont si étrangement faits que bien souvent, après avoir sérieusement réfléchi sur des choses qui n'en valaient pas la peine, ils prennent à la légère des décisions d'où dépendent leur honneur, leur fortune ou la félicité de leur vie entière, il arriva que Grondier qui, tout à l'heure, était resté insensible au malheur d'Hélène, en croyant à une comédie jouée pour le tromper, se laissa prendre à la scène qui venait d'avoir lieu. Sa vanité, qui lui avait fait repousser la sœur aînée, fut doucement chatouillée par cet amour qu'il avait inspiré à la cadette. Son scepticisme fit place à une confiance irraisonnée et, sans réfléchir à tout ce qu'il y avait de brutalement cruel dans sa conduite, il répondit à Peyrade :

— Mais, en plus de l'ami, vous pouvez encore conserver le gendre.

— Vous épouserez Hélène! s'écria le père tremblant

de bonheur à cette réponse qu'il interprétait en faveur de sa fille aînée.

Grondier secoua la tête et, en souriant :

— Non, fit-il. Mais ne peut-on pas devenir votre gendre autrement qu'en épousant mademoiselle Hélène ?

Ainsi que nous l'avons déjà dit, le malheur avait épuré l'âme de Peyrade, en lui faisant comprendre ces devoirs de père qu'il avait ignorés si longtemps. Lui qui, jadis, eût trouvé originale au possible l'idée de Grondier et eût donné son plein consentement à sa réussite, fut pris d'un profond dégoût à l'espèce de troc que lui proposait son ancien compagnon d'orgies.

Par malheur, il ne sut pas commander à son visage qui trahit ce sentiment de répulsion. Grondier s'en aperçut et, sentant arriver un refus, il le prévint en ajoutant d'un ton qui pesait, tout menaçant, sur chaque mot :

— Et, dans le gendre, vous garderiez cet ami dont la discrétion vous importe tant.

Puis, sans laisser Peyrade répondre, il continua d'une voix moqueuse :

— Voyons, cher ami, mettez-vous à ma place, moi dont le mariage a été trompetté partout, moi notaire, qui, dans ma profession, ai besoin de l'estime et de la considération générales... Que va-t-on dire, je vous le demande, en apprenant cette rupture ?... A coup sûr, on m'en rendra responsable, et les cancans, voire la calomnie, dauberont sur moi de la plus belle sorte... Alors il faudra bien que je défende ma réputation attaquée...

— Et vous perdrez mon Hélène ? interrompit Peyrade qui, au contraire de Grondier élevant le ton, par-

lait à voix basse de peur que, de la chambre voisine, ses filles entendissent le dialogue.

Au lieu de répondre à la question du millionnaire, le jeune homme poursuivit :

— Tandis que la situation change, si, à la place de l'aînée de vos filles, j'épouse la cadette. Les commentaires iront bien aussi leur train, mais ils seront d'une tout autre nature... On s'étonnera, on clabaudera, la curiosité se surexcitera. Mais entre des curieux et des médisants, la différence est grande. Par cela même que, tout en changeant de fiancée, je ne serai pas sorti de la famille, la calomnie ne trouvera pas à me mordre... et, par conséquent, je n'aurai pas besoin de défendre ma réputation.

Sur ces mots, Grondier, sans attendre la réplique de Peyrade, gagna la porte en disant :

— Songez, cher ami, à quelles fâcheuses extrémités me réduirait votre refus... Réfléchissez à tout cela bien mûrement, et demain, faites-moi savoir votre décision.

Puis sans se retourner, ce qui lui aurait fait voir les deux sœurs qui, à ce moment, sortaient de la pièce voisine, Grondier quitta le fumoir.

— Demain, il dira oui, pensait-il en traversant la cour de l'hôtel.

Sous la voûte de la porte cochère que le jour, qui baissait, rendait un peu sombre, le jeune homme se heurta contre quelqu'un qui venait en sens inverse. Au lieu de s'arrêter pour faire ou attendre des excuses, l'arrivant fila si vivement que cette précipitation éveilla la curiosité du notaire ; il se retourna et attendit que l'inconnu, en s'adressant au concierge, présentât son visage devant l'ouverture de la loge qui était éclairée.

— Tiens, c'est Roudiac, se dit-il en reconnaissant son homme.

C'était, en effet, le chevalier d'industrie qui, tout en montant le perron de l'hôtel, murmurait en souriant :

— Il s'agit de bien jouer ma scène, si je veux gagner la partie... Deux millions de dot, cela vaut la peine de déployer tous mes talents.

Le coquin avait raison. Il risquait le tout pour le tout et il devait jouer serré. L'énorme dot, qu'il convoitait, méritait qu'il ne négligeât aucun détail. C'était pour cela que, sous la voûte, il avait passé à côté de Grondier, qu'il avait parfaitement reconnu, sans lui adresser la parole. Ne pouvait-il pas arriver qu'à s'arrêter pour échanger un mot, un seul mot avec le notaire, ce mot amenât un imprévu qui bouleverserait son plan, ferait naître un obstacle, créerait un incident qui, plus tard, lui serait funeste ? Malheureusement la prudence humaine, qu'on vante tant, a le tort, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, de nous faire ressembler à l'astrologue qui tombe dans un puits. Nous prévoyons les plus gros événements, nous les voyons venir et nous nous mettons en mesure de les utiliser ou de les détourner de nous, suivant que le commande notre intérêt. Mais il arrive souvent qu'à prévoir ou à croire avoir prévu le plus important, on a négligé un petit incident, un menu détail qui, plus tard, se transforme en une grosse tuile qui vous tombe lourdement sur ce nez que vous tourniez vers l'avenir en flairant le vent.

Ce fut le cas de Roudiac qui, par prudence, n'avait pas voulu reconnaître Grondier. Si, pour échanger quelques paroles de politesse banale, il avait arrêté le notaire sous la voûte, ne fût-ce qu'une seconde, cette

seconde aurait suffi pour le mettre en éveil sur ce dit menu fait qui devait être pour lui cette lourde tuile dont nous avons parlé.

Cela constaté, nous suivrons le coquin que nous avons laissé gravissant le perron de l'hôtel en s'applaudissant de toucher presque au but qu'il s'était proposé. A la vue du domestique qui accourait à sa rencontre, sa figure, qui souriait à l'espérance du succès, se fit sérieuse, son maintien devint grave; en un mot, comme on dit en langage de théâtre, il soigna son entrée.

— Faut-il m'adresser d'abord au père ou aller tout droit à la fille? se demanda-t-il avant que le domestique l'eût rejoint.

En une demi-seconde, il eut pesé le pour et le contre et décidé de son début.

— M. Peyrade est-il visible? s'informa-t-il.

Après les événements graves de la journée, ce dernier et ses filles, comme le prévoyait Roudiac, avaient éprouvé le besoin de se recueillir dans une solitude profonde. Aussi, derrière Grondier qui se retirait, le père avait donné l'ordre exprès à ses gens de congédier tout visiteur qui se présenterait.

Mais Roudiac était tellement l'ami de la maison que le domestique, qu'il interrogeait, pensa que la consigne ne pouvait concerner cet intime, et il lui ouvrit le salon d'attente.

Ce fut au moment où Roudiac en franchissait le seuil que pointa le petit fait, d'aucune importance apparente, qui devait être plus tard la tuile massive écrasant le nez du chevalier d'industrie.

Le domestique lui tenait encore la porte quand un autre valet arriva d'un pas pressé.

— Sais-tu si M. Grondier, le notaire, est encore ici? demanda-t-il à son camarade.

— Pourquoi ? fit l'interrogé dont la curiosité jugea bon, au lieu d'une réponse, de faire une question.

— C'est qu'on vient de chez M. de Maucieux pour le réclamer. On a besoin du notaire tout de suite... C'est très, très pressé, répète l'envoyé... Le docteur Baudraie ayant dit qu'on trouverait M. Grondier chez nous, on y est arrivé tout droit.

Suffisamment renseigné, le premier valet daigna enfin répondre.

— Non, M. Grondier est parti.

— Depuis longtemps?

— Une minute à peine. On courrait après lui qu'on le rattraperait.

Caché par la porte, que son introducteur n'avait encore qu'à demi refermée quand il avait été questionné par son camarade, Roudiac avait écouté le dialogue sans en perdre un mot. Il entendit aussi ce dernier renseignement donné par le domestique qui s'éloignait pour aller porter réponse à celui qui réclamait Grondier.

— Il paraît que M. de Maucieux va mourir ; voilà pourquoi il demande son notaire.

— Ah ! Maucieux va mourir ! bon voyage, alors, se dit Roudiac en souriant.

Ce sourire ne fut jamais venu sur les lèvres de l'aigrefin s'il avait pu se douter que, faute par lui d'avoir abordé le notaire sous la voûte et de l'avoir retenu pendant cette minute, qui aurait permis à l'envoyé de Maucieux d'arriver à temps, il avait gâté son jeu de la manière la plus désastreuse.

Le domestique, en venant lui annoncer la visite de Roudiac, trouva Peyrade étendu sur un des divans du fumoir où ses filles l'avaient laissé seul.

Le tempérament sanguin du colosse s'était mal ac-

commodé de ces alternatives de colère et de désespoir qu'il avait subies dans la journée. Un cercle de plomb lui étreignait le cerveau, ses tempes battaient et ses oreilles lui faisaient entendre un bruissement qui semblait lui répéter :

— Songe à la prédiction du docteur.

Peyrade, ne voulant pas se rendre à tous ces pronostics qui lui criaient : gare! avait mis son état sur le compte d'une simple migraine qu'un peu de sommeil dissiperait.

Réveillé par le domestique qui venait lui annoncer, malgré la consigne donnée, qu'une visite attendait au salon, le premier mouvement de Peyrade fut celui d'une colère violente. Mais le nom de Roudiac calma cet emportement. Ne fallait-il pas filer doux avec cet homme qui avait dû ramasser la lettre perdue? Il tenait en ses mains la réputation d'Hélène.

— Fais entrer, commanda Peyrade radouci.

Pendant que son domestique allait chercher le visiteur, il se leva du divan et se remit sur ses jambes.

Aussitôt debout, il n'eut que le temps bien juste, pour ne pas tomber, de chercher un point d'appui sur un meuble, car un étourdissement subit le fit chanceler. C'était là un premier avertissement sérieux sur lequel il n'y avait pas à se méprendre; mais la fanfaronnade du millionnaire n'en voulut pas tenir compte.

— Ah! çà, se dit-il, est-ce que je serais assez stupide pour croire aux balivernes de Baudraie?

Et comme il se retrouvait maintenant solide sur ses jambes et que sa vue, redevenue nette, ne lui montrait plus les meubles tournant autour de lui, il se donna cette raison :

— Je m'étais relevé de ce divan encore à moitié endormi.

Cependant Roudiac faisait son entrée.

Trop prudent pour interroger le domestique qui le conduisait, il avait cru qu'il aurait la chance de trouver le père et la fille réunis.

— Cela me simplifierait la besogne, pensait-il.

En voyant Peyrade seul, il ne fut pas démonté. C'était pour lui deux scènes séparées à jouer, et il s'exécuta immédiatement.

Le figure joyeuse, la voix franche, le rire à la bouche, il accourut gaiement, les deux mains tendues à Peyrade, en s'écriant :

— Eh bien? tout s'est donc arrangé?... Querelle d'amoureux, n'est-ce pas? Je viens de rencontrer M. Grondier qui sortait de chez vous et, à sa mine satisfaite, j'ai deviné que ce grand orage, qui menaçait ce matin les amours de nos deux jeunes gens, n'avait dû être qu'une toute petite pluie, bien vite séchée.

En redoublant son rire, il se laissa tomber sur un siège et continua :

— Vrai ! Parole d'honneur! j'avais pris cela tellement au sérieux que j'en ferai mon excuse d'avoir décampé aussi prestement... Vous le savez, dans toutes ces affaires de famille, où un étranger n'a pas à mettre le nez, on est si embarrassé de s'en trouver involontairement témoin que tout homme bien élevé, fut-il un intime ami comme je m'honore d'être le vôtre, comprend que sa présence aggrave la situation et se hâte de disparaître... ainsi que je l'ai fait.

Peyrade avait attendu la fin de ce déluge de paroles. Il se trompa en croyant que le moment était venu de placer un mot, car Roudiac, après avoir repris haleine, poursuivit :

— Tudieu! mon cher, savez-vous que tout autre, à ma place, aurait pareillement pris au tragique l'entrée de votre fille quand elle est venue déclarer à son futur que tout était rompu?... Ah! çà, ce farceur de Grondier, comme adieu à la vie de garçon, avait donc commis quelque grosse fredaine dont une bonne âme charitable s'était empressée d'avertir votre fille?... Quant à l'évanouissement, ne m'en veuillez pas, mon bon, de ne vous avoir été d'aucun secours. Outre que je suis maladroit au suprême à soigner les gens, je ne m'étais pas trop effrayé, car, n'eussé-je pas su que ces crises nerveuses n'ont rien de dangereux, nous avions là le docteur Baudraie dont la science me rassurait pleinement.

Après cette tirade prononcée de sa voix joyeuse, Roudiac se pelotonna dans son fauteuil, croisa ses jambes et, dans la pose d'un homme qui s'apprête à écouter un récit, il s'écria :

— Voyons; mettez-moi au courant de tout, mon cher : cause de la colère, brouille et raccommodement, contez-moi tout cela bien en détail... Allez, je vous écoute religieusement... Rien ne m'amuse plus que les querelles d'amoureux.

Il fermait déjà les yeux pour mieux entendre quand, tout à coup, il se redressa sur son siège.

— Ah! à propos! fit-il en portant vivement la main à la poche de côté de son habit.

Puis, il la ramena vide en disant :

— J'oublie que j'avais ce matin ma redingote... elle sera restée dans ce vêtement.

— De quoi parlez-vous donc? demanda Peyrade.

— D'une lettre que j'ai à vous restituer, mon ami. De cette lettre que mademoiselle Hélène tenait à la main et qu'elle a laissée s'échapper en s'évanouissant...

Ce papier traînait sur le tapis, à la merci du premier domestique qui serait entré... Vous la rendre était chose impossible, puisque vous veniez d'entrer là, emportant votre fille évanouie... Il eût été maladroit ou indiscret de la confier à Grondier qu'elle devait concerner... La laisser sur un meuble, bien en vue, c'était encore l'exposer à la curiosité de vos gens... Ma foi ! je l'ai fourrée dans ma poche en me promettant de vous la donner. Puis j'ai filé à la sourdine sans plus y penser jusqu'à ce moment où je m'aperçois que je l'ai laissée dans le vêtement que j'ai quitté il y a une heure.

Le regard plongeant dans les yeux de Roudiac, Peyrade, en s'efforçant de cacher son anxiété, avait écouté tout ce qui concernait la lettre. Si sincère que parût le récit de son visiteur, rien n'indiquait que la lettre n'avait pas été ouverte par le conteur. Pour tâter le terrain, Peyrade dit en souriant :

— Croiriez-vous que ma fille a refusé de m'apprendre ce que contenait cette lettre?

— Vraiment? dit Roudiac.

— Contez-moi donc ce qu'elle révélait, ajouta le millionnaire du ton de la plus parfaite bonhomie.

A cette demande, Roudiac ouvrit de grands yeux surpris, et d'une voix un peu fâchée :

— Dites donc, dites donc, fit-il. Est-ce que vous me croyez homme à lire les lettres qui ne me sont pas adressées?... Je ne vous remercie pas de l'opinion peu flatteuse que vous avez sur ma discrétion.

Cela dit, Roudiac, comme si, en feignant de croire que Peyrade n'avait pas parlé sérieusement, il pensait devoir ne pas attacher plus d'importance au propos, reprit d'une voix sérieuse et empressée :

— Mais au fond, je ne sais pas encore quel était le

motif... bien minime, j'en suis certain... qui avait tant effrayé mademoiselle Hélène qu'elle en faisait un cas de rupture... Tout s'est expliqué, n'est-ce pas? La tempête a tourné au beau temps, hein? et la paix a été signée?

Et il reprit, dans le fauteuil, sa pose d'auditeur en répétant :

— Contez, mon cher, contez-moi donc tout cela ; j'ouvre mes deux oreilles.

Il y avait tant de familiarité dévouée, tant de sincère intérêt et une franchise si complète dans l'allure et la voix de Roudiac que Peyrade s'y laissa prendre. Se persuadant qu'il était en face d'un ami véritable, et avec ce besoin de confiance ou, plutôt, de confidence que font naître les grandes douleurs morales, il se laissa aller à dire, en secouant la tête avec tristesse :

— Tout est vraiment et bien définitivement rompu.

— Quoi? mademoiselle Hélène n'a pas pardonné à Grondier! s'écria Roudiac en sursautant d'une surprise merveilleusement jouée.

— Hélas! ma fille n'avait rien à pardonner... C'est M. Grondier qui m'a redemandé sa parole, répondit naïvement Peyrade sans bien peser ses paroles.

A ces mots, le visage de Roudiac prit subitement une expression de pitié profonde en même temps qu'un sourire de mépris contractait ses lèvres.

— Pauvre jeune fille! murmura-t-il assez haut pour être entendu.

Puis immédiatement :

— Sans courage, sans énergie, sans générosité! J'avais bien jugé ce Grondier, continua-t-il sur le même ton.

Après un petit temps de silence, il ajouta :

— Cet homme avait pourtant là une bien belle œuvre de charité et de dévouement à accomplir.

Nous croyons inutile de dire que Peyrade avait tressailli à ces réflexions qui, prononcées à mi-voix pour qu'il n'en perdît pas un mot, lui prouvaient que Roudiac en savait plus long qu'il ne l'avait avoué. Eût-il encore douté après cette découverte, il n'aurait pas eu une bien longue incertitude, car tout aussitôt Roudiac, qui s'était levé lentement de son siège, vint à lui, et, après lui avoir pris une main qu'il garda dans les siennes en la pressant d'une façon affectueuse, il prononça d'une voix grave :

— Mon cher Peyrade, je vous ai menti tout à l'heure quand j'ai nié avoir lu la lettre que j'ai ramassée ici... Ma conscience me prescrivait cette conduite. Devais-je, en faisant l'aveu que vous demandiez, exposer jamais à rougir devant moi l'innocente victime d'un crime? Non, car ce secret, que le hasard m'avait révélé, était de ceux que tout honnête homme doit emporter dans la tombe sans que celle qu'il concerne puisse se douter que, près d'elle, a passé quelqu'un qui connaissait tout... Tel était le devoir que me dictait l'honneur.

A ce moment, la voix de Roudiac passa d'un ton grave à l'intonation sourde et émue.

— Savez-vous, continua-t-il, quel sentiment m'a inspiré la connaissance du secret de votre fille?... Celui de la jalousie. Oui, j'ai été jaloux de Grondier, que je supposais instruit du passé... jaloux du rôle que ce jeune homme avait à remplir.

Roudiac s'interrompit pour faire entendre un rire méprisant, puis il poursuivit :

— Malheureusement Grondier, auquel je prêtais ma façon de voir, n'était pas capable de comprendre la noble tâche qui s'offrait à lui.

Sur cette phrase, Roudiac prit un air désespéré, posa la main sur son cœur et continua en soupirant :

— Jamais, plus qu'en cet instant, je n'ai autant regretté de n'être pas riche... car alors, je serais allé à votre fille et agenouillé devant elle je lui aurais dit : « Cette mission de charité, tout à l'honneur de l'homme qui l'entreprend, confiez-la moi, mademoiselle. Laissez-moi être le compagnon et le protecteur de votre vie. Acceptez un père pour votre enfant et, appuyée sur mon bras, marchez la tête haute et la conscience en paix. »

Roudiac avait toujours été un peu suspect à Peyrade. Mais, en cet instant, outre que, nous le répétons, ses angoisses paternelles rendaient le millionnaire facile à la confiance, l'aigrefin avait joué sa scène en si grand maître que le père l'écoutait les larmes aux yeux, muet d'admiration pour la belle âme de celui qu'il avait méconnu jusqu'à ce jour.

— Il est empaumé ! pensait le drôle en constatant, du coin de l'œil, le succès obtenu par lui.

Le fer était chaud, il s'agissait de le battre encore, et surtout de le battre ferme, car il fallait aborder le point délicat. Le silence d'attendrissement de Peyrade lui permit donc de poursuivre en hochant la tête et d'une voix navrée :

— Oui, voilà ce que j'aurais dit à mademoiselle Hélène, si la fatalité ne m'avait pas fait pauvre, car mon honneur s'oppose à une pareille démarche.

Et en appuyant sur les mots, contrairement au précepte qui recommande, sur certains points dangereux, de glisser sans appuyer, Roudiac continua :

— Oui, l'honneur m'interdit cette démarche, car mademoiselle Hélène a deux millions de dot, et mon cœur se glace d'effroi à la pensée que votre fille pour-

rait croire que sa fortune est le seul mobile qui me fait agir.

Ce disant, Roudiac, en homme pris de désespoir devant un obstacle qu'il reconnaît infranchissable, laissa tomber ses bras et courba la tête sur sa poitrine, position qui ne lui laissait plus voir que le bout des bottes de Peyrade.

Mais si restreinte que fût cette perspective, le coquin n'en guettait pas moins, d'un œil impatient, les pieds de sa dupe. Il s'attendait à les voir marcher vers lui, puis à se sentir étreint entre deux bras reconnaissants et à entendre une voix émue le supplier de ne pas s'arrêter à cette bagatelle de deux millions qui comprimait les élans de son âme généreuse.

Mais les deux pieds du millionnaire, semblant cloués au parquet, gardaient une immobilité qui inquiéta le fourbe.

— Diantre! pensa-t-il, mon homme est dur à la détente. Ai-je donc raté mon coup?

Roudiac n'avait pas positivement raté son coup en visant Peyrade; mais il arrive souvent au meilleur tireur, au moment où il tient la cible bien au bout de son fusil, qu'un rien, une mouche qui vole, fait dévier son tir.

Or, ce rien, cette mouche... mouche de forte taille, par exemple... était venue détourner la balle de Roudiac qui allait toucher en plein dans le mille.

Si les pieds de Peyrade n'avaient pas exécuté ce mouvement que, tête baissée, attendait le chenapan, c'était que le millionnaire avait été immobilisé par l'apparition subite d'un personnage que Roudiac, tout à sa scène, n'avait pas vu entrer à la sourdine.

De sorte que l'aventurier, au lieu de la voix de Peyrade, entendit retentir à ses oreilles celle de ce per-

sonnage qui, ayant écouté la dernière phrase de Roudiac, fut assez indiscret pour se mêler au dialogue en s'écriant d'un ton quelque peu railleur :

— Mais il est un moyen d'arranger tout!

— Maudit docteur! pensa Roudiac qui, s'étant retourné, venait de reconnaître dans la personne de Baudraie, le chien fou arrivé dans ses quilles.

Son entrée ainsi faite, le docteur s'avança vers Peyrade en disant :

— Je vous apprendrai tout à l'heure ce qui, pour la seconde fois aujourd'hui, m'amène chez vous.

Sur ce, il salua Roudiac en ajoutant :

— Mais puisqu'un hasard heureux et le peu d'intelligence que m'a octroyée la nature m'ont permis, aux derniers mots dits par monsieur, que j'ai entendus, de deviner la généreuse proposition qu'il aurait faite si d'honorables scrupules d'argent ne lui fermaient la bouche, voulez-vous me permettre de vous indiquer une façon de concilier tout?

Sans attendre une réponse, Baudraie posa ses deux mains sur les épaules de Roudiac, le contempla durant une seconde d'un œil d'admiration et finit par s'écrier :

— Vous êtes une noble nature, une âme d'élite, monsieur de Roudiac! Aussi, j'en suis certain, allez-vous profiter avidement du conseil que je vais donner à votre cœur si plein tout à la fois d'une générosité sans bornes et d'une délicatesse inouïe.

Ces éloges firent peur à Roudiac.

— Aïe! pensa-t-il, gare à moi! il me raille et va me jouer un vilain tour.

Ce qui ne l'empêcha pas de s'écrier avec un empressement joyeux :

— Voyons ce conseil, cher docteur, et qu'il soit béni s'il peut, Peyrade et moi, nous tirer de peine.

— La chose est bien simple, et je m'étonne que vous n'y ayez pas pensé vous-même... Autant que j'ai pu deviner, vous seriez heureux d'offrir à cette pauvre Hélène l'appui de votre nom?

— Heureux et fier, appuya Roudiac.

— Oui, mais cette louable fierté est entravée par un scrupule de conscience non moins louable qui vous fait trembler de la peur qu'on suppose que c'est l'ignoble convoitise de la dot qui vous rend si miséricordieux.

— Oui, tel est le sentiment qui, seul, empêche Roudiac de venir en aide à une fille et à son père désespérés, affirma Peyrade convaincu.

— Je veux qu'on ne puisse pas suspecter mon désintéressement, prononça Roudiac avec fermeté.

— Eh bien! alors, fit Baudraie en les regardant l'un et l'autre.

— Alors quoi?

— Puisque c'est la dot... la dot seule qui arrête l'élan de M. de Roudiac, supprimez la dot, dit Baudraie le plus naïvement du monde.

Et, souriant avec une bonhomie charmante :

— Personne, ajouta-t-il, en voyant M. de Roudiac épouser mademoiselle Hélène pour ses beaux yeux, ne pourra l'accuser d'avidité.

Le pauvre Roudiac était pris dans ses propres filets. A hésiter une seconde il éveillait la méfiance de Peyrade dont les yeux, tout impatients de sa réponse, s'attachaient sur lui. En bon joueur qu'il était, le chevalier d'industrie fit sur-le-champ bonne mine à vilaine carte.

L'immense satisfaction que dut ressentir Christophe Colomb en apercevant la première côte d'Amérique n'est pas comparable au délire de joie que sembla

éprouver Roudiac en entendant le moyen proposé par le médecin.

Il s'élança d'un bond vers Peyrade et, la voix haletante de bonheur, il s'écria :

— Vous avez entendu, monsieur Peyrade, ce que conseille le docteur?... Au nom du ciel ! accordez-moi votre fille sans un sou de cette dot qui me faisait hésiter.

— Oui, oui, accordez, appuya Baudraie avec un accent dont, seule, l'oreille de Roudiac pouvait apprécier la raillerie.

Peyrade tremblait de joie.

— Faut-il au moins que j'en parle à mon enfant, dit-il enfin.

— Alors allez lui en parler, allez vite, sans retard, tout de suite... Ne reculez pas d'une seconde la félicité qui attend M. de Roudiac, cria Baudraie en poussant Peyrade vers la porte.

Ce dernier allait disparaître, quand le docteur lui fit cette recommandation :

— Et revenez aussi à toute vitesse, car vous n'avez pas oublié que j'ai à vous parler... Ce n'est pas sans motif que je vous fais aujourd'hui une seconde visite... Allez, allez donc, lambin !

La rage au cœur, Roudiac avait suivi des yeux la manœuvre du médecin activant le départ de son futur beau-père.

— Oh ! que je l'étranglerais bien, ce docteur damné ! pensa-t-il en voyant revenir à lui l'être maudit auquel il devait la rafle des deux millions.

Quant à Baudraie, il avait le sourire aux lèvres, et quand il fut près de Roudiac :

— Bast ! fit-il, Peyrade a vraiment si peu à vivre que vous n'attendrez pas longtemps ses écus.

Puis, pour prouver à son homme qu'il ne s'illusionnait pas sur ses beaux sentiments, il s'écria d'un petit ton louangeur :

— Ah! vous êtes un habile gredin!

Si Roudiac ne s'indigna pas à cette exclamation, c'est qu'au même moment il venait d'être profondément distrait par cette réflexion :

— Pas un liard de dot!... Avec quoi payerai-je mon allié Goberju?

En effet, à propos de son complice, il y avait ample matière à songer pour Roudiac. Goberju voudrait-il comprendre sous quelles Fourches Caudines il lui avait fallu passer? Le groom, qui n'avait vu que le droit chemin conduisant à la dot, admettrait-il que son associé, par l'intervention malencontreuse du docteur, avait été forcé de prendre un sentier de traverse qui, en somme, le mènerait aussi à palper la dot, mais à une échéance éloignée? La patience de Goberju ne refuserait-elle pas d'accepter ce délai? Alors, en se croyant joué, le groom pouvait devenir un mauvais compère.

Mais une réflexion fort juste vint tempérer la crainte que son allié inspirait à Roudiac.

— Après tout, se dit-il, Goberju ne peut exiger sa prime sur la dot que le lendemain du mariage... Alors, quand il saura la vérité, il aura beau faire le diable, je n'en serai pas moins le gendre de Peyrade.

Or, pour Roudiac, être le gendre de Peyrade, c'était avoir droit à sa succession qui, d'après les prédictions du docteur, ne devait pas tarder à s'ouvrir. Pour avoir su se résigner adroitement à ne pas faire tout de suite main basse sur les deux millions de la dot, il en toucherait alors quatre, cinq, six peut-être... car Peyrade était si riche!!!

Chez Roudiac, il y avait un enchaînement d'idées très remarquable. Après avoir pensé ainsi à la fortune de Peyrade, il en arriva tout naturellement à se poser cette question :

— A propos, comment cette fortune est-elle placée?

Pour lui, comme pour tout le monde, il était de notoriété que l'ex-manufacturier, quand il était dans les affaires, avait gagné des sommes folles. Comment avait-il placé tout ce gain-là? Ce n'était certes pas en propriétés, car, après son usine vendue, Peyrade n'avait pas conservé un pouce de terrain ou un demi-mètre de bâtiment dont on pût le dire propriétaire.

Tout son avoir était donc en portefeuille, facilement réalisable et d'une gestion des plus commodes.

— C'est pour ainsi dire son notaire qui est son intendant, en déduisit Roudiac.

Cent fois, il avait entendu Peyrade répéter qu'il ne gardait jamais plus de cinquante mille francs chez lui. Il lui fut facile de conclure que le grand réservoir qui alimentait les besoins du richard n'était autre que l'étude de Grondier.

— Une fortune placée de cette sorte rend la succession prompte, nette et dégagée de tous les soucis qui accompagnent la vente d'immeubles, se dit encore le rêveur.

Ainsi réfléchissant à la fortune du père, Roudiac avait si bien oublié la fille que, pour la lui rappeler, il fallut le retour de Peyrade, qui l'aborda en lui demandant :

— Désirez-vous que je vous présente à Hélène?

Pareille proposition, faite par le père qui revenait de consulter son enfant, annonçait au maître coquin qu'il avait déjà victoire à peu près gagnée. Mais, de même que, dans l'antiquité, après les hourras qui ac-

clamaient le triomphateur sur son char, on entendait la voix de l'esclave chargé de rappeler audit triomphateur le néant des pompes de ce monde, ce fut Baudraie qui envoya la note discordante au milieu de la joie du triomphateur Roudiac.

Peyrade n'avait pas plus tôt fait sa demande que le docteur se chargeait de répondre pour l'interrogé.

— Comment, s'il désire qu'on la présente? s'écria-t-il; mais il ne désire que cela, ce cher monsieur. Depuis dix minutes que vous nous avez quittés, il a été si bien absorbé par l'attente de cette présentation qu'il est resté sourd à tout ce que je lui ai dit.

Et s'adressant à Roudiac :

— N'est-ce pas, continua gaiement le docteur, que vous n'avez pas entendu un seul mot des cinq ou six phrases que je vous ai adressées?... Eh ! eh ! c'est un petit malheur, car l'une de ces phrases contenait un conseil dont vous auriez profité.

En songeant à la fortune de son futur beau-père, Roudiac avait bien entendu bourdonner à ses oreilles la voix de Baudraie ; mais, comme le disait ce dernier, son attention, concentrée sur un autre sujet, ne lui avait laissé rien comprendre des paroles du médecin.

A la manière dont Baudraie venait de parler de ce conseil, donné par lui et qui avait passé inattendu de celui auquel il s'adressait, Roudiac ressentit une légère inquiétude.

— Mais, dit-il, un bon conseil, docteur, ne saurait être trop répété.

— Ma foi ! non, fit Baudraie. On dit quelquefois des choses qu'on voudrait rattraper dès qu'elles ont dépassé les lèvres. Mon conseil était de cette catégorie... Et puis, à vous redire mon conseil, je ferais attendre

mademoiselle Hélène qui veut vous voir... Allez donc, jeune homme, allez donc.

Roudiac comprit qu'il était inutile d'insister et, d'un geste, il indiqua au millionnaire qu'il était prêt à le suivre.

Peyrade se retournait pour se mettre en marche quand le docteur le retint par le bras.

— Est-ce que monsieur ne peut se présenter tout seul? demanda-t-il. Oui, oui, je sais bien que c'est en dehors des usages reçus ; mais la proposition que monsieur va faire à votre fille sort aussi pas mal des formes accoutumées. Le mieux est donc de ne pas vous mettre en tiers dans l'entrevue et de m'accorder le temps que vous perdriez à écouter vos jeunes gens, car, peut-être, avez-vous oublié que j'ai eu l'honneur de vous annoncer que j'avais à vous parler.

La dernière phrase avait été dite sur un ton que Baudraie jugeait sans doute assez impératif pour lui éviter un refus, car, sans attendre l'aquiescement de Peyrade, il s'adressa à Roudiac.

— Allez, allez, lui dit-il, M. Peyrade est de mon avis qu'il vaut mieux que vous vous présentiez seul.

Roudiac, du regard, consulta Peyrade, qui, inquiété par le sans-gêne du docteur, resta muet. En vertu du dicton : « Qui ne dit mot consent, » le jeune homme se dirigea vers la porte dont il franchissait le seuil, quand Baudraie, en guise d'adieu, lui lança cette phrase :

— Ah ! quel malheur que vous n'ayez pas entendu mon conseil.

Roudiac eût été enchanté de connaître ce conseil, car il était persuadé que, faute de l'avoir entendu, il allait commettre ou avait commis une maladresse quelconque ; mais comme il était aussi certain qu'à

revenir à la charge près du médecin il en serait pour ses frais de curiosité, il ne se donna pas la peine de se retourner et disparut.

La porte s'était à peine refermée sur lui, que Peyrade demandait au docteur :

— Daignerez-vous me le répéter à moi ce conseil?

— Non, dit sèchement Baudraie, car il ne vous regarde nullement... Mais je vais vous en donner un autre qui vous concerne au superlatif.

— Vraiment? fit le millionnaire.

— D'abord établissons bien la situation... Je vous ai fait réaliser aujourd'hui une notable économie, n'est-il pas vrai?

— Une économie? répéta Peyrade sans comprendre à quoi faisait allusion le médecin.

— Oui, une économie de deux millions. N'est-ce pas à moi que vous devez que Roudiac épouse votre fille sans dot?

— Oh! me croyez-vous homme à profiter d'une manière aussi ignoble du désintéressement de M. de Roudiac?

Il n'y avait pas à se tromper sur la sincérité de ton de Peyrade. Il trahissait, chez lui, le projet bien arrêté de faire, tôt ou tard et d'une façon détournée, accepter les deux millions par celui qui les avait refusés.

— Diantre! fit le docteur, alors, au lieu d'un conseil, me voici forcé de vous en donner deux.

— Voyons le premier.

— Le premier est de ne pas lâcher un liard à M. de Roudiac... Pas un liard, vous m'entendez bien?

— Passons au second, dit Peyrade avec un sourire qui prouvait que le premier conseil ne serait pas mis à profit.

— Le second est d'appliquer vos deux millions à l'usage que je vais vous indiquer.

Sur ce, Baudraie invita du geste le millionnaire à s'asseoir et ajouta :

— Ecoutez-moi.

## XIV

Sous la condition de revenir bientôt à Peyrade et au médecin, nous les laisserons en tête-à-tête et nous suivrons Roudiac qui, fort intrigué, avait monté lentement l'escalier de l'étage supérieur où se trouvait le logis d'Hélène, en se répétant de deux en deux marches :

— Quel peut bien être ce conseil du docteur que je n'ai pas entendu ?

A son arrivée devant la porte de la jeune fille, il se secoua comme pour chasser le pressentiment, inspiré par les dernières paroles de Baudraie, qu'il allait se jeter de lui-même en un traquenard.

— Bah ! fit-il, je ne suis précisément dans la peau d'un imbécile... S'il y a un danger, je saurai le deviner à temps.

Donc, bien résolu à poursuivre une entreprise au bout de laquelle il entrevoyait la fortune de Peyrade à encaisser, il frappa à la porte, qui lui fut ouverte par Nanette, la jeune servante des deux sœurs.

Après un peu d'étonnement témoigné à la vue de celui qu'elle attendait accompagné, et qui se présentait seul, Nanette introduisit le visiteur dans le salon

qui séparait les deux chambres à coucher des jeunes filles.

Les quelques pas qu'il venait de faire à la suite de Nanette avaient donné le temps à Roudiac de se composer une physionomie de circonstance.

Timide, ému, un peu tremblant, ayant plutôt l'air d'un coupable repentant que d'un homme qui s'imposait en vertu d'un secret surpris, il s'avança vers Hélène qui, en le voyant, s'était levée de son fauteuil.

Son début était des plus adroits. En se faisant aussi humble, il adoucissait pour la pudeur de la jeune fille cette souffrance de se trouver en présence de quelqu'un qui connaissait, si immérité qu'il fût, le malheur de sa vie.

Bien qu'elle eût appris par son père les intentions de Roudiac, Hélène, dont le cœur débordait d'une reconnaissance immense pour ce dévouement qui allait venir s'offrir à elle, avait attendu dans des angoisses inexprimables.

L'entrée de Roudiac, en la rassurant, lui rendit un peu de son sang-froid. N'ayant pas à courber la tête sous le poids d'une honte qui lui était épargnée, elle put mieux examiner celui qui s'avançait vers elle.

Vingt fois, Hélène s'était trouvée en présence de Roudiac sans voir en lui autre chose qu'un des amis intimes de son père. Mais, à ce moment, la reconnaissance aidant, elle s'aperçut qu'il était joli garçon.

Cependant, Roudiac était arrivé près d'elle. Alors il mit un genou en terre et, de cette même poche qu'il avait si inutilement fouillée devant Peyrade, il tira la lettre qu'il tendit à Hélène en disant d'une voix suppliante :

— Mademoiselle, pardonnez-moi d'avoir lu cette lettre.

Puis, sans laisser à la jeune fille le temps d'être troublée par ce début, il lui prit doucement la main et la porta à ses lèvres, en ajoutant d'un ton qui, à présent, frémissait de passion :

— Non, bénie soit cette lettre qui m'a permis de vous prouver un amour que j'étouffais, parce que votre cœur appartenait à un autre que je croyais digne d'un pareil bonheur.

C'était de bonne guerre. Roudiac culbutait Grondier de son piédestal pour prendre sa place.

A quoi bon raconter en détail cette entrevue, dans laquelle l'adresse rusée et le talent de comédien de Roudiac surent facilement émouvoir la naïve confiance du cœur reconnaissant de la jeune fille? Rien ne pouvait faire deviner à Hélène quel misérable se cachait sous cette apparence de dévouement désintéressé.

Seulement il arriva que Roudiac, à vouloir trop bien sauter, suivant l'expression vulgaire, dépassa le but, et, par désir de prouver, commit une imprudence que, tout d'abord, il n'aperçut pas et dont il ne devait comprendre les suites désastreuses que beaucoup plus tard.

Voici quelle fut cette faute :

Quand il s'était présenté chez Peyrade, sa lettre en poche, Roudiac avait son thème tout fait ; ses scènes étaient arrêtées, ses effets étudiés, en un mot, il n'avait plus qu'à réciter son rôle. Par malheur, le docteur Baudraie était venu déranger ses cartes si bien préparées en l'acculant dans cette impasse où il lui avait fallu, à moins d'une déroute complète, jouer la scène de l'âme généreuse qui repoussait les deux millions de la dot.

A partir de cette anicroche grave, qui bouleversait de fond en comble le plan qu'il s'était tracé, Roudiac

avait été, pour ainsi dire, forcé d'improviser. Cette improvisation avait donc tout naturellement pris pour sujet celui qu'on lui avait imposé, c'est-à-dire le sacrifice de la dot.

Or, à part la crainte des réclamations futures de Goberju, craintes dont, nous l'avons vu, sa conscience l'avait promptement débarrassé, Roudiac avait fini, en y réfléchissant un peu, par se dire que cette tuile sur la tête, dont il s'était d'abord effrayé, n'était pas aussi lourde qu'elle paraissait l'être. Peyrade, n'étant pas homme à le prendre au mot, devait trouver un biais adroit pour lui glisser à la sourdine ces millions qu'il avait tant l'air de repousser. De même que le père, Roudiac jugea la fille incapable de vouloir profiter de sa prétendue grandeur d'âme. Donc, bien certain que, pour ainsi dire, on violerait son désintéressement, le finaud pensa qu'il y avait tout profit à le faire valoir et, dans son entrevue avec Hélène, il commit la faute de trop appuyer sur son dédain des deux millions.

C'était une faute, nous le redisons, et une faute des plus graves, car Hélène, prise d'admiration pour lui, eut peur, en insistant, de blesser l'esquise délicatesse d'un caractère aussi généreux, et sa crainte d'abuser de tels sentiments nobles ne se porta pas du côté de l'argent.

A tant de grandeur d'âme de la part de celui qui venait la sauver, elle voulut répondre en faisant, de son côté, un immense sacrifice.

Pour faire comprendre ce sacrifice à notre lecteur, il est nécessaire que nous détaillions une scène de cette entrevue que nous voulions écourter.

— Oui, ma douce Hélène, dans le contrat de mariage, je reconnaîtrai notre enfant, disait doucement Roudiac à la jeune fille rougissante.

Loin de se douter combien était vrai le « notre » sur lequel Roudiac avait appuyé en le prononçant, Hélène prêta au mot le sens purement fictif qui résultait de la belle conduite dont le coquin se donnait les gants, et, en baissant les yeux, elle demanda timidement :

— Daignez m'accorder une grâce?

— Parlez, Hélène.

— Veuillez oublier cet enfant.

— Que dites-vous ! !! Auriez-vous la cruauté de me priver de ses caresses? lâcha Roudiac d'une voix qui jouait l'émotion pénible.

— Non, fit vivement Hélène, non, ne le supposez pas, mais...

— Mais ? répéta Roudiac en la voyant hésiter.

— Mais ma conscience me défend d'abuser d'un généreux élan de cœur dont...

Et elle s'arrêta encore.

— Dont je pourrais me repentir, voulez-vous dire? acheva le jeune homme.

— Ma reconnaissance sera doublée si, après le mariage, vous daignez revenir sur cette proposition... Alors je serai délivrée de cette crainte d'avoir trop demandé d'une seule fois à votre dévouement.

Au fond, Roudiac était ravi de ce scrupule de la jeune fille, mais il crut habile de protester.

— Oh ! fit-il d'un ton de doux reproche, me croyez-vous capable de revenir sur ce que j'aurai fait pour vous conquérir? C'est vous rendre mal justice, Hélène. Votre amour ne me payera-t-il pas au centuple de ce que vous appelez mon dévouement ? Non, si court que puisse être le délai que vous demandez, je ne veux pas me priver de l'affection de votre enfant... Dès le premier jour, mon devoir sera de penser à son avenir.

— Mon père, si riche, a déjà assuré cet avenir.

Ce renseignement alla au cœur du coquin.

—Ah! se dit-il, le gamin a du pain sur la planche. Je m'en souviendrai en un jour de disette.

Ensuite, tout haut :

— Mais, reprit-il en feignant d'hésiter, comme s'il tremblait de froisser le cœur d'Hélène, mais il lui faut un nom...

La jeune fille fut sur le point de répondre à cette observation; mais la réponse qu'elle allait faire s'arrêta sur ses lèvres, et, après un court moment d'embarras, elle y substitua ces mots :

— Il aura le vôtre, si, trois mois après notre union, votre noble cœur ne croit pas encore avoir assez fait pour moi.

Roudiac avait vu l'hésitation d'Hélène.

— Elle avait une autre réponse à la bouche... D'où vient qu'elle n'a pas osé la prononcer? se demanda-t-il.

Revenant à son rôle :

— J'ai peur, dit-il.

— Peur de quoi ?

— Qu'à accepter trop facilement le délai de trois mois que vous réclamez, je vous laisse douter de l'amour sans bornes que je vous ai voué. Pourquoi me refuser ce moyen que j'avais encore de vous le prouver ?

L'air et la chanson, tout y était si bien dans la voix et la figure contristées de Roudiac que la jeune fille, émue jusqu'au fond de l'âme, lui tendit ses deux mains en disant :

— Comment pourrai-je jamais vous payer de tant de bonté, monsieur de Roudiac ?

— En oubliant le passé, et...

Nous ne savons comment il s'y prit; mais Roudiac

trouva moyen de rougir jusqu'aux oreilles après avoir prononcé cet « et » sur lequel il s'était arrêté comme si sa timidité l'empêchait de continuer.

— Et ? fit Hélène attendant la fin de la phrase.

— En m'aimant un peu.

La reconnaissance avait probablement fait éclore l'amour au cœur d'Hélène, car, si elle ne parla pas, ses yeux, fixés sur Roudiac, répondirent si bien pour elle que le chevalier d'industrie s'enhardit à demander :

— Voulez-vous, Hélène, m'accorder le baiser des fiançailles ?

La jeune fille, sans hésiter, avança sa tête charmante et tendit le front aux lèvres de Roudiac qui s'y posèrent frémissantes.

Mais ce frémissement était pure comédie, car le chenapan, des moins troublés par cette caresse qu'on lui laissait prendre, était en train de se dire en prolongeant un peu son baiser :

— Ouf! l'affaire est dans le sac !

Et il quitta Hélène pour aller retrouver Peyrade avec lequel il voulait fixer le jour du mariage.

En descendant l'escalier, il était ivre de joie et s'applaudissait d'avoir si bien conduit sa barque.

— En somme, se disait-il, le docteur maudit, tout en croyant me nuire, m'a rendu service. C'est précisément cette suppression de la dot qui a amené la réussite complète... elle m'a posé sur un piédestal du haut duquel je me suis fait encenser par le père et adorer par la fille... Eh ! eh ! ils finiront par me la donner quand même, cette dot !... ils sont gens à me la glisser dans la poche quand j'aurai la tête tournée... Oui, oui, décidément, j'ai bien fait d'avoir l'air de me boucher le nez devant leurs millions.

Disons, tout de suite, que sur ce dernier point, il avait grand tort de se réjouir, car s'il n'eût pas affiché un si grand dédain pour les écus, Hélène n'aurait pas eu cette peur qui, pour ne pas abuser, en une seule fois, de la grande âme de son sauveur, lui avait fait demander que la reconnaissance de son enfant fût reculée à trois mois... ajournement qui n'eût pas amené les événements qui devaient, plus tard, métamorphoser la joie de Roudiac en un désappointement de premier choix.

En arrivant au fumoir où il venait rejoindre Peyrade, il n'y trouva qu'un domestique occupé à mettre un peu d'ordre dans la chambre.

— Où est votre maître? demanda-t-il..

— Sorti avec le docteur Baudraie.

— Tiens! c'est vrai. Je les avais laissés ensemble, se rappela Roudiac.

— Après être restés ici, pendant une demi-heure, à causer, et même à causer un peu fort, car on entendait le bruit de leurs voix d'en bas... ces messieurs sont sortis de compagnie...

— Les meilleurs amis du monde, j'imagine? avança Roudiac qui avait dressé l'oreille à ces mots.

— Heu! heu! fit le domestique, je n'en jurerais pas... M. Peyrade était bien rouge... que dis-je? rouge... il était plutôt violet... et les yeux lui sortaient de la tête. C'était à croire qu'il allait mordre le docteur qui, lui, était souriant et répétait : « Pas d'émotions violentes! mon cher. Songez-y bien, vous n'avez plus qu'une vingtaine de jours... Raison de plus pour les bien employer... Ainsi donc venez avec moi sans regimber... Pas d'émotions violentes, je vous le répète. » Voilà ce que disait le docteur en faisant traverser la cour à M. Peyrade auquel il donnait le bras.

Je ne sais pas où le médecin conduisait notre patron; mais un chat, déjà échaudé, n'aurait pas marché de plus mauvaise grâce à une douche d'eau froide.

Roudiac avait curieusement écouté tous ces détails. Maintenant qu'il allait entrer dans la famille, il s'intéressait à celui qui devait être son beau-père. Cet intérêt se traduisit donc par cette réflexion qu'il fit sitôt que le domestique eût complété ses renseignements :

— Pourvu que ce satané docteur, avec son pari stupide, ne fasse pas crever Peyrade avant mon mariage accompli !

A défaut du millionnaire absent, Roudiac se résigna à retourner chez lui, où il se savait attendu par son associé Goberju.

Depuis le départ de Roudiac, l'impatience avait rudement travaillé le groom. Aussi comprendra-t-on avec quel accent fébrile, à la rentrée de son compère, il lança cette question laconique :

— Eh bien?

— J'épouse! répondit Roudiac, non moins bref.

Pour le groom, ce mot disait tout. Il signifiait que les deux millions étaient enfin conquis ! ! !

Il se livra dans la chambre à une danse folle, mêlée de cris rauques que lui arrachait la joie qui l'étouffait, puis en venant se poser devant Roudiac :

— Quand toucherez-vous le magot? demanda-t-il.

Roudiac trouva complètement inutile de lui apprendre quelle modification avait subie le plan combiné par eux, et il se contenta de répondre :

— Suivant l'usage, j'irai, le lendemain du mariage, retirer la dot des mains du notaire auquel Peyrade aura confié les millions en signant le contrat.

— Alors le lendemain du mariage, vous m'alignerez mes quatre cent mille francs?

— Comme tu le dis.

Si carrément qu'eût répondu son associé, quelque chose devait avoir un peu soulevé la méfiance du groom. Il y eut un accent de menace dans le ton avec lequel il ajouta :

— Vous savez, ce jour-là, pas de tricherie entre nous, je vous préviens.

— Sois donc tranquille, gros défiant! fit Roudiac avec le sourire et l'aplomb de l'honnête homme qui compte tenir ses engagements.

Mais, en lui-même, il se disait :

— Une fois marié, je me moquerai bien de tes criailleries, double brute!

## XV

Ainsi que l'avait raconté un domestique, il était vrai que la conversation entre Baudraie et Peyrade avait monté de ton après le départ de Roudiac quand il avait quitté le fumoir pour se rendre chez Hélène.

Avec sa haute taille, sa maigreur, ses jambes en perches, ses bras en échalas, son regard aigu et moqueur, sa voix sèche et mordante, son aplomb monstre et, surtout, son sérieux de clown anglais, Baudraie, sorte d'araignée phénoménale, exerçait sur le millionnaire une fascination qui, peu à peu, s'était tournée en terreur. Mais cette fois, Peyrade avait secoué, ou pour mieux dire, tenté de secouer la torpeur qui le paralysait toujours en présence de son

ennemi, et il avait voulu se révolter contre l'étrange volonté que ce dernier prétendait lui imposer.

Nous reviendrons donc à cet entretien, que le soin de suivre Roudiac nous avait fait seulement ébaucher et qui, s'il nous en souvient, avait commencé par cette entrée en matière de Baudraie :

— Je vous ai fait réaliser, avait-il dit, une économie de deux millions, puisque c'est grâce à moi que Roudiac épouse votre fille sans dot. En conséquence, je veux vous indiquer l'usage que vous aurez à faire de ces deux millions.

Ensuite le docteur, après avoir invité Peyrade à s'asseoir, avait réclamé son attention. Certes, le millionnaire, tout en préparant ses oreilles, était loin de s'attendre à ce qu'allait lui dire Baudraie qui, avec son flegme moqueur, débuta ainsi :

— Parmi les émotions violentes que, dans l'intérêt de votre santé, je vous ai sagement recommandé d'éviter, je crois que la plus nuisible pour vous serait celle que vous éprouveriez en vous voyant assis sur le banc des accusés de la Cour d'assises... Êtes-vous de mon avis, cher monsieur !

— La Cour d'assises? répéta Peyrade en blêmissant.

— Sans doute. En vérité, j'ai l'air de vous étonner. Avez-vous donc oublié que vous êtes digne à tous égards d'aller faire un tour au bagne? Ah! je comprends qu'on aime la campagne, moi; mais je n'accepte pas qu'on se donne ce plaisir de la manière dont vous l'avez entendu, certaine nuit de l'an dernier, au village de Saint-Mandé.

Sur ce coup de massue qui abasourdissait son homme, Baudraie se renversa dans son fauteuil, allongea ses jambes et, le nez et les yeux tournés vers le plafond, il reprit :

— Comme j'ai supposé que vous deviez peu vous soucier d'aller au bagne... car le genre de vos exploits amoureux vous donne des droits à cette résidence... il m'est venu une bien belle idée à votre sujet.

— Laquelle? souffla Peyrade ahuri.

— D'abord donnez-moi quelques renseignements. Vous avez, je crois, la cinquantaine bien passée.

— Oui, cinquante-trois ans.

— Et vous êtes veuf?

— Depuis quinze années.

— Eh! eh! comme vous avez dû vous en donner pendant ces quinze ans de veuvage!... Mais on se lasse de tout, et maintenant, j'en suis certain, vous devez bien souvent vous rappeler ce qu'avait de doux le calme de la paix du ménage... Aussi je ne saurais vous faire un crime de penser à vous remarier.

— Hein! moi! me remarier! lâcha Peyrade sur le ton de la plus profonde surprise.

Malgré cette interruption, qui ne ratifiait pas son dire, Baudraie n'en continua pas moins.

— Vous avez, pardieu! bien raison de vouloir vous remarier. Si fort cavalcadeur que vous ayez été, l'âge est venu, pour vous, de descendre de selle... Voilà vos deux filles à peu près mariées, et vous allez bientôt vous trouver seul... Donc, je le répète, j'applaudis des deux mains à votre projet de convoler en secondes noces.

De menaçante qu'elle s'était montrée au début, la conversation de Baudraie avait pris une tournure si rassurante que Peyrade, remis de son trouble, répliqua en souriant :

— Ah! çà, vous plaisantez, docteur?

— Je plaisante si peu que je vous ai déjà choisi une épouse... Blonde, jolie, gracieuse, dix-huit ans.

— Oh ! oh ! fit ironiquement le manufacturier.

— Que signifie votre oh ! oh ?... Trouvez-vous donc que la mariée soit trop belle ?

— Non ; je trouve seulement que vous n'êtes pas logique.

— En quoi ?

— En ce que vous voulez me marier, moi qui, d'après votre prédiction, n'ai plus que vingt jours à vivre.

— Erreur ! honoré monsieur, je suis logique en diable, au contraire, puisque mon intention est de faire de la jeune personne en question une charmante veuve qui n'aura pas eu longtemps à attendre.

Cela avait été dit par Baudraie d'un ton si mordant, que le frisson en vint à Peyrade.

— Oui, continua le docteur, ce sera pour ma protégée une affaire de patience... de bien courte patience... de quelques jours. Moyennant ce léger ennui, elle aura ainsi assuré un nom et une fortune à son fils.

— Ah ! elle a un fils, votre... demoiselle ?

La petite pointe de moquerie qui perçait dans cette phrase de Peyrade fut vite rivée par Baudraie, qui riposta aussitôt :

— Ne parlez donc pas de corde dans la maison d'un pendu, mon cher.

Cette allusion à Hélène à peine dite, le docteur se frappa le front en s'écriant :

— Ah ! j'oubliais de vous avertir que ma protégée, votre future veuve, apporte une dot de deux millions.

En voyant Peyrade le regarder d'un air étonné, il continua :

— Je lis dans vos yeux que vous êtes en train de trouver encore que je ne suis pas logique. Puisque, vous dites-vous, cette personne est riche de deux

millions de dot, elle n'a pas besoin de demander à un autre d'assurer l'avenir de son fils... Hein! n'est-ce pas cela que vous vous dites?... Au fond, vous avez raison, mais cela ne m'empêche pas d'être logique... Cette apparence de contradiction tient à ce que j'ai omis de vous faire part d'un détail... Désirez-vous le connaître?

Peyrade inclina la tête.

— C'est que les deux millions de dot seront reconnus par vous à ma protégée en l'épousant... Hein! je vous rends là un fameux service en vous indiquant l'emploi de cette somme dont, j'en suis certain, vous ne saviez que faire, puisque Roudiac épouse votre fille Hélène pour ses beaux yeux.

Si bonne que soit une plaisanterie, elle n'a pas toujours la chance de plaire à tout le monde. Celle de Baudraie eut le malheur de n'être pas du goût de Peyrade; il ouvrait la bouche pour protester, quand il en fut empêché par le docteur qui, de nouveau, se frappa le front en s'écriant :

— Où donc ai-je la mémoire aujourd'hui? Voilà que j'oubliais encore un autre détail.

Après une belle petite risette à son auditeur, il ajouta tout tranquillement :

— En même temps que vous reconnaîtrez une dot à ma protégée, vous reconnaîtrez aussi son enfant... C'est dit, n'est-ce pas? Je compte sur cette complaisance de votre part.

La colère, cette fois, étouffa la crainte de Peyrade qui, en haussant les épaules, gronda d'une voix furieuse :

— Vous êtes fou!

— Fou? répéta Baudraie, en quoi?... Est-ce que je vous demande des choses de l'autre monde?... Tous

les jours ne voit-on pas quelqu'un reconnaître pour sien un enfant de celle qu'il épouse... N'est-ce pas cela que Roudiac compte faire pour votre fille Hélène ?

Au nom de son enfant, la rage transporta Peyrade. Il s'avança, le poing levé, vers son ennemi, en criant :

— Tais-toi ! misérable ! tais-toi !

Sans s'émouvoir de sa fureur, Baudraie lui saisit au vol le poignet sur lequel il referma son énorme main, et, de la voix dont on gourmande un gamin volontaire :

— Eh bien ! eh bien ! fit-il, on oublie donc que les émotions violentes nous sont défendues ?

Puis, en serrant le poignet de son prisonnier :

— Puisque je tiens votre main, continua-t-il gaiement, permettez-moi de vous la demander pour ma protégée, mademoiselle Léontine Storère.

Ce nom éteignit subitement la colère de Peyrade qui, tout frissonnant, balbutia :

— C'est mademoiselle Léontine Storère que vous voulez que j'épouse ?

— Oui, c'est pour elle et son fils que j'exige la réparation de votre crime, dit lentement Baudraie, dont la voix n'avait plus son intonation railleuse.

Depuis que la justice céleste avait châtié sa faute en lui infligeant, dans la personne d'Hélène, une sorte de peine du talion, le malheur, nous l'avons dit, avait rendu Peyrade meilleur. Au souvenir de sa victime et en apprenant qu'elle lui avait donné un fils, son visage parut s'attendrir.

— Pleure donc, animal ! se disait le docteur en observant cette émotion.

Mais, tout à coup, une pensée, qui traversa l'esprit du coupable, amena sur ses traits, en place de l'attendrissement, l'expression d'une surprise inquiète. Le

regard qu'il fixa sur le médecin contenait une question que celui-ci comprit aussitôt.

— Oui, dit-il, vous vous demandez pourquoi votre double crime ne nécessite qu'une seule réparation.

Un mouvement de tête de Peyrade indiqua que le docteur était tombé juste.

— Remerciez le ciel, reprit Baudraie, de ce que votre seconde victime a été prise en pitié par un pauvre mourant qui, avant de quitter cette terre, a voulu que ses dernières heures fussent marquées par une bonne action.

Au trouble qui faisait trembler la voix du docteur, il fut facile à Peyrade de deviner quel était celui dont parlait le médecin.

— M. de Maucieux va-t-il donc mourir ? dit-il.

— Demain, ce soir peut-être, j'aurai perdu l'ami que ma science est impuissante à faire vivre plus longtemps.

Chez Baudraie l'émotion était passagère, ou du moins elle n'était que de courte apparence. Comme s'il eût été honteux d'avoir fait preuve de sensibilité devant le millionnaire, il retrouva immédiatement son visage narquois et sa parole railleuse.

— Allons, en route ! dit-il brusquement après avoir consulté sa montre.

— Où voulez-vous me conduire ? demanda Peyrade auquel le ton impératif du médecin venait d'inspirer une velléité de révolte.

— Je vous ai choisi pour être un des témoins, exigés par la loi, du mariage *in extremis* de M. de Maucieux avec mademoiselle Angèle Storère... Par la même occasion vous ferez votre demande en mariage à sa sœur, mademoiselle Léontine.

Devant l'immobilité de Peyrade, tout prêt à refuser,

Baudraie, feignant de croire à de l'hésitation, ajouta :

— Oh! n'ayez pas peur que votre demande soit repoussée ; j'ai averti Léontine qu'elle n'aurait pas longtemps à attendre son veuvage... que c'était aussi là presque un autre mariage *in extremis*.

Sur ce, Baudraie, ayant l'air d'être persuadé que ses dernières paroles avaient eu le don d'inspirer l'empressement à son homme, marcha vers la porte en répétant :

— En route ! en route !

Subjugué par cette peur que lui inspirait le médecin, Peyrade étouffa l'esprit de révolte qui bourdonnait en lui et suivit Baudraie avec une bonne grâce telle que le domestique, qui l'avait vu partir, la comparait à celle d'un chat, déjà échaudé, qu'on conduirait à une douche d'eau froide.

En chemin, le docteur, sans doute pour faire trouver le trajet moins long à son patient, ne manqua pas d'accompagner la marche de quelques-unes de ces phrases qui, tout en allumant la rage au cœur du millionnaire, avaient le don d'assouplir sa résistance.

— Oui, disait-il, remerciez le ciel d'avoir inspiré à Maucieux sa belle action, qui ne laisse plus qu'une seule de vos victimes à épouser, car, sans cela, comme il vous eût été impossible de réparer votre crime envers les deux sœurs à la fois, j'aurais été réduit, pour ne pas faire de jalouse, à la triste nécessité de déposer au parquet une plainte qui vous eût conduit tout droit au bagne.

Peyrade écoutait cela, sombre, muet et le sourcil froncé, mais, en somme, il suivait le docteur, qui n'exigeait pas autre chose des coups d'éperons qu'il administrait à la terreur de son patient.

Puis, en guise de consolation, il ajoutait :

— Après tout, admettons qu'une première épreuve ne vous ait pas, jadis, donné grand goût pour le mariage ; dites-vous donc que cette nouvelle union ne sera pour vous qu'une affaire de quelques jours, qu'un très court ennui, dont l'apoplexie vous délivrera bientôt.

Pour faire bonne mesure, il disait encore :

— En publiant vos bans à bref délai, votre mariage pourra se célébrer le même jour que celui de votre fille Hélène... Hein ! Ce sera original, n'est-ce pas ?... Cela fera causer les invités ; mais ne vaut-il pas mieux qu'ils s'égayent sur votre fantaisie de prendre, à votre âge, une épouse de dix-huit ans que d'être là, si Hélène se mariait seule, les uns à se demander pourquoi vous n'assistez pas à son mariage, et les autres à répondre que la justice, après vous avoir mis en prison pour un ignoble crime, se prépare à vous expédier aux galères ?

Sur ce, le docteur s'arrêtait net en sa marche pour demander au millionnaire :

— Mais, vous savez, je ne vous force pas la main, moi ; si vous préférez les galères au mariage, il est encore temps de le dire. J'ai justement dans ma poche la plainte, rédigée depuis quinze jours, qui vous mènera au bagne, et il n'y a pas plus loin pour moi à aller chez Maucieux qu'à me rendre au Palais de Justice... Donc, parlez...

Comme on le comprend, Peyrade n'ouvrait pas la bouche pour énoncer son choix, et le docteur continuait :

— Allons ! qui ne dit mot consent ; je vois que vous optez pour le mariage.

Ils arrivèrent ainsi à l'hôtel de Maucieux. Le mourant était adoré de ses domestiques qui, tristes et

silencieux, se tenaient en bas dans le vestibule, l'air inquiet, les yeux tournés vers l'entrée de la maison, semblant guetter l'arrivée de quelqu'un, impatiemment attendu, mais retardataire.

Baudraie, du premier coup d'œil, devina le motif de cette attitude des domestiques, et il crut en être la cause.

— Nous voilà, dit-il; n'ayez donc plus d'inquiétude, mes amis... Est-ce que notre pauvre malade a réclamé plusieurs fois ma présence ?

— Monsieur vous a demandé, il est vrai, docteur, mais ce n'est pas vous qui, dans ce moment, êtes le plus vivement attendu, répondit un des valets.

— Qui donc alors ? le notaire ?

— Non, monsieur Grondier est arrivé au premier appel. Il est là-haut et il en a fini avec monsieur, qui lui a dicté son testament.

— Alors, c'est donc le maire ou l'adjoint qui doit faire le mariage *in extremis?*

— Non encore. M. l'adjoint est arrivé depuis dix minutes, et il s'impatiente comme tout le monde.

— Mais enfin, qui donc est en retard?

— Un nommé Rémy.

— Qu'est-ce que ce Rémy ? demanda le docteur étonné de ce nom d'un personnage dont il ne comprenait pas l'utilité en cette occurrence.

— C'est un des garçons de bureau de la mairie.

— Qu'est-il besoin de cet homme? En quoi sa présence retarde-t-elle le mariage puisque, m'avez-vous dit, M. l'adjoint est arrivé ?

— Ah! voilà. Il paraît qu'en venant ici, M. l'adjoint, un bel homme qui a l'air d'aimer à faire ses beaux bras, n'a pas voulu s'embarrasser du registre des actes de l'état civil qu'il lui fallait apporter pour y

inscrire les noms des mariés en présence des témoins.

— La loi le veut ainsi... Eh bien ?

— Alors, il est parti seul, en avant, les bras ballants, après avoir donné l'ordre au garçon de bureau Rémy de venir le rejoindre ici en lui apportant le registre.

— Et cet homme n'est pas arrivé ? Mais, alors, peut-être n'a-t-il pas compris l'ordre ; il faut que l'un de vous aille le prévenir à la mairie.

— Jean y a été, et on lui a répondu que Rémy était déjà parti. Baptiste, au bout de dix minutes d'attente, a couru, à son tour, à la mairie, et comme le garçon de bureau n'avait pas reparu, nous en sommes à croire que ce Rémy, auquel notre adresse aura sans doute été mal donnée, se promène avec son registre dans tout l'arrondissement, en s'informant de porte en porte.

Le domestique, heureux de s'attaquer à plus haut que lui, compléta ses renseignements par cette péroraison :

— Voilà ce que c'est que d'avoir pour adjoint un bel homme qui aime à faire ses beaux bras... Dire qu'à cause de lui, notre bon maître va peut-être trépasser avant d'avoir été marié !

— Tranquillise-toi, mon garçon, M. de Maucieux ne sera pas mort avant dix ou douze heures, dit Baudraie qui, connaissant l'état de son malade, avait la triste certitude du temps que son ami avait encore à vivre.

— Mais, puisque le registre n'arrive pas, l'adjoint ne peut-il donc pas faire tout le griffonnage utile sur une feuille de papier ? avança le domestique.

— La loi le défend formellement, mon garçon, répondit le docteur.

Et d'un geste de tête, il fit signe de le suivre à

Peyrade qui, sans mot dire, avait écouté tout le dialogue.

En arrivant à l'étage supérieur, Baudraie rencontra dans la première pièce l'adjoint et le notaire Grondier, celui-ci se préparant à partir, celui-là s'impatientant après le retard du garçon de bureau.

Le docteur alla tout droit à Grondier.

— Eh bien ? lui demanda-t-il à voix basse.

— C'est fait et bien en règle, répondit le notaire.

— Le testament donne toute la fortune à madame de Maucieux ?

— Non, non, fit Grondier ; précisons mieux, mon cher docteur, car en fait d'actes notariés, il faut être positif. M. de Maucieux ne pouvait tester en faveur de sa femme, puisqu'il n'est pas encore marié. Le testament est donc fait en faveur et au nom de mademoiselle Angèle Storère.

— Il aurait dû attendre que le mariage fût fait.

— C'est aussi ce que je lui ai dit ; mais il m'a répondu que la mort pouvant le surprendre avant les formalités du mariage terminées, il voulait qu'à défaut de son nom, qu'il n'aurait pas eu le temps de lui léguer, mademoiselle Storère pût au moins jouir de sa fortune.

— Le testament porte-t-il reconnaissance de l'enfant ?

— Nullement. Cette reconnaissance aura lieu par une déclaration, insérée, suivant la loi, en marge du registre des actes de l'état civil, à l'endroit où sera inscrit le mariage *in extremis*.

— Tout est donc pour le mieux ? dit Baudraie, rassuré par ces renseignements.

— Oui, en admettant que M. de Maucieux ne soit

pas mort avant l'arrivée de ce garçon de bureau que nous attendons.

— De Maucieux a encore dix ou douze heures à vivre, répéta Baudraie, et, d'ici-là, ce Rémy sera enfin venu.

Sur ce, le docteur, pour aller consulter l'adjoint, quitta Grondier, qui, de son côté, s'avança vers Peyrade, qu'à son grand étonnement il avait vu arriver avec Baudraie.

— Quel hasard vous amène donc ici en un aussi triste moment? demanda le notaire.

— Je suis un des témoins du mariage qui va avoir lieu, répondit le millionnaire.

Sans doute que M. de Maucieux, pour expliquer ses dispositions testamentaires en faveur de mademoiselle Storère, avait fait quelque confidence sur le passé de la légatrice à son notaire, car Grondier, à la réponse de Peyrade, ouvrit de grands yeux et, malgré lui, d'un ton de surprise énorme, lâcha ces deux mots :

— Vous ! témoin !

Puis, pour réparer son imprudence, il rompit aussitôt sur ce sujet et détourna la conversation en demandant :

— Avez-vous réfléchi sur la demande de la main de mademoiselle Blanche, votre fille, que j'ai eu l'honneur de vous adresser?

Au lieu de comprendre tout ce qu'avait de blessant pour sa fille aînée d'accorder la cadette à l'homme qui, connaissant son secret, lui avait infligé un refus humiliant, Peyrade ne pensa tout d'abord qu'à deux choses : la première, que sa fille Blanche aimait Grondier ; la seconde, que le notaire à changer de future, n'avait pas cessé d'être un richissime parti ; il tendit donc la main au jeune homme en disant :

— Blanche est à vous.

Au même instant se fit entendre la voix de l'adjoint, qui s'écriait :

— Ah! enfin! vous voilà donc, Rémy.

Ces mots s'adressaient à un petit homme, d'une trentaine d'années, à la mine sournoise et rusée qui, un gros registre sous le bras, venait de faire son entrée dans le salon.

On eût volontiers donné le bon Dieu à ce Rémy, tant était humble sa contenance et sincère son embarras quand, pour excuser son retard, il répondit à l'interpellation sévère de l'adjoint :

— Monsieur m'avait bien dit rue Neuve-des-Mathurins. Je ne sais pas pourquoi je me suis imaginé rue de la Ferme-des-Mathurins. J'ai été de maison en maison, et sans un commissionnaire que j'ai interrogé, je ne serais pas encore ici.

L'adjoint était un célibataire, assez bel homme et d'humeur fort galante. Comme ses amours logeaient dans la même rue, à quelques numéros de la demeure de Maucieux, il avait voulu faire d'une pierre deux coups en allant d'abord, avant de se rendre où l'appelait son devoir, demander à déjeuner à cette adjointe de la main gauche. Il lui avait semblé, non sans raison du reste, beaucoup plus coquet de faire son entrée chez sa belle avec une botte de roses à la main qu'avec un énorme registre sous le bras. En conséquence, il était parti pour Paphos après avoir recommandé à son garçon de bureau de lui apporter, à l'heure dite, le volumineux in-folio.

Or, le registre des actes de l'état civil n'est pas chose qui puisse se confier aussi facilement à quiconque. Sauf le cas de mariage *in extremis* et, alors, l'officier municipal doit s'en charger comme d'une relique, il

ne quitte pas la mairie où une surveillance vigilante ne le laisse pas à la merci du premier regard curieux ou d'une main profane, car un mot raturé, un prénom changé, une mention ajoutée en marge, une page enlevée peuvent avoir de bien graves conséquences.

Donc l'adjoint, qui se sentait dans son tort d'avoir confié à autrui un fardeau que, seul, il devait porter, se contenta de l'excuse que lui donnait Rémy et ravala sans hésitation la semonce à laquelle avait droit son employé retardataire.

— Maintenant, dit-il à Baudraie, nous pouvons entrer dans la chambre du malade.

— La mariée nous y a précédés ; nous la trouverons au chevet du mourant, annonça le docteur.

— Bien... Quels sont les témoins? demanda l'officier municipal qui, suivant les exigences de ses fonctions, était en train de s'entourer le ventre de sa ceinture tricolore.

Baudraie montra Peyrade, et ramena son doigt sur lui-même, en répondant :

— Monsieur Peyrade et moi.

L'adjoint secoua la tête.

— J'accepte monsieur, dit-il en saluant le millionnaire; mais vous, docteur, vous ne pouvez être témoin.

— Parce que?

— La loi, pour prévenir la captation ou une intimidation quelconque qui pourrait avoir pesé sur la volonté du mourant, refuse comme témoin celui qui a donné ses soins à la dernière maladie.

Baudraie s'exécuta sans hésitation et, montrant Grondier :

— Alors, monsieur me remplacera, dit-il.

— Monsieur n'est-il pas le notaire du mourant?

— Oui... il vient même de recevoir son testament.

— J'en suis désolé, mais, de par la loi, je suis encore obligé de refuser monsieur, prononça l'adjoint

Le second témoin manquait donc. Il fallait en trouver un et sans retard. Le docteur chercha, au plus pressé, dans sa mémoire, à qui s'adresser.

— Je ne vois que Dubreuil, se dit-il.

Et il s'éloigna après avoir annoncé qu'une minute lui suffirait pour amener le témoin qui faisait faute.

Grondier, Peyrade et l'adjoint prirent patience en causant de la pluie et du beau temps. Tous trois avaient oublié Rémy, le garçon de bureau qui, debout et immobile dans son coin, se tenait aux ordres de son chef qui avait oublié de le congédier.

Si Goberju eût été là, ou bien, à sa place, si Roudiac, à qui le groom en avait parlé, se fût trouvé présent, le nom et la personne de Rémy eussent fait faire à l'un ou à l'autre cette réflexion :

— Ah ! voilà donc le Rémy dont s'est entichée depuis peu Aglaé Durondeau, l'ex-sous-maîtresse devenue sage-femme !

Mais pour Grondier et Peyrade, le garçon de bureau était un personnage complètement inconnu, et, en ce moment, de même que l'adjoint, ils avaient oublié sa présence.

De son coin, Rémy pouvait donc les observer à l'aise, et il ne s'en privait pas. Quand le docteur, en présentant Peyrade, l'avait nommé à l'adjoint, Rémy avait dressé l'oreille, et son regard s'était curieusement attaché sur le millionnaire.

— Peyrade... Peyrade, s'était-il dit, Aglaé n'a-t-elle pas eu une cliente de ce nom-là? Ah ! oui, je me souviens, une demoiselle dont le papa tripotait des millions. Est-ce que c'est celui-ci le père aux écus?... Eh !

eh! il y a encore bien de l'argent à gagner de ce côté-là pour Aglaé, si elle veut attendre un peu.

Baudraie n'avait pas mis d'exagération à ne réclamer qu'une seule minute de la patience de l'adjoint, car il reparut aussitôt ramenant avec lui un homme d'une trentaine d'années qu'il présenta à l'officier en disant :

— Comme la loi, qui nous récuse, M. Grondier et moi, a oublié de préciser comment un témoin doit être chaussé, je vous prie d'excuser les pantoufles de M. Dubreuil que j'ai arraché de sa boutique, sans lui laisser le temps de mettre une autre chaussure.

En effet, ce Dubreuil était un marchand de tableaux dont la boutique, située devant la demeure du mourant, avait jadis bien souvent reçu la visite de Maucieux, grand et généreux amateur de tableaux.

L'adjoint, ses deux témoins étant sous sa main, eut une bonne idée.

— Pour ne pas fatiguer M. de Maucieux par de trop longues formalités, dit-il au docteur, je vais, avant d'entrer, rédiger d'avance l'acte et inscrire les noms des témoins... Ces messieurs n'auront qu'à entrer au dernier moment pour assister à la signature des conjoints et donner la leur... De cette façon, il y aura moins de mouvement autour du lit du moribond.

En conséquence, il se mit à écrire l'acte sous l'œil du docteur qui en suivait chaque mot.

— Là! fit-il en posant la plume, voilà qui est fini.

— Pardon, monsieur l'adjoint, est-ce que vous n'oubliez pas quelque chose? demanda Baudraie.

— Quoi donc?

— Ne vous ai-je pas prévenu que ce mariage amènerait la légitimation d'un enfant?

— Oui, mais cela est l'objet d'une mention parti-

culière, portée en marge de l'acte, que je ne puis inscrire que sur la déclaration du mourant... Les formalités sont les formalités. D'abord, M. de Maucieux signe son acte de mariage, puis, une fois marié, il déclare que l'enfant, qui a précédé ce mariage, est bien de lui... C'est alors que je fais mention en marge de cette déclaration, sous laquelle il pose une seconde signature... C'est bête comme tout, ce que je vous dis là ; mais, que voulez-vous? c'est la loi, et je ne saurais déroger.

— Si je vous fais cette observation, c'est que voyant votre désir d'éviter une fatigue au mourant, je pense que cette mention peut fort bien s'écrire à l'avance.

— Bien, admettons-le!... mais votre ami mourrait avant d'avoir fait ladite déclaration, ce serait alors une rature à faire subir au registre... ce que je veux éviter.

— Oh! fit Baudraie, mon ami ne touche pas déjà à son dernier moment, il a encore quelques heures à vivre.

— Désolé de vous refuser, déclara l'adjoint d'un ton qui coupait court à l'insistance du docteur, mais la loi l'exige ainsi, et je vous le répète, les formalités sont les formalités.

Sur ces derniers mots, il prit son registre, puis il se tourna vers les témoins.

— Messieurs, dit-il, veuillez attendre que je vienne vous chercher.

Ce disant il aperçut alors Rémy, toujours de planton dans le coin où il avait été oublié.

— Retournez à la mairie, commanda le supérieur à son employé.

Rémy salua humblement, et sortit grave et muet.

Mais, dehors, sa face devint joyeuse, et il murmura :

— Oui, Peyrade, c'est le nom de cette cliente dont l'enfant a été le premier que l'adroite Aglaé a fait adopter par son ex-amant, ce noble ruiné au jeu, qui s'appelle le comte de Blèves.

Après cette réflexion, Rémy se frotta gaiement les mains en gaillard content de lui-même, et ajouta :

— Avant de venir ici, j'ai bien fait de porter à Aglaé ce registre des actes de l'état civil ; nous y avons puisé de bons et utiles renseignements.

Aussitôt son garçon de bureau congédié, l'adjoint était entré dans la chambre de Maucieux, laissant au salon Baudraie, Grondier, Peyrade et le marchand de tableaux Dubreuil.

Pendant une minute les quatre hommes entendirent le bourdonnement monotone de la voix de l'adjoint qui faisait lecture aux conjoints de la teneur de l'acte écrit d'avance.

— Ah ! les voilà qui signent, pensa Baudraie durant le silence qui suivit cette lecture.

A ce moment l'adjoint ouvrit la porte.

— Messieurs les témoins, veuillez venir donner votre signature, dit-il.

Pendant que Dubreuil et Peyrade, auxquels il avait cédé le pas entraient dans la chambre, il vint à la rencontre de Baudraie.

— Vous voyez bien que nous avons tout le temps de rédiger la mention... M. de Maucieux a encore, comme vous le disiez, quelques heures à vivre, et il ne nous faut que cinq minutes... Je vous quitte... A tout à l'heure !

L'adjoint touchait à la porte et allait rentrer quand un cri de désespoir se fit entendre, et, tout aussitôt, Peyrade apparut blême, effrayé, tremblant. Sans que

Baudraie pût le retenir, il traversa le salon et prit la fuite.

— Qu'est-il arrivé ? se demanda le docteur en s'élançant vers la chambre.

Près du lit était agenouillée Angèle Storère, la toute nouvelle madame de Maucieux. Elle sanglotait en couvrant de baisers la main de Maucieux qui venait d'expirer.

— Comment la mort a-t-elle pu venir si promptement? demanda le docteur au témoin Dubreuil.

— Moi, j'avais déjà signé, quand le malade, à la vue de l'autre témoin qui apposait sa signature, s'est brusquement redressé et, en montrant la porte, il s'est écrié : « Sors d'ici, misérable ! » Il faut croire que l'émotion et l'effort avaient épuisé ses dernières forces, car il est retombé mort.

Baudraie se prit les cheveux à poigne mains et, le désespoir au cœur, il murmura :

— La faute en est à moi qui n'avais pas pensé à l'horreur que devait inspirer à Maucieux celui qui avait déshonoré la fille, après avoir, pour ainsi dire, assassiné le père... C'est la vue du bourreau d'Angèle qui a tué mon ami.

— En somme, mademoiselle Storère a eu le temps de devenir madame de Maucieux, car ce second témoin avait déjà signé avant d'être chassé, murmura la voix de l'adjoint à l'oreille du médecin.

Ces mots rappelèrent Baudraie à la situation. Il se pencha vivement sur le registre, où ses yeux cherchèrent vainement, à la marge, cette mention qui devait légitimer l'enfant d'Angèle.

L'adjoint comprit sa pensée.

— Quant à l'enfant, souffla-t-il, le temps nous a manqué ; il restera bâtard comme devant.

Puis en forme de consolation :

— Après tout, reprit-il, la mariée a le nom et la fortune du mort... C'est déjà un joli lot.

Ensuite en souriant :

— Hein ! fit-il, quand je vous disais que les formalités sont les formalités.

## XVI

Douze jours après la mort de Maucieux, c'était fête dans la demeure de Peyrade, où tout s'apprêtait pour la célébration du double mariage des filles du richard avec Roudiac et Grondier.

Inutile de dire que Roudiac ne s'était pas démenti un seul instant dans son rôle d' « âme d'élite », et que cette conduite avait inspiré pour lui, à Hélène, une sorte d'adoration qui se demandait s'il lui serait jamais possible d'acquitter une pareille dette de reconnaissance.

La veille, on avait lu les contrats en famille, Roudiac grave et ému au possible, avait énergiquement maintenu sa volonté d'épouser Hélène sans la plus petite dot. Mais, tout en faisant cette déclaration, son œil, qui guettait à la fois le père et la fille, avait surpris entre eux un sourire tout à fait rassurant, qui avait été pour beaucoup dans la fermeté tenace que le flibustier avait mise à affirmer sa décision. Pour lui, ce sourire du père et de la fille signifiait clairement que, le mariage accompli, ils trouveraient bien le

moyen de faire accepter les deux millions à ce noble et généreux entêté.

On comprend quel effet cette clause du contrat avait produit sur l'admiration d'un domestique qui, au moment même de l'énonciation de cette clause, était venu apporter le verre d'eau destiné à humecter le gosier du notaire altéré par la lecture des deux contrats.

A peine sorti du salon, le domestique s'était fait l'écho de ce qu'il avait entendu, et, de bouche en bouche, des gens de la maison, le récit de l'admirable conduite de Roudiac était arrivé à la loge du concierge de l'hôtel.

Or, dans cette loge se trouvait Goberju qui, passant, par hasard, devant l'hôtel, avait-il dit, était entré pour souhaiter un petit bonjour à ses anciens camarades. Goberju, rendons-lui cette justice, fit chorus avec tous ceux qui s'extasiaient sur Roudiac ; mais, du fin fond du cœur, une rage furieuse lui était montée au cerveau en apprenant la nouvelle. Au beau milieu du concert d'admiration de la domesticité, le groom s'était adroitement esquivé pour éviter que la colère, qu'il lui fallait contenir, l'étouffât en pleine loge.

— Ah ! Roudiac n'accepte pas de dot ! grondait-il ; mais alors je suis filouté des quatre cent mille francs qu'il doit me payer le lendemain du mariage... Oui, mais il n'est pas encore marié, et, jusqu'à demain, j'ai le temps de lui glisser un fort bâton dans les roues.

Et le groom s'était éloigné en ruminant un plan de vengeance.

Quant à Peyrade, que nous avons vu s'enfuir, épouvanté, de la demeure de Maucieux mourant, il s'était grandement remué depuis la mort du poitrinaire. Outre les démarches et toutes les préoccupations que

comportait pour lui, le mariage prochain de ses filles, il devait avoir eu encore un autre martel en tête, car son temps s'était aussi passé à courir les avoués, banquiers, agents de change. Il est à supposer que ces allées et venues le concernaient tout personnellement; car, sur le motif qui les dictait, il n'avait soufflé mot à personne. Bref, pendant cette douzaine de jours, le millionnaire avait été tant affairé qu'il paraissait n'avoir pas, une seule seconde, pensé au docteur Baudraie, à sa prédiction, à ses menaces et, surtout à sa prétention de vouloir lui faire épouser Léontine Storère et reconnaître son enfant.

Nous devons pourtant avouer que, de son côté, Baudraie avait bien peu fait ponr se rappeler au souvenir du millionnaire. Soit que le soin de rendre les derniers devoirs à son ami mort, soit que la tâche de défendre la veuve de Maucieux contre les criailleries des héritiers frustrés par ce mariage *in extremis*, eût absorbé le temps du docteur, le fait était qu'on n'avait pas revu sa longue et maigre personne à l'hôtel du millionnaire jusqu'au matin, commençant ce chapitre, où les deux couples et leurs invités se préparaient à se rendre à la mairie.

Ajoutons que Roudiac qui, une fois qu'il serait marié, n'aurait plus à redouter Goberju, avait pourtant jugé qu'il était utile d'épargner à sa lune de miel les piaillements furibonds du groom désappointé. En conséquence, il avait décidé Hélène, après la double consécration civile et religieuse, à un voyage de noces. A la sortie de l'église, une chaise de poste devait emporter au loin les nouveaux époux.

Quant à Grondier, qui était plus prosaïque, ou, pour mieux dire, qui n'avait pas, comme Roudiac, une raison de s'éloigner il restait à Paris, et, en quittant l'é-

glise, il devait ramener sa femme chez Peyrade où un repas somptueux attendait les invités.

Cela posé, nous dirons que onze heures venaient de sonner quand les deux couples, suivis de leur cortège, apparurent sur le perron, au bas duquel stationnaient les équipages qui allaient les conduire à la mairie.

— Pardieu ! j'arrive bien juste à temps ! cria tout à coup une voix mordante.

Et Peyrade, qui précédait ses filles, vit se dresser devant lui le docteur Baudraie, qui lui barra le passage en ajoutant :

— Pardon, cher monsieur, j'aurais à vous dire deux mots, rien que deux, mais excessivement pressés.

L'effroi avait saisi le millionnaire à l'apparition du médecin ; mais, devant une aussi nombreuse assistance, il se raidit contre cette peur et, en montrant le cortège nuptial qui l'entourait, il répliqua avec un sourire :

— Avouez, docteur , que vous avez mal choisi votre moment pour me demander audience. Nous la remettrons, s'il vous plaît, à notre retour de l'église.

— Bah ! bah ! fit Baudraie, laissez partir votre monde en avant... J'en ai si court à vous dire que nous arriverons à la mairie presque en même temps que les mariés.

— Je ne puis me dispenser de...

— Si, si, interrompit le médecin toujours riant, si, si, au contraire, vous pouvez vous dispenser d'être à la cérémonie civile; vos enfants n'en seront pas moins bien mariés... car la loi qui demande le consentement par écrit des parents d'un époux mineur, n'exige pas la présence des dits parents à la célébration civile du mariage... Ainsi donc, consentez à m'écouter... Vous aurez vite retrouvé votre liberté.

Puis, d'une voix sous laquelle, si joyeuse qu'elle était, Peyrade sentit poindre une menace :

— A moins, ajouta-t-il, que vous permettiez, devant ceux qui vous entourent, que je dise tout haut ce que j'ai à vous confier en tête-à-tête... Voyons, suivez mon conseil, laissez partir votre monde.

La manière dont Baudraie avait accentué sa dernière phrase décida Peyrade à céder.

— Je vous rejoindrai, dit-il à ses filles.

C'était un ordre de départ auquel, peut-être, on n'eût pas obéi, si le branle n'eût été donné à la foule par Roudiac qui tenait à ne pas laisser aucun empêchement, qu'il lui vînt de Goberju ou du docteur, entraver son mariage.

En trois minutes, Peyrade et le médecin se trouvèrent seuls.

— Quelle est enfin cette communication si urgente que vous prétendez avoir à me faire? demanda Peyrade d'un ton rogue quand il eut conduit son visiteur dans un petit salon-parloir qui s'ouvrait à droite du vestibule.

Au lieu de répondre à la question, Baudraie se mit à secouer tristement la tête en examinant le visage du manufacturier.

— Diable ! fit-il, vous avez fort mauvais visage... le teint est enflammé, l'oreille est rouge, l'œil est congestionné... Prenez garde, honoré monsieur, prenez garde !

La colère étouffa la prudence de Peyrade.

— Ah ! çà, s'écria-t-il, est-ce pour me répéter vos stupidités que vous m'avez retenu ?

— Du tout, du tout, répondit tranquillement Baudraie ; je vous ai donné un bon conseil en passant... j'arrive maintenant tout droit au motif qui m'a fait vous demander une entrevue.

Ce disant, le docteur avait si bien manœuvré que, pour couper la retraite à Peyrade, il s'était campé entre lui et l'unique porte de sortie.

Ainsi placé, il reprit :

— Je suis venu pour vous demander de me fixer le jour de votre mariage avec mademoiselle Léontine Storère.

Depuis que Baudraie lui avait ordonné ce mariage, la cause qui avait fait plier Peyrade avait cessé d'exister. A la question du médecin, il éclata de rire.

— Epouser Léontine ? A quoi bon? dit-il ironiquement.

— Mais à ne pas aller aux galères.

— Peuh ! Croyez-vous ? L'autre jour, quand vous me menaciez du bagne, Angèle n'était pas encore madame de Maucieux. Aujourd'hui la situation est bien autre... Que vous portiez plainte contre moi pour le passé ; comme ce passé est commun aux deux sœurs, il vous est impossible de séparer la cause de Léontine de celle d'Angèle... Ce sera donc le nom de votre ami de Maucieux que vous traînerez devant les tribunaux... Réfléchissez-y... C'est un conseil que je vous donne, à mon tour, en passant.

— Ouais ! savez-vous, mon cher, que vous raisonnez supérieurement, dit Baudraie sans s'émouvoir.

— N'est-ce pas? fit Peyrade qui, tout à son triomphe, ne s'aperçut pas que le médecin s'appuyait le dos sur la porte.

— Ainsi, vous refusez toute réparation? reprit le docteur.

Peyrade était en verve de gouaillerie. Il se reprit donc à rire plus fort en disant :

— Est-ce que vous aller recommencer votre plai-

santerie d'exiger que je reconnaisse aussi à votre protégée la bagatelle de deux millions ?

— Voyez comme on se trompe ! J'aurais parié que, depuis douze jours, vous pensiez à être en mesure de vous exécuter sur ce point.

— Hein ! fit le manufacturier en tressaillant au ton de Baudraie, pourquoi dites-vous cela ?

— Parce que, depuis dix jours, des gens bien informés, qui vous ont vu courir les banquiers, notaires et agents de change, prétendent que vous vous occupiez de faire rentrer d'énormes sommes.

— A la veille de doter mes filles, il n'y avait rien d'étonnant à ce que je fisse rentrer quelques fonds.

— Oui, mais les mêmes gens bien informés affirment que ces rentrées dépassent de beaucoup le chiffre des dots... Ils vont jusqu'à soutenir que vous avez réalisé toute votre fortune, et qu'à cette heure, vous la possédez en portefeuille.

Peyrade eut l'idée de nier mais, l'impudence aidant, il prononça d'une voix railleuse :

— Eh bien, après ?

— Raison de plus alors, puisque vous avez la somme en mains, pour reconnaître deux millions à mademoiselle Léontine Storère, dit tout bonifacement le docteur.

Le millionnaire, croyant avoir eu beau jeu de son adversaire, voulut mettre fin à l'entretien.

— Brisons là, dit-il d'un ton sec. Il y a dix jours j'ai pu bêtement m'effrayer de vos menaces de bagne. Je viens de dire ce qui fait, aujourd'hui, que vous n'êtes plus redoutable pour moi. Vous êtes enchaîné par le respect du nom de votre ami Maucieux, que porte une des filles Storère... Donc, je vous brave... Tout à l'heure encore, j'ai eu la niaiserie de trembler de-

vant vous. J'ai craint que, devant tous les amis qui faisaient cortège à mes filles et à leurs maris, vous ne cherchiez à briser ces mariages par quelque scandaleuse calomnie. Alors, je vous ai cédé en laissant partir tout le monde en avant.

Ce disant, Peyrade avait consulté du regard la pendule.

— Tenez, reprit-il en riant, depuis que vous m'occupez de vos balivernes, une heure s'est écoulée... Comme vous le disiez, la présence du père à la mairie n'est pas nécessaire à la célébration d'un mariage... En conséquence, las de m'attendre, mes enfants ont dû passer outre à mon absence... et en ce moment, ils son bel et bien mariés. La dernière crainte que vous m'inspiriez n'a plus donc sa raison d'exister... Aussi je vous prie, à l'avenir, de m'éviter vos menaces, vos conseils et vos visites... A présent adieu; je ne vous retiens plus... Allons, je veux rejoindre mes filles, laissez-moi passer, je vous prie.

Le dos sur la porte, Baudraie demeura immobile et après un petit ricanement au nez de Peyrade, qui se tenait devant lui, attendant qu'il lui livrât passage, il lui dit doucement :

— Oh ! oh ! honoré monsieur, comme vous êtes pressé de rompre un aussi charmant entretien... Un peu de patience, s'il vous plaît... car je n'ai encore soufflé mot du vrai sujet à traiter entre nous.

— Assez de vos pasquinades ! Laissez-moi passer. Je veux rejoindre mes filles, gronda Peyrade, dont la colère recommençait.

— A quoi bon? dit à son tour Baudraie, sans quitter sa position. N'avez-vous pas avancé, tout à l'heure, qu'en ce moment vos filles doivent être mariées? Mieux vaut donc que vous attendiez ici le retour de vos invi-

tés en causant avec moi qui, justement, tiens un sujet fort intéressant pour vous... Parlons un peu d'une de vos anciennes connaissances... de Goberju.

A ce nom, la colère fit trêve chez Peyrade, qui éprouva un tressaillement de peur.

— Oui, poursuivit le docteur, de maître Goberju, qui ce matin, avec la mine penaude, est venu me rendre visite pour me prier de remettre certaine lettre en mains désignées, au moment où votre cortège partirait pour la mairie.

— Cette lettre est donc pour moi?

— Non... elle est adressée à votre fille Hélène.

— Alors pourquoi ne la lui avez-vous pas donnée au moment indiqué?

— Dame! je croyais en avoir vite fini avec vous à propos de votre mariage avec mademoiselle Storère, et, après, pouvoir remettre à temps la missive à votre fille.... Mais, vous à refuser, moi à m'efforcer de vous faire consentir, nous avons gaspillé des minutes précieuses... Ainsi que vous l'avez dit, votre fille maintenant a dû prononcer son oui devant le maire... et cette lettre arriverait comme de la moutarde après dîner.

Tout en parlant, le docteur avait fait sortir de la poche de son gilet l'angle d'une lettre qu'il y fit ensuite rentrer dès que Peyrade l'eut aperçue.

— Donnez-moi ce papier, commanda le millionnaire en retrouvant sa fureur.

— Non, fit sèchement Baudraie.

Peyrade crispa les poings, et d'une voix brève et menaçante :

— Donnez-moi cette lettre, répéta-t-il.

Mais le médecin, loin de s'effaroucher, continua sur la gamme d'une pitié ironique:

— Quand le bonheur ne vit que d'illusions, pourquoi

vous enlèverais-je celles qui vous font heureux à cette heure, vous qui croyez avoir trouvé dans Roudiac le phénix des gendres? Pourquoi tenterais-je de vous éclairer sur cette grandeur d'âme, sur cet esprit généreux et, surtout, sur ce désintéressement pyramidal qui vous a si bien englués, vous et votre fille? Pourquoi essayer de vous convaincre que cette perle des maris n'est qu'un effronté coquin qui fera le malheur de votre fille?

— Silence! vous calomniez un honnête homme! cria Peyrade, que sa reconnaissance pour Roudiac rendait incrédule.

— Bah! fit dédaigneusement Baudraie, un honnête homme, croyez-vous? Tel n'est pas l'avis de Goberju qui, dans cette lettre destinée à édifier Hélène sur le compte de son futur, raconte je ne sais quelle scène nocturne, à Fontainebleau, qui a suivi la fuite de Grondier...il paraît qu'il a semé pour récolter, votre honnête homme!... Certain qu'à vous demander votre fille par les voies ordinaires, les informations que vous prendriez le feraient honteusement refuser, il a manœuvré pour vous placer dans une situation telle que, loin de penser à vous enquérir de son passé, vous l'avez reçu à bras ouverts comme l'ange de la Rédemption.

Cette fois, Baudraie tira entièrement la lettre de sa poche et la tendit au millionnaire.

— Lisez, dit-il, et vous verrez que votre honnête homme n'est qu'un indigne chenapan qui avait d'avance adroitement combiné le piège où vous vous êtes laissé prendre.

Dans cette lettre que Goberju, furieux d'être frustré par son complice, destinait à être lue par Hélène au moment de son départ pour la mairie, lecture qui de-

vait nécessairement amener une rupture, le groom racontait en détail la scène qui avait suivi la fuite de Grondier.

A mesure que Peyrade lisait ce récit qui, une à une, faisait tomber toutes ses illusions sur Roudiac, sa figure se convulsait de l'immense rage que lui inspirait l'horrible découverte d'avoir livré sa fille à un misérable.

— Oh! oh! émotion violente de premier choix! pensa le docteur qui l'examinait.

Sa lecture achevée, le millionnaire, tout haletant de fureur, tourna les yeux vers la pendule.

— J'ai peut-être encore le temps de sauver ma fille avant le oui fatal, murmura-t-il.

Dans l'espoir qu'on devait l'avoir attendu, lui, qui, tout à l'heure, disait railleusement à Baudraie qu'il était trop tard, il prit son élan pour courir à la mairie.

Mais alors il se trouva en présence du docteur, qui, le dos appuyé sur la porte, continuait à lui fermer le passage.

— Place! place! cria-t-il à demi-fou de désespoir et de fureur.

Loin d'obéir, Baudraie demanda d'une voix grave et lente :

— Épouserez-vous Léontine Storère?

— Place! place! hurla encore Peyrade.

— Reconnaîtrez-vous son enfant?

— Je veux sauver ma fille! Livre-moi le passage; entends-tu? prononça le colosse, dont la voix bégayait de furie.

— Enfin, assurerez-vous l'avenir de celle dont vous avez assassiné le père? continua Baudraie sans bouger de place.

Semblable au tigre qui prend son élan pour s'élan-

cer sur sa proie, Peyrade, l'écume aux lèvres, l'œil en feu, fit un pas en arrière, se ramassa sur ses jarrets, et d'un ton qui n'avait plus rien d'humain :

— Veux-tu me laisser passer? demanda-t-il.

— Non. Pas de pitié pour celui qui n'en montre aucune à ses victimes, prononça Baudraie.

— Alors, malheur à toi! gronda Peyrade.

Et il s'élança sur son ennemi.

Mais, à son premier pas, il s'arrêta, chancelant sur ses jambes, l'œil hagard, cherchant de la main un appui, comme si la terre manquait sous lui.

— Oh ! oh ! qu'est-ce cela ? balbutia-t-il.

— C'est l'apoplexie prédite... Vous êtes en avance de quatre jours, honoré monsieur... J'ai gagné mon pari, répondit tranquillement Baudraie.

— Je suis perdu ! dit le colosse, qui, incapable de se soutenir, se cramponnait à l'angle de la cheminée.

— Perdu, oui... si une saignée ne vous est pas faite avant cinq minutes, continua le médecin d'un ton calme et glacial.

— Sauvez-moi, docteur, sauvez-moi ! articula péniblement le millionnaire dont la voix s'empâtait.

— Epouserez-vous Léontine Storère? répéta Baudraie.

Peyrade ne voulut pas céder.

Il détacha une main du marbre auquel il se retenait et l'étendit vers la sonnette. L'étourdissement ne lui permit pas d'achever le geste.

— A moi ! à moi ! souffla-t-il en se laissant glisser sur les genoux.

— Il est inutile d'appeler. Tous vos gens ont suivi les mariés... Seul, le concierge est resté, mais sa loge est trop éloignée pour que votre appel, fût-il dix fois plus fort, soit entendu par cet homme... Nous

sommes seuls, et vous n'avez à espérer de secours que de moi, dit le docteur qui s'était approché du manufacturier affaissé sur le tapis.

Ce disant, Baudraie avait tiré de sa poche un papier timbré qu'il plaça sur une table, près de l'écritoire qui s'y trouvait, et, ensuite, une petite trousse dans laquelle il prit une lancette.

— Décidez-vous, honoré monsieur, reprit-il, le temps presse... Deux minutes sont déjà écoulées... et pour vous, les minutes ont leur importance.

Il fit briller la lancette aux yeux de Peyrade, dont le regard vague put encore apercevoir le scintillement de l'acier.

La peur de la mort brisa enfin la résistance de Peyrade qui, avec une sorte de râle, parvint à prononcer ces mots :

— Il me semble que mon crâne va éclater, mes veines battent à se rompre, mon cerveau s'embarrasse... J'obéirai, docteur; sauvez-moi, j'obéirai.

— Bien, fit Baudraie.

Il se pencha vers Peyrade qu'il entoura de ses grands bras, puis, après l'avoir soulevé, il le conduisit, en le soutenant, jusqu'à la table sur laquelle il avait étalé le papier timbré.

— Signez-moi cela, commanda-t-il.

— Qu'est-ce que cet écrit?

— Un acte qui mettra Léontine Storère à l'abri d'un manque de mémoire de votre part. A tout hasard, je l'avais préparé d'avance.

— Je vous jure que je tiendrai ma parole.

— Bah! signez toujours.

— Mes yeux se troublent, je ne vois plus.

Baudraie lui prit la main.

— Tenez, dit, il, signez, là. Je vous donnerai une

copie de cet acte que vous lirez à votre aise quand la saignée vous aura éclairci la vue.

L'espoir galvanisa la torpeur mortelle de Peyrade, qui parvint à tracer sa signature au bas du papier. Ensuite, il se renversa dans le fauteuil sur lequel l'avait assis Baudraie, et d'une voix alourdie, à peine intelligible, il murmura :

— La saignée ! docteur, la saignée !

Baudraie commença par plier l'acte, qu'il inséra dans son portefeuille.

D'un œil hébété, Peyrade le regarda faire.

Son portefeuille rentré en poche, le docteur prit alors la lancette qu'il avait posée sur la table.

Bien que l'intelligence chez Peyrade fût déjà aux trois quarts obscurcie par l'envahissement du sang dans le cerveau, il tendit le bras au médecin.

Mais Baudraie, bien tranquillement, replaça la lancette dans la trousse qu'il réintégra aussi dans sa poche ; puis, en regardant le malade en face :

— Tout bien réfléchi, lui dit-il, je ne vois pas la nécessité de rendre la vie à un misérable de votre sorte.

Et, tournant le dos, il marcha vers la porte.

Dans un suprême effort, Peyrade parvint à se relever de son fauteuil et chercha, de la main, à retenir le docteur.

Ses lèvres, qui voulaient sans doute supplier son juge, s'agitèrent sans pouvoir proférer un son.

Puis il poussa un sourd gémissement, étendit les bras et tomba de toute sa hauteur sur le parquet, la face contre le tapis.

Il était mort.

Au bruit de la chute, Baudraie, qui touchait à la porte, se retourna, et ses yeux interrogèrent la pendule.

— J'avais bien deviné, se dit-il. En cinq minutes son affaire a été réglée.

Aussi calme que s'il venait de commander un lait de poule à un malade, il s'éloigna de cette chambre où il laissait un cadavre.

Une demi-heure plus tard, les amis de la noce revenaient à l'hôtel, tous avec un appétit aiguisé par la messe qui avait traîné en longueur.

Le cortège des affamés ramenait Grondier et sa femme.

Quant à madame de Roudiac et à son mari, ils avaient monté en voiture à la sortie de l'église, et ils étaient déjà bien loin.

Malgré Goberju, Roudiac était bel et bien marié.

Quand le groom, qui, le soir, était venu rôder à l'hôtel, apprit la mort de Peyrade et le départ de son ex-complice, il eut la presque certitude que sa lettre avait été détournée de sa destination.

— Après tout, grogna-t-il, la poste n'a pas été inventée pour les chiens.... Il y a encore moyen de tarabuster ce voleur de Roudiac.

Goberju, on le voit, n'était pas un homme qui jetât le manche après la cognée.

# ÉPILOGUE

CONTINUANT

# LE PROLOGUE

## XVII

Et maintenant après cette longue excursion dans le passé, qui nous était nécessaire pour le dénouement de notre histoire, si le lecteur veut, avec nous, revenir sur ses pas, nous allons le ramener à ce moment où, bien des années après la mort de Peyrade, un jeune homme, frappé d'un coup de couteau, que des maraîchers avaient trouvé mourant dans un taillis du bois de Vincennes, avait été transporté par eux à la maison de santé que dirigeait à Nogent-sur-Marne le docteur Baudraie.

Puisque nous voici revenus à notre point de départ, rappelons les personnages que nous avions alors mis en scène. Ce sera, pour une grande partie d'entre eux, nous occuper des enfants dont, tout à l'heure, les pères animaient notre récit.

Car, à l'heure présente, le chevalier d'industrie Roudiac est mort en laissant un fils de son mariage avec Hélène Peyrade. En bon chien qui chasse de race, ce fils, coquin peut-être un peu moins adroit que son père, n'en est pas moins un énergique et audacieux mauvais drôle que nous nous réservons de montrer bientôt à l'œuvre.

Quant au notaire, l'ancien beau Grondier, l'époux de Blanche Peyrade, devenu veuf après quelques années de mariage, il est mort à son tour en laissant aussi un fils, ce stupide et ridicule Théophile qui, on

doit s'en souvenir, étant demeuré longtemps aveugle après un accident d'enfance, a recouvré la vue par les soins du docteur Baudraie, dans la maison de santé duquel il était venu se faire opérer.

Après en avoir fini avec les demoiselles Peyrade, parlons des filles Stôrère.

Angèle, la veuve de Maucieux, que le mariage *in extremis* avait placée à la tête d'une fortune colossale, nous l'avons vue, dans un de nos premiers chapitres, mourir à la suite d'une longue maladie qui, en lui paralysant tous les membres, l'avait mise sous la dépendance de sa domesticité, en tête de laquelle figurait l'intendant Goberju.

Comment le fieffé vaurien s'était-il glissé dans ce poste de confiance? Nous le dirons avant peu. Toujours est-il que l'intendant, que nous avons vu obéissant aux ordres de l'usurier Rémy, avait si bien séquestré sa maîtresse que l'ex-employé de ministère Dubreuil, le filleul de madame de Maucieux, n'avait pu pénétrer dans la maison qu'après la mort de sa marraine.

Reste à dire ce qu'était devenue Léontine Storère, que le docteur Baudraie avait si vainement tenté de faire épouser par Peyrade. Un an après la mort du millionnaire, une maladie lui ayant enlevé son enfant elle était entrée en religion, malgré tous les efforts de sa sœur, madame de Maucieux, et du docteur Baudraie.

Pour l'instant, nous nous occuperons d'un autre de nos acteurs, un des plus remuants et plus actifs.

Nous voulons parler de l'usurier Rémy.

La chronique disait tout bas que cet homme, à l'aspect sordide et crasseux, était fort riche. L'avenir vérifiera peut-être ce dire qui a toutes les apparences d'être vrai, à en juger par les sommes fort impor

tantes que, dans le commencement de cette histoire, nous l'avons vu prêter à Dubreuil sur ce que ce dernier, qui ne se savait ni sou ni maille, appelait sa bonne étoile.

Après avoir bien longtemps accouplé sa vie à celle d'Aglaé Durondeau, l'ancien garçon de bureau de la mairie s'était séparé de la sage-femme à l'époque où la police, éveillée par les manœuvres suspectes d'Aglaé, lui avait interdit l'exercice de sa profession. Chacun des associés avait alors tiré de son côté.

Il paraît pourtant qu'il était dans la destinée de Rémy d'avoir toujours, d'une manière ou d'une autre, une femme dans son existence. A l'heure où nous le ramenons en scène, nous avons vu qu'il obéit aux ordres de la superbe créature qu'on nomme la belle Andrée, cette femme sur laquelle la médisance a fini par renoncer à mordre, car, après avoir voulu en faire une fille perdue, il lui a été impossible de prouver qu'un seul des nombreux amants qu'on prêtait à Andrée eût véritablement obtenu ses faveurs.

Peut-être enfin y avait-il quelque chose de vrai dans la rumeur scandaleuse qui, sans oser pourtant l'affirmer, prétendait que la belle Andrée était du dernier mieux avec Raoul Roudiac, ce beau gas de vingt ans, à l'allure sombre, que nous avons vu, au début de notre histoire, avec Dubreuil et Pinel, dans un cabinet d'un restaurant du boulevard, prendre sa part d'un souper dont tous les propos étaient écoutés, de l'autre côté de la cloison, par la belle Andrée, qui se trouvait dans le cabinet voisin avec Jacotot, le médecin suppléant de la maison de santé du docteur Baudraie, qu'il devait bientôt quitter.

Etait-ce la jalousie d'une maîtresse qui avait conduit Andrée à venir épier Raoul de Roudiac ? Nous ne

saurions rien préciser à ce sujet. Nous nous contenterons de faire remarquer seulement que le motif qui mettait ainsi Andrée aux écoutes devait être d'une haute importance, puisque, pour acheter sans doute le silence de Jacotot sur ce fait, elle l'avait adressé à Rémy l'usurier, qui, sur le simple nom de la jolie fille, avait avancé cent mille francs à ce médecin-chimiste. Hâtons-nous aussi d'ajouter que, tout en lâchant ses écus, l'usurier, toujours prompt à profiter des occasions, avait jugé utile d'englober le chimiste dans ses projets et s'était arrangé pour que le prêt fût fait au nom de l'ex-employé Dubreuil, auquel Jacotot avait signé un simple reçu.

Ce reçu, qui, suivant Rémy, était de l'or en barre, se souvient-on que l'usurier, quand Dubreuil avait voulu le lui faire escompter, l'avait racheté pour une somme insignifiante ? Encore, avant de donner les fonds, il avait pris la précaution de faire écrire à Dubreuil ce petit billet dont nous rappelons la teneur :

« Mon cher Rémy,

« Encore un, mais dernier sacrifice en ma faveur, et je suis sauvé de cette débine qui m'étrangle. Voulez-vous, en mon nom, compter cent mille francs à mon ami Jacotot, qui vous en donnera reçu ? C'est un chimiste des plus habiles, dont la science me mettra bientôt à même de payer toutes mes dettes et de jouir enfin d'une fortune que j'attends depuis longtemps. »

Dubreuil, un peu trop tard, avait compris le danger de sa lettre quand, après avoir tout conté à son ami l'avocat Paul Pinel, il avait entendu ce dernier lui dire d'un ton effrayé :

— Il faut arracher au plus vite ta lettre à Rémy. En justice, l'usurier, ton écrit à la main, pourrait, Jacotot et toi, vous faire accuser d'avoir préparé et exécuté un empoisonnement quelconque.

Et comme les deux jeunes gens savaient Rémy homme à ne faire rien sans but, ils avaient décidé, par tous les moyens, de retirer cette lettre des mains de l'usurier.

Reste maintenant à parler du comte Omnibus ou, pour lui donner son nom, du comte de Blèves.

De chute en chute, le joueur avait fini par rouler dans la boue. Après avoir trafiqué de son nom, par l'entremise de la Durondeau qui lui faisait adopter, moyennant finances, tous les enfants auxquels leur père ou leur mère, en voulant rester inconnu, désirait acheter un nom et un titre, le comte était arrivé, de métier en métier, à être garde-malade dans la maison de santé du docteur Baudraie.

Avait-il attendu patiemment, pour sortir de sa fange, que le temps, qui faisait grandir les enfants adoptés, lui en fournît les moyens? Ou bien était-ce que l'idée de remonter sur l'eau lui était arrivée subitement à la vue du jeune homme, blessé d'un coup de couteau, qu'on avait apporté à la maison de santé du docteur et dont il avait été établi le garde-malade ? Nous ne nous donnerons pas la peine d'éclaicir ce point qui nous importe peu. Nous constaterons seulement que le comte Omnibus, quand il quitta la maison Baudraie, avait son plan tout fait, et que ce plan, pour s'exécuter, avait besoin du concours d'un médecin, car nous l'avons vu aller tout droit chez Jacotot qu'il avait deviné être le garçon ambitieux, hardi et cupide qu'il lui fallait.

On sait que le comte Omnibus ne s'était pas trompé dans son choix, car Jacotot n'avait nullement fait la sourde oreille à la proposition de « risquer sa peau » pour conquérir des millions.

L'accord étant fait entre le chimiste et le vieillard,

ce dernier, on s'en souvient, avait emprunté une petite somme à Jacotot pour échanger ses haillons contre des vêtements propres, nécessaires à son entrée en campagne, puis il avait gagné la porte en disant :

— Je ne vous demande qu'une heure pour revenir ici tout transformé... J'apporterai, en même temps, les papiers et actes qui nous sont utiles.

Nous croyons oiseux de parler de l'impatience qui dévora l'ancien médecin adjoint de la maison de santé de Baudraie. Sans rien lui préciser encore, le comte Omnibus en avait assez dit pour allumer la cupidité du jeune homme. Son futur associé n'était pas parti depuis plus d'un quart d'heure qu'il s'irritait déjà de la longueur de son absence.

— Enfin, c'est lui ! s'écria-t-il en entendant retentir la sonnette de la porte d'entrée.

Et il courut ouvrir.

A la vue de la personne qui se présentait, la surprise fit reculer le chimiste de deux pas.

Au lieu du vieillard attendu, c'était la belle Andrée qui se trouvait devant lui.

Avant que Jacotot fût remis de son trouble, elle était entrée et elle avait vivement refermé la porte derrière elle.

Cette précaution prise, et après qu'elle se fût assurée d'un coup d'œil rapide et circulaire que Jacotot était seul en son logis, la belle Andrée, en femme pressée d'aller droit au but, débuta d'une voix brève et claire :

— Avant-hier, monsieur Jacotot, on a amené à la maison Baudraie un jeune homme blessé, trouvé mourant dans le bois de Vincennes. Ce blessé a repris connaissance pendant l'absence du docteur en chef,

alors que vous, le médecin suppléant, vous vous trouviez au chevet du nouveau pensionnaire. Plein de confiance en vous, ce jeune homme vous a prié de vous rendre le soir même, à telle heure, en tel cabinet d'un restaurant désigné où il devait être attendu par une personne à laquelle vous aviez mission d'apprendre en quel fâcheux état était celui qui vous envoyait...

— Et c'est vous que j'ai trouvée dans le cabinet en question, interrompit Jacotot, d'abord un peu interloqué par le début de la jolie femme.

— Alors, poursuivit Andrée, il a été convenu entre nous que le lendemain, encore pendant votre intérim à la maison de santé, je viendrais enlever le blessé.

— Ce qui a été fait, au grand désappointement du docteur Baudraie, fort étonné, à son retour, de trouver délogé ce mystérieux pensionnaire qui avait excité sa curiosité.

— Pour ces deux services rendus, vous reconnaissez que je vous ai fait donner par un tiers une somme de cent mille francs? appuya Andrée.

— Donné n'est pas le vrai mot, dit Jacotot en secouant la tête. Maître Rémy, le tiers en question, ne m'a demandé, il est vrai, qu'un simple reçu qui ne m'oblige à aucun remboursement. Mais à Dubreuil, l'ami au nom duquel il était censé me remettre cette somme, il a fait signer une si singulière lettre qu'elle peut fort bien, tous deux, nous envoyer au bagne ou à l'échafaud comme empoisonneurs. Savez-vous cela?

— J'ignore pourquoi il a exigé une telle lettre de M. Dubreuil, dit Andrée dont l'œil limpide et doux ne se troubla pas devant le regard méfiant du chimiste qui se demandait si elle était complice du piège que l'usurier avait tendu à Dubreuil.

— Vraiment! fit Jacotot, en la regardant toujours dans les yeux, vous ne savez pas l'usage que Rémy se proposait de faire de cette lettre? Je puis vous l'apprendre, moi, car cet homme n'a pas tardé à en tirer profit... Dubreuil avait une marraine fort riche, madame de Maucieux, qui avait longtemps prodigué ses bienfaits à son filleul, dont, je dois le reconnaître, la paresse et la vie dissipée ne lui prouvaient pas la reconnaissance. Cette dame disparut tout à coup et si complètement que Dubreuil, qui avait conscience de son inconduite, fut persuadé qu'elle se cachait de lui pour n'avoir plus à lui donner cet argent qu'il soutirait de sa tendresse et qu'il employait si mal. La main généreuse qui le soutenait s'étant retirée de lui, Dubreuil, qui n'avait même plus pour vivre sa place au ministère, serait mort de faim si, à cette époque, ce qu'il appelait « sa bonne étoile » ne lui eût fait rencontrer Rémy qui, au grand étonnement de Dubreuil qui ne se connaissait aucune garantie, se mit à lui prêter des sommes folles... il est vrai que sur les billets souscrits la somme prêtée triplait ou quadruplait son chiffre, mais ce détail importait peu à Dubreuil qui, sans sou ni maille, savait qu'à l'heure du remboursement, il serait aussi incapable de rendre cent sous que cent mille écus.

De l'air à la fois curieux et étonné d'une personne qui se demande à quoi tend un causeur trop prolixe, Andrée avait patiemment écouté le chimiste. Voulant le ramener à un sujet qu'il semblait avoir oublié, elle finit par interrompre en disant :

— Mais je ne comprends pas en quoi tout cela rend la lettre si dangereuse.

— M'y voici, continua Jacotot. Ce matin, était-ce un piège ? était-ce par un hasard fatal pour moi, je

fus prévenu qu'une dame, que la paralysie laissait à la merci de ceux qui l'entouraient, était si bien séquestrée par ses gens qu'on ne laissait arriver jusqu'à elle ni parent, ni médecin, ni notaire ou prêtre... Je courus chez cette dame et, contre mon attente, on me laissa parvenir jusqu'à la malade, mais après qu'un intendant, nommé Goberju, eut fait constater par des témoins mon insistance à voir sa maîtresse qui, prétendait-il, lui avait donné la consigne de congédier les visiteurs. Cette formalité accomplie, on me laissa entrer seul... seul, notez cette circonstance... dans la chambre de la paralytique. La veille, m'avait-on dit, la pauvre dame remuait encore la main et pouvait écrire. Maintenant les yeux seuls vivaient en elle. Je vis bien que ces yeux me témoignaient une volonté, un désir suprême; mais faute de pouvoir deviner ce qu'elle demandait, je renonçai à tenter inutilement de la comprendre et je partis après avoir annoncé que je reviendrais et ordonné une pommade à frictions qui, je l'espérais, devait rendre à la malade l'usage de sa main droite... ce qui lui permettrait d'écrire. En arrivant ici, j'y trouvai Dubreuil qui m'y attendait en compagnie d'un de ses amis, jeune avocat du nom de Pinel, qu'il avait été consulter... trop tard!... sur la valeur de la lettre que Rémy lui avait fait écrire. Eclairé par son ami sur le danger que renfermait ce papier, il arrivait pour me demander de lui restituer les cent mille francs afin de les reporter à Rémy et de lui retirer la lettre.

Sans témoigner la moindre impatience, Andrée avait écouté le récit du chimiste. Aux derniers mots elle crut comprendre que Jacotot, sur les instances de Dubreuil, avait rendu l'argent.

— De sorte, demanda-t-elle, que vous vous êtes

dessaisi de la somme dont j'avais payé vos services?

— Oh! non, non, fit Jacotot en souriant, ce qui est bon à recevoir est bon à garder... Et puis, s'il faut tout dire, je ne pris pas au sérieux l'importance que l'avocat Pinel attachait à la lettre... Donc, à la demande de Dubreuil, je répondis que je n'avais plus les cent mille francs. A cette déclaration, grand désespoir du malheureux qui, au milieu de ses jérémiades, je ne sais plus comment, ma foi! en vint à parler de sa marraine disparue et à m'apprendre, ce que j'avais toujours ignoré, qu'elle se nommait madame de Maucieux. Vous comprenez ce qui s'en suivit. Cinq minutes après, j'étais en fiacre avec Dubreuil et je reprenais le chemin de la demeure de madame de Maucieux.

— Eh bien? fit Andrée, en voyant le chimiste s'arrêter.

— Eh bien, ceux qui séquestraient la paralytique s'étaient effrayés de ma visite qui, sans doute, troublait leurs intentions coupables, et, pendant ma courte absence, ils avaient empoisonné leur victime.

— Alors M. Dubreuil n'a embrassé qu'une morte? demanda Andrée dont le beau visage attestait une émotion sincère.

— Non, car avant de laisser le filleul descendre de voiture, j'avais d'abord voulu préparer la marraine à cette entrevue, et je m'étais seul présenté à l'hôtel. A ma vue, les domestiques reculèrent d'horreur, et l'intendant Goberju... un coquin, j'en jurerais !... le visage inondé de larmes, après m'avoir annoncé d'une voix brisée la mort de sa bonne maîtresse, me regarda avec une sorte de fureur, en s'écriant :« Ah! çà, que lui avez-vous donc fait prendre, pendant que nous avons eu l'imprudence de vous laisser seul avec elle, vous qui avez voulu la voir malgré notre résistance? Quel-

qu'un vous avait donc payé pour cela?...» Voilà ce que le drôle eut l'impudence de me lancer à la face! Vous comprenez, n'est-ce pas, quelle portée avaient ces paroles?

— Non, dit franchement Andrée.

— Eh bien, moi, j'ai compris si vite et si complètement qu'un frisson de peur m'a secoué et, tout aussitôt, j'ai pensé à la lettre dictée par Rémy à Dubreuil, lettre si habilement conçue, que moi, qui avais insisté pour voir madame de Maucieux et qui étais resté seul avec elle, je puis, grâce à la lettre et à mes faits et gestes chez la morte, être convaincu d'avoir reçu cent mille francs de Dubreuil pour lui empoisonner une marraine qui lui faisait trop attendre son héritage.

A mesure que Jacotot avait déduit la terrible conséquence que les événements avaient donnée à la lettre, les traits d'Andrée avaient exprimé une surprise douloureuse. Rien qu'à voir son émotion, le chimiste ne pouvait pas garder un instant le soupçon qu'elle fût la complice de Rémy.

— Elle est innocente de tout, pensa Jacotot en observant la belle femme qui, la tête penchée, s'était mise à réfléchir.

Andrée releva enfin les yeux.

— Monsieur Jacotot, dit-elle d'une voix grave, si je m'engageais à faire rentrer dans vos mains cette lettre qui vous effraye et vous empêche de jouir tranquillement de la somme que, sur mon ordre, vous a comptée Rémy, me promettriez-vous, à votre tour, de me rendre le nouveau service que j'ai à réclamer de vous?

— Je m'y engage... même avant que vous m'ayez restitué la prose maudite de Dubreuil, dit Jacotot, plein de confiance en la promesse de la belle fille.

— Puis-je alors vous expliquer quel service j'attends de vous? demanda timidement Andrée.

— Oui, parlez.

— Eh bien, à quiconque vous demandera par qui le jeune homme blessé a été enlevé de la maison du docteur Baudraie, me promettez-vous de répondre que vous l'ignorez?

— Je vous le jure! s'écria le chimiste.

Puis, se reprenant :

— Mais, fit-il, vous oubliez qu'un autre était là quand le départ a eu lieu.

— Qui donc?

— Le garde-malade.

— Ah! oui, un vieillard que je me souviens vous avoir entendu appeler du singulier nom de père Omnibus.

— Précisément.

— Ce bonhomme ne me connaît que de vue... il ignore mon nom... et les renseignements qu'il pourrait donner sont trop vagues pour que je les redoute.

— Je devais vous prévenir, voilà tout.

— Merci ; mais, je le répète, ce père Omnibus ne m'inquiète pas.

Andrée finissait à peine que la sonnette d'entrée se fit entendre.

— Demain, vous aurez votre lettre, ajouta la belle femme en baissant son voile pour n'être pas vue de celui qui allait entrer et en marchant vers la porte que Jacotot s'empressa de lui ouvrir.

Droit, digne, frais rasé, vêtu de noir, l'air noble, sentant son grand seigneur d'une lieue, se tenait sur le carré un beau et grand vieillard. Avec une grâce parfaite, il s'inclina respectueusement au passage d'Andrée, qui s'éloigna après avoir rendu le salut.

— Quel est ce visiteur de si majestueuse allure? se demanda Jacotot en offrant le pas à son inconnu.

Dès que le chimiste eut refermé la porte, le monsieur se retourna :

— Hein ! comment me trouvez-vous ? demanda-t-il familièrement.

Au son de cette voix, Jacotot fit un saut de surprise.

— Oh ! c'est le père Omnibus ! s'écria-t-il.

A en juger par l'ébahissement du chimiste, il était indubitable que la belle Andrée, qui ne l'avait vu qu'une fois, ne pouvait pas avoir reconnu, dans celui qu'elle avait salué sur le carré, ce vieillard déguenillé et repoussant dont elle venait de parler deux secondes avant son départ.

Jacotot n'était pas encore revenu de son étonnement que le comte de Blèves demandait déjà :

— Que vous voulait Andrée?

— Vous l'avez donc reconnue sous son voile ?

— Parbleu !

— Elle venait me prier de ne dire à personne qu'elle a fait enlever ce jeune homme blessé, son amant, de la maison de santé.

— Non, fit M. de Blèves d'un ton sérieux, non, ce jeune homme n'est pas son amant. Quoi qu'on ait pu dire sur elle, Andrée, croyez-moi, est une honnête fille.

Le comte achevait sa phrase quand un nouveau coup de sonnette se fit entendre.

— Est-ce elle qui revient ? dit le chimiste.

— Peut-être ; mais, par prudence, je vais encore me réfugier dans le cabinet de l'alcôve.

Aussitôt que le comte fut entré dans sa retraite dont la porte vitrée, recouverte d'un léger rideau, lui permettait de voir dans la chambre, Jacotot alla ouvrir.

Celui qui se présentait était un jeune homme de haute taille, large d'épaules, qu'on aurait pu dire beau garçon si le regard dur de ses yeux gris n'eût donné à son visage une expression qui, de prime-abord, inspirait une sorte de répulsion.

C'était Raoul de Roudiac.

Quiconque avait connu le père aurait pu affirmer que Raoul était son portrait exact, à l'exception près, pourtant, de la physionomie qui, pour un observateur habile, accusait une nuance entre leurs deux natures. Celle du chevalier d'industrie défunt avait tenu surtout du renard cauteleux, adroit et patient, tandis qu'il y avait beaucoup du tigre dans celle du fils.

— M. Jacotot ? demanda Roudiac d'un ton sec qui, du premier coup, déplut au chimiste.

— C'est moi.

— C'est vous, monsieur, qui êtes médecin adjoint à la maison de santé de Nogent?

— C'est-à-dire que « j'étais », car j'ai donné hier ma démission à M. Baudraie, le chef de cet établissement.

— Hier? répéta Raoul, alors comme c'est d'avant-hier que date l'événement qui m'amène, je puis faire appel à votre complaisance.

— Parlez.

— Avant-hier... et pendant votre intérim de service, à ce que m'a dit le docteur Baudraie que je viens de voir et qui a déclaré ne pouvoir me donner aucun renseignement... avant-hier, dis-je, quelqu'un est venu enlever de l'établissement un jeune homme blessé...

— Un jeune homme blessé ? répéta Jacotot en ayant l'air d'interroger sa mémoire. Ah ! oui, blessé même d'un coup de couteau qui sentait fort son assassinat... Eh bien ?

— Je désirerais savoir de vous quelle est la personne qui a emmené le malade.

— Ah ! voilà, par exemple, ce que je ne puis vous apprendre, déclara le chimiste du ton le plus naturel du monde. Le fait a précisément eu lieu pendant que je faisais ma tournée dans les chambres des autres malades. Telle a été ma colère à ce sujet que j'ai immédiatement chassé de l'établissement le garde-malade qui, sans m'en prévenir, avait laissé s'accomplir cet enlèvement.

Raoul, à cette réponse, plongea dans les yeux du chimiste un regard qui cherchait à s'assurer si celui-ci disait la vérité et, comme Jacotot n'avait pas bronché, il reprit :

— Alors vous ne pouvez me donner aucun renseignement ?

— Pas le moindre.

— Au moins vous sera-t-il possible de m'indiquer où je trouverai ce garde-malade que vous avez renvoyé ?

— Je ne saurais vous préciser où il loge, mais chacun, dans Nogent, connaît le père Omnibus. Le premier venu vous renseignera mieux que moi.

— Monsieur, je vous remercie, articula sèchement Raoul qui, après un salut des plus lestes, pivota sur ses talons, gagna la porte et partit sans adresser un dernier geste de politesse au chimiste qui l'avait reconduit.

En revenant sur ses pas, Jacotot trouva M. de Blèves sorti de sa cachette et souriant.

— En voilà un dont les manières vous coupent tout de suite l'envie de lui être utile, dit Jacotot.

— Et pourtant, il avait tout intérêt à être poli, car il a grand désir de retrouver son blessé.

— Pour le faire soigner ?

— Oh ! non, dites plutôt pour l'achever... car je suis à peu près certain qu'il est pour beaucoup dans le coup de couteau administré au protégé de la belle Andrée.

— Lui ! ! !

— Lui-même. Et, attendu que ce jeune homme est un des adversaires les plus rudes que nous aurons à combattre, il est bon, pour que vous sachiez les raisons qui le font agir, que je vous raconte son histoire.

Ce mot lâché, le comte se reprit vivement pour dire :

— Ou plutôt l'histoire de ses père et mère.

— Comment la savez-vous ?

— J'y ai été mêlé jadis, au temps de ma splendeur. Puis, par mon ancienne maîtresse, la sage-femme Durondeau qui, elle-même, les tenait d'un ex-amant du nom de Goberju, j'ai été initié à de fort curieux détails sur ce qui avait précédé le mariage des parents de notre jeune Roudiac.

— Pardon, fit Jacotot en interrompant, ce Goberju est-il l'hypocrite coquin que j'ai trouvé intendant de la pauvre madame de Maucieux ?

— C'est le même. Ah ! c'est et c'était un fieffé drôle qui allait bien de pair avec Roudiac, le chenapan dont nous venons de voir le fils. A eux deux, ces vauriens ont, dans le temps, exécuté la nuit, à Fontainebleau, un exploit des plus ignobles.

— En quoi consistait-il ?

— A récolter ce qu'un nommé Grondier avait voulu semer.

— Grondier ? Grondier ? répéta Jacotot surpris, mais c'est le nom de cet imbécile, aveugle, qui est,

dernièrement, venu se faire opérer par Baudraie à la maison de santé.

— Ce crétin-là est précisément le fils de celui dont je veux parler... Ecoutez maintenant le récit de l'aventure de Fontainebleau.

Et M. de Blèves conta au chimiste l'histoire de tout ce qui avait précédé et amené le mariage de Roudiac avec mademoiselle Hélène Peyrade.

Jacotot avait prêté une oreille attentive jusqu'à la fin du récit.

— De sorte, demanda-t-il enfin, que, grâce à cette infamie et bien qu'il eût épousé Hélène sans dot, Roudiac est arrivé, plus tard, à empocher la moitié des millions de son beau-père Peyrade ?

— Eh ! non ; eh ! non, s'écria le comte Omnibus, le pauvre diable est mort sans avoir jamais touché ni vu un sou de ces fameux millions... Voilà le plus cocasse, et, surtout, le plus étrange de l'affaire.

— Qu'est-il donc arrivé ?

— Ecoutez la suite, reprit M. de Blèves. Le jour du double mariage, les deux couples et leurs invités allaient partir pour la mairie, quand arriva le docteur Baudraie... le même que vous connaissez... qui prétendit avoir à dire à Peyrade quelque chose de si sérieux, mais, en même temps, de si bref, que le millionnaire, comptant les rejoindre presque aussitôt, laissa le cortège et les deux couples le devancer à la mairie. On l'attendit un bon quart d'heure, puis comme le maire était pressé et que Roudiac poussait à la roue, les mariages furent célébrés. De là, on partit pour l'église avec l'espoir que Peyrade s'y serait rendu

directement... Point de Peyrade... Le millionnaire avait toujours pris à tâche de se faire passer pour un original qui se jouait des usages reçus. De plus, au sortir de l'église, Roudiac et sa femme devaient monter dans une voiture de voyage dont les chevaux piaffaient déjà devant le portail. En outre, le curé avait faim et son appétit ne s'accommodait pas d'un retard. Ces trois raisons firent donc qu'on procéda sans Peyrade, à la cérémonie religieuse. La messe terminée et les époux Roudiac partis dans leur voiture, Grondier et sa femme, avec leur amis, revinrent chez Peyrade qu'on trouva étendu sur le parquet, déjà froid, mort d'apoplexie. Etonné que pareille catastrophe fût arrivée à son beau-père, lorsque, précisément, il était avec un médecin, quand Grondier interrogea, sur ce qui s'était passé, le docteur Baudraie qu'il avait mandé à la hâte, celui-ci expliqua tout. Depuis longtemps, dit-il, et il en prit à témoin plusieurs invités... il avait averti Peyrade que son tempérar nt sanguin l'exposait à un malheur ; mais le défunt s'était ri de son conseil et n'avait pas voulu interrompre son train de vie pour suivre un traitement préventif. A cela Baudraie ajouta qu'en arrivant pour se mêler aux amis des mariés qui allaient se rendre à la mairie, il s'était aperçu que Peyrade était sous le coup d'une congestion de cerveau et que, pour ne pas troubler la joie générale ni inquiéter les filles du manufacturier, il avait allégué, pour se trouver seul avec lui, avoir une très importante communication à lui faire. Alors, quand ils avaient été en tête-à-tête, Baudraie lui avait avoué la vérité en le suppliant de se laisser saigner. Mais, bien qu'il eût été à demi convaincu par l'insistance du docteur, le manufacturier refusa de se laisser saigner le jour du mariage de ses filles. « Me voyez-

vous, s'écria-t-il, avec mon bras en écharpe, ma figure blême, obligé de jeûner devant un repas de noces! Non ! cent fois non ! je veux, aujourd'hui, rire, boire et m'en donner à mon aise. Revenez demain; je serai votre homme; vous me saignerez aux deux bras, si vous le voulez... mais demain, rien que demain. »

Devant une pareille opiniâtreté, Baudraie en demandant au ciel de s'être trompé de vingt-quatre heures dans sa prévision d'une apoplexie, quitta Peyrade après que celui-ci lui eût annoncé qu'il allait rejoindre les mariés.

— C'est sans doute immédiatement après mon départ que l'apoplexie l'aura terrassé, ajouta Baudraie en terminant ce récit fait en présence de tous les invités.

Une fois son beau-père enterré et après avoir envoyé la nouvelle de la mort, poste restante, à Naples, où leur voyage de noce devait conduire les époux Roudiac, l'autre gendre, Grondier le notaire, en homme pratique qui sait que les plus mauvaises choses ont leur bon côté, pensa à liquider la succession du millionnaire trépassé.

A cet endroit de son récit le comte Omnibus s'arrêta pour pouffer de rire.

— Ah ! ah ! continua-t-il, le corbeau, sur son arbre perché, quand il eut lâché son fromage, ne devait pas avoir la mine aussi piteuse que celle de Grondier en présence du résultat donné par l'inventaire fait après le décès de Peyrade.

— Il avait déshérité ses filles ? demanda Jacotot.

— Nullement.

— Alors il était ruiné ?

— Pas le moins du monde. Une enquête fit même découvrir que, peu de jours avant sa mort, Peyrade

avait réalisé sa fortune et qu'il devait avoir plus de six millions en portefeuille.

— Eh bien ? fit Jacotot étonné.

— Et bien, ces millions avaient disparu et ils demeurèrent introuvables malgré toutes les recherches.

— Et vous, savez-vous ce qu'ils sont devenus ? demanda le chimiste avec hésitation craintive.

— Parbleu! Puisque c'est sur ces millions, d'abord, que vous allez m'aider à poser la main.

Dans la crainte, sans doute, que le mot eût passé sans éveiller l'attention du chimiste, le comte Omnibus leva le doigt en répétant :

— D'abord !

Soit que ce d'abord, arrivant à la suite des six millions énoncés, eût, par son exagération même, inspiré à Jacotot le soupçon que son associé était un homme qui promettait plus de beurre que de pain ; soit que le chimiste fût encore surpris par cette disparition de fortune qui venait de lui être contée, il ne releva pas le mot et demanda curieusement :

— Mais si vous savez ce qu'est devenue cette somme énorme, comment se fait-il que ni les filles, ni les gendres de Peyrade n'aient pu la découvrir?... Roudiac n'était pas un gas à renoncer facilement à une telle chasse.

Au nom de Roudiac, le comte fut pris d'un nouveau rire.

— Eh! vous m'y faites penser! s'écria-t-il. Pour votre gouverne, il est utile que je vous apprenne ce qu'il advint de ce maître fourbe, qui se trouva pris dans le propre piège qu'il avait tendu... Après un mois passé à aller de droite et de gauche en Italie, quand les nouveaux mariés atteignirent Naples, ils trouvèrent, poste restante, la lettre de Grondier, qui

leur annonçait la mort de Peyrade. Mais, en même temps que cette missive, et au milieu d'une montagne de billets de condoléances que des amis leur envoyaient de loin, s'était glissée une petite lettre, adressée à Hélène, dont la suscription était d'une écriture si grotesque, que la jeune femme, sa lettre dépliée, alla d'abord tout droit à la signature de ce correspondant aussi peu calligraphe.

Le papier était signé : GOBERJU.

Si mauvaises et capricieuses qu'en fussent l'écriture et l'orthographe, la lettre de Goberju n'en produisit pas moins son effet. Le groom y daubait sur Roudiac avec la fureur d'un complice qui se voyait volé. En lui apprenant tous les détails du passé, il montra à Hélène quel misérable elle avait épousé.

Au lieu de se désespérer à cette horrible découverte, la jeune femme, indignée, se redressa courageusement devant son malheur, et, dix minutes après, comme Roudiac faisait son joli cœur, elle lui mit la lettre sous le nez.

— Lisez, dit-elle.

Quand elle lui eut laissé le temps de bien déguster la prose de Goberju, elle ajouta :

— Vous m'eussiez avoué votre crime que, dans l'intérêt de notre enfant, je vous eusse peut-être pardonné. Mais, devant mon père et moi, vous vous êtes joué des plus nobles sentiments et, infâme que vous étiez, vous m'avez volé ma reconnaissance comme vous m'aviez déjà ravi l'honneur... lâchement, sans pitié ni remords, dans l'unique but d'étendre votre main avide sur une fortune... Dès ce jour, tout est fini entre nous; notre union est rompue... je ne suis plus l'épouse de qui je méprise.

A ce moment, notez-le, si Grondier leur avait an-

noncé la mort de Peyrade, il n'avait pu encore leur faire part, faute de le connaître déjà lui-même, du résultat que devait donner l'inventaire du manufacturier dont les capitaux avaient subitement disparu. Donc, bien qu'il l'eût épousée sans dot, Hélène maintenant, par l'héritage de son père, représentait pour Roudiac, chef de la communauté, une fortune devant laquelle il fallait filer doux jusqu'à ce qu'il l'eût accaparée. En conséquence, au lieu de nier, il se retourna, comme on dit, sur l'autre côté. Aux paroles de sa femme, le coquin prit une mine des plus repentantes. Ses sanglots éclatèrent, les pleurs lui jaillirent des yeux et en se laissant tomber à deux genoux, il s'écria d'une voix désespérée :

— Au nom de notre enfant, Hélène, pardonnez-moi !

Mais cet appel au cœur d'une mère, qu'il avait cru devoir rétablir ses affaires, tourna contre lui.

— Notre enfant ! répéta Hélène indignée, fasse le ciel qu'il ignore toujours quel être abject est son père ! Oui, je vous le jure, cet enfant vous restera toujours inconnu, car vos baisers lui porteraient malheur !

Devant cette attitude d'Hélène, Roudiac jugea inutile de poursuivre ses simulacres de repentir.

— Bah ! se dit-il, le temps est un grand maître. Après tout, elle est ma femme, et la mort de Peyrade la rend millionnaire. C'est moi qui administrerai sa fortune.

Cet espoir, qui le consolait amplement de la perte d'une affection conjugale dont, en somme, il ne se souciait nullement, et la hâte de palper la succession du beau-père firent que, le lendemain, Roudiac n'opposa aucune résistance à la décision d'Hélène de quitter Naples pour revenir à Paris.

A leur arrivée, Grondier venait de terminer l'inventaire. Il accueillit son beau-frère par la désagréable nouvelle de l'héritage envolé. Inutile de dire que ce dernier n'accepta pas de bon cœur la surprise et qu'il remua ciel et terre pour découvrir ce qu'étaient devenus les millions évanouis. Mais il y perdit ses peines et son temps. L'héritage lui demeura introuvable.

Cette ruine, qui exaspérait Roudiac, trouva Hélène à peu près insensible. Elle était déjà trop malheureuse pour que ce surcroît d'infortune pût la toucher beaucoup. Et pourtant, si grand que fût ce malheur, il n'avait pas atteint encore sa dernière limite.

Pendant ce mois de la lune de miel, qui s'était terminé par la lettre de Goberju, la jeune femme avait laissé parler son amour reconnaissant en faveur de l'époux qu'elle regardait comme son sauveur. Elle acquit bientôt la certitude qu'elle allait, une seconde fois, être mère. Ce second enfant n'avait pas encore vu le jour que, déjà, Hélène avait reporté sur lui une partie de la haine qu'elle avait vouée à mari.

Quant à ce bon et excellent Roudiac, il ne dérageait pas; car, au bout d'un mois qu'il avait appris la disparition de l'héritage Peyrade, le chenapan avait été abasourdi par la découverte d'un mystère qui, bien qu'il eût fait, restait impénétrable pour lui....

Sans qu'il lui connût un sou de fortune, sa femme vivait dans un bien-être dont il ignorait la source; quelqu'un, caché dans l'ombre, subvenait largement aux besoins, disons même au luxe d'Hélène, qui, peu à peu, finit par reprendre l'existence large à laquelle Peyrade, de son vivant, l'avait accoutumée. Roudiac, rendons-lui cette justice, ne soupçonna pas un instant la vertu de sa femme et, par cela même, il n'en fut que plus furibond. Si madame de Roudiac avait eu un

amant, le mari aurait fait payer sa complaisance. Aussi, nous le répétons, grande était sa fureur de ne pouvoir exploiter cette ressource pour sortir de la gêne qui, au milieu du faste de son intérieur, l'étreignait sans relâche. Car il était logé, nourri, habillé, mais d'argent, point. Chez lui, il était moins bien partagé que le dernier de ses domestiques qui touchait ses gages du mois. C'était là, il faut l'avouer, une position des moins drôles pour un homme qui avait compté manier des millions.

Deux fois, il avait voulu s'expliquer avec sa femme et réclamer ses droits de chef de la communauté qui lui donnaient à administrer les ressources pécuniaires du ménage. Hélène, de ce ton sec qui lui était habituel les rares fois qu'elle lui adressait la parole, avait répondu :

— De qu'elle fortune parlez-vous? Mon père est mort ruiné et vous m'avez épousée sans dot.

Faute donc de pouvoir s'en prendre à la vertu de sa femme, Roudiac, qui se rendait pleine justice, en était arrivé à cette conviction que Peyrade, averti trop tard de la valeur de son gendre, avait pris des précautions pour assurer, contre lui, l'avenir de sa fille à l'aide d'un fidéi-commis confié à la probité d'un tiers.

Mais quel était cet inconnu ?

Tout naturellement, le gredin, mystifié, pensa à son beau-frère Grondier que ses fonctions de notaire et l'intérêt qu'il devait porter à Hélène désignaient comme le plus apte à remplir cette mission de confiance. Il se mit donc à espionner le tabellion, bien décidé à lui faire rendre gorge au premier indice de preuve.

Mais, six mois après la mort du manufacturier, le notaire, qui avait répété à tous venants que, pour avoir

refusé de toucher tout de suite la dot de sa femme, le décès de Peyrade ne lui en avait pas laissé un sou, le notaire vendit son étude de si subite façon que les mauvaises langues prétendirent qu'il s'était ruiné dans de secrètes et désastreuses spéculations. Quelle que fût la cause de cette vente, il n'en resta pas moins évident que la situation financière de Grondier était compromise, car, lui, auquel son père avait laissé une magnifique fortune, s'en alla, en quittant son étude, habiter un troisième étage, dans un faubourg, et bientôt après, ses amis apprirent, avec étonnement, qu'il avait accepté une place dans un ministère.

A ce point de son récit, le comte Omnibus fut interrompu par Jacotot, dont la curiosité s'impatientait de tous ces détails.

— C'était bien Grondier, n'est-ce pas, qui avait fait disparaître les millions ? demanda le chimiste.

— Attendez donc, mon cher, dit M. de Blèves, en souriant. A vouloir connaître trop vite le dénouement, vous risquez de ne pas apprendre des détails qui doivent vous être de la dernière utilité, quand nous nous mettrons à l'œuvre.

Donc je continue.

Roudiac reconnut vite qu'à chercher du côté de son beau-frère, il avait fait fausse route et il se remit à tourner à tous les vents pour découvrir où se cachaient les fameux millions dont le revenu, versé dans les mains d'Hélène, lui passaient devant le nez.

Cependant, il eut un moment d'espoir. L'époque des couches de sa femme approchait. Il se dit que la naissance d'un enfant adoucirait peut-être en sa faveur le ressentiment d'Hélène. Le soin d'élever cet enfant, la préoccupation de son avenir, les inquiétudes

que donnent les maladies du bas âge, devaient, selon Roudiac, amener un rapprochement.

Hélène mit au monde un fils...

— Qui est le garçon, hautain et insolent, dont je viens de recevoir la visite ? demanda Jacotot en interrompant encore.

— Lui-même, dit M. Blèves.

— Et l'autre, son frère aîné ? continua Jacotot qui à l'aide de questions, voulait abréger le récit.

— Mon garçon, fit le comte Omnibus d'un ton sec, si nous mettons la charrue devant les bœufs, nous ferons de la mauvaise besogne. Finissons-en d'abord avec le père. Le fils, ou plutôt, les fils auront leur tour.

Après avoir un peu repris haleine, M. de Blèves poursuivit :

— Quand Hélène se retrouva debout, elle fit appeler son mari dans sa chambre, et, en lui montrant le berceau du nouveau-né, elle lui dit tout tranquillement :

— Monsieur, j'ai donné des ordres à mon intendant pour que, chaque mois, il vous compte une somme de trois cents francs qui vous servira à élever *votre* fils.

— Mon fils... dites *notre* fils, répliqua Roudiac, que le *votre* sur lequel sa femme avait dédaigneusement appuyé, avait d'abord un peu déconcerté.

— Non, fit Hélène, cet enfant est à vous, bien à vous, rien qu'à vous... Pour moi, il n'est et ne sera toujours qu'un étranger auquel je ne laisserai jamais voler la plus petite part de l'affection que j'ai vouée à l'autre... à ce fils que vous ne connaîtrez pas.

— Fils qui est aussi le mien, prononça Roudiac que la colère de ce dénouement rendait blême.

Mais Hélène, au lieu de répondre à cette observation, montra encore le berceau et demanda d'une voix brève :

— Acceptez-vous les trois cents francs ?

— Ainsi vous refusez à celui-ci une tendresse que vous réservez tout entière à l'autre? demanda le mari dont l'émotion était visible.

Malgré l'injonction formelle qui lui avait été faite de ne pas interrompre, Jacotot éprouva le besoin de s'écrier d'un ton goguenard :

— Ah! il paraît que Roudiac avait au moins une corde sensible. Je vois que la fibre paternelle avait vibré chez lui.

— Vous dites une énorme bêtise, mon cher ami, répondit le comte Omnibus en haussant les épaules.

— Mais ne venez-vous pas de parler de son émotion ?

— Oui, mais cette émotion, loin d'être causée par le sentiment paternel, était motivée par une idée qui lui était subitement arrivée à l'esprit.

— Laquelle ?

— De la patience, grand curieux. Je continue :

A la question de Roudiac, Hélène, sans s'émouvoir, répéta une troisième fois :

— Acceptez-vous les trois cents francs?

— Oui, dit vivement Roudiac.

Et il partit en emportant le nouveau-né dans son berceau.

Sans doute vous étonnez-vous de ce qu'une mère ait pu abandonner aussi froidement son enfant. Que voulez-vous ? La haine profonde que lui inspirait son mari empêcha le cœur d'Hélène de s'attendrir en faveur de l'innocent. Peut-être sa tendresse se serait-elle éveillée plus tard si Roudiac, en l'élevant à son image, n'avait pas pris à tâche de le rendre odieux à la mère. Tout jeune, Raoul fut altier, égoïste, insolent,

audacieux et promit de devenir un fort mauvais garçon.

— Et il a tenu ce qu'il avait promis? dit Jacotot. Mais, mon cher comte, laissons ce Raoul, et apprenez-moi quelle était l'idée venue à Roudiac en entendant sa femme lui annoncer qu'elle réservait toutes ses tendresses pour son fils aîné, ce fils qu'elle refusait de lui faire connaître.

— Cette idée était fort simple, ma foi ! Il s'était dit que, derrière cet enfant, devaient se cacher les millions qu'il n'avait pu dénicher. Il en revint à son premier soupçon que Peyrade, éclairé trop tard sur son compte, avait pris, avant de mourir, ses précautions pour que l'enfant ne fût pas dépouillé.

— Que je découvre le mioche, se dit-il, je tiendrai la mère. Pour ravoir son chérubin, elle m'avouera en quel endroit est caché le magot disparu.

Donc, il se mit à la recherche de cet enfant. Un beau matin, je le vis entrer dans la mansarde où la misère avait fini par me loger. Le maître fripon n'alla pas droit au but. Ma position malheureuse, dit-il, qui venait de lui être révélée par une de mes anciennes maîtresses, Aglaé Durondeau, l'avait fait accourir à mon aide. Puis : « Ah ! à propos d'Aglaé, s'écria-t-il, elle m'a conté une chose que je n'ai pas voulu croire. Cette farceuse-là ne voulait-elle pas me soutenir que vous faites commerce de votre nom ! Moyennant finances, prétend-elle, vous reconnaissez les premiers bâtards venus. Après tout, votre nom est à vous et vous êtes libre d'en faire ce que bon vous semble. » Son lièvre ainsi lancé, il se mit à rire, et plaisanta sur la nombreuse famille que je me créais pour l'avenir. Après quoi, il se reprit pour dire : « En admettant toutefois que vous preniez bonne note de tous ces

enfants... Hein! savez-vous ce qu'ils deviennent? Les suivez-vous de loin? Ainsi, par exemple, vous serait-il possible, si l'envie vous en prenait, de retrouver le premier enfant que vous avez reconnu? »

Du premier coup j'avais reconnu où le bât blessait mon homme. Faute d'avoir pu tirer de la Durondeau autre chose que ce qu'il me répétait, car Aglaé n'en savait pas plus long, le fin matois avait espéré que je lui indiquerais la piste à suivre. Il en fut pour les six étages montés jusqu'à mon taudis, car, en le prenant comme lui en riant, je m'écriai : « Ma foi! mon cher, vous me donnez une idée. Je n'avais vu jusqu'à ce jour que l'argent comptant que me produisait chaque reconnaissance. Vous m'ouvrez l'œil sur les ressources que je puis attendre de l'avenir. Aussi, dorénavant, je veux, comme vous dites, suivre de loin la progéniture qu'on viendra proposer à ma reconnaissance. Oui, vous avez raison, il y a, pour moi, de l'argent à récolter plus tard. » Il avait pâli en m'entendant ainsi parler. Néanmoins, il fit bonne contenance et il repartit du même ton toujours riant: « Eh! eh! quand je disais qu'il ne savait pas même ce qu'est devenu son premier môme reconnu... son prétendu fils Horace, comte de Blèves. Vous l'avez perdu de vue, pas vrai? » C'était celui-là qui lui tenait au cœur. Je haussai les épaules, et d'un ton dégagé: « Mes mille francs empochés, répliquai-je, je me suis soucié du gamin comme d'une guigne. » Cela dit, je me laissai tourner et retourner par Roudiac sans lui apprendre ce qu'était devenu le garçon.

— Vous le saviez donc? demanda vivement Jacotot.

— Madame de Roudiac faisait élever son fils en Angleterre. En conséquence, Roudiac, qui fouilla tous les coins de Paris, ne put le découvrir, et quand

il mourut, il y a trois ans, le jeune homme, son fils aîné, en somme, lui était encore inconnu.

— Et il n'avait pas, non plus, retrouvé les millions? s'informa Jacotot.

— De ce côté-là, bien qu'à un moment il eût cru être sur la voie, il n'avait pas été plus heureux. Mais à la mort de Roudiac, le jeune chat était devenu tigre ; je veux parler du jeune Raoul, qui avait atteint ses dix-huit ans. Père et fils avaient été trop bien de pair à compagnon pour que Roudiac n'eût pas confié à son fils la déconvenue qui, pendant de si longues années, l'avait tout à fait rendu enragé. Son père mort, Raoul recommença les recherches pour son propre compte. Chez Roudiac, le principal, ou pour mieux dire le seul mobile, avait été la cupidité. Chez le fils, l'avidité des millions se compliqua d'un ardent désir de vengeance. Le jeune bandit exécrait à la fois sa mère, dont l'indifférence glaciale à son égard ne s'était jamais démentie, et ce frère inconnu auquel il supposait que devaient être réservés ces millions cachés dont il était avéré que madame de Roudiac touchait les revenus.

— Pardon ! fit Jacotot en coupant la parole au narrateur, finissons-en avec Roudiac père. N'avez-vous pas dit qu'à un moment il s'était cru sur la voie de la fortune évanouie ?

— Précisément, et c'est sur cette voie que, lui mort, son fils s'engagea. Voici la chose : Sans que Roudiac pût en deviner le motif, madame de Roudiac avait toujours vécu un peu en froid avec sa sœur, madame Grondier. Aux derniers moments de Blanche, qui mourut à trente ans d'une fluxion de poitrine, madame de Roudiac accourut à son chevet et il y eut, sous verrous, entre les deux sœurs, une entrevue suprême,

dont s'inquiéta Roudiac qui, à tout hasard, était venu là pour flairer le vent. Cette mort, qui laissait Grondier veuf avec un fils aveugle, fut suivie, à fort courte distance, de plusieurs visites secrètes que rendit à Hélène l'ex-notaire, devenu chef de division au ministère. De ces pourparlers mystérieux, Roudiac conclut qu'on arrangeait les affaires sous le manteau... Pour lui, naturellement, ces affaires ne pouvaient concerner que la fortune éclipsée. Ses soupçons sur Grondier devinrent plus violents, et il se reprit à espionner son beau-frère avec une ardeur qui tourna bientôt à la monomanie, car, sans jamais avoir rien surpris, il épiait encore, quand, trois années plus tard, Grondier mourut.

Cette mort causa une joie folle à Roudiac, qui se crut enfin arrivé au bout de ses peines. Il n'était pas admissible que la tâche du défunt pût être continuée par son fils, espèce d'idiot, privé de la vue. Si Hélène ne reprenait pas ouvertement la gestion de sa fortune, elle allait être obligée de faire choix d'un autre dépositaire qui, moins habile que Grondier, ne tarderait pas à se trahir.

Cette fois encore, Roudiac en fut pour son latin.

Quand l'idée fixe se loge dans la cervelle d'un homme, elle le fait marcher contre vent et marée. Roudiac aurait dû reconnaître qu'en s'attachant à Grondier, il avait suivi une fausse piste. Point du tout. Malgré son insuccès, il persista si bien dans sa conviction qu'il en vint à se persuader que s'il pouvait arriver à faire, bien à son temps et à son aise, une minutieuse visite domiciliaire dans l'appartement de feu Grondier, il trouverait infailliblement un papier quelconque, une note oubliée, un écrit qui, n'eût-il que deux lignes, le mettrait enfin sur la trace des millions convoités.

Malheureusement pour lui, l'appartement, qu'il aurait voulu ainsi fouiller dans tous ses coins et ses meubles, était habité par le fils du défunt, l'aveugle Théophile, et par une vieille bonne, la sœur de lait de sa mère, qui s'appelait Nanette.

Roudiac eut alors une idée superbe, et il allait la mettre à exécution quand, à son tour, la mort l'enleva de ce bas monde au moment où il croyait toucher à la terre promise.

— Diable ! fit Jacotot, alors l'idée fut perdue.

— Oh ! que non pas ! s'écria le comte Omnibus. Le fils de Roudiac chassait trop bien de race pour que son père eût dédaigné un pareil auxiliaire. Il l'avait donc initié à tout. Le fils, sitôt Roudiac mort, mit à exécution cette idée qui était le plus clair de la succession paternelle... Il alla trouver Rémy.

— Tiens ! il le connaissait donc? demanda Jacotot étonné.

— Oh ! pendant ces vingt années écoulées, l'ancien garçon de bureau de la mairie avait fait son chemin... chemin des moins honorables, mais qui, en somme, l'avait grassement enrichi. Il était devenu le premier usurier de Paris, et, à ce titre, il était en relations avec tous les jeunes gens de la capitale, qui, à la file, venaient frapper à sa caisse.

— J'ai besoin de vingt mille francs, lui dit carrément Raoul Roudiac.

Rémy, pour les besoins de son industrie véreuse, était l'homme le mieux informé. Il connaissait à fond la position exacte de chacun de ses clients, et par conséquent il savait combien peu Raoul avait à compter sur l'héritage de sa mère. La somme que lui demandait le jeune homme lui fit faire d'abord une grimace dédaigneuse, qu'il accompagna d'un non bien sec. Puis,

en praticien qui sait que l'avenir appartient aux audacieux, l'usurier, qui avait jugé Raoul, finit par dire, d'un ton qui semblait revenir sur son refus :

— Ah çà ! mon cher garçon, quel besoin avez-vous donc de ces vingt mille francs ?

— Je veux marier une maîtresse ; ces vingt mille francs lui serviront de dot.

L'usurier savait que Raoul n'était pas l'homme de pareilles générosités. Il regarda le jeune homme de si railleuse manière, que celui-ci, en lisant l'incrédulité la plus complète dans les yeux de Rémy, ajouta d'une voix pleine d'une sincérité brusque :

— Vrai ! mon vieux, j'ai besoin de marier une maîtresse.

Ce mot « besoin » éveilla la curiosité de l'arabe qui, en hochant la tête, répliqua en riant :

— Heu ! heu ! votre père, que j'ai beaucoup connu, aurait été moins généreux. Il s'en serait tiré par un : « Adieu, ma belle enfant ! » qui eût été l'unique dot de son Ariane abandonnée.

— Vous vous trompez, Rémy; si mon père vivait encore, il serait ici vous demandant de me prêter cette somme.

Le ton sérieux de Raoul surprit l'usurier.

— Vous l'aimez donc bien, cette femme ? demanda-t-il.

— Pas le moins du monde... il y a même plus d'un an que je l'ai quittée.

— Eh ! eh ! connaît-elle donc sur vous quelque bon gros secret qui vous force à chanter ?

— Nullement.

— Mais, alors, point n'est besoin de ces vingt mille francs.

— Cette somme, je vous le répète, m'est nécessaire.

— Parce que? fit Rémy.

Raoul comprit qu'il lui fallait lâcher une partie de son secret.

— Parce que, reprit-il, vos vingt mille francs me feront peut-être retrouver des millions.

— Et pour cela, vous dites qu'il est utile de marier cette ancienne maîtresse?

— C'est indispensable.

Rémy parut réfléchir; puis il tira une clef de sa poche et marcha vers sa caisse en disant :

— Allons, j'ai confiance en vous, je vais vous lâcher mon pauvre argent.

— Ouf! fit Raoul joyeusement.

Cependant l'usurier avait ouvert sa caisse où l'œil du jeune homme aperçut des monceaux de louis et une petite montagne de billets de banque vers lesquels s'avançait la main du prêteur.

Tout à coup Rémy retira sa main.

— Non, non, dit-il vivement, je ne puis vous prêter la somme... J'ai l'idée que vous faites une folie, et je ne veux pas vous rendre un mauvais service.

Et il referma brusquement sa caisse.

Vous comprenez combien la figure de Raoul Roudiac devait être penaude, tant penaude même qu'elle parut attendrir l'usurier, qui reprit sur un ton paternel :

— Voyons, cher enfant, confiez-moi tout... et si, comme vous le dites, je juge que cette somme vous est vraiment utile, foi de Rémy, vous aurez les écus.

Vous le savez, de reste, Rémy est un rusé renard habile à flairer les belles occasions. Tout de suite, il vit qu'il y avait à frire pour lui dans l'affaire de Raoul.

De son côté, le jeune homme avait besoin d'un allié retors pour la mise en œuvre de l'idée paternelle qu'il allait exploiter. Pouvait-il mieux s'adresser qu'

l'usurier puisqu'il le savait instruit déjà d'une grande partie de son secret ? N'était-ce pas l'ancien garçon de bureau de la mairie qui, jadis, avait suggéré à sa commère la Durondeau l'idée de m'acheter mon nom pour les bâtards de ses clientes, vente dont elle ne me donnait pas la dixième partie de ce qu'elle recevait ?

Donc, à la demande de Rémy qui réclamait une confidence, Raoul ne se fit nullement tirer l'oreille pour avouer la destination des vingt mille francs qu'il voulait emprunter.

— Voici la chose, dit-il sans hésiter. Feu mon père avait la conviction que la fortune de Peyrade était gérée par un dépositaire mystérieux et que ma mère, en haine de lui et de moi, laisserait ces richesses à un autre fils qui...

— Passez, passez, dit brusquement Rémy, je connais ces détails ; j'y ai été mêlé dans le temps... Eh ! eh ! votre frère est aujourd'hui un grand et beau garçon. Tant que votre père a vécu, madame a fait élever ce fils en Angleterre. Depuis qu'elle est veuve, elle s'est donné la satisfaction de faire revenir son chérubin, sur lequel elle veille de loin, car elle ne s'est pas fait connaître au jeune homme qui, sans se douter qu'ils ont été achetés, porte fièrement les nom et titre d'Horace, comte de Blèves... Maintenant que je vous ai prouvé connaître votre frère mieux que vous-même, poursuivez.

Raoul de Roudiac avait avidement écouté tous ces renseignements sur ce frère aîné que n'avait pu jamais trouver son père.

— Donc, reprit-il, certain que la fortune de ma mère était administrée par un tiers, mon père finit par se persuader que ce dépositaire était mon oncle

Grondier, et, pourtant, il n'en avait acquis encore aucune preuve quand ce dernier mourut. Alors mon père, tout en se disant que les millions allaient être confiés à d'autres mains, eut l'espoir que s'il pouvait fouiller dans les papiers du défunt, il trouverait une piste à suivre.

— Et il est mort, à son tour, sans avoir pu fourrer e nez dans les fameux papiers? demanda l'usurier.

— Oui; mais, moi, je veux faire cette recherche. Et voilà pourquoi j'ai besoin de vingt mille francs.

— Je ne dis pas non, jeune homme; mais, d'abord, l faut m'expliquer votre plan.

— Tous ces papiers, qu'une mort subite a empêché mon oncle Grondier de détruire, sont donc restés dans les meubles de l'appartement que mon cousin Théophile, un crétin de première force, a continué d'habiter après le décès de son père. Tout jeune, il a perdu la vue, et, comme nos pères se fréquentaient fort peu, il en est résulté que je suis complètement inconnu à cet imbécile... Il ne tiendrait qu'à moi de nouer des relations qui, à un moment donné, me permettraient, peut-être, de faire ma perquisition chez l'aveugle. Deux raisons m'empêchent d'agir ainsi. La première est que Théophile a gardé chez lui une vieille servante, sœur de lait de sa mère défunte, qui est plus vigilante qu'un gendarme et méfiante en diable. La seconde raison est que je ne tiens pas à me montrer ouvertement dans cette affaire. J'aime donc mieux réaliser ce projet, conçu par mon père, de marier notre idiot à une créature, tout à ma dévotion, que j'intéresserais à la réussite de la chose et qui, pour mon compte, ferait, bien à son aise, dans les meubles du domicile conjugal, cette fouille que je ne veux pas exécuter moi-même.

— Tiens ! tiens! fit l'usurier d'un ton approbateur, savez-vous que votre père vous a légué là une idée superbe?... Alors vous avez une femme en vue?

— Oui, une ancienne maîtresse que je compte décider à accepter le rôle, en lui offrant les vingt mille francs que je vous demande. C'est une fille madrée, hardie, adroite, qui épousera sans hésitation aucune, car, avec un mari aveugle, elle aura toujours la ressource de décamper si, après la perquisition faite, le mariage lui pèse.

A mesure que Raoul avait parlé, Rémy était devenu de plus en plus pensif. Après un court silence, pendant lequel le jeune homme attendit sa réponse au sujet de l'emprunt, il se secoua en s'écriant:

— Parbleu ! mon cher enfant, votre invention est originale! Je veux y prendre part pour m'amuser un peu... J'irai à l'économie, et je jure qu'il ne vous en coûtera pas vingt mille francs...

## XVIII

A ce point de son récit, le comte Omnibus eut la parole coupée par une exclamation d'étonnement immense échappée à Jacotot, son auditeur.

— Ah! bah! fit-il, est-ce que vraiment ce vieux gredin de Rémy s'était intéressé à Raoul au point de ne pas l'exploiter?

— Oh! que non pas! répondit M. de Blèves, car, tout en ayant l'air de vouloir rabattre le gibier

pour le petit Roudiac, ce maître finaud allait chasser pour lui-même.

— Comment cela ?

— Ecoutez et vous le saurez.

Sur ce, le comte Omnibus continua :

— Quinze jours plus tard, Rémy avait loué un logement dans la maison de l'aveugle Théophile Grondier. Le plus difficile pour lui était d'écarter d'abord la servante Nanette, le cerbère incorruptible, au dire de Roudiac, qui défendait l'entrée du logis. A sa première rencontre sur l'escalier, où il la guettait, l'usurier comprit qu'il perdrait son temps à vouloir amadouer cette femme, et il eut recours à la force. Un beau soir, dans le corridor des mansardes, Nanette fut saisie, bâillonnée, aveuglée par un bandeau et emportée en un clin d'œil par Rémy et un rôdeur de barrière, du nom de Pirouette, mauvais gueux à la solde de quiconque le payait bien pour un mauvais coup. En quel endroit mirent-ils leur prisonnière à l'ombre? Je l'ignore, et ce détail importe peu à notre histoire. Toujours est-il que, dès le lendemain, l'usurier se glissait en voisin chez l'aveugle abandonné et captait sa confiance par mille petits services que nécessitait l'infirmité de sa dupe.

Tout a une fin. Si bête qu'il fût, Grondier finit par se dire qu'il ne pouvait pas toujours abser de la complaisance d'un voisin dévoué. Aussi, un jour qu'il parlait de prendre une nouvelle servante, tout en exprimant la crainte de mal tomber en son choix, Rémy lui lâcha aussitôt cette proposition : « A quoi bon vous confier à des mains mercenaires auxquelles votre cécité vous livrerait sans défense ? Le mieux serait de vous marier. Voulez-vous que je vous déniche une bonne petite femme, bien prévenante, qui vous dorlo-

tera ?» Adresser pareille demande à l'aveugle, c'était lui offrir le paradis. Il accepta donc avec des hurlements de joie. Alors Rémy, après quarante-huit heures censément passées à chercher l'ange de dévouement qui consacrerait sa vie au bonheur de Grondier, finit par faire entrer en scène l'ex-maîtresse de Raoul Roudiac, folle créature, bonne fille au fond, qui accepta en riant le rôle qu'on lui proposait. Se trouver mariée pour tout de bon lui semblait être le suprême du cocasse, surtout avec la perspective de laisser son mari aveugle en plan le jour où la vie conjugale lui déplairait. Tout fut du dernier burlesque dans ce mariage arrangé par des coquins. Ils l'avaient belle avec un imbécile de la force de Grondier. La Durondeau, qu'on mît de la fête, joua le rôle de mère de la future, se donnant pour une noble polonaise qui, jadis, avait eu le cœur trop tendre, à l'insu de son mari, pour un certain comte de Blèves, galant homme du reste, disait-elle, qui avait reconnu l'enfant que cet élan de cœur avait fait entrer en ce bas monde.

— Ah! bah! fit Jacotot en riant. Est-ce que cette fille qu'on mariait à Grondier faisait aussi partie du bataillon d'enfants que vous avez reconnus?

— C'était l'avant-dernier des trente-deux poupons pour lesquels Aglaé m'avait acheté mon nom, répondit le comte Omnibus en s'inclinant.

Puis, après un petit silence, il continua:

— La Durondeau faisant le personnage de la mère, Raoul Roudiac, qui s'était repris de caprice pour la maîtresse délaissée dont, à vrai dire, il assurait ainsi le sort, voulut aussi être de la famille, et on le fit passer à l'aveugle pour l'oncle de la future, le bon oncle Ménajoux, excellent vieillard de soixante-dix ans qui adorait sa nièce à laquelle il devait laisser son im-

mense fortune. Ah! oui, il l'adorait! car, aussitôt le mariage célébré, l'oncle Ménajoux ne laissa point passer un seul jour sans voir sa nièce adorée. Le plus extraordinaire dans toute cette comédie, c'est que l'aveugle était parfaitement heureux. Il vivait comme un coq en pâte, choyé à l'extrême par sa Louloute chérie, comblé d'égards par l'oncle Ménajoux, ce vieillard de soixante-dix ans que son âge aurait dû rendre égoïste, et qui, pourtant, n'avait de pensées que pour son bien-aimé neveu. Quant à la Durondeau, cette noble polonaise, Rémy et Raoul l'avaient écartée de la scène après le mariage conclu, et bientôt Grondier reçut d'eux la triste nouvelle qu'une apoplexie avait cueilli son illustre belle-mère. Rémy lui-même disparut aussi de l'existence de Grondier, en apparence du moins, car pendant que l'aveugle le croyait en voyage, bien au loin, l'usurier, qui n'avait pas quitté la maison, s'était chargé, toutes les fois que l'oncle Ménajoux invitait le ménage à dîner chez lui, de fouiller à fond chaque meuble de l'appartement de Grondier.

— Finit-il enfin par découvrir quelque chose? demanda Jacotot impatient.

A cette question, le comte Omnibus haussa les épaules en répondant :

— Non. Du moins il affirma positivement à Raoul n'avoir rien trouvé qui le mît sur la trace de ces millions que poursuivait le fils Roudiac.

— Bon! fit Jacotot en insistant, mais, vous, croyez-vous que l'usurier disait vrai?

— Eh! eh! fit M. de Blèves en souriant, mon avis est que Rémy avait déterré le pot aux roses; non pas que je prétende qu'il avait mis la griffe sur le magot, mais il avait enfin appris en quelles mains, de-

puis tant d'années, étaient déposés les millions disparus. La preuve en est que moi, qui, bien mystérieusement, surveillais ce maître renard, j'ai fini par deviner, en voyant agir l'usurier, quel était ce dépositaire.

— Ah ! vous le connaissez? s'écria Jacotot.

— Parfaitement... et vous aussi.

— Quel est-il ?

— C'est le docteur Baudraie.

A ce nom, auquel il était loin de s'attendre, le visage du chimiste exprima un tel ébahissement de surprise incrédule que M. de Blèves, pour bien convaincre son auditeur, répéta lentement :

— Oui, le docteur Baudraie ; vous avez bien entendu. Si étrange que vous paraisse mon affirmation ; elle n'en est pas moins vraie.

— Comment, diable ! êtes-vous arrivé à cette découverte? demanda Jacotot que le ton sérieux du vieillard avait à demi persuadé.

— En interrogeant ma mémoire et, je vous l'ai dit, en surveillant les fait et gestes de Rémy.

— Que vous a donc rappelé votre mémoire ?

— Que le docteur Baudraie était le dernier individu que Peyrade avait vu avant de mourir, puisque, s'il vous en souvient, ils étaient restés ensemble pendant que les deux noces se rendaient à la mairie. Que l'apoplexie ait tué Peyrade après le départ du docteur, je n'en crois rien. Je suis, au contraire, à peu près certain que la mort a frappé le millionnaire en présence de Baudraie. Donc il y a à parier que Peyrade, s'il avait projeté de garantir la fortune de sa fille contre l'avidité de Roudiac, en se sentant surpris par la mort, a dû se confier à Baudraie, c'est-à-dire au seul être qui se trouvait près de lui à son dernier instant.

— Admettons cela, dit le chimiste un peu complai-

samment; veuillez, maintenant, m'apprendre en quoi les faits et gestes de Rémy ont corroboré vos soupçons sur Baudraie.

— En voyant ce qui est arrivé à Théophile Grondier.

— Je ne comprends pas! avoua Jacotot en ouvrant de grands yeux à cette réponse.

— Par son infirmité, notre imbécile, vous l'avez vu, était berné par sa femme et son amant Raoul Roudiac, le faux oncle Ménajoux. Il était donc sous l'entière dépendance d'une coquine et d'un gredin qui s'amusaient fort de l'aveugle. Or, vous êtes-vous demandé comment il s'est fait que Grondier, stupide comme il l'est, ait eu l'idée de se faire opérer, qu'il ait pensé au docteur Baudraie pour cette opération et surtout comment, privé de la vue, il se soit rendu à la maison de santé du docteur, à Nogent-sur-Marne? A coup sûr, n'est-ce pas, ce n'est pas sa femme ou Raoul qui a pu lui servir de guide?

— Non, car tous deux avaient intérêt à ce que leur dupe ne recouvrât pas la vue.

— D'où j'ai conclu que Rémy devait avoir été pour quelque chose dans l'entrée de Théophile à la maison de santé du docteur.

Les yeux de Jacotot s'écarquillèrent encore plus grands.

— Je comprends de moins en moins, lâcha-t-il.

— Je m'explique. L'usurier qui, pendant que la femme et l'amant tenaient Théophile hors de chez lui, fouillait les meubles et les papiers, doit avoir trouvé, j'en donnerais ma main à couper, un renseignement qui l'a mis sur la trace du trésor ou, plutôt, de son dépositaire... Seulement il s'est bien gardé d'en avertir Roudiac.

— Pourquoi, puisqu'il agissait pour le compte de ce dernier?

— Erreur ! Ne vous ai-je pas dit que, tout en ayant l'air de chasser pour Raoul, l'usurier rabattait le gibier pour son compte?

Jacotot avait fini par prendre son parti de ne rien comprendre de prime-abord. A cette nouvelle réponse qui l'enfonçait encore plus dans l'inconnu, il se contenta de dire d'une voix résignée :

— Expliquez, mon cher, expliquez.

— La conduite de Rémy était des plus logiques. Pourquoi Raoul Roudiac tenait-il à dénicher les millions ? Pour en dépouiller sa mère, à laquelle, si elle avait voulu réclamer, il aurait répondu effrontément : « Cette fortune que je retrouve est celle de mon père. Elle ne peut pas être à vous, puisqu'il vous a épousée sans dot, et qu'à la connaissance de tout le monde, M. Peyrade, votre père, est mort sans laisser un sou. » Et madame de Roudiac, eût-elle voulu défendre son bien, aurait perdu son procès.

— Bien, très bien, je comprends cela, fit Jacotot; mais en quoi Rémy avait-il besoin de tricher Raoul en ne lui avouant pas que la fouille avait enfin indiqué où se retrouverait le trésor?

— Parce que l'usurier avait intérêt à ce que la fortune, au lieu d'être prise par Raoul, allât tout droit à celui auquel madame de Roudiac la destinait, c'est-à-dire à son fils aîné, à son chérubin préféré.

— Ah ! Rémy avait un intérêt à cela?

— Un intérêt bien clair. Ne le devinez-vous pas?

— Nullement.

— Mais parce que le frère aîné de Raoul est mon fils, répondit avec un énorme sérieux M. de Blèves, qui s'amusait des ahurissements du chimiste.

Cette fois, Jacotot se leva vivement de son siège, se secoua comme un chien mouillé et, après plusieurs ouf ! poussés en arpentant la chambre à grands pas, il finit par s'écrier:

— Ah ! çà, mon cher, aurez-vous bientôt terminé votre inintelligible histoire?

— Inintelligible pour vous qui avez la manie d'interrompre, mais qui serait des mieux compréhensibles pour celui qui aurait la patience d'écouter silencieusement, répliqua le comte Omnibus d'un ton sec.

— Alors, je deviens muet comme une carpe ; continuez, dit le chimiste en se rasseyant.

— Oui, reprit M. de Blèves, puisque ce fils aîné de madame de Roudiac a été jadis reconnu par moi, je suis donc son père aux yeux de la loi. Entre nous, que nous disions qu'il est frère de Raoul et que nous reconnaissions madame de Roudiac pour sa mère, c'est bien; mais, devant le code, ils ne sont rien pour ce garçon qui, toujours de par la loi, n'a au monde pour unique parent que moi, son père.

Et M. de Blèves ajouta en riant:

— Père peu gênant, à la vérité, car le jeune homme, qui ne m'a jamais vu, doit me croire mort.

— Rémy, Rémy, Rémy, grogna entre ses dents Jacotot qui, impatienté par ces détails qu'il trouvait oiseux, voulait revenir au point de départ, en un mot, avoir l'explication de l'intérêt qui poussait l'usurier à favoriser l'enfant naturel au détriment de Raoul, le fils légitime.

Comme s'il se faisait un jeu d'agacer son auditeur, le comte Omnibus, au lieu de satisfaire la curiosité du chimiste, poursuivit tranquillement :

— Admettons que madame de Roudiac meure demain après s'être arrangée adroitement pour que sa

fortune passe à son Benjamin ; voilà donc mon fils, le jeune comte Horace de Blèves, devenu millionnaire, n'est-il pas vrai ?

Jacotot approuva d'un signe de tête.

— Admettons encore que le jeune millionnaire trépasse à son tour. A qui, je vous le demande, son immense fortune arrivera-t-elle, si ce n'est à moi, son père, son seul parent, son héritier privilégié ?

Jacotot fit une moqueuse grimace que le vieillard comprit, car il reprit aussitôt :

— Oui, je sais ce que vous pensez. N'est-ce pas à moi qui ai quarante ans de plus que ce garçon, à le précéder dans la tombe ?... Mais, que voulez-vous ? on est mortel à tout âge... surtout quand, derrière soi, on a des gens qui se chargent de vous faire jouir, avant votre heure, de la félicité céleste. Est-ce votre avis, monsieur le chimiste ?

Le dernier mot prononcé par M. de Blèves opéra un effet désastreux sur Jacotot, qui, pour le coup, croyant avoir trop bien compris, se redressa tout pâle et prononça, d'une voix qui frémissait d'indignation :

— Est-ce que ces millions, dont vous êtes venu m'offrir le partage, vous comptez les conquérir en demandant à mon talent de chimiste de faire jouir la mère et le fils, avant leur heure, de la félicité céleste ?

La question était à peine achevée que le père Omnibus se trémoussait de rire sur son fauteuil en bégayant d'une voix entrecoupée, par de joyeux spasmes :

— Ah ! ah ! êtes-vous bête, mon garçon ! Où allez-vous, je vous prie, chercher des idées pareilles ! Est-ce que rien, dans mes paroles, vous a révélé un projet de cette nature ?

Puis reprenant son sérieux :

— Ayez donc de la mémoire, mon cher, dit-il, et

rappelez-vous en quel état, la première fois que vous l'avez vu, vous avez trouvé ce jeune homme.... Avec un magnifique coup de couteau qui lui avait traversé le corps... Donc, sans que ce soit vous ou moi, vous voyez bien que, grâce à un autre, il était sur le point d'aller, avant son heure, jouir de la félicité céleste.

— C'est vrai ! confessa Jacotot, un peu honteux de son indignation à faux.

— Donc, madame de Roudiac morte, son fils, ou plutôt mon fils mort aussi, me voici devenu, par héritage, riche à millions... Admettons encore que moi à mon tour, je succombe de mort violente...

— Vous ! mais qui donc ?

Cette interruption fit perdre patience au comte Omnibus qui s'écria :

— Mais, sacrebleu ! taisez-vous donc! Puisque vous tenez tant à savoir quel intérêt Rémy avait à favoriser le fils naturel au préjudice de Roudiac, laissez-moi donc vous l'apprendre.

Et d'une voix plus calme :

— Me voilà mort, reprit M. de Blèves. Alors la loi se met à chercher à quels héritiers il lui faut distribuer mon héritage.

— Et elle ne manque pas d'en trouver... car vous avez joué le rôle de père Gigogne... Vos enfants, ou prétendus tels, se présenteront en foule.

— Eh bien, mon cher, voilà ce qui vous trompe... Outre que la mort a déjà fait disparaître beaucoup des enfants reconnus par moi, celui ou ceux qui auront cette aimable attention de m'expédier un peu brusquement dans l'autre monde, auront aussi pris leurs mesures pour que, de ma progéniture actuellement survivante, il ne reste, à ce moment-là, qu'une seule tête.

— Ah ! bah ! fit le chimiste, tout effaré par ce que

disait le père Omnibus, et ce sur le ton le plus jovial du monde.

— Oui, reprit le comte, une seule tête... Ravissante tête, à la vérité... et que vous connaissez.

— Laquelle?

— C'est celle qui est sur les épaules de la belle Andrée.

— Quoi! Andrée est votre fille! s'écria Jacotot qui n'en était plus à compter ses surprises.

Cette exclamation fit secouer la tête à M. de Blèves, qui répondit en riant:

— Oh! oh! ma fille... Entendons-nous... Elle l'est au même titre que les autres.

— Ah! vous l'avez reconnue?

— Oui, mais, elle, pas en pleine mairie ni par déclaration devant le maire. Je l'ai reconnue à la sourdine, par déclaration devant notaire, à l'insu des père et mère auxquels je voulais jouer plus tard un bon tour.

— Vous les connaissiez donc?

— Oui, une belle paire de misérables.

— Que vous ne pouvez pas me nommer sans doute, appuya le chimiste, curieux de connaître les parents de la créature qui lui avait remué le cœur.

— Ne pas les nommer? répéta M. de Blèves. Bien au contraire, mon cher. Sachez donc que la belle Andrée est la fille de Rémy et de la Durondeau.

Après un court silence que ne troubla pas Jacotot interloqué, le père Omnibus ajouta:

— Là! Maintenant, vous savez pourquoi, entre les deux fils de madame de Roudiac, Rémy avait intérêt à favoriser l'enfant naturel... De ricochet en ricochet, les millions devaient finir par arriver à sa fille... car il a la bosse de la paternité, ce gueux-là.

Parodiant le gamin qui, à l'école, demande au

maître la permission de parler, Jacotot leva la main en faisant claquer ses doigts.

— Un mot? dit-il au père Omnibus que le geste avait arrêté.

Ensuite, à un signe de tête qui lui accordait la parole:

— Puisque, reprit-il, Rémy, selon vous, possède une si forte bosse de la paternité, comment se fait-il qu'il n'ait pas reconnu Andrée?

— Pour une raison bien simple. A l'époque de sa liaison avec la Durandeau, Rémy avait oublié complètement d'avouer à sa maîtresse qu'il était marié; il avait abandonné sa femme qui végétait misérablement en province. Donc, du côté paternel, Andrée était un enfant adultérin pour lequel notre code est impitoyable. Comme la Durondeau, à la place où son crâne aurait dû montrer la bosse de la maternité, possédait un creux fort accusé, il s'ensuivit qu'Aglaé, de tout cœur, et Rémy, forcément, déclarèrent leur enfant, à l'état civil, né de père et mère inconnus... Le couple m'avait exploité. J'avais une revanche à prendre. A mon idée, ces deux êtres effrontés et audacieux avaient de l'avenir. Un des deux, au moins, devait arriver à la fortune. Dans l'espérance qu'il y aurait, plus tard, poil ou plume à tirer de la situation, je me rendis chez un notaire, et par acte notarié, suivant que notre code m'en donnait le droit, je reconnus Andrée. La belle fille ignore cette paternité fictive qui la met sous ma dépendance. Rémy, qui, pour elle, n'est que son parrain, la lui a toujours laissé ignorer.

Jacotot leva encore la main et, à un nouveau signe de main qui l'autorisait à parler, il demanda:

— Comment l'usurier en était-il instruit, puisque, m'avez-vous dit, vous aviez fait votre reconnaissance à la sourdine?

— Ah! voilà : j'avais longtemps gardé le silence, mais, il y a un an, la misère me devint si dure à avaler que je voulus me faire... un peu forcément, je l'avoue... octroyer des secours par Rémy.

— On appelle cela du chantage, glissa légèrement Jacotot entre deux respirations du père Omnibus qui reprenait haleine.

— Chantage, soit! Je n'avais pas de sot scrupule à combattre avec ce drôle enrichi par mille moyens frauduleux, et surtout par la bêtise de votre ami Dubreuil.

A ce nom inattendu, Jacotot s'agita sur son siège :

— Oh! oh! s'écria-t-il gaiement, voilà Dubreuil, à présent, qui entre en scène!... Savez-vous que vous êtes difficile à suivre dans vos récits... Vous passez tout à coup d'un personnage à un autre et, cela, sans le moindre enchaînement de faits... Eh bien, puisque nous tenons mon ami Dubreuil, ne le lâchons pas... et dites-moi, je vous en prie, en quoi sa bêtise a enrichi maître Rémy.

— Diable! fit M. de Blèves, qui avait haussé les épaules à cette sortie, vous m'avez l'air d'un étourneau qui ne voit pas le jour en plein midi... N'est-il donc pas profondément stupide, votre Dubreuil qui, alors qu'il ne se connaissait aucune ressource, ne se demandait pas, en voyant l'usurier lui avancer des sommes importantes sur ce qu'il appelait « sa bonne étoile », ne se demandait pas, dis-je, si cette pyramidale imprudence d'un être réputé retors et avide, ne cachait pas quelque piège?

— Le fait est que Dubreuil ne s'expliquait pas la conduite de l'usurier, qui, je crois, lui avancé près de deux cent mille francs.

— Pour lesquels il a signé huit ou neuf cent mille francs de billets,.. Ah! c'est un habile homme que ce

Rémy! Il avait juré de s'approprier, au meilleur marché possible, la fortune de madame de Maucieux, et il y a, pardieu! presque réussi. Sachant que la bonne dame avait testé en faveur de Dubreuil, son fils naturel, mais qu'elle ne protégeait ouvertement qu'en qualité de marraine, l'usurier est arrivé à la séquestrer, avec l'aide de cet autre chenapan du nom de Goberju, qu'il était parvenu à faire admettre dans la maison comme intendant. A mesure que la paralysie immobilisait la pauvre femme, Rémy faisait le vide autour d'elle, dans la retraite où il avait eu l'adresse de l'attirer. Pendant que la malade réclamait chaque jour la présence de son filleul, l'usurier le lui désignait comme un monstre de paresse, de débauche et d'ingratitude, qui refusait d'accourir à son appel. De son côté, Dubreuil, resté sans ressources par la disparition de sa marraine, acceptait bêtement les prêts que Rémy lui faisait avec une facilité qui aurait dû exciter se méfiance. Il en est résulté que l'arabe, aujourd'hui que l'héritage est acquis à Dubreuil, va mettre la main sur une fortune que l'usure lui a donnée à vil prix; et, cela, sans que votre ami puisse jeter les hauts cris ni lui faire rendre gorge, attendu que Rémy a si adroitement manœuvré que, grâce à certaine lettre écrite par Dubreuil et que vous connaissez, il peut, demain, accuser le filleul d'avoir fait empoisonner sa marraine par un chimiste de ses amis... dont vous savez le nom, j'imagine... afin d'entrer en possession d'un héritage qui tardait trop à échoir... Ah! il vous a mis dans de beaux draps, ce Dubreuil que vous défendez, quand je dis qu'il n'est qu'un franc imbécile.

En homme qui lâche pied, faute de savoir comment se défendre, Jacotot prononça d'une voix piteuse :

— Si nous revenions à la belle Andrée?

— A quoi bon? Je vous ai tout dit sur Andrée. Elle représente le côté faible, le défaut de la cuirasse de Rémy. Le brigand adore sa fille. Il a résolu de lui amasser une fortune énorme, et, pour atteindre son but, il ne reculera devant rien, pas même devant un crime. L'empoisonnement de madame de Maucieux le prouve. Et il ne s'arrêtera pas là! Il est encore deux personnes qu'il compte faire disparaître.

— Deux personnes! lesquelles? demanda le chimiste alarmé par le pressentiment qu'il se trouvait englobé dans les futurs projets de Rémy.

— Lesquelles? répéta le comte Omnibus avec un peu d'impatience, mais, mon garçon, vous avez donc le cerveau si épais qu'il faille vous répéter deux fois les choses pour vous les faire comprendre? Ces deux personnes, je vous les ai déjà nommées. La première est le jeune homme au coup de couteau, ce fils de madame de Roudiac, qui porte mon nom. La seconde est moi-même, votre serviteur ici présent. Ne vous ai-je pas parlé tout à l'heure de deux morts violentes qui feront arriver dans les mains de la belle Andrée les millions de madame de Roudiac?... Hein! y êtes-vous?

Sans attendre la réponse de Jacotot, M. de Blèves continua en souriant:

— Et dire que c'est moi-même qui ai donné à Rémy l'idée première de cette belle spéculation qui menace ma vie!... Aussi, pour bien vous la faire comprendre, je reviens à ce jour où, comme je vous le disais, la misère m'était si dure à avaler qu'il me prit la fantaisie d'aller faire un peu chanter maître Rémy... Ah! la scène fut du dernier comique, je vous le jure! Elle commença d'abord par un refus bien sec de l'arabe, auquel, à titre de prêt, j'avais commencé par demander un billet de mille francs. « Je vous ai pourtant fait,

jadis, gagner bien de l'argent avec ces reconnaissances d'enfants qui vous rapportaient dix fois ce que je recevais de vous », lui dis-je au début. Il haussa les épaules à ce reproche, et du ton bourru qui lui est habituel : « Ta, ta, ta, fit-il, on vous avait proposé un prix. Vous l'aviez accepté. A chaque reconnaissance, je vous ai compté la somme convenue. Donc je ne vous dois rien. » Et, ce disant, il me montra la porte. « Erreur, dis-je, il est une reconnaissance qui ne m'a pas été payée : » Il chercha dans ses souvenirs et demanda : « Laquelle donc ? » Je tirai un papier de ma poche que je lui mis sous le nez en répondant : « Celle-ci. » C'était la copie de l'acte de déclaration par-devant notaire qui, depuis près de vingt ans, me faisait le père de sa fille, de cet enfant adultérin que la loi ne lui permet pas de reconnaître. Vous voyez sa figure d'ici, n'est-ce pas ? Ses yeux étincelaient de rage. Il rugissait à la pensée de ce pouvoir que j'avais sur Andrée.

Il menaça d'attaquer la validité de la reconnaissance. « Ta, ta, ta, chantai-je à mon tour, quand, Aglaé et vous, vous êtes venus, jadis, me proposer de vendre mon nom, vous avez pris la précaution de m'apprendre mon code. Aujourd'hui, je le connais tout aussi bien qu'un professeur de droit. Ma reconnaissance est inattaquable. Andrée, sur laquelle vous n'avez que l'autorité d'un parrain, autorité de pure convention, Andrée est bel et bien ma fille de par l'article 334 du code. Qu'il me plaise de la faire venir vivre près de moi, j'en ai le pouvoir. Au besoin, la gendarmerie me prêtera son aide. Il y a mieux encore. Que la jeune fille hérite de vous cette grosse fortune que vous lui amassez, et qu'après cet héritage, elle décède, c'est à moi que, par droit de succession, reviendront vos écus. » Rémy était vert de furie. Je vous

passe ses cris, ses jurements, ses menaces. Mais comme au fond le coquin savait que je disais juste, tout se termina par un billet de mille francs qu'il me lâcha avec la bonne grâce du dogue auquel on retire sa pâtée.

— Et vous dites que c'est de cette scène que date chez Rémy l'idée de vous tuer? demanda Jacotot.

— Oh! non, non, fit vivement le père Omnibus, notre gaillard ne tue que lorsqu'il y trouve un gros intérêt. L'idée ne lui est seulement arrivée que quand Raoul Roudiac est venu lui demander vingt mille francs pour marier, disait-il, une ancienne maîtresse et que, forcé de s'expliquer, il a détaillé le plan qui le mettrait à même, chez l'aveugle, d'opérer une fouille dans les papiers de feu Grondier père. L'affaire a plu aussitôt à Rémy, qui a voulu mettre la main à la pâte... Savez-vous pourquoi?... Uniquement pour empêcher Raoul d'atteindre son but.

Que le jeune Roudiac trouvât la moindre trace, il se pouvait que les millions de la mère ne parvinssent jamais au fils aîné, à l'enfant non reconnu... C'est ce que ne voulait pas Rémy, auquel la révélation que je lui avais faite inspira alors sa fameuse idée. Je vous le répète en deux mots : Que le fils bâtard héritât et qu'il mourût peu de temps après, c'était à moi, son père aux yeux de la loi, son unique et légitime héritier, que la fortune arrivait. Puis, moi mort... mort un peu vivement... mon héritage passait alors de droit à Andrée, ma fille légalement reconnue. Hein! quand je vous disais que ce gueux d'homme possède la bosse de la paternité développée au possible! Pour enrichir son enfant, il ne regarde pas à faire brusquement sortir deux êtres de ce bas monde.... Que dis-je, deux!... peut-être bien trois... car madame de Roudiac est le

premier point de départ de l'opération financière du gredin.

Aux dernières phrases du conteur, Jacotot s'était mis à plisser les lèvres et à balancer la tête de la façon la plus incrédule.

— Hein ! fit le comte, de quoi doutez-vous ?

— Heu ! heu ! lâcha le chimiste, je crois que vous prêtez à Rémy une énergie qu'il est loin d'avoir. Sa coquinerie est doublée d'une prudence qui ne le laissera jamais s'aventurer à expédier deux ou trois personnes dans l'autre monde.

— Vous dites une belle niaiserie, mon cher garçon. C'est précisément parce que la coquinerie de cet homme va de pair avec sa prudence qu'il arrivera plus sûrement à ses fins. Que son énergie n'aille pas jusqu'à commettre des meurtres, je le veux bien. Mais sa prudence les fera exécuter par d'autres. Du jeune comte Horace de Blèves, il saura se faire débarrasser par son frère, Raoul Roudiac, un vrai tigre qui ne demande qu'à mordre. Peut-être même Rémy a-t-il déjà commencé à lâcher la bête féroce sur sa proie.

— Alors, dit Jacotot en interrompant, suivant vous, le coup de couteau reçu par le comte aurait été administré par Raoul Roudiac, poussé à son insu par l'usurier ?

— Oui et non, répondit le père Omnibus. Non, parce que Rémy n'aurait pas bêtement mis la charrue devant les bœufs, c'est-à-dire, puisque son but est de faire arriver à Andrée les millions de madame de Roudiac, qu'il n'aurait pas supprimé l'héritier avant de lui avoir fait toucher l'héritage. Pour l'usurier, il est un ordre logique dont il ne peut se départir : madame de Roudiac d'abord, Horace ensuite, moi enfin ; bref, dans l'ordre de succession. Ce qui fait que Rou-

diac fils, contre le gré de Rémy, a été plus vite que les violons, c'est que le jeune homme, ignorant qu'il n'est qu'un simple pion entre les mains de l'usurier, a travaillé pour son propre compte, pour son meilleur intérêt. Le digne garçon a trouvé que le seul moyen d'empêcher les millions de la mère de passer à son fils bâtard était d'expédier ce bâtard....

— Et il a frappé son frère ? continua le chimiste.

— Lui-même, non.... mais il a fait exécuter la besogne par un certain gueux qui s'appelle Pirouette.

Si formelle qu'était la défense d'interrompre, elle était impossible à observer pour Jacotot. Au milieu de tous les faits de ce récit, qui se casaient peu à peu dans sa mémoire, il lui fallait éclairer, à l'aide de questions, certains points sur lesquels le conteur passait trop légèrement. Aussi, à ce nom nouveau, s'écria-t-il :

— Pirouette ! qu'est-ce que celui-là ?

— Un rôdeur de barrière, effronté vaurien, bon à tout faire. C'est lui, j'en jurerais, qui, pour le compte de Roudiac, a dû donner le coup de couteau qui a mis Horace sur le flanc.

— Oh ! oh ! croyez-vous ? fit Jacotot d'un air de doute.

— Alors quel serait le motif qui a rapproché ces deux hommes ? Après votre visite chez madame de Maucieux, si vous ne m'avez pas retrouvé dans le fiacre, à la grille du Luxembourg où, comme il avait été convenu, je devais vous attendre, c'est qu'il m'avait pris fantaisie, en le voyant sortir du jardin, de suivre le jeune Roudiac, que j'étais surpris de trouver en ce quartier perdu. Cent mètres plus loin, à quelques pas de l'hôtel Maucieux, je l'ai vu se glisser dans un café borgne où l'avait précédé Pirouette... Là, ils se sont

mis à causer... Or, je vous le demande, quel motif pouvait mettre en présence l'homme du monde et le souteneur de barrière? A coup sûr, Pirouette venait rendre compte d'un exploit dont Raoul lui apportait le salaire... Pour moi, il est indubitable que Pirouette est le Raton qui, de la pointe de son couteau, a essayé de tirer les marrons du feu pour ce Bertrand qui se nomme Raoul.

— Lequel Raoul, sans s'en douter, fait tirer les marrons pour le compte de Rémy, qui les guette dans son coin, ajouta Jacotot pour prouver qu'il avait bien compris.

— Précisément, mon cher. Donc vous voyez que l'usurier n'a pas besoin de mettre la main à la pâte pour faire arriver les morts violentes qui lui sont utiles. Sans s'exposer au plus petit danger, il fait travailler les autres à la réalisation de l'avenir qu'il a rêvé pour sa fille Andrée... Seulement, comme je vous le disais, Roudiac, ignorant qu'il joue le jeu de Rémy, a été plus vite que les violons... Dame! il n'a vu, le digne garçon, qu'à faire directement venir à lui les millions de sa mère en supprimant le bâtard... tandis que l'usurier veut, au contraire, que les écus aillent tout droit audit bâtard. Chacun a sa combinaison. A mon avis, c'est celle de Rémy qui a des chances de réussir.

Ces derniers mots amenèrent un sourire sur les lèvres de Jacotot.

— Pourquoi riez-vous? demanda M. de Blèves.

— Parce que vous êtes là prônant la combinaison de Rémy et annonçant sa réussite comme si vous aviez oublié que, suivant cette combinaison, vous avez vous-même... à sauter le pas.

— Parce que je dois y laisser ma peau, il ne s'en-

suit point que la combinaison de Rémy n'est pas la meilleure.

— Alors, puisque vous voyez les choses d'un si bon œil, permettez-moi une question, dit Jacotot.

— Allez, j'écoute.

— Admettons que Raoul, en misérable capable de tout, hâte la mort de sa mère, et que Pirouette, s'y reprenant à deux fois, ait fini par tuer le comte Horace... C'est bien dans cet ordre-là, n'est-ce pas, qu'est échafaudée la combinaison Rémy?

— Oui... c'est alors que m'arrivent, par droit d'héritage, les millions de mon fils mort... Après ?

— C'est alors aussi que l'usurier, par ce même droit d'héritage, s'occupera de faire passer vos écus à votre prétendue fille Andrée en vous...

— En me faisant sauter le pas, comme vous disiez tout à l'heure... Eh bien après ? A quoi tendent vos questions ?

— Mais, ventrebleu ! mon cher, elles tendent simplement à savoir comment Rémy, que vous prétendez trop adroit pour mettre lui-même la main à la pâte, s'y prendra avec vous, qui êtes sur vos gardes, pour vous expédier dans l'autre monde.

— Ma foi ! je n'en sais trop rien, dit insoucieusement le vieillard. On n'est jamais assez sur ses gardes. Il arrive toujours un moment où on se laisse surprendre... A ce moment-là trois gouttes d'un poison quelconque versées dans le verre d'un homme le guérissent de la vie... Croyez-vous que Rémy ait vidé complètement la fiole dont le contenu lui a servi pour madame de Maucieux ?

Ce disant, M. de Blèves avait regardé Jacotot en riant.

— Qui sait, reprit-il, si, après ma mort par le poison, ce n'est pas vous qu'on guillotinera ?

— Moi ! fit le chimiste avec l'accent d'une surprise aussi sincère que désagréable.

— Pourquoi pas ? Rémy est un finaud. Ne s'est-il pas déjà adroitement arrangé pour que, vous et votre ami Dubreuil, soyez convaincus d'avoir empoisonné madame de Maucieux ?... Il trouvera encore quelque rouerie nouvelle pour vous mettre ma mort sur le dos... il vous tient, le gaillard... Vous avez reçu de lui cent mille francs, et il n'est pas un jobard qui donne ses coquilles pour rien... Tôt ou tard il vous fera rembourser d'une manière ou d'une autre... Seulement, au lieu d'un huissier, ce sera peut-être à un gendarme que vous aurez affaire.

Et le comte de Blèves se renversa sur son fauteuil en ajoutant d'une voix rieuse :

— Hein ! avouez que ce sera drôle quand on viendra vous arrêter comme empoisonneur !

Cette perspective d'avenir que le père Omnibus montrait à Jacotot contribua puissamment à ouvrir les idées du chimiste qui, tout à coup, haussa les épaules en disant :

— Suis-je bête de n'avoir pas découvert cela tout de suite !

— Découvert quoi ?

— Découvert que Rémy n'aura nul besoin de se débarrasser de vous... A quoi cela lui servirait-il?

— Mais à faire passer mes millions à Andrée.

Jacotot prit son air malin et prononça dédaigneusement du bout des lèvres :

— Ne serait-il pas plus simple de faire arriver cette fortune à Andrée sans que vous ayez à servir d'intermédiaire?

— Ah! bah ! fit le comte en goguenardant, vous avez trouvé cela, mon garçon? Et comment?

— Par un moyen bien simple.

— Peut-on le connaître ?

— Sans doute. Ne m'avez-vous pas dit et ne sais-je pas de reste que la belle Andrée est amoureuse de son jeune homme blessé?

— Le fait est qu'elle est folle d'Horace.

— Bon ! Alors, puisque Rémy n'a en vue que le bonheur de sa fille, pourquoi, le jour où madame de Roudiac aura légué ses millions à son fils naturel ; pourquoi, dis-je, ne chercherait-il pas à marier sa fille au nouveau millionnaire? Il économiserait ainsi deux assassinats inutiles : celui d'Horace et le vôtre. Le mariage mettrait Andrée pour ainsi dire en possession des fameux millions et, de plus, elle aurait épousé l'élu de son cœur. Avouez que si Rémy ne rêve que de voir sa fille heureuse, c'est encore ce chemin-là qui le conduira le plus sûrement à son but?

Tout fier d'avoir trouvé aux projets de Rémy un dénouement qui, dans son avenir à lui, supprimait cette perspective de guillotine, le chimiste, qui avait débité tout cela d'un petit ton vainqueur en inspectant le bout de ses ongles, releva la tête, pour voir de quelle mine le père Omnibus avait accueilli sa conclusion.

Si le comte n'avait pas interrompu Jacotot c'était que, dès les premiers mots du jeune homme, il avait été presque étouffé par un fou rire.

— Ouais ! fit Jacotot, froissé par cette gaieté. Qu'a donc, je vous prie, de si burlesque une idée qui, en somme, vous sauve d'une mort violente?

M. de Blèves chercha à comprimer son rire, puis il finit par bégayer gaiement :

— Elle est stupide, mon très bon ! Ah ! vous aviez là une bien belle occasion de vous taire, et vous n'avez pas su en profiter.

— Stupide ! En quoi? demanda le chimiste d'une voix rauque.

— Vous proposez l'impossible... Voyons, réfléchissez un peu et vous devinerez pourquoi.

Le jeune homme pointa le nez en l'air.

— Je ne devine pas? avoua-t-il après un court silence.

— Alors, c'était bien la peine à moi de m'épuiser à vous conter tout en détail pour n'être pas mieux compris.

Puis, comme le chimiste le regardait, bouche béante et les yeux ronds, en homme qui attend qu'une explication vienne en aide à son intelligence, le père Omnibus reprit :

— Où, diable ! avez-vous été prendre votre idée de marier Andrée avec Horace ? Croyez-vous que, si la chose était faisable, elle n'eût pas été déjà faite par l'usurier, qui n'est pas homme à attendre après vos conseils?

— Ah ! la chose n'est pas faisable? répéta Jacotot, dont l'accent prouvait qu'il n'avait encore rien compris.

— Sans doute, continua M. de Blèves ; depuis quand, mon cher, avez-vous vu un frère épouser sa sœur?

La bouche de Jacotot s'ouvrit plus démesurée, ses yeux menacèrent de lui sortir de la tête. Il ne comprenait pas encore.

— Frère et sœur ? redit-il en écho.

— Oui, fit M. de Blèves. Puisque j'ai reconnu Horace pour mon fils, et que, par reconnaissance notariée, la belle Andrée est ma fille, nos jeunes gens, aux yeux de la loi, sont frère et sœur... Donc, le mariage est impossible... Donc, je le répète, votre idée est stupide.

— C'est vrai, confessa franchement Jacotot enfin éclairé.

— Donc, aussi la charmante combinaison de Rémy est la seule qui puisse amener les millions dans les mains d'Andrée.

— Après vous avoir empoisonné.

— Et vous avoir mis, peut-être, sur la route de la guillotine, répliqua le père Omnibus à l'observation qu'avait avancée le jeune homme, afin de tempérer l'admiration du vieillard pour la combinaison Rémy.

Les deux hommes se regardèrent en silence dans les yeux. Le comte semblait se demander s'il fallait compter sur l'auxiliaire qu'il s'était choisi. Le chimiste paraissait résumer mentalement tout ce qui venait de lui être raconté.

Ce fut Jacotot qui, le premier, renoua le dialogue :

— Mais, dit-il, dans tout votre récit, vous vous êtes efforcé de me démontrer comment les millions de madame de Roudiac peuvent être accaparés par Rémy.

— Oui... Eh bien ?

— Il me semble que vous auriez pu aussi m'apprendre comment vous comptez les faire passer sous le nez de l'usurier pour arriver dans nos mains.

— Et y rester, n'est-ce pas ?

— Surtout y rester sans péril.

— Voilà une parole à peu près sensée, mon brave garçon, dit le comte en riant.

Et il se renfonça dans son fauteuil, en ajoutant :

— Voici mon plan.

— Enfin ! pensa Jacotot, avec la satisfaction de l'homme énervé par une longue attente, qui se voit près d'atteindre au but désiré.

Ensuite, à haute voix :

— Voyons, ajouta-t-il curieusement, détaillez-le moi bien, votre fameux plan.

— Oh ! il n'est pas compliqué, je vous le jure, car

il consiste uniquement à laisser ses coudées franches à Rémy et à lui permettre de tirer tout à son aise les ficelles de ce pantin nommé Raoul Roudiac par lequel il compte parvenir à ses fins. Seulement, arrivé à certain point de l'exécution de son programme, j'empêcherai Rémy d'aller plus loin.

— Et quel est ce point?

— Celui où, après la mort de madame de Roudiac et de son fils naturel, les millions, par droit de succession, seront arrivés dans mes mains.

— Ah! oui, alors que Rémy songera à vous coucher, à votre tour, à six pieds sous terre...

—...Pour que les écus passent à sa fille,... ou plutôt à Andrée... ma fille de par la loi. C'est à ce moment que je ferai subir une légère modification aux projets de l'usurier.

— Laquelle?

— Maître Rémy, auquel l'amour paternel me semble avoir un peu fait perdre la mémoire, a oublié que la belle Andrée n'est pas l'unique enfant reconnu par moi... Il en est encore, parbleu! d'autres... et des plus frétillants même. J'irai donc trouver le cher Rémy et je lui ferai une petite confidence, bête comme tout, qui l'arrêtera en lui donnant à comprendre qu'à me tuer il travaillerait, comme on dit, pour le roi de Prusse... Devinez-vous?

— Nullement, avoua le chimiste.

— Je lui apprendrai que, parmi tous ces enfants dont la loi me reconnaît le père, j'en ai choisi un en faveur duquel j'ai écrit un petit bout de testament, bien en règle, bien inattaquable, qui, tout légalement, fera passer ma succession sous le nez de la belle Andrée pour laquelle le pauvre homme s'était escrimé... Hein? Vous le voyez, mon moyen est bien

simple et, notez-le, tout ce qu'il y a de plus légal.

— Bon! fit le chimiste. Et, dans votre lignée d'adoption, quel serait l'élu désigné par le testament?

— Admettons que ce soit Sylvandire.

— Qu'est-ce que Sylvandire? s'écria Jacotot en ouvrant des yeux surpris à ce nom nouveau.

— Quoi? vous ne la connaissez pas? Mais c'est cette joyeuse créature, ex-célébrité des bastringues et ancienne maîtresse de Roudiac, qu'ils ont fait épouser, quand il était aveugle, à l'idiot Théophile Grondier. Ne vous ai-je pas déjà dit qu'au nombre de mes enfants reconnus je comptais la volage épouse que notre imbécile, en ne retrouvant plus au domicile conjugal la louloute adorée qu'il n'a jamais vue, redemande à tous les échos?

En écoutant le père Omnibus, Jacotot s'était d'abord mis à rire. Tout à coup, une idée lui venant au cerveau, le rendit sérieux.

— Mais, fit-il, et moi?

— Quoi, vous?

— Oui, moi, parbleu! Je ne vois pas comment j'arriverai à ces millions que vous m'avez promis en venant réclamer mon aide... Et, à propos, en quoi diable consiste l'aide en question?

— Vous, reprit tranquillement le père Omnibus, vous me servirez à tenir en bride le brave Rémy, qui, par vengeance d'avoir été frustré, voudrait peut-être tenter sur moi ce qu'il avait d'abord projeté d'exécuter par intérêt.

D'un geste de main, M. de Blèves interdit la parole au jeune homme, qui ouvrait la bouche pour demander une explication, et continua:

— Attendez donc la fin, impatient, et vous comprendrez. Quand j'aurai fait à l'usurier la confidence

que mon testament lègue à Sylvandire tout ce que je me trouverai posséder au moment de ma mort, j'ajouterai un : « A moins que... »

— Ah ! alors, détaillez-moi cet « à moins que... »

— A moins que, dirai-je à Rémy, vous acceptiez pour Andrée un mari de mon choix. Alors mon testament sera refait en faveur de cet époux désigné.

— Et cet époux sera?

— Vous, mon cher. Marié à une jolie femme, vous n'aurez plus alors qu'à attendre bien patiemment ma mort pour devenir millionnaire.

Jacotot se mit à secouer la tête d'une façon qui, à ne pas s'y méprendre, exprimait une confiance fort médiocre en cet avenir.

— Qu'est-ce? demanda le père Omnibus.

— Vous allez trouver que je plaide contre mon saint; mais, en y réfléchissant bien, votre idée, qui, de prime-abord, m'avait semblé excellente, me paraît maintenant un peu pécher par la base.

— En quoi donc?

— En ce que Rémy, une fois le mariage accompli, mariage qui, en somme, rendra sa fille millionnaire, peut avoir l'idée de faire hériter au plus vite le mari d'Andrée... en vous faisant sauter le pas.

— Bah! bah! Est-ce que je ne serai pas à l'abri du poison, avec un gendre aussi habile chimiste que vous?

— La chimie ne met pas à l'abri d'un coup de couteau ou d'une balle, par exemple.

— Ne vous inquiétez pas pour moi, mon cher ; car, en vue de toutes ces éventualités, j'aurai, d'avance, pris toutes mes précautions.

— Contre Rémy?

— Et contre vous, mon très bon, ajouta M. de Blèves tout tranquillement.

— Hein! fit Jacotot indigné, me croyez vous capable...

— Heu! heu! lâcha le comte en souriant, l'impatience de palper les millions d'un beau-père peut pousser un gendre à bien des plaisanteries.

Jacotot, nous l'avons dit, n'était pas un être foncièrement corrompu. La misère avait émoussé en lui le sens moral et la conscience. Homme de plaisirs, il était avide d'une fortune qui lui permît de satisfaire ses passions. Aussi était-ce sans hésiter et avant d'en connaître les conditions qu'il avait accepté l'offre, faite par le comte, de ces millions à gagner sans les fatigues et les lenteurs du travail honorable. Audacieux par nature, il s'était laissé séduire par les périls dont devait être entourée la conquête de cette toison d'or pour laquelle M. de Blèves voulait l'enrôler.

Tant que le père Omnibus avait parlé des coquins qu'ils auraient à combattre, tant qu'il avait détaillé ces sinistres agissements de l'usurier qui, une à une, devaient entraîner trois mortes violentes, le chimiste avait écouté avec l'attention curieuse de celui qui, avant le combat, a besoin de bien connaître les manœuvres qu'il est appelé à déjouer. Dans sa pensée était la conviction que son associé, après lui avoir indiqué les coups préparés par Rémy, allait lui apprendre les parades qu'il avait étudiées pour abattre le misérable.

Mais quand le vieillard, froidement, sans vergogne aucune, le sourire aux lèvres, lui avait annoncé qu'il entendait profiter de ces crimes d'un autre pour lui soutirer, au bon moment, son butin ensanglanté, alors une réaction soudaine s'était opérée dans l'esprit du jeune homme. Ce qui lui était resté d'honnête au fond du cœur s'était soulevé. Sa conscience assoupie

s'était brusquement éveillée, et une sourde terreur avait envahi son âme. Alors moitié par peur de l'abîme où son complice voulait l'entraîner, moitié sous l'impulsion de la colère qu'avait excitée en lui le mépris cynique que M. de Blèves venait de lui témoigner dans ses dernières paroles, Jacotot secoua cette sorte de fascination que, depuis le commencement de la scène, avait exercée sur lui la perspective des millions.

Il se leva donc de sa chaise et, en montrant du doigt la porte au père Omnibus, il prononça d'un ton sec :

— Mon brave homme, faites-moi l'amitié d'aller chercher ailleurs un gendre qui vous inspire plus de confiance.

Par sa nature de joueur enragé, M. de Blèves n'était pas homme à perdre la tête devant ces coups qui, subitement, compromettent une partie presque gagnée. Loin de se troubler, il fit entendre un ricanement moqueur et, en se mettant aussi debout, il vint se placer devant l'allié qui lui tournait casaque.

— Oh ! oh ! fit-il d'une voix goguenarde, oh ! oh ! mon jeune dogue, il me semble que vous avez écouté bien longtemps mes confidences avant de penser à faire le dégoûté... Tant pis pour vous, mon gas, car...

Si le comte n'acheva pas la menace qui pointait au bout de sa phrase, c'est qu'il en fut empêché par un bruit qui se fit entendre subitement dans l'escalier.

Quelqu'un montait précipitamment les étages.

Arrivé sur le palier de Jacotot, il s'arrêta et, aussitôt, sous sa main, la sonnette d'entrée s'agita de la plus assourdissante façon. Puis, comme s'il jugeait ce vacarme insuffisant, celui qui demandait à entrer se mit à ébranler la porte à coups de poing redoublés.

Après ce tintamarre à réveiller un mort, les deux hommes qui avaient écouté, muets et surpris, entendirent une voix fébrile, saccadée, suppliante, qui s'écriait :

— Par grâce ! monsieur Jacotot, ouvrez-moi Je sais que vous êtes chez vous ; j'ai vu d'en bas vos fenêtres éclairées.

Toute brisée par une douloureuse angoisse, cette voix fit faire à Jacotot et au comte la même réflexion.

— Je connais cette voix, pensa chacun d'eux.

— Ouvrez, ouvrez, répéta celui qui implorait, au nom du ciel, monsieur Jacotot; si vous êtes couché, levez-vous et venez m'ouvrir.

La fin de cette prière fit que, simultanément, les deux hommes regardèrent la pendule. L'un à parler, l'autre à écouter, ils avaient oublié le temps qui avait fui à tire d'aile. Ce fut sur le ton d'une réelle surprise que l'un et l'autre murmurèrent :

— Déjà deux heures du matin !

Et la voix continuait toujours :

— Ouvrez, monsieur Jacotot, ouvrez.

Jacotot, paresseux par nature, n'était pas, on le sait, de ces médecins qui se rendent au premier appel nocturne. Tant de fois il en avait été de sa nuit blanche pour un dérangement sans profit, qu'il faisait habituellement le sourd à tout tintement de sa sonnette après dix heures du soir. Néanmoins, dans cette voix qui l'invoquait, il y avait une intonation si déchirante qu'il se laissa toucher.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

Tous deux avaient eu bien raison en se disant qu'ils connaissaient cette voix, car, à la question du jeune homme, elle répondit aussitôt :

— C'est moi ! Rémy.

## XIX

A ce nom, le chimiste, avant d'ouvrir, adressa à son ancien allié un regard qui lui demandait s'il se souciait d'être vu par Rémy. M. de Blèves, à son tour, tourna les yeux vers le cabinet dans lequel il s'était caché lors de la visite de Raoul Roudiac, puis après s'être consulté, il finit par dire :

— Non, je ne me cacherai pas. Vous pouvez lui ouvrir.

Pourtant le comte, quand Jacotot avança la main vers la serrure, se recula dans un angle de la chambre pour que, de prime-abord, celui qui allait entrer ne pût l'apercevoir.

Cette précaution était bien inutile, car, aussitôt la porte ouverte, Rémy se précipita d'un bond vers Jacotot dont il prit les mains en s'écriant de sa voix brisée :

— Venez la sauver

Tout dans la physionomie et l'extérieur de l'usurier répondait à cet accent navré. Tête nue, les vêtements en désordre et tachés de sang, comme s'il avait soutenu une lutte, les yeux hagards, la face convulsée par le désespoir, tremblant de tous ses membres, Rémy répéta en s'efforçant d'entraîner le médecin :

— Venez la sauver.

Comme Jacotot résistait :

— Venez, reprit-il, tout ce que vous me demande-

rez je vous le donnerai. Ma fortune entière, si vous l'exigez... Venez, je vous en supplie.

Puis portant la main à sa poche de côté, il en tira son portefeuille d'un mouvement si brusque que, en même temps, il en fit aussi sauter un de ces instruments, appelés vulgairement casse-tête, qui roula sur le plancher vers le coin où se tenait M. de Blèves.

— Un outil à assommer un bœuf! pensa le comte à la vue de la lourde masse.

Sans penser à ramasser son arme, Rémy avait ouvert son portefeuille; il en sortit un papier plié qu'il présenta au jeune homme.

— Tenez, ajouta-t-il en bégayant, car l'émotion lui faisait claquer les dents, tenez, cette lettre, écrite par Dubreuil, qui vous accusait de complicité dans l'empoisonnement de madame de Maucieux, la voici, je vous la rends;... mais, au nom du ciel! suivez-moi, je vous en conjure.

En recevant le compromettant écrit, Jacotot poussa un soupir de satisfaction qui retarda sa réponse.

Ce temps d'arrêt fut pris pour de l'hésitation par Rémy.

Pour décider celui qu'il implorait, il fouilla encore dans son portefeuille dont il sortit une petite liasse de papiers qui s'éparpillèrent en tombant sur la table.

— Dubreuil est votre ami, continua l'usurier; eh bien! toutes les valeurs qu'il m'a souscrites, les voilà, il ne me doit plus rien... Vous, la moitié de ma fortune vous appartiendra, si vous me la demandez.

Après tout cela dit d'un ton rauque et précipité, il saisit encore le chimiste au poignet en ajoutant:

— Venez la sauver.

— Qui? sauver qui? demanda enfin Jacotot tout en

se hâtant, de sa main libre, d'empocher les papiers restitués.

— Qui? répéta Rémy avec un accent que nous ne saurions rendre, qui? Mon Andrée, ma fille, qu'un misérable vient d'assassiner.

Puis, avec un ricanement qui dénotait un commencement de folie, l'usurier étendit en avant ses deux mains robustes, dont les gros doigts nerveux et poilus se crispèrent d'une façon épouvantable, et il ajouta avec une joie féroce :

— Oh! le scélérat qui a fait le coup ne tuera plus personne, je vous le jure.

— Oh! oh! en voilà un qui a tâté du casse-tête, pensa le père Omnibus dans son coin.

Mais la joie sinistre d'avoir puni le meurtrier fut vite éteinte par le souvenir de sa victime.

Le désespoir revint plus violent chez Rémy.

Avec une nouvelle énergie, il se mit à vouloir entraîner Jacotot qui, cette fois, se laissa faire, tout en protestant par ces mots :

— Mais je n'exerce plus la médecine... Mieux eût valu envoyer quelqu'un à Nogent prévenir le docteur Baudraie.

— Une servante est partie pour le chercher... Mais aller et retour demandent une heure... Peut-être arriverait-il trop tard pour sauver ma pauvre Andrée, répondit l'usurier, à demi fou, de cette voix heurtée qui semblait lui déchirer les lèvres.

Entraînant Jacotot, il partit sans avoir aperçu M. de Blèves, toujours immobile dans l'obscurité.

Resté seul, le vieillard, sans le plus mince sentiment de pitié pour la jeune femme en danger de mort, fit entendre un petit ricanement.

— Eh ! eh ! dit-il, maître Rémy est touché... sa tête déménage.

Ensuite, après avoir un peu attendu pour leur donner l'avance, il suivit les deux hommes en ajoutant :

— La mort d'Andrée ne change rien à mon jeu... c'est même presque un atout de plus.

Mais tout à coup, il s'arrêta en frissonnant.

— Oui, se dit-il, mais j'ai perdu la partie si celui qui a frappé Andrée avait, auparavant, achevé le beau bâtard blessé qu'elle avait recueilli.

Sur cette pensée, il prit sa course à la poursuite de ceux qui s'éloignaient.

En sortant de la maison, Rémy avait coupé la rue de Paris à la hauteur de la Tourelle, et, en suivant la lisière du bois de Vincennes, il avait marché dans la direction de Saint-Mandé, suivi par Jacotot, d'autant plus muet que le pas précipité de son guide le mettait hors d'haleine. En quelques minutes, ils atteignirent une petite maison isolée, entourée de murs, dont Rémy n'eut qu'à pousser la porte entr'ouverte qui donnait accès dans une cour-jardin, précédant le perron de la maison.

Les fenêtres du premier étage, qui se trouvaient éclairées, jetaient dans la cour une lueur assez forte pour que Jacotot, en y pénétrant derrière Rémy, pût apercevoir, un peu à droite du perron, une masse sombre, étendue sur le sable, vers laquelle il voulut se diriger, car, du premier coup d'œil, il avait reconnu un corps humain.

Son mouvement fut arrêté par Rémy, qui, en lui saisissant le bras et en l'attirant vers la maison, prononça avec un nouveau rire farouche :

— Oh ! celui-là, je vous l'affirme, n'a plus besoin de secours.

Ils venaient d'entrer dans l'habitation quand, à son tour, le père Omnibus pénétra, derrière eux, dans la cour, par la porte que Rémy, dans sa hâte, n'avait pas pris le soin de refermer.

D'un regard étonné, le vieillard explora les lieux en murmurant avec surprise :

— Ah! çà, je suis déjà venu ici, moi; il y a bien longtemps, par exemple... Eh! parbleu; oui, je m'y reconnais! c'est l'endroit dont, il y a près vingt-cinq ans, feu ce brave Maucieux avait fait son vide-bouteille.

Ce disant, ses yeux rencontrèrent le cadavre gisant sur le sol.

— Voilà sans doute celui qui a tâté du casse-tête de Rémy, se dit-il en s'avançant vers le mort, sur lequel il se pencha pour l'examiner.

Une seconde lui suffit pour reconnaître cette tête, à la face livide, au crâne fendu, qui baignait dans une mare de sang.

— Tiens! fit-il, c'est Pirouette! Eh! eh! maître Rémy n'y a pas été de main morte avec ce chenapan qui, j'en suis certain, travaillait pour le compte de Raoul Roudiac.

Sa reconnaissance faite, le bonhomme se releva et se mit à réfléchir.

— Oui, se dit-il, c'est Roudiac qui a préparé le coup dont Pirouette, pour quelques louis, s'était fait l'instrument... Oui, c'est Roudiac qui a voulu en finir avec son frère naturel, que le rôdeur de barrière avait manqué une première fois... Tantôt, il s'était mis à la recherche de la belle Andrée, qu'il savait amoureuse du beau bâtard, et que, seule, il soupçonnait d'avoir enlevé le blessé de la maison de santé du docteur Baudraie... Il a fini par découvrir la retraite où la belle

cachait son prince Charmant, et il a envoyé Pirouette pour qu'il achevât l'ouvrage qu'il n'avait qu'ébauché à sa première tentative. Alors, cette nuit, Pirouette s'est glissé ici. En voulant retrouver son blessé, il se sera vu en présence d'Andrée, qui faisait bonne garde. La donzelle aura résisté, crié, et Pirouette, pour en finir, aura joué du couteau. Voilà, j'en suis persuadé, comment s'est passée la scène.

A ce point de ses suppositions, M. de Blèves s'arrêta pour se demander:

— Oui, mais comment Rémy s'est-il trouvé arriver si bien à point pour assommer Pirouette?... Ah! j'y suis! rien de moins extraordinaire. Andrée, sachant combien la tendresse aveugle de Rémy se prête à ses caprices les plus excentriques, avait sans doute invoqué son aide pour emmener le blessé loin de ce refuge qui ne lui semblait pas assez sûr... voilà, je crois, la vérité... A moins que Rémy ne soit accouru pour écarter sa fille du jeune homme dont elle était éprise. Toujours est-il qu'il est arrivé trop tard pour Andrée, et trop tôt pour Pirouette, qui, après son bel exploit, ne demandait qu'à s'esquiver.

Tout en pensant ainsi, M. de Blèves s'était encore penché sur le corps. Il le prit par une épaule et le poussa de façon à ce que la tête lui laissât mieux voir le côté de la blessure.

— Tudieu! quel coup! Il a été tué tout net, pensa-t-il.

Mais il se trompait, car, au contact de la main, Pirouette parut sortir du long évanouissement qui l'avait immobilisé sur le sol.

Après deux ou trois tentatives pour se redresser, que sa faiblesse rendirent vaines, il tourna les yeux vers celui qu'il apercevait vaguement penché sur lui.

L'approche de la mort devait avoir déjà troublé sa vue et obscurci son intelligence, car, en croyant s'adresser à un autre, il prononça d'une voix qui n'avait plus que le souffle :

— Ah! c'est vous, monsieur de Roudiac... Eh! bien vous voyez ? Pas de chance au bâtonnet ! j'ai mon affaire ; je suis toisé... La chose avait d'abord bien marché, j'avais évité la servante qui dormait dans sa cuisine... mais, en entrant dans la première chambre je me suis trouvé en présence d'une diablesse qui s'est mise à piailler... Alors, pour la faire taire, je l'ai frappée... Puis, j'allais finir la besogne, en passant dans la chambre à coucher, quand, tout à coup, il m'a semblé que la maison s'écroulait sur ma tête... Ah ! quelle baigne.

Si faible qu'était la voix du mourant, le père Omnibus l'entendit devenir railleuse, quand Pirouette, qui croyait toujours s'adresser à Roudiac, ajouta les mots suivants :

— Dites donc, farceur, vous m'aviez averti que j'aurais affaire à une vieille femme... Pas du tout; elle était jeune et belle au possible, la créature... Trop criarde, par exemple ; aussi lui est-il arrivé bobo à la jolie Niniche.

Quelque chose comme un rire rauque, qui tenait aussi du hoquet de l'agonie, sortit de la gorge de Pirouette, qui prononça encore cette phrase :

— A moi aussi il est arrivé bobo. C'est tout de même drôle que je vienne crever à la place même où, jadis, Fox a étranglé la mère Pirouette... Pas de chance au bâtonnet !

Sur ces mots, une convulsion dernière raidit les membres du misérable.

Il était mort.

Nous surprendrions notre lecteur en disant que cette mort avait le moindrement ému M. de Blèves. Mais à défaut de pitié, il était resté sous le coup d'une surprise causée par une phrase de l'assassin trépassé. Quelle était cette vieille femme dont Roudiac avait parlé à Pirouette et que, suivant le dire du défunt, il semblait avoir recommandée à ses coups ?

— Bah ! fit le comte, peu m'importe ! Le principal pour moi est de savoir que M. Pirouette n'a pas eu le temps d'achever le beau blessé... mon cher fils... celui qui doit me transmettre les millions, tôt ou tard, par héritage.

Et il s'éloigna du cadavre pour se diriger vers la maison en se disant :

— Allons voir un peu ce qui se passe là-haut.

Il était entré déjà dans le vestibule et, à tâtons, dans l'obscurité, il cherchait la rampe de l'escalier quand un bruit le fit se retourner vers la cour, qu'il venait de quitter.

Sur le seuil de la porte se tenait une femme qui, après un peu d'hésitation à entrer, finit par traverser la cour en marchant vers l'habitation.

Les yeux levés vers les fenêtres éclairées du premier étage, ce qui l'empêcha de voir le cadavre de Pirouette, elle arrivait à pas pressés. Quand elle traversa la zone à demi lumineuse produite dans la cour par la lueur des fenêtres, M. de Blèves, immobile dans les ténèbres du vestibule, reconnut cette femme qui s'avançait.

— Madame de Roudiac, se dit-il.

Alors, dans son cerveau, se fit tout à coup lucide la phrase de Pirouette qu'il n'avait pu s'expliquer.

— Oh ! oh ! murmura-t-il, la voilà, cette vieille femme que Roudiac avait recommandée au couteau

de Pirouette... Un parricide!... quel gredin de première trempe, ce jeune Raoul!... A coup sûr, c'est lui qui a envoyé sa mère ici, à pareille heure... Comment s'y est-il pris ?

Cependant madame de Roudiac, arrivée dans le vestibule obscur, avait trouvé l'escalier et s'était mise à le monter.

— Suivons-la, se dit le comte.

Retenant son haleine, assourdissant le bruit de sa marche, le père Omnibus s'engagea dans l'escalier à la suite de madame de Roudiac.

Comme si, à mesure qu'elle montait, une crainte douloureuse s'était emparée d'elle, celle-ci avait peu à peu ralenti sa marche. A l'arrivée au palier, le comte n'entendit plus le froufrou de robe qui l'avait guidé. Ce temps d'arrêt suffit pour lui donner l'explication de la venue de la veuve dans cette maison :

— Pour attirer sa mère à portée du couteau de Pirouette, pensa-t-il, ce bandit de Raoul Roudiac aura fait adroitement passer l'avis à la pauvre femme que son enfant de prédilection se trouvait en cette maison, dangereusement blessé, près de trépasser... L'imprudente mère, malgré l'heure avancée, est aussitôt accourue. En ce moment, quand elle n'a plus qu'à pousser la porte, une horrible anxiété la cloue sur place. Elle n'ose pas ouvrir et elle écoute, derrière cette porte, qu'un mot lui apprenne la vérité.

M. de Blèves n'avait pas achevé ses réflexions qu'un cri épouvantable, ou plutôt qu'un rugissement de douleur éclata dans le silence, et immédiatement la voix de Rémy, voix qui n'avait plus rien d'humain, tant un immense désespoir en altérait les cordes, bégaya ces paroles :

— Non, non, docteur, vous vous trompez, ce n'est

pas la mort... Je vous dis que ce n'est pas la mort!

A ce mot de mort, madame de Roudiac, poussée par la terreur, ouvrit brusquement la porte, et avec un accent tout aussi brisé que celui qui venait de retentir, elle se précipita dans la chambre en s'écriant :

— Mort! il est mort!

Mais stupéfaite, à demi suffoquée par la réaction d'une joie subite succédant à son épouvante, elle s'arrêta, les yeux fixes, muette, et encore frémissante devant le triste spectacle qui s'offrit à ses regards.

Le visage plus blanc que de la toile de l'oreiller sur lequel reposait sa charmante tête noyée dans les flots de ses beaux cheveux blonds qui s'étaient dénoués, les lèvres entr'ouvertes qui, en semblant sourire, laissaient voir ses dents de perle, la malheureuse Andrée était étendue sur le lit où elle venait de rendre le dernier soupir.

A genoux près de la couche funèbre, pantelant de souffrance, la face décomposée, les lèvres convulsées, étranglé par les sanglots sans qu'une larme humectât ses yeux que la folie semblait illuminer, Rémy tenait, dans ses grosses mains, la tête gracieuse de la morte et la couvrait de baisers en bégayant :

— N'est-ce pas que tu n'es pas morte, ma belle Andrée? Est-ce qu'on meurt à vingt ans, mignonne? Voyons, réponds moi, chérie... C'est assez m'avoir fait peur... Ouvre les yeux, mon enfant... Non, tu n'es pas morte puisque tu m'as embrassé tout à l'heure.

Cependant M. de Blèves s'était glissé dans la chambre. Désireux d'arracher madame de Roudiac à cette scène lugubre, il passa derrière elle et lui murmura bien bas :

— La personne que vous venez voir, madame, doit se trouver dans la pièce voisine.

En parlant, M. de Blèves avait montré du doigt la porte qui conduisait chez le blessé. La veuve, après avoir remercié le comte d'un regard tout radieux de joie maternelle, marcha dans la direction indiquée.

A la vue de madame de Roudiac, qu'il ne connaissait pas, Jacotot, qui se trouvait sur son passage, fit un pas à sa rencontre. A ce mouvement Rémy crut qu'il tentait de s'éloigner et, d'un bond, s'élança sur lui.

— Non, non, grinça-t-il avec fureur, non, vous ne partirez pas. Je vous dis qu'elle n'est pas morte... vous aussi, vous serez son assassin, si vous ne la rappelez pas à la vie... il est impossible que ma bonne et douce Andrée soit morte!

En se dégageant de l'étreinte, Jacotot aperçut le docteur Baudraie, debout sur le seuil de la chambre; il arrivait de Nogent, averti par la servante que Rémy dans le premier moment du drame, avait envoyée le chercher pendant que lui-même courait au plus près, à Vincennes, chez Jacotot.

— Tenez, fit le chimiste en montrant Baudraie, interrogez mon confrère et maître.

Rémy se retourna vers l'arrivant, et avec un sourire niais et de la voix d'un enfant qui sollicite une friandise, il demanda :

— N'est-ce pas, dit-il, mon bon monsienr, que ma gentille Andrée n'est pas morte?... Eh! eh! c'est une farce, pas vrai?

Le premier regard de Baudraie fut pour celui qui l'interrogeait d'une façon aussi étrange.

— Oh! oh! pensa-t-il, voilà un homme qui n'est pas loin de devenir fou.

Puis il marcha vers le lit.

Une seconde lui suffit pour s'assurer que tout était bien fini pour la victime.

— C'est une farce, pas vrai! répéta Rémy avec un rire insensé.

Trop ému pour répondre, Baudraie, afin de faire comprendre à ce père l'affreuse vérité, prit le drap, et, lentement, il en recouvrit le visage de la morte.

Alors une démence furieuse envahit le cerveau de Rémy. Il se jeta sur le corps de son enfant et se mit à le secouer en s'écriant :

— Réveille-toi, mignonne, réveille-toi... Ne reconnais-tu donc plus ma voix?... Je veux que tu vives... Que ferais-je de cette fortune que j'ai entassée pour toi... On ne meurt pas quand on est riche...

Cependant Baudraie s'était rapproché de son jeune confrère.

— Il est fou, lui souffla-t-il.

— Cet homme était un misérable qui n'avait de bon en lui que l'immense amour qu'il avait voué à sa fille. Le ciel ne pouvait lui infliger un plus terrible châtiment, répondit Jacotot.

— Ah! voici les gendarmes! prononça tout à coup derrière les deux médecins une voix qui les fit se retourner.

C'était celle du comte Omnibus qui, debout devant la fenêtre, regardait à travers la vitre.

En effet, la servante qui avait été quérir Baudraie, s'était empressée, au retour de Nogent, de prévenir l'autorité de Vincennes du crime commis. Ladite autorité, représentée par un commissaire et des gendarmes, venait de faire son entrée dans la maison. En ce moment, le groupe entourait le cadavre de Pirouette dont un gendarme était en train de constater la mort pendant que le commissaire écoutait la servante qui,

à grand renfort de gestes, lui faisait le récit des événements.

Baudraie comprit que l'officier judiciaire ne tarderait pas à monter. Pris de compassion pour Rémy, il le montra à Jacotot en disant :

— Evitons à ce malheureux l'enquête devant le cadavre de sa fille en descendant à la rencontre du commissaire.

Suivis du père Omnibus, curieux d'écouter tout, ils rejoignirent le magistrat dans le vestibule. Ce dernier connaissait les deux médecins. Il acquiesça volontiers à la prière que lui adressa Baudraie d'épargner autant que possible à une douleur paternelle le supplice d'assister à toutes les formalités légales.

— Votre double rapport, messieurs, me suffira pour dresser mon procès-verbal, répondit-il.

On entra dans la salle à manger où fut appelée la servante à laquelle le commissaire enjoignit de reprendre à nouveau sa déposition, mais avec de plus amples détails.

Elle fut interrompue dès les premiers mots.

— Ma bonne maîtresse, commença-t-elle, avait voulu veiller seule le blessé...

— Quel blessé? demandèrent à la fois Baudraie et le commissaire.

— Vous dire son nom? Je l'ignore. Tout ce que je sais c'est que mademoiselle l'avait amené ici, il y a deux jours et qu'elle le soignait comme la prunelle de ses yeux.

— Mais, alors, objecta le commissaire, ce blessé doit avoir tout entendu ; c'est donc un important témoin à interroger.

— Ah! je suis bien sûre que le pauvre garçon ne se doute pas du malheur qui est arrivé et qu'à cette

heure il dort encore comme un bienheureux, attendu que, hier soir, ma maîtresse lui avait fait prendre une potion que le pharmacien avait dit comme ça qu'elle procurerait une bonne nuit au malade. Ce qui était vrai, car sitôt la boisson avalée, notre jeune homme s'est mis à cligner des yeux. Pour lors, quand elle l'a vu endormi, mademoiselle Andrée m'a dit de descendre à la cuisine pour être prête à ouvrir à son père, qu'elle avait fait prévenir et qu'elle attendait...

— Qu'elle attendait... au milieu de la nuit? dit le commissaire en appuyant sur le détail.

— Dame! oui, ma maîtresse avait hâte de quitter cette maison où, prétendait-elle, son protégé n'était pas en sûreté, et elle avait écrit à son père de venir au plus vite... pour un motif de la dernière urgence. Elle voulait qu'il l'aidât à trouver un autre refuge. Faut vous dire que, pour mademoiselle Andrée, son papa, si elle l'avait voulu, serait allé à Rome à quatre pattes. La lettre était si pressante que ma maîtresse était certaine que son père, à quelque heure que ce fût, arriverait aussitôt qu'il l'aurait reçue.

— Ah! çà, fit le commissaire en revenant sur un oubli, de quelle nature est donc la blessure de ce jeune homme que votre maîtresse disait n'être pas en sûreté ici?

— C'était un coup de couteau que, il y a trois jours, un soir qu'il venait ici rendre visite à mademoiselle, il a reçu, en plein bois de Vincennes... Tout me donne à supposer que le crime avait été commis par ce même brigand dont, en ce moment, le corps est étendu dans la cour.

A ces détails, fournis par la domestique, Baudraie avait relevé la tête.

— Un coup de couteau... dans le bois, répéta-t-il.

N'est-ce pas le même inconnu qui, amené dans ma maison de santé, en a été, le lendemain et pendant mon absence, retiré par une femme?

— Oui, c'est le même, dit Jacotot, que le regard de Baudraie avait interrogé.

— Nous reviendrons tout à l'heure à ce jeune homme blessé. Continuez votre déposition, ordonna le commissaire à la servante.

— Pour lors, reprit la fille, j'étais descendue à la cuisine, attendant l'arrivée du père de mademoiselle pour lui ouvrir à son premier coup de sonnette.... Par malheur, j'étais fatiguée, et le sommeil vint me surprendre. Tout à coup j'ai été réveillée par le bruit d'une lutte dans l'escalier et les cris de mademoiselle Andrée qui m'appelait à l'aide .... « Ah! tu ne veux pas te taire! » gronda une voix, et, tout aussitôt, ma maîtresse poussa un gémissement de douleur. Réveillée en sursaut, saisie d'un effroi subit, il m'avait fallu une grande minute pour me remettre. Je m'élançai hors de la cuisine au moment où mademoiselle Andrée jetait le dernier cri qui m'avait tant serré le cœur. A ce même instant, quelqu'un traversait le vestibule. C'était le père de mademoiselle qui, ayant trouvé la porte laissée ouverte par l'assassin, était entré comme sa fille poussait ce gémissement... il s'élançait à son secours... Tout ce que je vous dis là eut la durée de l'éclair; immédiatement résonna un coup sourd, suivi d'un épouvantable juron, puis une lourde masse, roulant sur les marches de l'escalier, vint s'abattre à mes pieds. Cependant, là-haut, le père, sans plus penser à celui qu'il venait d'assommer, remontait à la chambre, poussant des hurlements de désespoir et tenant dans ses bras le corps de sa fille évanouie. Je comprenais bien qu'il me fallait aller joindre mes soins aux siens; mais la ter-

reur me clouait sur place, car j'avais à passer par-dessus le corps de l'assassin étendu sur la première marche. Ma lumière, que ma main avait laissée tomber, s'était éteinte. Dans la demi-obscurité du vestibule, vaguement éclairé par la porte du perron restée ouverte, je vis, tout à coup, celui que je croyais tué se lever lentement, avec de pénibles efforts. Il parvint, l'épaule s'appuyant au mur, à se dresser sur ses jambes qui tremblaient. De ses deux mains sur les tempes, il serrait sa tête comme s'il voulait ressouder son crâne fendu. Il ne pouvait m'apercevoir, car le sang l'aveuglait. Je l'entendis alors qui murmurait : « J'ai le coco touché.... Euh ! quel défoncement de premier choix ! Tâchons de nous sauver de la baraque. » Ce disant, l'épaule toujours au mur, il gagnait la porte. Comme il venait de l'atteindre, il reprit encore : « Qu'est-ce qu'il me disait donc que j'aurais affaire à une vieille femme, ce sacré farceur de....

— Eh bien ! achevez donc ! de.... de qui ? dit vivement le commissaire en voyant la fille s'interrompre.

— Ah ! je n'ai pas entendu le reste, parce que, en ce moment, il était arrivé au perron. Encore étourdi, les yeux pleins de sang, il ne vit pas les deux marches à descendre. Le sol manqua sous ses pas et il alla s'abattre sur le sable de la cour, où il demeura immobile. Sans penser à voir si c'était fini pour le brigand, je m'élançai dans l'escalier pour secourir ma maîtresse dont le père m'appelait d'une voix déchirante.... Faut croire que c'est la dégringolade du perron qui a achevé le scélérat puisque vous l'avez retrouvé mort au même endroit.... Mademoiselle perdait tout son sang par une blessure au côté gauche. Elle parlait encore et avait sa connaissance quand, sur l'ordre de son père, je suis partie pour chercher un médecin.... Je connaissais

M. Baudraïe pour un fameux.... J'ai donc pris ma course jusqu'à Nogent. C'est au retour que j'ai prévenu les gendarmes de Vincennes.... Voilà tout ce que je sais et tout ce que j'ai vu, monsieur le commissaire.

— Et moi, dit Jacotot, j'ajouterai que le père, dans la crainte que la distance ne permît pas à mon confrère d'arriver à temps, est accouru comme un fou chez moi. Par malheur, il était trop tard. La victime a expiré presque aussitôt entre mes bras.

Mais le commissaire n'avait pas écouté les paroles de Jacotot. Il pensait à la fin de la déposition de la servante.

— Sans cette dernière chute qui l'a achevé, le meurtrier allait prononçer le nom de son complice... car il est évident qu'il avait un complice, dit le magistrat d'un ton dépité.

— Voulez-vous, monsieur le commissaire, que je vous apprenne ce nom, moi? proposa le comte Omnibus en s'avançant vers la table devant laquelle était assis le commissaire pour la rédaction de son procès verbal.

M. de Blèves cèdait-il à un sentiment d'horreur ou d'indignation en se préparant à dénoncer un parricide? Nullement. Ce bonhomme cynique, avide, égoïste, avait compris que la mort d'Andrée lui donnait partie perdue. Rémy, sur lequel il avait compté pour lui faire son jeu, n'allait plus être poussé par cet amour paternel qui, afin d'aplanir à son enfant le chemin de la fortune, ne reculait devant aucun crime. Le comte n'avait plus à espérer qu'à un moment donné il n'aurait qu'à suivre, pour arriver aux millions convoités, la route déblayée par un autre.

En joueur acharné qu'il était, le père Omnibus, au lieu d'abattre son jeu sur table et de s'avouer vaincu,

voulait tentèr un dernier coup. Cette déclaration, qu'il se décidait à faire au commissaire, était comme une carte jetée à tout hasard, qui, peut-être, à défaut de la partie gagnée, lui donnerait au moins une levée.

— Qui sait si, en parlant, je ne vais pas rendre un service qui me sera payé? Après tout, peu vaut encore mieux que rien, se disait-il.

— Vraiment! monsieur, s'écria le commissaire, vous pouvez m'apprendre quel est le complice du scélérat dont le cadavre est dans la cour?

— Je puis au moins vous révéler un détail, connu de moi seul, qui, probablement, vous mettra sur la voie... Le voici : Je me trouvais chez M. Jacotot, quand le père de la victime est venu réclamer le secours de sa science. Je les suivis jusqu'à cette maison, un peu par curiosité, beaucoup par désir de me rendre utile, si besoin était de mes services. Ma marche alourdie par l'âge me mit en retard sur ceux que j'accompagnais, et ils avaient déjà pénétré dans la maison quand j'arrivai dans la cour. A ce moment, l'assassin, que la servante croyait, tout à l'heure, avoir été achevé par sa chute du haut du perron, n'était pas encore mort. Revenu à lui, il tentait une dernière fois de se lever. Cet homme, dont l'approche de la mort obscurcissait la vue et troublait l'intelligence, en se sentant soulevé par moi, me prit pour un autre qui venait le tirer de péril et, en croyant s'adresser à lui, bégaya ces paroles: « Ah! c'est vous, monsieur de Roudiac. » Puis il ajouta encore cette phrase, déjà entendue une fois par la servante: « Que me disiez-vous donc que j'aurais affaire à une vieille femme? » Ensuite, après quelques mots confus, il retomba mort sur le sable.

— Roudiac, Roudiac, répéta le commissaire, êtes-vous bien certain de ce nom ?

— Positivement.

— Quelle peut bien être alors cette vieille femme que ce Roudiac m'a tout l'air d'avoir ainsi désignée aux coups de l'assassin?

— C'est sa mère elle-même.

— Oh ! oh ! un parricide ! fit le commissaire. Savez-vous que vous vous avancez fort dans vos suppositions, car vous ne faites que supposer, j'imagine, attendu que vous n'avez ancune preuve.

— Pardonnez-moi, j'ai une preuve, puisque madame de Roudiac est venue et qu'elle est encore dans cette maison. Un heureux hasard a fait qn'elle est arrivée trop tard. C'est à cela qu'elle doit de n'avoir pas été assassinée.

— Et vous dites qu'elle est encore ici ?

— Monsieur vous le dira comme moi, répondit le comte en montrant Jacotot.

— Le fait est, avoua le chimiste interpellé, que j'ai vu, au moment même où la malheureuse Andrée venait d'expirer, apparaître dans la chambre une dame de moi inconnue, qui, tout aussitôt, s'est enfermée dans la pièce voisine.

Avec un témoin qui, pour ainsi dire, lui mâchait la besogne, le commissaire n'avait pas à se faire faute de lui ménager les questions, il revint donc à M. de Blèves, lui demandant :

— Selon vous, monsieur, de quel moyen Roudiac a-t-il pu se servir pour attirer sa mère dans ce guet-apens qui devait lui coûter la vie ?

— Un moyen irrésistible. Soit par un avis anonyme, soit même par un billet qu'il aura signé du nom de la pauvre Andrée, il aura fait savoir l'état fâcheux du

jeune homme blessé et l'endroit où il avait été recueilli. En représentant cet état comme désespéré, Roudiac était certain que sa mère, folle de douleur, accourrait aussitôt, à quelque heure que ce fût, pour recevoir le dernier soupir de celui auquel son cœur a voué une immense tendresse.

— Oh! oh! fit le commissaire avec une moue dédaigneuse, prouvant qu'il interprétait mal cette tendresse d'une vieille femme pour un jeune homme.

— Tendresse maternelle, ajouta M. de Blèves en pesant sur les mots d'un ton grave.

Puis, en voyant sourire le commissaire avec incrédulité :

— Par état, continua-t-il, vous êtes discret, monsieur le commissaire. Je puis donc vous apprendre que ce jeune homme est un enfant naturel de madame de Roudiac.

L'effet de cette révélation sur le commissaire fut à peu près nul, car, tout aussitôt, il leva les yeux au plafond et tendit l'oreille en disant :

— Qu'entends-je donc là haut? Ne vous semble-t-il pas qu'on chante dans la chambre de l'assassinée?

En effet, du premier étage, descendait le bourdonnement doux et lentement rhythmé d'une voix d'homme.

— Ce ne peut pas être Rémy qui chante ainsi à côté du cadavre de sa fille, dit Jacotot étonné.

Un bien singulier hasard avait fait que, devant le commissaire, le nom de Rémy, qu'on avait appelé le père de la victime, n'avait pas encore été prononcé. En l'entendant, pour la première fois, l'officier judiciaire tressaillit de surprise.

— Rémy!!! s'écria-t-il, est-ce le nommé François-

Jean Rémy, demeurant rue de Rivoli, homme d'affaires, prêteur, usurier?

Aux noms de baptême près, qu'il ignorait, Jacotot jugea la désignation assez suffisante pour pouvoir répondre :

— C'est lui-même.

Avec la joie du chasseur qui a fait coup double, le commissaire se leva d'un bond en disant :

— Alors, je vais faire enlever cet homme par les gendarmes. L'ordre a été envoyé hier soir à tous les commissariats d'arrêter, où on le trouverait, ce gredin accusé du double crime de séquestration et d'empoisonnement sur la personne d'une dame de Maucieux. Son complice, un nommé Goberju, l'intendant même de cette dame, est déjà dans les mains de la justice... il a tout avoué.

En achevant de parler, le commissaire avait marché vers le vestibule où se tenaient les gendarmes.

— Deux hommes ! commanda-t-il en s'élançant sur l'escalier.

Derrière les soldats, Baudraie, Jacotot et le père Omnibus, curieux de ce qui allait se passer, montèrent avec empressement.

— Hein ! souffla M. de Blèves au chimiste, heureusement que Rémy vous a restitué la fameuse lettre de Dubreuil;... sans cela, avouez-le, mon cher, vous étiez dans de jolis draps.

Cependant le commissaire, flanqué de ses deux porte-tricornes, était arrivé au premier étage et, brusquement, il avait ouvert la porte de la chambre.

Au lieu d'entrer, il s'arrêta sur le seuil, tout stupéfait à la vue du spectacle qui s'offrait à ses regards.

Agenouillé au chevet de sa fille, Rémy avait passé son bras sous l'oreiller qui soutenait la tête d'Andrée

et, bien doucement, il berçait la morte en chantant à mi-voix : Do, do, l'enfant do do, dormira tantôt.

— Chut ! elle dort ! dit-il tout bas au commissaire, avec un sourire stupide.

Peut-être l'officier de police, méfiant par profession, ne se serait-il pas laissé émouvoir plus longtemps par cette scène si la voix grave de Baudraie ne lui eût murmuré à l'oreille :

— Cet homme n'appartient plus à la justice des hommes. Il est complètement fou.

— Le devoir m'ordonne de l'emmener... Et, pourtant je n'ose l'arracher de force à ce cadavre.

— Alors laissez-moi faire, ajouta le docteur.

Il s'approcha de Rémy auquel, après s'être penché sur la morte, il dit à voix basse :

— Elle dort profondément. Vous pouvez cesser de la bercer.

— N'est-ce pas qu'elle dort? répéta Rémy, dont l'œil s'alluma d'une joie idiote.

Puis en montrant Jacotot, il éclata de rire.

— Quand je pense que cet âne-là prétendait qu'elle était morte !

— Mais, continua Baudraie, comme ce sommeil ne sera pas long, il faudra, dès que vous lui verrez ouvrir les yeux, lui faire avaler la potion.

— Quelle potion ? demanda le fou.

— Comment, le pharmacien ne l'a pas envoyée ! L'aurait-il oubliée? dit le docteur d'un ton inquiet.

— Je vais la chercher moi-même, proposa vivement Rémy en s'élançant vers la porte.

Mais il s'arrêta aussitôt.

— Où habite-t-il, dans Vincennes, votre pharmacien ? demanda-t-il.

— Tenez, fit Baudraie en lui montrant les gendarmes, priez ces messieurs de vous y conduire.

Sur un signe du commissaire, les deux soldats suivirent le fou, qui s'éloignait en répétant :

— Oui, conduisez-moi, conduisez-moi !

Dix minutes après, le commissaire, les médecins et M. de Blèves traversaient le bois de Vincennes aux premières lueurs du jour levant. Ils suivaient la voiture de madame de Roudiac, qui, bien lentement, ramenait le jeune homme blessé à la maison de santé du docteur, où son traitement pouvait être plus soigneusement surveillé qu'en cette habitation ensanglantée qu'on venait de quitter.

— Ah ! çà, comment l'empoisonnement de madame de Maucieux par Rémy et son complice Goberju a-t-il été connu de la police? demanda au commissaire le curieux Jacotot, fort intéressé à des renseignements sur cette sinistre affaire, dans laquelle il avait failli être englobé.

A cette question, le commissaire partit d'un éclat de rire.

— Par une dénonciation à laquelle se rattache une bien plaisante aventure, répondit-il.

— Pouvez-vous nous la raconter.

— Parfaitement. Figurez-vous que, dans un but que nous ne connaissons pas encore, mais que l'instruction éclaircira, car, la jugeant de bonne prise, la police a mis sous les verrous la dénonciatrice, une femme tarée du nom d'Aglaé Durondeau ; figurez-vous, dis-je, que Rémy, pour ce but inconnu, a eu besoin de marier une sorte de crétin, qui, à cette époque, était aveugle. Il a été lui choisir une reine de bastringues, et, pour créer une famille à la donzelle, c'est la Durondeau qui a joué la mère, une noble po-

lonaise que l'aveugle imbécile a pleuré huit jours après le mariage, car on lui a fait croire que son illustre belle-mère était morte d'un coup de sang dans un fiacre. Il paraît qu'avant d'accepter l'emploi de Polonaise, la Durondeau avait stipulé qu'une pension mensuelle lui serait payée en Belgique où elle s'était réfugiée pour se soustraire aux suites de nombreuses peccadilles dont la justice, maintenant qu'elle tient la drôlesse, va lui demander compte. Pendant quelques mois, Rémy s'est exécuté, puis il a jugé inutile de continuer la pension. De là, vous le comprenez, fureur de la mégère, qui, par vengeance, est revenue en France pour faire coffrer Rémy et son complice... Mais ce n'est pas le côté plaisant de la chose dont je vous parlais ; le voici : il paraît encore que cet idiot aveugle, qui avait épousé la baladeuse, a eu l'idée de se faire opérer. Depuis qu'il a recouvré la vue, le pauvre hère bat le pavé de Paris à la recherche de sa femme, qui a disparu du domicile conjugal et dont il lui est impossible de donner le signalement, puisqu'il ne l'a jamais vue.

— Mais, fit Baudraie en riant, je le connais, votre aveugle. C'est moi qui l'ai traité, il se nomme Théophile Grondier, n'est-ce pas ?

— Précisément, déclara le commissaire qui, à ce moment, franchissait le seuil de la maison de santé devant laquelle on était enfin arrivé.

## XX

Jamais le proverbe « quand on parle du loup » n'aurait pu mieux s'appliquer, car à peine Baudraie avait-il mis le pied dans le vestibule que ledit Grondier, pâle et effaré, lui sautait au cou en s'écriant :

— Ah ! mon bon docteur, enfin c'est vous ! voici une heure que je vous attends ! il n'y a que vous que je connaisse, et qui m'ayez témoigné de l'intérêt... vous seul pouvez donc me donner un bon conseil dans ma triste situation ! ! !

Et, sans s'inquiéter de ceux qui entouraient Baudraie, Théophile beugla sur un ton de désespoir encore plus aigu :

— Que dois-je faire, mon bon docteur ? je viens de tuer un homme !

— Vous ! fit Baudraie avec incrédulité.

— Oui, moi, moi-même, cette nuit, j'ai tué un nommé M. de Roudiac.

Baudraie n'eut pas le temps de s'exclamer à nouveau ; car, sans même reprendre haleine, Grondier continua de sa voix glapissante et désolée :

— Qu'était devenue ma Louloute? Vous le savez, je la cherchais partout... Seul un homme eût pu me la faire retrouver; c'était l'oncle Ménajoux, ce bon vieillard de quatre-vingts ans, qui adorait si tendrement sa nièce ; celui chez lequel Louloute m'avait mené tant de fois.

— Oui, fit Baudraie, et qu'elle vous disait demeurer

rue Dauphine, 18, adresse à laquelle il était parfaitement inconnu quand, après avoir recouvré la vue, vous êtes allé le demander à ce domicile.

— Oui, c'est cela même. Aussi la chose était vraiment si étonnante que je m'étais dit : « Il faut qu'il y ait de ma faute. » Vous ne l'ignorez pas, il arrive quelquefois que la mémoire se butte sur un point dont elle ne veut pas démordre. J'avais beau me répéter que le numéro 18 de la rue Dauphine n'avait pas, dans son couloir d'entrée, ces deux marches que j'avais toujours tâtées du pied quand j'étais aveugle : ma mémoire n'en persistait pas moins à me soutenir que c'était bien là cette adresse que, tant de fois, m'avait répétée Louloute.

— Oui, répéta Baudraie.

— A ma place, un méfiant aurait tout de suite cru qu'on avait voulu le tromper ; mais moi, heureusement, je ne suis pas de ce caractère-là ; je sais me rendre compte et je ne m'entête pas. Du moment que le vénérable oncle était inconnu au numéro 18, et que cette maison n'avait point les deux marches, immédiatement j'ai deviné que c'était ma mémoire qui m'égarait... Alors savez-vous ce que j'ai fait pour aller tout droit chez l'oncle Ménajoux dont j'ignorais la demeure ?

— Non, dites, répondit Baudraie sur un signe du commissaire, qui lui recommandait de pousser Théophile à parler.

— Ecoutez, mon cher docteur, reprit Grondier, il ne faut pas vous fâcher ; mais, là, bien vrai, depuis que vous m'avez rendu la vue, je ne vois pour ainsi dire plus clair.

— Vraiment ! fit le médecin en gardant son sérieux à cette conclusion.

— Comme je vous le dis. Jadis, j'allais à tâtons; j'assurais mon pied à chaque pas, l'instinct me guidait; mille remarques m'aidaient à me conduire; bref, j'avais cette sagacité de l'aveugle qui flaire l'obstacle, devine la direction à suivre et les coins à tourner. Tout m'était renseignement: un bruit à droite, une odeur à gauche, un pavé plus ou moins raboteux, tel trottoir en pente. Chaque détail se casait dans mon cerveau et devenait un jalon qui me traçait ma route dont je ne déviais plus.

Voilà ce que j'étais quand je ne voyais pas.

A présent que j'ai retrouvé la vue, c'est tout autre chose. Soit que le jour m'éblouisse, soit manque d'habitude, je me heurte à tous les angles, je dégringole dans les escaliers, je me jette sur les passants, je ne manque pas un trou, je ne retrouve plus mon chemin à dix pas de mon domicile.

Oubliant que, au fond du récit de Théophile il y avait mort d'homme, les quatre auditeurs de l'ex-aveugle retenaient leur rire en écoutant ses doléances comiques.

— Alors, continua-t-il sans même souffler, savez-vous l'idée qui m'est venue pour retrouver ce cher oncle Ménajoux? « Puisque, me suis-je dit, que ce fût rue Dauphine ou ailleurs qu'il demeurait, j'allais jadis, malgré ma cécité, tout droit chez l'honoré vieillard, je veux redevenir aveugle. » C'était bien raisonné, n'est-ce pas?

— Parfaitement raisonné! approuva Baudraie. maintenant, faites-moi part de ce qu'il en est résulté.

— Ecoutez. Donc, hier soir, à minuit, heure où les rues sont désertes, je me suis mis en route, les yeux fermés et mon ancien bâton en main. Dès que je n'ai plus vu clair, j'ai immédiatement découvert ma route.

Mon instinct et mes habitudes d'aveugle m'ont fait marcher à droite, à gauche, tourner au bon coin, enfiler la vraie voie ; j'avais si bien des yeux au bout de mon bâton que, au bout de trois quarts d'heure, je me suis instinctivement arrêté en me disant : « Je dois me trouver devant la maison. » Alors j'ai ouvert les yeux.

— Et vous étiez rue Dauphine? demanda le commissaire.

— Non, j'étais rue de Provence... Pour mieux encore me renseigner par le toucher, je refermai les yeux pour prendre le bouton de sonnette. Au contact des ciselures que palpaient mes doigts, ma certitude se doubla. «Si, dans l'allée, je rencontre mes deux marches, ce sera ma dernière preuve,» pensai-je en sonnant. La porte s'ouvre. Je compte, dans l'obscurité, cinq pas, et je lève le pied... C'était ma première marche... Puis encore deux pas, et voilà la seconde. J'aurais eu encore un doute, qu'il se serait dissipé au son de la voix du concierge.

— Ah! vous avez reconnu la voix du concierge? fit Baudraie, s'intéressant de plus en plus au récit.

— Tout ce qu'il y a de mieux reconnu. N'étant pas encore couché, il était sorti de sa loge, un bougeoir à la main, pour examiner quel était ce visiteur nocturne. En me voyant, mon homme parut quelque peu surpris et hésitant. Il avait l'air de se demander s'il me laisserait monter. «Tiens, fit-il, c'est vous! Vous, à pareille heure!» Puis il se mit à rire et ajouta: «Que je suis bête! j'oublie que, pour vous, il n'y a ni midi ni minuit.» Je compris que le portier me croyait toujours aveugle. J'étais trop pressé pour perdre du temps à le désabuser. «Mon oncle Ménajoux est chez lui?» demandai-je. Tout en me répondant, le concierge se

tordait d'un rire qu'il étouffait. «Oui, oui, me disait-il, vous allez le trouver, ce brave vieillard... Votre dame est aussi là-haut qui veille à ce qu'il ait une bonne nuit.» Mon sang n'avait fait qu'un tour, en entendant que j'allais enfin voir ma femme. Quelque chose, pourtant, inquiéta ma joie. C'était la pantomime du portier. Ne se doutant pas que je voyais clair, cet homme, outre son rire muet en me parlant, me tirait la langue et, de ses doigts placés sur son front, me faisait les cornes. Enfin, il finit par me dire: «Allons, montez près du bon vieillard. Probablement que c'est votre dame qui viendra ouvrir à votre coup de sonnette, car la cuisinière est descendue tout à l'heure pour aller chercher deux ou trois plats au café Anglais, attendu qu'ils veulent souper.» Et sa langue s'allongeait plus longue, il remuait plus vivement les deux cornes et il était écarlate de son rire étouffé. Je lui aurais bien demandé ce qui le faisait si joyeux, mais j'avais tant hâte de connaître enfin ma Louloute que je m'élançai dans l'escalier. «Eh! me cria-t-il, le gaz est éteint, prenez donc mon bougeoir.» Mais, tout aussitôt, il rentra dans sa loge en marmottant: «Que ferait-il de mon bougeoir? Est-ce que le gaz n'est pas toujours éteint pour lui?» Arrivé au deuxième étage, je n'eus pas la peine de sonner. La bonne, en allant chercher à souper, avait oublié ou jugé inutile de fermer la porte, qu'elle avait laissée entrebâillée. Pour mieux surprendre ma Louloute, je me glissai sans bruit dans l'antichambre et, comme j'entendais remuer dans la salle à manger, j'en poussai brusquement la porte.

— Eh bien, continuez donc! s'écria vivement Baudraie en voyant Théophile s'arrêter.

— Ah! souffla l'ex-aveugle, laissez-moi me remettre du mouvement d'indignation que je viens encore

d'éprouver à la pensée que, si je m'étais présenté vingt secondes plus tard, je n'aurais pu arracher la timide colombe aux serres du vautour ravisseur. Oui, messieurs, quand j'entrai, mon infortunée Louloute était étouffée entre les bras d'un grand misérable qui l'avait enlevée de terre et lui disait : « Un baiser, ma belle. » Vous jugez de ma stupéfaction !!!

— A propos de quoi, votre stupéfaction ? interrompit le commissaire.

— Comment! à propos de quoi? ne le devinez-vous pas?... S'être attendu à rencontrer un débile vieillard de quatre-vingts ans et se trouver en face... c'est-à-dire non, pas en face, attendu qu'il se montrait de dos, mais cela m'a suffi pour constater ses larges épaules, sa vigueur et ses cheveux du plus beau noir. Heureusement que, par-dessus l'épaule de son bourreau, ma Louloute, à demi-suffoquée, m'aperçut à temps. « Ciel! mon mari! » s'écria-t-elle et, vite, elle ajouta d'une voix suppliante : « Délivre-moi de ce vilain homme qui, se riant de mon amour pour toi, veut m'emporter au fond des déserts. » A cet appel, la fureur me fit perdre la raison. Le couvert était mis pour le souper; je sautai sur un couteau, et l'homme n'avait pas eu le temps de se retourner, que je lui avais plongé la lame jusqu'au manche entre les deux épaules.

Après une minute de silence qu'il employa à reprendre haleine, l'ex-aveugle reprit :

— Le gueux tomba en entraînant la table sur laquelle se trouvait la lampe, qui s'éteignit dans la chute. « Ma Louloute, je t'ai vengée, » lui dis-je dans l'obscurité en essayant de la rejoindre. « Ah! le stupide animal! » l'entendis-je qui murmurait en parlant, cela va sans dire, du monstre que j'avais châtié...

Puis, plus rien.

Je supposai que l'émotion lui avait fait perdre connaissance et je la cherchais à tâtons, quand, soudain, la chambre s'éclaira. C'était la domestique qui rentrait, une bougie d'une main, et deux perdreaux sur une assiette de l'autre... En une seconde elle comprit ce qui s'était passé et s'élança au secours de l'homme. «Oh! oh! fit-elle immédiatement, vous n'êtes pas des maris commodes, vous!... Vous arrangez bien les galants... Ce pauvre M. de Roudiac est mort.» C'est ainsi que j'appris le nom de l'homme. Cependant la bonne avait tourné les yeux autour de la chambre. «Et madame?» demanda-t-elle. Je cherchai aussi du regard. Ma femme avait disparu. A coup sûr, la timide créature, affolée de terreur, avait dû s'enfuir sous le toit conjugal, dont ce Roudiac maudit, malgré ses prières désespérées, l'avait si longtemps tenue éloignée.

— Et vous avez retrouvé votre femme chez vous? demanda Baudraie.

— Non, car je ne suis pas retourné à mon domicile. A peine sorti de la maison, la conscience de ce que m'avait fait commettre la colère m'est venue et, pris de terreur à mon tour, je suis accouru vers vous, monsieur Baudraie, pour implorer vos conseils... Que faut-il faire? dites, que faut-il faire?

Le docteur interrogea du regard le commissaire, qui s'avança vers Théophile.

— Monsieur Grondier, dit-il, vous avez usé en tuant Roudiac d'un droit presque reconnu par la législation. L'homme que vous avez frappé était un misérable sur lequel devaient bientôt s'appesantir les sévérités des tribunaux, mais vous n'en avez pas moins à rendre compte de sa mort à la justice. Vous allez donc me donner votre parole de rester ici, prisonnier, dans la

maison de santé du docteur, où vous vous tiendrez à la disposition du juge d'instruction.

— Pourrai-je recevoir ma Louloute? demanda Théophile d'un ton plaintif.

Bien persuadé que, si elle courait toujours, la Louloute devait être loin, le commissaire n'eut pas le courage de désabuser cette crédulité niaise qui résistait à tout, et, en s'armant d'une fausse sévérité, il répondit :

— Non, monsieur, vous êtes au secret.

---

Deux mois après, Grondier fut acquitté, mais sa Louloute chérie demeura toujours introuvable.

Le jour même où Goberju, condamné aux travaux forcés à perpétuité, partait pour le bagne, Rémy mourait dans un cabanon de Bicêtre, d'une crise de folie furieuse.

Quant à Jacotot, il avait repris son service dans la maison de Baudraie qui, déjà vieux, s'était engagé à lui céder bientôt son établissement.

Le lendemain du jour où madame de Roudiac avait emmené son fils complètement rétabli, Jacotot, en déjeunant avec son chef, avança cette phrase :

— Maintenant qu'elle n'a plus rien à craindre, madame de Roudiac va pouvoir montrer ses millions.

— Quels millions ? demanda Baudraie.

— Ceux qu'elle cachait ou, plutôt que, suivant un on-dit, vous cachiez pour elle.

Le vieux médecin secoua la tête.

— Non, dit-il, voici la vérité. Peyrade, le père de madame de Roudiac, avait commis une action infâme dont il redoutait les suites, et, pour s'y soutraire, il avait résolu de quitter la France, le lendemain du mariage de ses filles. Dans ce but, il avait liquidé sa fortune... Le hasard fit qu'il avait momentanément remis ses fonds entre les mains d'un banquier de mes amis intimes, qui, je ne sais plus à quel propos, me révéla le dépôt.

Si Jacotot n'avait été occupé à savourer un salmis de bécasses, il se serait aperçu que Baudraie côtoyait la vérité, car ce fut en rougissant et avec une hésitation dans la voix qu'il continua :

— Le jour du mariage de ses filles, Peyrade se sentit subitement malade, à tel point qu'il laissa les deux noces partir à la mairie. J'étais resté près de lui pour lui donner mes soins. Tout à coup, il eut le pressentiment que la mort lui arrivait foudroyante. Il ne se trompait pas, car il n'eut que le temps de me signer un pouvoir pour retirer des mains du dépositaire les fonds que je devais employer suivant que je le jugerais bon pour soustraire la part d'Hélène au griffes de Roudiac.

— Et alors? fit Jacotot, impatient d'être renseigné sur le fin mot des millions disparus.

— Quand son père mourut, madame de Roudiac faisait son voyage de noces en Italie, je fus donc forcé d'attendre son retour.

— Bon ! mais Grondier, l'autre gendre ?

— Après lui avoir fait jurer de n'en jamais souffler mot à son beau-frère Roudiac, je lui remis sa part.

— Pas possible! Alors à quoi a passé la fortune de Grondier? En plus de ces millions de Peyrade, la suc-

cession de son père, le vieux tabellion mort d'apoplexie, lui avait donné au moins cent mille livres de rente... Et pourtant à son tour il n'a laissé à son fils, l'idiot Théophile, que quatre ou cinq mille livres de rente.

Baudraie plissa les lèvres en répondant:

— Tout ce qui reluit n'est pas or; le père du beau Grondier, le digne notaire si estimé, n'était qu'un vieux fou qui, en 1830, avait si bêtement spéculé qu'il avait mangé le sien et celui de ses clients. Sa prétendue apoplexie fut simplement un suicide, une culbute au bout du fossé... Le prix de l'étude paternelle et la dot de sa femme furent employés par Grondier à sauver l'honneur de son nom — De là vint pour lui la nécessité d'accepter plus tard une place au ministère.

— Passons à madame de Roudiac, dit Jàcotot.

— Elle revint d'Italie avec une telle haine et un tel mépris pour son époux que, afin de se soustraire à la ruine dont elle était menacée avec un pareil chenapan, elle consentit, sur mon conseil et par mon intermédiaire, à placer ses millions à fonds perdu; ils lui rapportent une rente viagère, stipulée reversible sur la tête de ce fils naturel que nous venons de remettre sur pied.

— Ouf! fit bruyamment Jacotot, comme j'ai bien fait de ne pas m'associer aux châteaux en Espagne du père Omnibus!!!

Et il se mit à conter à son chef ce qu'était le père Omnibus et quel pacte il était venu lui proposer.

— Je puis vous donner des nouvelles récentes du bonhomme, dit Baudraie. Grâce à son titre et à sa haute mine, rehaussée par des habits neufs, il taille le baccarat ou le lansquenet, qui se joue, chaque soir, après le dîner d'une table d'hôte, tenue par Aglaé Durondeau.

— Tiens! elle a donc tiré son épingle du jeu, la fine commère?

— Oui. Elle et le comte de Blèves se sont mis de la police.

(*La Presse* : 1875-76.)

FIN.

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.